
LA COMÉDIE ANIMALE

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Ils n'ont pas réussi à faire mourir ton Julot, dit Amadou Silla, quand il vit le palmier coupé et mutilé, alors ils vont abîmer ton travail...

La colère du Directeur fut voisine de la folie. En pleine fièvre, il visita ses armes, compta ses cartouches. « Voilà qui est trop fort ! criait-il. Cette bande d'énergumènes a la prétention de saper mon travail, de s'attaquer à moi-même ! » Il imagina sur-le-champ une démonstration de force, une attaque du village où résidait le marabout-sorcier ; il voulut passer des nuits à l'affût, malgré la pluie, malgré l'étendue de la plantation qui rendait la surveillance impossible. Et il se reprocha secrètement de n'avoir pas agi plus tôt. Mais à qui s'en prendre ? Chacun, autour de lui, paraissait neutre. Les visages étaient fuyants, sans responsabilité. Il n'y avait guère que Julot pour le regarder en face. Et encore, pas longtemps.

Malan Koma pérorait et se pavanait sur la route, affublé d'un costume de riche cultivateur mandingue, ample, bleu et blanc, avec un chapeau conique de paille tressée et un ancien sabre accroché à l'épaule. « C'est un homme puissant qui me l'a donné, répondit-il à Silla qui l'interrogeait ; Ma-Lamine a du pouvoir... » Mais tous ne jouaient pas un jeu si ouvert, et

Copyright by André Demaison, 1930.

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1^{er} juillet.

TOME LVIII. — 15 JUILLET 1930.

c'est dans l'ombre des bois et des cases que les sculpteurs recopiaient en hâte les fétiches oubliés.

La pluie tombait toujours, mais par crises moins rapprochées. Son bruit monotone et pesant était coupé de bourrasques, de fracas insensés : orages de l'Est, orages du Sud, déchaînement des quatre points cardinaux ; mais surtout des orages en puissance dont l'intrigue céleste ne se dénouait pas. Et c'était là le pire. Tandis qu'au dehors, les hommes-panthères revenaient en honneur (ce n'étaient plus eux que l'on soupçonnait des accidents nocturnes), l'hésitation s'emparait du Directeur qui voyait avec désespérance crouler tout l'édifice de son travail, qui sentait flancher le premier pilier de sa vie. Pourrait-il lutter contre toute une population ? Et s'il sortait vainqueur de la lutte, les vaincus ne lui opposeraient-ils pas la force d'inertie qui, en Afrique, condamne toutes les entreprises ? Un homme plus fort que lui aurait hésité à moins...

Deux jours après, tout cela n'importait plus : le Directeur venait de recevoir, par un chaland qui avait remonté le fleuve, une automobile commandée depuis six mois. C'était une petite torpédo capable de rouler en terrain de moyenne consistance sur les pistes de quatre mètres qui divisaient la plantation. La visite des travaux allait être désormais facile (on ne lui couperait plus ses arbres, on ne lui volerait pas les régimes mûrs à la récolte), mais il prisait surtout la sensation de posséder un engin mécanique venu de France, de se trouver au-dessus de la condition matérielle des Noirs habitués à le voir à pied ou à cheval. Ne dépassait-il pas d'un coup la cavalerie du chef de province ? Il éclipsait Ma-Lamine, le marabout-sorcier, qui avait amené dans la région un chameau du désert. Habitué à l'air sec et au sable, le chameau avait crevé dans ce pays de pierre et d'argile ; tandis qu'avec sa voiture, au moyen de quelques bidons d'essence et d'huile, le Directeur se croyait le maître de l'univers. C'était un véritable avancement dans sa carrière.

Tout de suite, c'est-à-dire, après avoir longuement admiré le moteur, les roues et la carrosserie, fait jouer les portières, tâté le changement de vitesse, agité le carburateur et pris un virage autour de la maison, il avait remercié ses commanditaires.

— Voilà qui est l'affaire d'un vrai Toubab de France! disaient les Noirs qui avaient entendu parler de tels engins.

— Cela vaut mieux que d'élever des bêtes de la brousse qui portent le malheur dans leur sang! bougonnaient les moins avisés.

Ces réflexions se perdaient dans la joie de la nouveauté. « Une belle fin d'hivernage sur laquelle je ne comptais plus! » pensait le Directeur.

Un homme habile aurait convoqué quelques chefs de village, quelques notables, voire son ennemi sournois, Ma-Lamine; il les aurait promenés dans sa voiture, ne fût-ce que de sa maison au camp des travailleurs, aux premières allées de la plantation. De quelle manière il aurait alors rehaussé son prestige et son influence! Mais le Directeur ne s'avisa-t-il pas, à son premier essai, d'emmener Julot, resté jusque-là sur la véranda et qui, d'en haut, considérait avec effarement ce bizarre animal nouvellement introduit dans la maison de son maître et que des hommes entouraient sans trop de crainte.

Julot refusa tout d'abord, irrité par la machine bruyante: ce n'était pas une huit-cylindres en ligne. Puis, quand il vit son maître installé plusieurs fois au volant, quand il fut convaincu que son maître allait, revenait, sain et sauf, avec la même voix dans la gorge et les mêmes caresses aux mains, il grimpa tout doucement et s'installa sur le siège près de lui. Il parcourut de la sorte les principaux chemins carrossables, immobile et attentif.

En passant dans le village, — on ne trouve jamais assez d'admirateurs quand on essaie une voiture, — Julot se dressa, agitant ses grands bras, se précipita sur son maître, jappa et cria même des insultes aux Noirs qui allaient à pied, tout comme un chauffeur mal élevé.

Ainsi, le jour suivant, Julot allait vite et ne courait pas. Une telle faveur le ramenait davantage vers son maître, vers celui qui remplaçait sa mère, son père, sa famille, sa tribu et les forces cachées qui protègent la race.

— Fais attention! disait Amadou Silla. Le sorcier est jaloux de ta puissance sur les hommes et sur les bêtes... Il prétend que c'est un affront à Dieu que de promener une bête sur une voiture qui marche sans chevaux... Il ajoute à cela des paroles de colère, disant à tes hommes que c'est une honte

d'être l'esclave d'un incroyant, d'être l'esclave des bêtes qui ignorent Dieu et qui sont impures...

« Racontars », se disait le Maître des arbres! Il était certain que l'automobile allait lui redonner du prestige et que tout irait de nouveau comme aux meilleurs moments.

Le plafond du ciel se relevait peu à peu. Le Directeur venait de passer la journée à la visite de sa plantation. Les champs, les jeunes palmiers, la brousse entière et la forêt, en plein essor de croissance, étalaient leur richesse nouvelle. Il ne réussit pas à trouver l'emplacement de l'arbre coupé, parmi les palmiers innombrables et exubérants. Il jouit du spectacle de sa puissance et crut que la menace ne tiendrait pas...

A son retour, il apprit que Julot, qui s'était détaché, avait poursuivi une femme indigène, non pour la mordre, mais pour la déshabiller. La femme s'était enfuie éperdue et avait ameuté le village.

Le soir même, Amadou Silla accourut et dit :

— Méfie-toi de Julot. Il rappelle aux hommes les premières luttes des forêts, où l'on dit que ses semblables enlevaient les femmes... Ma-Lamine, possesseur d'une langue usée, a raconté sur le moment que c'était ainsi que les premiers hommes avaient perdu la connaissance de Dieu.

Rencontré sur la place du village, Malan Koma avait crié à qui voulait l'entendre : « Les aigles enlèvent les lièvres et les agneaux, les poules et les pintades, mais pas les femmes des hommes. L'aigle est mon tanna! »

— Tu devrais faire attention, ajouta le vieux Silla. Ton Malan connaît tes secrets, tandis que tu ne connais que le dessus de sa main. Le pays remue. Ils sont jaloux, et disent que ce sont les hommes seuls qui doivent t'accompagner dans ta machine...

Et il rappela également qu'aux débuts du chemin de fer, les Noirs du Sénégal achetaient de la route jusqu'à la limite de leur argent et retournaient à pied vers leur point de départ, satisfaits de pouvoir raconter leur bonheur et d'avoir participé à la Puissance.

Les journées suivantes ont été pires. Julot a découvert la cachette des allumettes. Il avait observé la manière dont son maître enflammait la lampe et sa cigarette. Devant le jeune

garçon qui sert de domestique, et auquel il n'attribue pas d'importance, Julot prend une boîte de suédoises, frotte le bâtonnet d'abord du côté blanc, puis du côté phosphore, et demeure ébloui par la flamme qu'il fait jaillir lui-même. Son maître veut le gronder, le corriger de peur qu'il ne joue comme un enfant de quatre ans et ne mette le feu à la maison. Mais Julot danse pour faire rire et reprend ses inutiles occupations.

La race noire connaît bien des inquiétudes. Le voisin, le chef, le clan, les morts, les esprits, les dieux ou Dieu tout seul, ne les laissent pas en repos sous leur apparente indolence. Voilà qu'à l'annonce de ces petits événements, ils ne tiennent plus en place, comme si tous les ancêtres se levaient de leurs tombes pour les exciter. Amadou Silla lui-même est troublé.

— Tu veux donc rendre le feu aux bêtes? gémit-il doucement.

La folie guette ceux « que Jupiter veut perdre ». Le Directeur, qui avait nargué la population en promenant l'homme des bois dans sa voiture, utilise une vieille lame de rasoir pour lui raser le front et la face. Il agrandit ainsi les surfaces dénuées de poil dont l'aspect donne au chimpanzé de l'avance sur les singes les plus élevés. Ce n'était pas une chose à faire, au milieu d'êtres à la cervelle obtuse, qui se croient le centre de l'univers, qui considèrent que les villes comme Dakar sont des fables de griots, pour lesquels la guerre des Toubabs sur l'autre bord de la Grande Eau n'est qu'une contingence et tient moins de place qu'une rixe au sujet d'un bœuf ou de trois bottes de chaume!

Au matin, deux palmiers coupés étaient couchés sur le chemin du fleuve. Deux palmiers tout neufs, bien élagués et qui auraient pu servir d'échantillons dignes d'être joints à un rapport optimiste et circonstancié.

II

APPELÉ d'urgence, Amadou Silla rentre presque en coup de vent, — ce qui est rare chez un Noir, — et referme la porte de la chambre.

— Voici une grande nouvelle! dit-il.

— Quoi donc encore? demande le Directeur qui s'attend à tout, même aux événements les moins prévus.

— Est-ce la paix seule que tu désires, Toubab?

— La paix seulement, Amadou!

— Eh bien! Écoute, je vais te découvrir ce qui t'est caché, Maître des arbres. Tu vas savoir maintenant ce qui les fatigue. Par la vérité toute blanche! ces hommes sont aussi fous que ceux qui élèvent des serpents, auxquels ils font des funérailles comme aux hommes de leur famille!...

Il parla.

Ce qu'il dit, il le savait depuis quelque temps, mais il n'avait pas encore osé le répéter à l'homme blanc. Aujourd'hui, plus d'hésitation possible. Les arbres détruits, la plantation saccagée, l'abandon, le départ du Directeur, tout cela était pour lui la ruine : et il n'était plus en âge d'aller recommencer ailleurs un tel effort. Alors il parla et parla encore. Et à mesure qu'il détaillait l'objet des craintes, les soubresauts des consciences égarées par la superstition qui agitait le pays, le Maître des arbres se rendait compte qu'il était en train, avec son Julot, de bouleverser tout simplement les droits acquis, de soulever les remords de populations entières.

L'Afrique noire est évidemment le pays le plus communiste du globe : la terre, hors des villes, appartient à tout le monde et à personne. Qui défriche un champ a seul le droit d'en récolter le fruit. Mais il n'en fut pas toujours ainsi, continuait Amadou Silla qui parlait comme un vieux sage. Les occupants actuels, grands, forts et noirs, n'étaient que des envahisseurs venus du Soleil levant. (Lui, il vient du Nord où la race est plus claire, et il ne manque jamais de le faire observer.) Ces conquérants, qui s'étaient mis à l'origine sous la protection du Serpent qui pénètre partout, ne trouvèrent pas un pays vide, mais un pays couvert de forêts, habité par de petits hommes sombres, de véritables nains, à cheveux roux, à longs bras et jambes courtes. Très habiles à tirer de l'arc, ils vivaient de chasse et de pêche. Leur étonnante facilité à monter aux arbres et leur habitude de faire leurs abris avec des feuillages, leur donnaient la possession des branches comme celle de la terre. Ils suivaient le chemin des oiseaux comme celui des antilopes. Ils parlaient peu et correspondaient par signes, pour la raison que Dieu ne leur avait pas donné un langage suffisant pour chanter ses propres louanges. Mais ils étaient *patrons* du sol et faisaient des palabres avec les bêtes.

Du Levant au Couchant, ces nains disparus étaient devenus les génies familiers du pays. Demeurés les vrais propriétaires du sol, ils le prêtaient aux occupants actuels. Or, voici qu'un Toubab, un homme venu des bords de la Grande Eau, entreprenait de montrer les routes de la Puissance à ces petits hommes des bois. Pis encore, il apprenait aux bêtes, — souligna le vieux Silla, — le moyen de faire le feu ; et la cervelle la plus gluante n'ignore pas que l'invention du feu est attribuée aux bêtes, dans le temps où les hommes ne connaissaient que le feu du ciel pendant l'orage, ce feu rapide qui fait trembler de peur les entrailles. C'était l'époque où les hommes ne se nourrissaient que d'aliments crus, où ils donnaient la farine du mil aux poules et ne mangeaient eux-mêmes que le son...

— Je pense que toutes ces paroles sont bien la vérité ? interrompit le jeune Diecteur.

— Un homme âgé ne plaisante pas, Toubab ! J'ai passé l'âge de la plaisanterie. Le pire, c'est que tu leur as crié un jour une part de ces choses cachées, sans le savoir toi-même...

« Ils racontent entre eux, le soir, ajouta le vieux, que ton Julot va emporter le feu dans la brousse, et que les clans de la Panthère, du Lion et des Antilopes ne seront plus les maîtres. Ils disent que tu veux changer la marche de leur Univers. Les bouches qui ne mangent guère, vois-tu, disent de mauvaises paroles. Ne tourne plus la clé de ta porte, si tu as encore confiance en moi...

Il expliqua encore que Malan fréquentait depuis longtemps la demeure d'un adepte du marabout, sorcier lui-même, qui réunissait chez lui les membres d'une société secrète du village. Il cita des noms et donna quelques rares détails. Avec discrétion, car il craignait lui-même les terribles pratiques du N'tomo et du Mamma-Thiombo.

Comme le Directeur s'étonnait que son ancien boy eût pu se laisser embrigader par ces gens, Silla répondit « que les liens formés par ces associations, qu'elles soient composées de jeunes gens, d'adultes ou de vieillards, sont plus forts que ceux de la naissance et du sang ».

Longtemps après le départ d'Amadou Silla, le Directeur réfléchit. Julot lui apparut tout à coup comme un des derniers

représentants d'une race nombreuse, dont les Noirs soupçonnaient l'existence précaire dans les bois épais, mais qu'ils ne voyaient pas. A vrai dire, les semblables de Julot n'avaient jamais beaucoup, à son sens, alimenté les conversations des Noirs. Pour ceux-ci, la tribu des « petits hommes » à longs bras et à jambes courtes était dans la forêt comme s'ils n'y étaient pas. Réduits à l'état de génies invisibles, ils demeuraient simplement légendaires. La routine des jours et des saisons, l'emprise nouvelle de la civilisation avaient encrassé leur cerveau à ce sujet. Et voici que lui, qui avait la prétention de s'enrichir sur leur terre, avec le produit de leur terre, et de les enrichir eux-mêmes par son exemple, en leur enseignant à sélectionner les graines, en les familiarisant avec la plantation et l'élagage des palmiers, l'extraction rationnelle de l'huile, voici qu'il venait de donner à un sorcier intrigant l'occasion de faire revivre les légendes de la période incertaine qui est la préhistoire des nègres, l'occasion de remuer la boue des remords, le magma des frayeurs mystiques plus dangereuses que les épidémies.

Il commença son rapport hebdomadaire par ces mots : *État sanitaire du personnel : bon. État moral du personnel : douteux.*

La situation se précisait pour le Directeur. Mais le crocodile sur le banc de sable et l'oisillon sur la branche avaient moins de soucis que lui. Il n'était plus à l'époque où l'aventure l'aurait amusé : il se préparait maintenant à la lutte qu'il pressentait aussi rude que sournoise. Il se croyait jusqu'à là isolé, il ne l'était plus assez. Derrière le rideau des arbres, abattus par milliers de tonnes pour la plantation, la brousse se révélait peuplée de choses et d'êtres qu'il ne soupçonnait pas. Plus près de lui, il sentait que tous les germes déposés par les envahisseurs venus du nord, de la mer et du sud, que les souvenirs transportés après les longs esclavages chez les maîtres de l'est, reprenaient soudain leur place dans les cerveaux. Les clans se solidarisaient, dans leur attachement à la terre, autour d'une idée folle. Les Noirs voulaient dominer les bêtes. De là à penser que lui-même, représentant de la race blanche, devait avoir toute primauté, il n'y avait également qu'un pas : tout lui paraissait n'être qu'échelon dans la nature.

Optimiste quand même, le Maître des arbres voulut donc se persuader que le beau temps qui revenait allait tout remettre

sur le plan normal, que les jeux, les danses, le souffle du nord allaient rasséréner les esprits, alléger les cœurs.

— La lune des « Ventres pleins » arrive, dit-il à Julot comme si ce dernier comprenait, et tout le monde pensera à autre chose...

Julot répondit on ne sait quoi en allongeant les lèvres. Il voulut embrasser son maître qui refusa et finit par le gratifier de quelques caresses distraites comme font les enfants dérangés dans leurs amusements par un ami de la famille. Julot se moquait des sorciers et de leurs machinations. Il était comme ces Noirs qui habitent la France depuis longtemps et ne se doutent plus qu'il existe un Sénégal ou un Soudan : sans la teinte de leur peau, ils renieraient leur pays d'origine.

Le soleil se couchait. Les menus cailloux de la cour, que l'on ne remarquait pas à la pleine lumière, projetaient sur le sol une ombre démesurée, sans proportion avec leur taille.

III

LES événements ont été rapides. Tout ce qui suivit devint le fait de ces hommes timides qui ont longtemps hésité à tuer et qui s'acharnent dès que la première blessure a été causée, qui lardent leur victime de coups après même qu'elle est morte. Les grandes eaux étaient pourtant arrêtées, le grain séchait; mais les récoltes à venir, qui auraient dû donner de la joie, inspiraient plutôt de l'audace à ces égarés sur qui pesait encore la peine des mondes disparus.

Ce fut un ivrogne qui délia les langues et délivra les consciences. Le Maître des arbres était allongé sur sa chaise-longue, tout en moiteur, sous la véranda que n'aérait aucun souffle. Julot lui-même transpirait. La sueur perlait sur sa peau comme sur celle de son maître, lorsque des cris jaillirent de la route.

— L'homme qui a pris le singe pour tanna ne doit pas marcher sur la même terre que ceux qui ont le serpent, la panthère, le caïman, la cigogne, l'aigle, l'hippopotame, pour protecteurs de leur race et de leur famille... Et même ceux qui ont eu à leur naissance le poulet! Les gens de l'éléphant et ceux du lion ne peuvent être son parent ou son ami... Dieu seul est le maître des arbres. Ma-Lamine dit vrai : il faut

laisser pousser les arbres comme Dieu leur a commandé de grandir!

Longtemps il continua de la sorte, et par bravade vint tout près de la maison. Autour de lui s'assemblèrent les étrangers venus d'en face, les désœuvrés du village, les travailleurs rentrés de la plantation.

La voix de l'homme ivre s'exaltait avec le nombre de ses auditeurs. C'est ainsi que l'on connut les bruits qui parcouraient le pays, rumeurs propagées par les colporteurs, les marabouts en déplacement, les courriers officiels ou privés qui abattaient les kilomètres par centaines dans toutes les directions. On savait, par exemple, qu'à Bammako, des hommes blancs se servaient de ces « hommes de la forêt » comme domestiques; que ces singes qui imitent l'homme fumaient, buvaient au cercle, mangeaient à la table des Blancs et qu'on leur mettait de la glace dans l'eau comme aux « fils de rois ». Par les mystérieux chemins de la brousse étaient arrivées dans ce pays perdu des histoires qui eussent fait sourire la population de Dakar ou de Conakry et qui bouleversaient tout ce petit monde. Un homme ayant dit tout haut qu'il avait vu un frère de Julot serrer la main des dames au cours d'une réception publique du Gouvernement et être traité en ami par le gouverneur lui-même, un ancien tirailleur rentré de France s'écria qu'il en avait vu un autre jongler et amuser les Blancs comme un griot.

Un contremaitre de la plantation aidé d'Amadou Silla et du cuisinier dispersa le rassemblement, disant aux hommes qu'ils étaient au-dessous de la qualité de leurs ancêtres et aux femmes que leur cuisine allait se gâter. Les boubous et les pagnes s'éloignèrent, taches blanches et bleues dans la verdure.

Le soir même, Amadou Silla conseilla au Directeur :

— Celui qui sait nager, Toubab, ne cherche pas à se suicider dans l'eau... Tu sais ce qui t'arrivera si tu braves ces fous!

Pauvre Julot! Son maître craignait de s'ennuyer par cette fin d'hivernage, et voici qu'à cause de lui il avait besoin de toute son attention pour soutenir le jeu et gagner la partie.

— S'il pleut des charbons ardents, ne choisis pas l'heure de la pluie pour sortir, insistait le vieux Silla.

*
*
*

Ce matin, plusieurs palmiers coupés sont mis en tas devant la porte. Le Directeur écrit à l'Administrateur de lui envoyer des gardes régionaux, si toutefois il a du personnel disponible. Sans aucun doute, le marabout-sorcier, en homme rusé, veut le ruiner et faire ensuite travailler pour son compte les hommes de la plantation qu'après le départ du Toubab il paiera en prières et en sortilèges, comme cela s'est vu en plusieurs points du Soudan. Pour ses fins, il utilise la terreur superstitieuse à laquelle il est lui-même sujet.

Il y aurait bien deux moyens de se débarrasser de lui. Pour le payer, le Directeur n'est pas assez riche, et il n'ose demander un tel crédit aux hommes de France qui ne comprendraient pas. Quant à l'autre moyen, son caractère le lui interdit. Détruire la vie d'un homme, même malfaisant, c'est une chose qui compte. Il reste la justice; mais les tribunaux sont trop loin, et les preuves matérielles impossibles à réunir.

Alors il espère encore que les choses s'arrangeront.

Rien ne s'est arrangé. A la tombée de la nuit, est accouru sur la place publique un enfant tout essouffé, tout effaré. C'est un de ces garçons que l'on place dans les champs éloignés, sur un mirador fait de quatre bambous et surmonté d'une petite plate-forme, trop étroite pour permettre le moindre sommeil et d'où ils surveillent les récoltes qui tentent les habitants de la brousse, ceux qui rampent, qui trottinent, qui courent ou qui volent de branche en branche. Armé d'un tam-tam, il est un épouvantail vivant et doit effrayer les bêtes capables de déterrer les graines, les tubercules en voie de maturité.

Or, cet enfant criait qu'il avait vu, avec ses yeux, comme il voyait le tisserand, le cordonnier, le forgeron et le chef de village, qu'il avait bien vu une grande troupe de singes hauts et pleins d'audace avancer vers lui, vers les enclos et les cases.

— Marchaient-ils comme des hommes qui font la guerre? a demandé l'ancien tirailleur qui faisait la forte tête et prétendait à toute occasion avoir rapporté de France les manières des Toubabs.

Et l'enfant qui n'avait jamais connu de plus grandes batailles que les disputes des jeunes gens, les rixes qui suivent les luttes et les danses nocturnes, prétendit que ces paroles étaient des paroles de vérité... Oh! ce que voient les enfants, le soir, quand la lumière est incertaine!

— Ils voulaient prendre notre fils pour en faire leur esclave, disaient les uns.

— Ils venaient enlever son Julot, disaient les autres.

Le Directeur se croyait au moyen âge, lorsqu'autour des guetteurs les enfants et les femmes dépistaient des ennemis imaginaires.

Ce qui a tout compliqué, qui a fait déborder la coupe, c'est que, vers la même heure, Julot, en pleine liberté d'esprit, simplement pour jouer, a saisi le bébé de la blanchisseuse qui rapportait le linge, l'a saisi au moment où elle l'allaitait sur le perron de la maison. Comme il était détaché, il en a profité pour emporter la petite chose noire sur le toit. La mère hurlait, les autres Noirs jetaient des insultes, tandis que Julot, en équilibre sur les dernières tuiles, couvrait le bébé de caresses maladroites et tendres. Il fallut l'autorité du maître pour que Julot redescendit, avec la même souplesse lourde que d'ordinaire.

On a rendu l'enfant à sa mère qui a prédit le malheur à Julot et à toute une maison où « ses pieds ne passeraient plus ».

Rien ne donne de l'autorité à un imposteur comme un commencement de preuves. « Ce que Ma-Lamine avait dit, arrive! » fut le mot de tous. Amadou Silla, qui a toujours tenu son ami le Toubab au courant des événements, est venu lui demander, tout naturellement, de tuer Julot.

— C'est comme si j'assassinais un homme!

— Tu as peut-être raison, Toubab, mais en attendant, va voir le travail que tu as fait dans la brousse, et compte les arbres coupés. Ce que je t'en dis, c'est pour toi, et non pour moi. Mon chemin ne passe pas par là...

Le Directeur constata, au petit jour, qu'une rangée entière de palmiers avait été abattue. Il avait fallu beaucoup d'hommes pour achever ce massacre en une nuit. Et son cœur se serra à la vue des magnifiques arbres qui saignaient leur sang blanc, leur sang tout neuf répandu à ras du sol.

Au retour, et pour essayer une dernière fois de ménager et

de calmer les gens du pays, Amadou a proposé au Toubab de venir discuter sur la place publique.

Comme ici la règle est de ne jamais avoir peur, le Directeur se rend sous l'arbre des palabres, avant midi.

De vieux cultivateurs sont là, avec leur barbiche grisonnante, des guerriers de Fodé Kaba, des guerriers de Samory, plus vieux encore, à la gueule tordue. Il reconnaît le soldat en demi-uniforme, des représentants envoyés par ses travailleurs, un de ses contremaitres, le forgeron et son aide, le cordonnier, les délégués des villages voisins, un vagabond venu de Dakar flairant le trouble et le pillage et qui s'est joint aux fripons surgis d'un peu partout. Ils parlent et parlent encore, comme s'ils avaient peur de ne pas tout dire. Et ils transpirent au cours de leurs naïfs complots.

Des femmes et des hommes s'agglomèrent autour des exaltés. Qui aurait pu soupçonner qu'un tel nombre de gens inconnus avaient été touchés par la contagion ? On ne voit bien que leurs faces maflues et leurs nez plats à peine plus saillants que celui de Julot. L'un d'eux prétend que, dans son village, la mort est tombée sur un homme vigoureux. On n'est pas d'accord sur la cause. Les uns disent qu'il s'est gonflé comme une outre, les autres crient que c'est la chute d'un arbre frappé par l'orage qui l'a tuméfié. Un chasseur renchérit. Il explique à ceux qui ne demandent qu'à croire des choses surprenantes :

— Ces petits hommes de la forêt ont fait alliance avec les éléphants ; et pour sauver de la mort les maîtres de la brousse, ils détachent les grosses poutres taillées en pointe qui doivent tomber sur eux et les percer à leur passage sous le piège ! Avec ces manières de canailles, ils nous privent de manger les grands gibiers et de vendre leurs dents !

Le vagabond de Dakar, afin de les exciter, se moque des hommes aux jambes courtes et aux longs bras. Et ceux qui l'entendent abaissent les yeux sur leurs propres mollets maigres, considèrent à la dérobée la proportion des ongles et des doigts de leurs voisins, alors qu'en temps ordinaire il est interdit de faire allusion aux infirmités physiques ou aux défauts de la naissance.

Tous finissent par se mettre d'accord pour dire que le malheur vient de ce « singe » qui n'est pas comme les autres singes, mais qui imite les hommes à la face de Dieu et des Tannas.

Amadou Silla prend la parole. Le Directeur parle aussi. Posément, mais inutilement. On leur coupe les phrases, les mots. Il se produit un tumulte. Les Noirs veulent tuer Julot. Ils exigent que le Toubab choisisse entre eux et la bête. Silla va parler des ancêtres. On crie :

— Nos ancêtres restaient chez eux et n'allaient pas troubler la paix dans la maison de ton père!...

Rien n'est plus difficile que de se faire entendre, que de raisonner une foule remuée par la fièvre intérieure. Le Directeur ne peut que promettre d'examiner la chose et se retire, laissant Amadou Silla et le chef de plantation aux prises avec ces fous qui regimbent comme des chevaux fouettés aux pattes.

Il y avait quelques fusils qui dépassaient les têtes, mais aucun n'est parti.

— La poudre s'allumera, si tu ne fais pas attention, dit pourtant Amadou Silla pendant que le Directeur déjeune.

* * *

Jamais la sieste n'aurait apporté plus d'apaisement au trop jeune Directeur. Elle a été impossible. Les raisons qu'il se donnait par à-coups pour éviter la lutte ne tenaient plus lorsque, sans souci des autres hommes et dans son langage secret, Julot lui susurrail les mots dont se servent couramment en forêt les membres du clan des chimpanzés, lorsque Julot le serrait affectueusement dans ses bras, grêles et noueux à la fois comme des câbles de navire. Alors il maudissait l'avance qui lui était accordée par le sort et regrettait de ne pas être venu dans ce pays perdu, sur ces terres formidables, dix ans plus tard, au milieu d'un peuple éduqué par les Missions, instruit par les écoles et l'exemple des bâtisseurs blancs.

Pour le moment, ces brutes étaient capables d'accumuler les ruines, même en détruisant leurs propres ressources d'argent, cet argent qui ne compte pas plus pour un Noir exalté que son sang et sa vie.

C'est d'un œil morne qu'il suivit, à son mauvais réveil, sur les feuilles du courrier en préparation, les colonnes qu'il devait remplir de chiffres demandés d'urgence sur le nombre et la taille des arbres, sur la proportion de pulpe, de coque et d'amande qu'il trouverait dans la nouvelle récolte. De toute évidence, il ne pouvait pas songer à s'écarter de la règle pour

sauver ce qu'en Europe on appelle un « singe », pour obéir à un sentiment qui eût paru en tous points ridicule à M. l'Administrateur-délégué, assis à Paris dans un bon fauteuil devant son bureau en acajou garni d'un encrier de style et d'un coupe-papier monumental.

Après de multiples débats intérieurs et des accès de colère plus ou moins rentrée, le seul moyen que trouva le Directeur pour régler la question dans les termes les plus corrects du monde, fut de renvoyer Julot dans sa brousse, où l'ombre et le soleil alternés appartiennent à tous, dans sa forêt qui ignore la vilenie des hommes et leur bêtise.

— Tu as pensé la vérité, Maître des arbres ! acquiesça le vieux Silla, quand il apprit cette décision.

IV

CE que le Maître des arbres ignorait, parce qu'il était jeune, c'est qu'il se préparait des regrets, inutiles comme tout ce qui touche à l'irréparable, et des remords plus lourds que l'hivernage tropical. Pour le moment, il se félicita de cette ingénieuse solution, persuadé qu'il se montrait équitable et plein de cette belle raison qui fait notre fierté, en rendant Julot à la forêt où celui-ci avait vu le jour.

Pour sauver la face, il fit savoir, le soir même, à petit bruit et à la faveur du courrier qui venait d'arriver, qu'il désirait rentrer en France et qu'il allait donner le chimpanzé à l'agent d'un comptoir éloigné de la plantation. Par une réserve inconsciente, il s'abstint d'en parler devant Julot, qui continuait d'ailleurs à mener son existence comme s'il eût été assuré de vivre, dans la maison des hommes, les soixante ans qui sont de règle chez les anciens parmi les chimpanzés et d'atteindre les quatre-vingts kilos qui rendaient son père redoutable pour les autres mâles.

Vers le coucher du soleil, Julot s'approcha de son maître, et lui présenta l'épaule. Le Directeur enduisit de pommade trois furoncles qui le fatiguaient, provoqués par la fin des pluies, et qu'il soignait assidûment depuis quelques jours. Il voulait le confier à la brousse, pensait-il, en bonne forme. Ainsi se tirerait-il mieux d'affaire.

Peu d'instant après, les ronflements qui sortaient du nez

plat de Julot dominaient le menu bruit de la pluie, une de ces dernières pluies qui gonflent les fruits, et qui ne déchirent plus les pétales des fleurs.

Le maître ne dormait pas, lui. Il aurait voulu se trouver à mille lieues d'ici. Le regard perdu sur les solives de la maison qui avait résisté aux tornades, sur les chevrons de la véranda, il se prenait tout d'un coup à regretter les chênes et les châtaigniers dont le feuillage, en ce moment, tournait à l'or dans les vallées du centre de la France. Cette vision, d'une couleur unie et somptueuse, marquée çà et là d'une ferme basse ou d'un étang, amollit encore l'âme de l'homme isolé au milieu de son œuvre lointaine. Elle aurait pu lui donner la résolution, si naturelle à sa race, de résister, d'imposer sa volonté à ces Noirs insensés qui l'encerclaient, sournoisement d'abord, ouvertement aujourd'hui : elle lui fit désirer de revoir son pays, si différent de ce pays où il peinait. « C'est là qu'il se reposerait un jour avec la femme qui, en pensée, suivait ses efforts et se proposait de venir y participer. »

Il ne se doutait pas qu'il subissait tout simplement la loi de l'univers, qui veut que les êtres séparés de l'homme par la parole soient voués à la disparition dès son approche, quand ils ne se soumettent pas entièrement et par races entières à l'esclavage qu'il leur impose. Et il pensait, en jouant avec le collier et le cadenas de Julot, être vraiment juste parce qu'il allait, le lendemain, lui rendre la liberté, cette liberté pour laquelle les hommes se font périodiquement massacrer.

Autour de la lampe à acétylène qui se balançait toute seule et gardait la véranda, une myriade d'insectes égaux et malhabiles se pressaient. Ils s'entrechoquaient, tombaient sur le parquet où se dispersaient leurs ailes détachées. C'était la fête des termites qui sortaient de terre par les trous invisibles de leur domaine obscur, l'invasion de ces pauvres créatures condamnées aux ténèbres et à qui la nature donne tous les ans un jour de gloire éphémère.

Le maître de Julot s'écarta de leur tourbillon et disparut dans sa chambre.

Arrivés on ne savait d'où, de tous les recoins obscurs de la maison, les petits lézards de nuit, aux pattes en ventouses, couraient le long des murs blancs, sur le parquet, avalaient ces

proies faciles et grasses, tandis que les chauves-souris et les petits oiseaux nocturnes faisaient des trouées dans le fouillis ailé des pauvres bestioles qui se croyaient déjà sur le chemin du ciel et de la lumière.

... Réveillé par les froissements de cette bataille, imperceptibles à l'oreille humaine, voyant que son maître était couché, Julot se releva, chassa les lézards et se mit à ramasser à pleines mains les petits corps arrondis, bruns et mous, qui se tordaient sur le parquet. A pleines mains aussi, il les déposait dans ses lèvres largement ouvertes; et les dents carrées broyaient sans arrêt cette matière. Comme les hommes qui, du nord au sud de l'Afrique, se régalent de sauterelles, de larves et de chenilles, Julot participait à la ripaille des oiseaux de nuit et des lézards, et avalait consciencieusement ces premiers fruits vivants de la terre.

Quand il fut rassasié, il poussa quelques soupirs, s'essora la face, frotta ses mains contre le parquet pour les essuyer, s'en fut se recoucher dans le lit que lui avaient donné les hommes qu'il croyait ses semblables et ses maîtres, et il s'endormit de nouveau roulé dans sa couverture.

* * *

Les événements du lendemain furent infiniment tristes. Dès le matin, mis en goût par son repas nocturne, Julot disputait aux oisillons les corps nus des éphémères qui se tordaient encore ou rampaient sur le sol de la cour. Il ne s'interrompit qu'au bruit de l'automobile qui débouchait dans l'allée centrale. Son maître manœuvrait au volant : Amadou Silla était monté avec un jeune apprenti mécanicien. Julot s'avança vers la voiture : en une enjambée, il s'y installa, d'un coup, sans difficulté, avec une parfaite habitude.

Deux Noirs, qui ne savaient pas les intentions du Maître des arbres, grognèrent :

— Si longtemps qu'un bois mort flotte dans la rivière, il ne deviendra jamais un caïman !...

Ils défendaient ainsi leur position d'hommes, attaquée depuis quelques mois par les événements et leurs craintes éperdues.

La voiture s'éloigna sur la route du Sud, vers les premières forêts arrosées par les eaux du Fouta et qui servent de patrie à la tribu des chimpanzés. Julot témoignait, comme toujours,

d'une joie indiscrete. Il agitait ses grands bras, interpellait les passants, ouvriers, gens du village, voyageurs qui reprenaient leurs randonnées. « Me voici! Me voici! vous qui marchez avec vos pieds! » criait-il sans cesse. A toute force, il voulait même embrasser Amadou Silla qui refusait, qui écartait l'attouchement des longues mains et, pis encore, des longues lèvres.

La plantation, avec ses palmiers, tous pareils et alignés, laissa Julot indifférent : on n'y voyait que des traces de bœufs, des traces d'hommes, et cette marque de la vie régulière qui était sa seule connaissance. C'était toujours la maison de ces hommes qui l'avaient adopté et qui, comme lui, marchaient debout avec seulement plus d'avantage et d'assurance.

La vue de la haute futaie lui fit une autre impression et le tint silencieux. Il eut peur soudain de réveiller l'inconnu, tout le mystère que cachaient ces frondaisons denses, où le vert pâle des jeunes feuilles était mêlé avec profusion aux masses noires des feuilles anciennes que le vent et les tornades n'avaient pu disperser. De ses yeux noisette grands ouverts, il suivait au passage les oiseaux que le bruit de l'auto faisait changer de perchoir, qui franchissaient la route ou se défilait le long de cette tranchée dans la forêt. Le balancement stupide et saccadé des toucans le remplissait d'admiration; le vol fulgurant des pigeons verts, en quête de petites figues sauvages gonflées d'eau et de sucre, lui faisait cligner les yeux.

De temps à autre, il désirait violemment les fruits que la vitesse réduite lui permettait de découvrir dans le feuillage. Mais au moment qu'une biche rayée partit en pleine surprise devant la voiture et s'enfuit en quelques bonds hors de la route, Julot se blottit contre le dos de son maître, la gorge serrée. Le chemin des arbres ne le tentait plus.

La route était mauvaise, destinée aux petites charrettes et aux voitures légères que l'on attelait pour le voyage. Elle avait été à peine élargie pour le passage des automobiles encore trop rares. Quant au sol, il était simplement dessouché. Cependant, Julot ne s'apercevait pas des cahots : comme les deux Noirs, il goûtait seulement jusqu'au fond de l'âme le plaisir d'être transporté.

A chaque obstacle important, ravin, arbre tombé, le maître de Julot arrêtait la voiture. Ces arrêts marquaient son hésita-

tion ; il espérait que telle falaise aperçue du haut d'une côte, tel massif de verdure accueillant recélait une famille de chimpanzés chez laquelle Julot pourrait aller demander l'hospitalité. Puis il repartait, mécontent de tout et de soi-même, toujours plus loin, dans l'espoir de trouver un site favorable, une nature prodigue de fruits.

Quand on traversait une plaine, les aigles, les vautours, les marabouts se soulevaient ou planaient sur le parcours, étonnés de voir un extraordinaire animal courir si vite à travers les herbes. Effrayés par le bruit, ils s'éloignaient vers les arbres touffus et protecteurs. Par endroits, on suivait, sur la piste même, les traces des rôdeurs qui ne montrent guère leur pelage au grand jour, les traces des voleurs honteux et faibles qui se nourrissent de restes ou de bêtes sans défense. Plus loin, c'était un essaim d'abeilles qu'il fallait distancer pour éviter leur colère excitée par l'échappement libre, ou les marques d'une panthère qui avait essayé ses griffes sur l'écorce d'un arbre.

A travers ces manifestations de la vie sauvage, Julot passait sans raison de l'état de joie à l'attention la plus réservée, selon qu'il subissait l'emprise de ses ancêtres que la forêt avait abrités et nourris avant l'apparition des hommes grands et noirs, ou qu'il se confiait voluptueusement à la machine qui dominait la forêt et ses puissances.

De la sorte, le Maître des arbres couvrit une soixantaine de kilomètres en trois heures : pas une seule fois, au cours de la route, il n'osa se retourner vers Julot qui lui caressait les épaules et les bras, — ces bras capables d'animer et de guider l'engin rapide, — qui lui tendait tour à tour les menus objets contenus dans les cachettes de l'arrière, des cigarettes et des allumettes ; pas une seule fois il n'osa regarder Julot qui lui offrait le feu, privilège de l'homme.

Arrivés sur le bord d'un petit marigot que franchissait un pont d'arbres et de bûches, ils s'arrêtèrent. En grandes quantités, des pommes de liane, acides et sucrées à la fois, achevaient de mûrir ; des bananiers étaient chargés de lourds régimes.

— Laisse-le dans cet endroit, dit Amadou Silla. Il aura de quoi vivre. Voilà des marques de ses semblables qui viennent ici « au marché, sans payer »...

Le maître de Julot n'était pas d'humeur à plaisanter, mais il se rendit à ces raisons.

Comme s'il avait compris qu'il était revenu dans son pays, Julot descendit, sauta sur les fruits ocres et ronds qui pendaient aux guirlandes vertes et se mit à les décortiquer avec une joie tranquille. Pendant ce temps, son maître tournait la voiture et, brutalement, la tête raide, filait sur le chemin d'arrivée comme un malfaiteur surpris.

— Toubab, dit Silla, fais vite, le soleil devient chaud!...

Béats et rassurés, les deux Noirs se prélassaient maintenant sur les banquettes, indifférents aux fleurs, aux arbres d'essence précieuse ou commune, aux merles qui faisaient miroiter leur plumage, et au sort de Julot demeuré dans la brousse libre où les lois humaines n'ont pas cours, — même celles qui ne sont pas écrites, — dans la forêt, avec les princes et les parias, les génies et les tannas de toute force qui se moquent éperdument de l'homme et de ses hantises superstitieuses.

V

La nuit tombait quand l'automobile rentra à la maison avec les trois voyageurs. A la vue d'indigènes qui l'attendaient, habillés des couleurs voyantes propres aux griots, le Directeur réfléchit soudain qu'il avait laissé à Julot les habits qu'on lui avait confectionnés, ainsi que son collier de verroteries. « Il va être ridicule dans la brousse, avec cet accoutrement », se dit-il. Il ne craignit pas les inconvénients que cela pouvait lui attirer, auxquels d'ailleurs il ne pensait pas sur l'instant, mais se félicita plutôt de le savoir à l'abri des premiers vents du Nord qui donnent de la bilieuse hématurique aux hommes fragiles, et qui provoquent pas mal de déchet dans la population chimpanzé qui habite la forêt solennelle.

Malan Koma s'était mêlé aux autres indigènes. Il se mit au « garde à vous » sur le passage du Directeur. Celui-ci ne surprit sur son visage ni curiosité ni l'air de triomphe qu'il aurait pu y trouver. Aucune parole ne fut échangée entre eux.

Sur la véranda, le petit lit de Julot avait été déjà enlevé et relégué, sans doute, avec les caisses vides. Il ne restait là et ailleurs que les murs blanchis, les meubles d'acajou mat qui s'y adossaient, inanimés, sans une de ces cheminées où

l'homme, sous un autre climat, peut se consoler d'un feu.

La nuit fut mauvaise en tous points. Ces fins d'hivernage sont torturantes. Il ne pleut plus; les vapeurs qui montent de la terre, la chaleur encore lourde qui flotte partout, irritent la peau, empêchent de dormir. Le Directeur cherchait le repos et ne le trouvait pas.

Quoi d'étonnant? Julot trouvait-il le sommeil, lui aussi, au milieu de ce monde obscur qui l'entourait et qu'il ignorait encore la veille? Qu'avait-il fait après le départ de la voiture? Après cette fuite plutôt? Il est certain qu'il avait dû manger des fruits et attendre le retour de son maître. Puis, peu à peu, à mesure que le soleil baissait, que la nuit arrivait, sa poitrine s'était contractée. Angoissé, Julot avait certainement repris la route, suivi la trace des pneumatiques. Qui sait s'il ne s'était pas égaré, s'il n'avait pas suivi par confusion la trace à peine sinueuse de ces énormes pythons dont sa mère, autrefois, n'avait pas eu le temps de lui enseigner le danger! Sûrement, Julot avait couru, tressaillant au passage léger d'un écureuil de palmier, aux bonds furtifs d'une antilope naine, abaissant la tête et les reins quand l'air était froissé par le vol des pintades en quête d'une branche propice à la nuit...

Il est évident que tout le mystère de la forêt et des clairières avait écrasé Julot, l'avait oppressé à mesure que le désespoir lui venait de la disparition de son maître. Comme il ne savait pas les distances, il avait cru que la maison des hommes était là, derrière ce mur de verdure, sous ce morceau de ciel tout proche. Et il avait marché, il s'était hâté, en s'appuyant sur les doigts repliés... Il faut bien espérer que son instinct atavique l'avait fait se réfugier sur un arbre, une fois épuisé. Mais l'eau? Trouverait-il de l'eau pour boire, s'il s'éloignait davantage du petit marigot? Et s'il retrouvait l'eau, n'y ferait-il pas des rencontres sévères auxquelles il n'est pas habitué? Comment se battrait-il alors, comment se défendrait-il? Julot ne savait même pas se servir d'un bâton, — il aurait frappé les petits des hommes, s'il avait su, car les coups font partie des jeux de l'enfance. Il n'avait que ses longs bras noueux et ses dents carrées, et ses cris, et sa voix qui ressemble à celle de l'homme, cette voix qui effraie certainement la brousse, surtout quand elle vient d'un être qui marche debout et qui est habillé comme les hommes...

Une chose était rassurante : Julot s'habituerait vite, il trouverait une famille, une tribu de ses semblables, et le soir même il rentrerait dans leur sein. Peut-être aussi, dans sa conscience basse, penserait-il que son maître allait revenir...

Pour répondre à cet espoir et trouver lui-même le sommeil, le Directeur se promit bien de repartir pour chercher Julot.

Mais ce n'était là qu'un subterfuge de l'ombre, qu'il dut renier le lendemain, au grand jour et après le tub : avant tout, il lui fallait vivre et bâtir sa propre existence.

La lune « pour activer le travail » était passée. On entrait dans celle des « Grandes fêtes et des Ventres pleins », qui est la lune où les hommes se congratulent en mangeant les premières graines cultivées, les épis de maïs encore tendres et les jeunes tubercules bien nourris par la terre. Quelques oiseaux pressés de vivre commençaient déjà de bâtir leurs nids sur les hautes branches flexibles, non point par crainte des enfants noirs qui respectent avec scrupule les premiers et fragiles sentiers de la vie, mais à cause des petits voraces amateurs de chairs mal formées. Les guépîets et les rolliers rentraient du Nord, s'installaient dans les buissons ou creusaient des abris cylindriques dans les falaises de terre rouge. Les oiseaux familiers et les roussettes, de leur côté, se préparaient à la vie nouvelle ; ils ne s'aperçurent même pas de la disparition de Julot, parce qu'ils avaient cru voir en Julot un homme, et que les hommes vont et viennent sans cesse, ne restant immobiles et silencieux que dans le sommeil ou la mort.

La seconde nuit qui suivit le départ de Julot, une dernière tornade secoua le pays. Chaque année, au moment où les nuées vont se disperser, les quatre vents se disputent le ciel et la terre. Pluie et tumulte qui chargent, qui secouent une dernière fois les arbres et ceux qu'ils abritent. Le Directeur pensa obstinément à Julot. Saurait-il se défendre de la pluie, du vent, ou s'abandonnerait-il sans défense, lui qui depuis sa jeunesse avait laissé aux hommes toutes les initiatives de la vie, lui qui s'était éloigné des coutumes et des ruses de la forêt ?

Comme la pluie cessait, un grondement lointain se mêla aux plaintes des vanneaux, aux ululements des hiboux, aux derniers coassements des grenouilles qui chantaient dans leur maison de roseaux. C'était le début des grandes chasses noc-

turnes, c'était le maître de la brousse qui rugissait, qui éruc-tait son cri de domination. « Heureusement que Julot ne sait pas maudire ! » fut le secret espoir du Maître des arbres.

Cette angoisse de la nuit fut compensée le lendemain : Amadou Silla vint annoncer, avec une mine souriante et entendue, que le marabout qui avait failli troubler la paix de la plantation venait de mourir. Pas plus que son chameau, il n'avait pu accoutumer sa nature désertique à ce climat humide.

C'était une revanche pour le Directeur. Quelqu'un proclama :

— La « bête » qu'il a poursuivie de ses paroles s'est vengée en arrivant chez elle !

Et nul ne contredit ces mots, car chacun savait bien que le destin des hommes est si proche du destin des bêtes !...

Frappés par cet événement, les Noirs du pays s'empres-sèrent d'apporter au Maître des arbres les cadeaux les plus simples et les moins espérés. Les premiers donnèrent ce qu'ils avaient sous la main : des œufs, des poulets hauts sur pattes et les canards de leurs petites basses-cours. Ils arrivaient, avec la tête molle et la face détendue des gens qui veulent se faire pardonner une offense. « Ce n'était pas au Maître des arbres qu'ils en voulaient », voilà ce que disait leur attitude. Des chasseurs déposèrent ainsi au bas de la véranda, un jeune chien de prairie que la bande sanguinaire avait distancé, un couple de petites panthères dont la mère avait eu la tête cassée pour avoir commis l'imprudence de se jeter à l'aube sur un cuissot de biche attaché à la gueule d'un fusil, un petit de chacal qui ressemblait aux chiens du village, des antilopes naines que l'on vendait aux bateaux pour une piécette d'argent, Quelques enfants installèrent sur une natte des oisillons aqua-tiques surpris à leur premier envol.

— Ils te font cadeau des tannas qui protègent leur famille et qu'on ne tue jamais, disait Amadou Silla.

— Tu devrais bien faire cadeau d'un aigle à ton Toubab, disait-il aussi à Malan avec quelque ironie.

— J'y emploierai tous mes moyens, répondait sérieusement celui-ci.

Et d'autres venaient encore, qui offraient des singes pour ajouter aux deux qui restaient dans la cour et dont la médiocre cervelle terminée par une longue queue avait triomphé de

Julot. Mais nul n'apporta de lionceaux, ni d'éléphants, ni d'hippopotames, bien que beaucoup de ces Noirs fussent des N'Diara, des Samaké et des hommes de Mali, parce que les eaux abondantes en interdisaient la chasse ou que leur nature était inférieure au génie de leur tribu.

Et les bêtes montées sur deux ou quatre pattes s'accumulaient, présents de ces hommes au cœur rude et obscur, dont les cerveaux enfantins se laissaient dominer, tantôt par des étrangers fourbes et audacieux, tantôt par des vieillards fêrus de sagesse, et qui doutaient éperdument de leur position privilégiée dans la nature.

Cependant, rien ne pouvait faire que le Directeur oubliât sa capitulation. Avec la rage obstinée qui est de règle sous le Tropique lorsque l'apathie n'a pas pris le dessus, il ruminait maintenant des projets qui n'avaient plus de sens, des ordres désormais sans objet, puisque Julot était parti et la tranquillité revenue.

On mâche et remâche facilement des revanches usées et des vengeances creuses, sous le 12° latitude nord !

Et pourtant, le travail reprenait sur la plantation. Sans ordre précis, les palmiers détruits se trouvaient remplacés. Chacun faisait montre de bonne volonté. Malan lui-même revenait peu à peu dans la cour, rôdait autour de la cuisine, les bras offerts, les mains vides, le dos plutôt courbé. « Il n'avait que faire de sa liberté, avouaient ses yeux, et il se sentait mal à l'aise sans maître. »

Mais où donc avait-il pris ce vieux pantalon blanc d'Européen, bien rapiécé, soigneusement serré à la ceinture, et cette chemise fripée ? D'un matelot de chaland, sans doute. Tout cela était bien loin de la tenue indigène de ces temps derniers, et surtout de la vêtue des ancêtres en lianes effilochées...

— Ton Malan est maintenant soumis, disait tout doucement Amadou Silla. Il va redevenir ton esclave... Laisse-le rentrer chez toi, Toubab. Celui qui poursuit un chien jusque dans sa maison doit ensuite lui faire cadeau de la paix !

Les jours qui suivirent l'abandon de Julot dans la forêt furent encore tourmentés par le besoin de savoir ce qu'il était devenu. Plusieurs fois, le Directeur fut sur le point de refaire le chemin de l'exil ; puis, il abandonnait cette idée pour la

reprendre au premier loisir. Il ne montrait rien de ces luttes intérieures devant les Noirs qui l'entouraient, — à cause du prestige, — ni surtout devant Malan revenu dans la maison et qui le surveillait de son œil vague et discipliné, qui dressait strictement la table, sans oublier les cure-dents posés derrière les fleurs nouvelles et que « personne, prétendait-il, ne lui ordonnait plus d'empoisonner... »

A la jeune femme qui suivait de loin ses efforts, et qui lui avait promis de venir le rejoindre, le Maître des arbres écrivit le soir même que les « difficultés de l'hivernage étaient applanies, que Malan avait repris son service correct et que, malheureusement, Julot avait dû être expédié au centre d'études de Kindia parce qu'il devenait dangereux pour les femmes et les enfants du pays... » Il s'engageait à trouver d'autres Julots plus petits, si l'on en désirait. Il omettait seulement de signaler sa faiblesse, sa passion de vivre, son besoin absolu de poursuivre en paix ses travaux et de ménager la future union avec la femme qui continuerait sa race, une race d'hommes à laquelle la nature entière doit toujours être sacrifiée.

VI

Ce fut un vrai soulagement pour le Directeur, lorsque, le lendemain vers midi, une camionnette pénétra dans sa cour et qu'il en vit descendre le Chasseur.

— Comment se fait-il que vous arriviez du Sud ? lui demanda-t-il. Je vous croyais à Dakar.

— Un tout petit incident, mon cher Directeur : j'ai tout simplement hérité, là-haut. Alors je suis descendu par mer sur mes terrains de chasse pour régler mes intérêts et mes chasseurs avant de rentrer en France...

— Vous ne reviendrez plus ?

— On ne sait jamais avec des hommes comme nous, n'est-ce pas ? Pour le moment, je ne tue plus. J'en ai assez de tuer... Je me sens l'âme d'un rentier.

— Jusqu'au premier coup de cafard... Ça ne m'inquiète pas.

— En attendant, mes fusils sont vendus, dit gravement le Chasseur. Je laisse cet amusement à de plus jeunes que moi et aux massacreurs de faisans... Si je reviens jamais, je ferai de

la mine. Ça, c'est un métier intelligent et qui donne d'un coup de grosses fortunes... J'achèterai du terrain en surface, et quand je saurai bien ce qu'il contient, je le revendrai en profondeur...

Il riait, et s'étonnait de voir qu'il était seul à rire.

— Et votre Julot ? ajouta-t-il, qu'en avez-vous fait ?

Le Directeur lui confia son histoire.

— Ah ! voilà, s'exclama le Chasseur, qui explique ce qui vient de se passer sur la route, il y a une heure. Figurez-vous qu'à environ quarante kilomètres d'ici, le mécano qui me relayait au volant se met à ralentir. Devant nous part un coup de fusil et nous entendons des cris aigus comme de quelqu'un qu'on écharpe. Mon homme stoppe. Il avait vu un indigène épauler vers la gauche. Je regarde dans cette direction et voilà que j'aperçois comme un espèce de garçon ratatiné qui courait à toute vitesse en s'aidant de ses mains. Le mécano me dit : « Un singe ! Un grand singe des bois ! » Je ne m'attendais pas à rencontrer là un chimpanzé, près du chemin, vous comprenez... Je pensais encore moins à votre Julot... Alors, je dis : « C'est un enfant ! » et je vais pour arrêter le Noir qui tirait. Le mécano réplique : « C'est un singe ! » Ma parole, la « bête » portait bien des habits, et tout déchirés. « Je n'ai encore pas bu d'apéritif, me dis-je. Est-ce que je deviendrais fou ?... » Eh bien ! voyez-vous, je n'étais pas fou. C'est simplement votre Julot qui essayait de vous rejoindre et qui guettait le passage de ma camionnette qu'il avait entendue de loin...

Avec l'ingénuité de l'inexpérience, le Directeur demanda au Chasseur pourquoi Julot n'avait pas encore rejoint ses congénères.

— Vous croyez, répondit-il, que ça se fait comme ça, et qu'un mâle qui vient on ne sait d'où peut prendre place d'emblée dans une famille de chimpanzés bien assemblée, dont les membres sont connus les uns des autres et ne se quittent pour ainsi dire jamais... Il faut plus de temps que ça, vous savez, pour se faire admettre ! Il faut essuyer des rebuffades, des coups, des morsures, suivre la troupe à bonne distance pour ne pas la gêner, pour se faire apprécier, pour créer l'accoutumance. Votre Julot avait perdu les bonnes habitudes. Tout au moins, son sang avait oublié les choses de la brousse... Alors, je suppose qu'il a dû vouloir pénétrer dans l'intimité d'un petit clan, sans précautions, comme il entrait dans votre salle à

manger... Vous voyez d'ici la scène, l'arrivée de l'étranger avec ses habits ! Il a eu beau faire des *há há*, des *hó hó*, pousser des *hi hi*, et montrer tout son savoir, il a probablement reçu des corrections qui l'ont fait revenir du côté de la route. Et c'est pour cela qu'il était tout déchiré, car un chimpanzé ne se frotte jamais aux épines...

Comme le Directeur était plongé dans ses réflexions, — « après les hommes, ses semblables, se disait-il ; voilà qui n'est pas de chance pour mon pauvre Julot ! » — le grand Chasseur barbu reprit :

— Je soupçonne qu'il aurait dû montrer plus de patience, votre Julot, apporter des fruits aux anciens, gifler solidement une ou deux femelles avant d'entrer dans le cercle de la danse que les chimpanzés exécutent autour d'un arbre lorsqu'ils ont fait ripaille ou simplement lorsqu'ils ont passé une longue période pendant laquelle aucun d'eux n'a péri de maladie ou de combat contre les bêtes de la forêt... Ma parole, ils observent le même rythme syncopé que les nègres de la Côte d'Ivoire et du Congo !

Béat, le Directeur admirait la science que cet homme avait de la brousse. Soudain, il se redressa sur sa chaise-longue :

— Mon cher, je vais vous proposer une chose, dit-il. Nous allons partir sur la route pour retrouver Julot.

— Vous voulez donc recommencer à avoir des histoires ?

— Non, mais vous l'emporterez dans le Nord, à Dakar. Vous lui trouverez un autre maître.

— Il servira à des expériences...

— On dit, fit le Directeur tout décontenancé, qu'ils ne souffrent pas, qu'ils sont bien traités, et qu'ils aiment leur médecin...

— Eh bien ! entendu pour demain.

La présence d'un de ses semblables réconforta le maître de Julot qui passa une bonne nuit, soulagé par l'idée qu'il allait pouvoir revenir en partie sur ses actes, réparer ce qu'il avait fait contre son gré. En se couchant, il ne fit même pas attention à ce que lui dit le Chasseur :

— Pourvu que Julot n'ait pas encore fait la paix avec son clan... Alors, il n'y aurait rien à espérer et vous n'auriez qu'à le laisser tranquille. Ces gaillards-là, si vous les manquez, ne vous manquent pas. Ils vous brisent un fusil comme une

baguette et vous cassent la tête en un tournemain... Mais j'en serais étonné : votre Julot a dû leur faire l'effet d'un citadin, et les campagnards n'aiment pas tout d'abord les manières des gens qui arrivent de la ville...



A neuf heures, après le petit déjeuner, les deux hommes blancs allaient partir, quand un chasseur du clan des Kamara, spécialiste de la biche et de l'antilope qui sont gibiers de grand matin, se présenta et demanda à parler au Maître des arbres. Il était porteur de dépouilles que celui-ci reconnut aussitôt : quelques chiffons ensanglantés, un collier de verroterie brisé et quelques fragments de crâne auxquels étaient collés des poils noirs longs et luisants. C'était là tout ce qui restait de Julot. Aucun doute ne pouvait subsister : toute la maison reconnut le tissu dont on l'avait habillé.

— Qui l'a tué ?

— C'est la panthère seule qui a pu faire ça, répondit le fils des Kamara avec une fierté retenue, car il était protégé par cet animal agile et féroce.

— Je ne croyais pas que la panthère pouvait l'atteindre sur les arbres.

— Tu dis la vérité, Toubab ! Mais ton Julot était resté trop longtemps dans la maison des hommes. Ton escalier lui avait fait perdre la connaissance de la forêt. Je l'ai trouvé sous un arbre seul. Alors, tu sais bien qu'un « singe » qui fuit la panthère ou le serpent ne monte jamais que sur un arbre apparenté de près avec ses semblables.

Avant de s'éloigner, le chasseur noir implora Malan :

— Dis à ton Toubab que pour lui je me suis éloigné de ma chasse...

Et il s'en fut avec un cadeau.

VII

Les pas de Malan sont souples, feutrés. Il s'empresse autour des deux Blancs. Jamais il n'a montré plus d'entrain et de précision.

— Je vois bien comment la chose est arrivée, dit le chasseur. Surpris en haut de son arbre, au petit jour, votre Julot

a dû appeler toute la forêt. Après quelques essais pour brusquer le dénouement, la panthère s'est rendu compte que le chimpanzé avait la supériorité des quatre mains sur les griffes quand il s'agit de se tenir le long des branches hautes et flexibles. Alors, elle s'est couchée sous l'arbre et a simplement attendu, les yeux mi-clos, comme un chat qui guette un trou de souris dans un grenier. La panthère, voyez-vous, peut résister trois jours à la soif, pourvu qu'elle ne coure pas trop. Tandis que les singes et les chimpanzés sont comme nous : ils boivent à toute occasion. Surtout votre Julot qui avait, depuis plusieurs années, l'eau à son entière disposition. Il manquait d'entraînement... Il a eu une défaillance... C'a été la chute et le reste, vous comprenez...

« Mais ne vous cassez pas la tête pour cela, ajouta le Chasseur. Il y a bien des chances pour que votre Julot fût mort d'ennui, si vous l'aviez donné à un camarade. L'absence du premier maître les attriste souvent au point qu'ils se laissent périr de faim et de langueur. Il aurait même entrepris, peut-être, de vous rejoindre et la malchance l'aurait saisi à la même place. Du moins, Julot est mort sur ses terres... Ce n'est pas comme cette petite femelle que j'ai emmenée en France et qui succomba sur le bateau d'une attaque de pneumonie contractée à Dakar. Le pauvre être grinçait des dents à chaque crise et profitait de ses moments de répit pour m'embrasser et me confier sa peine. Je ne vous souhaite pas de voir ça : c'est trop pénible. On croit voir mourir un enfant... Leur race s'est arrêtée en chemin. C'est une race perdue. Même dans la forêt, le moindre froid les fait pàtir, et ils ont certainement oublié la science des plantes qui les fortifiaient, de ces plantes qui leur permettaient de tenir. A moins que les Noirs aient raison, et que ce ne soient que des anciens hommes paresseux et déchus. Mais ça, c'est trop fort pour moi, voyez-vous...

« D'ailleurs, ils valent souvent mieux que les hommes. Écoutez l'histoire de Juliette, ça vous consolera de ne pas avoir donné Julot... Nous avions pensé au même nom, vous et moi, n'est-ce pas ? Juliette, c'était la petite de cette femelle que j'avais tuée par mégarde et dont je vous parlais au début de l'hivernage, vous vous souvenez... Elle avait grandi près de moi, et elle m'aimait comme une fille qui n'a pas reconnu l'assassin de sa mère... Elle avait quatre ans environ, lorsque

je dus m'absenter une quinzaine de jours. J'ai beau savoir, comme vous, quelques mots de chimpanzé, je ne pouvais lui expliquer que j'allais revenir... Et je confiai Juliette au boy qui s'en occupait d'ordinaire. Mais Juliette ne s'y trompait pas : le service des boys n'avait rien à voir avec l'amitié de son maître. Elle refusa obstinément, paraît-il, toute nourriture : elle fit la grève de la faim. Le jour, penchée sur la balustrade de ma case, elle épiait mon retour, et ne se couchait qu'à regret, le soir, après avoir poussé des gémissements que personne ne confondait avec ses habituels cris de terreur et de colère, avec ses façons d'exprimer la soif ou le désir de nourriture... Le sixième jour, Juliette, se sentant très faible, pénétra dans ma chambre, prit mon vieux chapeau de feutre, un de ces vieux chapeaux que je mettais le soir après le soleil, s'en coiffa et se coucha dans mon lit... Impossible de la sortir de là : elle aurait mordu tout homme qui l'aurait approchée... Averti par un piéton express, je rentrai à marches forcées. Je ne suis arrivé que le septième jour... Juliette était morte, sous les draps, la tête cachée dans le vieux chapeau de feutre...

— 306 —

— 307 —

— 308 —

* * *

Le Chasseur est parti seul et a laissé le Directeur tout seul. Le ciel est déblayé, le ciel est clair. Des tam-tams résonnent et annoncent l'ouverture des fêtes. Les coups sourds des instruments dominant les cris et les appels des animaux. Les hommes ont tiré de la terre leur subsistance. Les « Ventres pleins » vont primer pour quelque temps les songes des cerveaux affolés par les privations. Un grand lézard, que Julot effrayait, est venu prendre possession de la véranda. Il a revêtu sa parure chatoyante de la saison d'amour. Il poursuit les insectes, saisit les abeilles imprudentes ou les guêpes maçonnes alourdies de terre qui rasant le plancher. Par instants, il s'arrête net, freiné à bloc : la tête immobile, à angle droit, il considère le Directeur. Celui-ci remplit des colonnes de chiffres, établit des rapports pour annoncer aux commanditaires que, « à part quelques dizaines d'arbres saccagés par des inconnus, la plantation donne les plus beaux espoirs » et que la récolte justifiera le travail et les dépenses.

Il écrit ensuite sur son papier personnel :

« Voilà, chère et tendre amie, un hivernage passé. Le nègre qui tient lieu de maçon blanchit à neuf la maison, un charpentier remet tout en ordre dans les toitures et les meubles, le jardinier retourne les plates-bandes pour les semis de légumes et de fleurs. En un mot, l'on organise tout pour votre venue que j'attends... L'administrateur-maire du chef-lieu est alerté, le curé de la Mission prépare son petit discours, et c'est en auto que je vous ramènerai à travers cent vingt kilomètres de brousse. Ce sera très sportif. Malheureusement, nous arrivons trop tard pour être les premiers, notre mariage aura eu des précédents. Presque tous les agents commerciaux sont mariés et l'on voit beaucoup de bébés blancs à Dakar. Tout change, tout avance, et nous prenons de la place, même ce soleil...

« Ici, mon affaire va bien maintenant. Un hivernage écoulé, c'est un cauchemar évanoui auquel je ne vous exposerai guère. Celui-ci fut pour moi exceptionnel. Ce que j'ai appris en une saison dépasse toute mon expérience de six ans. Je vivais à côté de mystères, sans m'en apercevoir. J'ignorais, par exemple, que nos Noirs d'ici (et il y a pas mal de tribus arriérées dans ce cas) aiment la terre nourricière d'un amour mystique. Elle leur est précieuse comme un fruit défendu, et ils sont prêts à haïr ceux même qu'ils ont dépossédés. Leur patrie est toute la terre que le soleil brûle, et cependant leur horizon est restreint. La mort, pour eux, j'imagine que c'est le dernier mariage avec la terre. Entre la terre et eux, il existe des liens bien plus secrets et plus terribles que ceux qui enchaînent nos paysans ; et je suis maintenant assuré que la raison profonde en est que ces gens-là, moins distraits par le spectacle du monde, se souviennent plus durement que nous des épouvantes originelles, des luttes mortelles que leurs ancêtres ont soutenues, avant de se mettre sous leur protection, contre les bêtes trop nombreuses qui avaient la maîtrise absolue des savanes et des forêts, à l'époque où l'homme n'était qu'un paria dans la nature. On sent même que ces gens-là deviendraient tragiques s'ils se croyaient un instant revenus à cette époque troublée.

« Tout cela est bien sérieux et grave, ma chère et tendre

amie, mais pas indigne de vous, — vous qui aimez à connaître le fond des choses, l'envers des visages, la résonnance des actes et des mots.

« Les travailleurs sont revenus sur la plantation. Ils mettent à travailler une ardeur à laquelle je n'étais pas habitué depuis longtemps. Malan est plus serviable qu'il ne le fut jamais. Je crois que ça durera, car il a beaucoup à se faire pardonner.

« Quant à Julot, vous ne le regretterez pas autant que moi, parce que vous ne l'avez pas connu. Mais je vous parlerai souvent de Julot, de ce qu'il a été, de ce qu'il aurait pu devenir. Je le remplacerai à la première occasion par une paire de lionceaux. Ceux-là inspirent plus de respect encore que de crainte aux indigènes; et, comme cette dame de Kayes qui ne sort qu'avec ses deux beaux lions, vous serez telle qu'une princesse de légende orientale... »

Dans la cour, où le trafic a repris, les ouvriers et les gens du pays vont et viennent en tous sens. Les singes-cadeaux se contorsionnent, font des acrobaties, et réclament à manger pour garnir leurs abajoues insatiables. Leur queue s'agite en tous sens comme leurs chétives et malicieuses pensées. Le soir arrive. Les oiseaux-trompettes lancent des avertissements. Les canards rentrent, en file indienne. Les poules disparaissent sans bruit. « Encore un jour de gagné! » disent-elles tout au plus et à voix basse. Les balaphongs se réveillent : les hommes ne meurent plus, leur inquiétude s'est éloignée. Les coups des petits maillets garnis de caoutchouc martèlent doucement l'air et succèdent aux mille bruits confus du jour. Les habitants de la brousse ont précédé les hommes dans le sommeil : c'est chez eux que, pour le moment, demeure le mystère, comme chez les autres la routine ténébreuse.

Mais, que fait Malan? Où est Malan? Le voici qui arrive en retard pour dresser la table. Le cuisinier, qui est prêt, attend. Malan monte péniblement l'escalier. Malan a bu.

— Compte jusqu'à quarante! sur un pied! lui crie son maître.

A douze, Malan vacille. Alors, toute la rancœur remonte dans l'âme du Maître des arbres contre ces hommes stupides qui ont contrarié ses desseins, qui l'ont obligé à faire un geste de perdition. Et il pousse Malan dans un coin de la salle à manger, pour qu'il ne puisse pas fuir à droite ou à gauche.

Il examine un instant cette face hagarde et satisfaite. En pleine détente, il lui envoie une paire de gifles.

Malan se mouche d'un doigt, se met au « garde à vous ».

— Merci, mon Toubab !

Et montrant d'un doigt le veston blanc de son maître :

— Votre vêtement, dit-il, n'est plus digne d'un Toubab comme vous... Il est trop usé et bon pour un malheureux.

Le Directeur sourit, à peine. Il voit, devant lui, un Malan habillé aujourd'hui comme les Blancs venus de là-haut. Il y a encore quelque chose de changé. Le service de Malan sera exact et plus automatique que jamais, jusqu'à la prochaine terreur de son âme reculée.

— C'est bon, dit-il, tu ne le donneras pas au blanchissage... Tu garderas le complet pour toi.

— Merci, mon Toubab !

La table est dressée en quelques secondes. C'est la même mécanique qui marche comme auparavant, mais en prise directe. Les fleurs, les salières, le petit verre pour les cure-dents, tout est à sa place, la nappe est bien tirée.

Malan sort sur la véranda déserte, se penche dans la nuit, et, l'œil vers la lumière de la cuisine, il appelle :

— La suite !

Et la comédie des hommes continue.

ANDRÉ DEMAISON.

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE

DIMINUE-T-ELLE EN RUSSIE SOVIÉTIQUE?

Depuis la lettre que le Souverain Pontife adressait le 2 février au cardinal Pompili, son vicaire pour le diocèse de Rome, une nouvelle tactique a été inaugurée par les Soviets. Ils tentent de rassurer l'opinion mondiale, tout en excitant l'opinion russe contre le Saint-Siège. Au premier résultat vise la mise en scène des déclarations signées par le métropolite Serge, par un groupe de rabbins à Minsk, et même par quelques ecclésiastiques catholiques : tout a fait inopérantes en Russie où les procédés policiers sont connus, ces protestations ne trompent guère non plus les étrangers attentifs. Mais elles alimentent certains journaux, même non communistes, gagnés à la triste tâche d'innocenter les persécuteurs.

La presse soviétique multiplie aussi les variations sur l'Inquisition ou sur le procès de Galilée, comme si les griefs du passé, même vérifiés, pouvaient excuser une tyrannie qui, non contente d'enchaîner toute pensée et d'avoir expulsé ou réduit au silence la majorité des professeurs russes, emprisonne, torture, exécute, en un semestre et parfois en un mois, plus de victimes que n'en fit jamais l'Inquisition en toute la durée séculaire de son action. Les victimes du Guépéou s'accommoderaient assez des palais où cardinaux, évêques et ducs accueillaient princièrement Galilée condamné. Malgré les apparences d'accalmie, la persécution continue. Des faits certains, tous de 1930, permettront d'en mesurer l'intensité.

Que l'on ne se laisse pas prendre à certaines manifestations du Pouvoir soviétique. Dans son fameux article, confié le

2 mars 1930 aux *Izvestia*, Staline blâmait les excès des agents de la collectivisation générale des campagnes (1), et, en passant, les abus de leur zèle antireligieux. Le 14 mars, paraissait une ordonnance du Comité central qui prescrivait aux collectivisateurs de modérer leur ardeur. On y lisait : « Le Comité central estime indispensable de constater qu'il y a eu dans la lutte contre les préjugés religieux certaines déviations inadmissibles » ; le Comité enjoignait de ne fermer les églises que si, dans chaque village, une majorité notable de paysans se prononçait pour cette fermeture.

Dira-t-on que le gouvernement central soviétique est bien intentionné, puisqu'il dénonce et condamne les abus de la lutte antireligieuse ? Mais ne les connaissait-il pas de longue date ? Ne les ordonnait-il pas ? Ce ne sont pas des camarades isolés, qui poussaient aux mesures de violence ou qui dirigeaient les ligues des athées militants. Les entreprises de sarcasmes et de violences continues contre les religions étaient patronnées, organisées par les premiers personnages de l'État, agissant en vertu de leurs fonctions publiques et mettant au service de la persécution tout le pouvoir d'une dictature absolue. Le repli actuel et le désaveu des subalternes n'est qu'une manœuvre pour se concilier les paysans. Elle peut d'ailleurs amener la chute de Staline, tant la plupart des dirigeants du parti sont avant tout antireligieux.

Notons ici une curieuse coïncidence. L'ordonnance du Comité central précédait de cinq jours la date du 19 mars, fixée par le Saint-Père depuis le 2 février pour de solennelles prières à l'intention des fidèles de Russie. Un certain relâchement dans les persécutions dirigées contre les populations des campagnes ayant été la conséquence de l'ordonnance, les paysans l'attribuèrent à l'intervention du Pape et lui témoignèrent leur gratitude. Des lettres de remerciement arrivèrent à Rome, expédiées spontanément par des orthodoxes, des juifs ou des musulmans qui avaient recours aux voies les plus diverses. De braves paysans, des gens simples, écrivaient à une adresse allemande, en demandant que leur message fût ensuite transmis au Vatican. Bornons-nous à citer une de ces lettres :

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1^{er} juin, l'article du comte W. Kokovtsoff : *En U. R. S. S. La nouvelle offensive contre les paysans*.

A Sa Toute Sainteté le Pape Pie XI

« Au nom des femmes russes, — mariées, sœurs et mères, — dont l'âme garde le souvenir du nom de Dieu et l'a toujours sanctifié, j'ai voulu dire le plus vite possible à Votre Toute Sainteté, quelle joie et quel bonheur a rempli leurs cœurs, lorsque d'un coup nous apprîmes, nous, souffrantes et tristes, l'heureuse nouvelle que vous avez appelé tous les hommes à prier pour les orthodoxes, pour leur foi outragée... Saint Père! Il y a des sentiments si élevés, si profonds que la langue humaine ne peut pas les exprimer...

« Et les cœurs qui bénissent votre Saint Nom, je ne peux pas, moi, si faible en paroles, exprimer l'enthousiasme et l'admiration qu'ils ressentent!

« C'est pourquoi, Très Saint Père, j'ose me jeter à vos pieds en pensée du moins, et les arroser de mes larmes.

« Du fond de mon âme et de mon cœur russe, au nom de toutes :

« Nous Vous remercions!... Nous Vous bénissons d'un seul cœur et d'une seule voix!!! »

« Une femme Russe. »

* * *

Comment les autorités soviétiques réagirent-elles à l'égard de la lettre pontificale du 2 février? Elles commencèrent par empêcher que le texte en fût publié et répandu en Russie. Mais un article des *Izvestia* du 19 février 1930 montrait leur embarras : « Le centre autour duquel se groupe la campagne antisoviétique est l'Église catholique, et son chef, le Pape de Rome, disait cet article. La religion persécutée en Russie intéresse très peu ses défenseurs, car après la déclaration des représentants des églises (le métropolite Serge et autres), la campagne aurait dû cesser... Si cependant le Pape de Rome et ses collaborateurs ont poussé un cri d'indignation contre la mauvaise situation de l'Église en Russie soviétique, il faut conclure que leur protestation a d'autres motifs que la religion. Les croisés disent plus qu'ils ne devraient dire. *Le Pape de Rome dans sa lettre s'en tient exclusivement au style sublime, il ne donne que de la nourriture spirituelle à ses fidèles.* Mais le

card
viks
privé
priet
coup
O
tenai
press
sens
sade
— so
naux
l'attit
chan
les in
Mosco
duisa
imme
comp
devan
Le
le Pa
On co
soviét
sait m
Les jo
ils fu
très n
polite
averti
avaie
étrang
heures
demi-l
ils cor
servan
revien
guère.

(1) Iz

cardinal de Munich ajoute avec imprudence : « Les bolchéviks construisent leurs communes en abolissant la propriété privée... » Le cardinal a trop parlé : c'est de détruire la propriété privée, et non de persécuter Dieu, que nous sommes coupables. »

On reconnaissait donc que la lettre du Saint Père se maintenait dans le domaine religieux. Mais en même temps, la presse soviétique s'appliquait à en déformer complètement le sens : la croisade de prières était présentée comme une croisade militaire ou économique, et d'innombrables caricatures, — souvent reproduites par *l'Humanité* et par tous les journaux communistes du monde, — essayaient de ridiculiser l'attitude du Pape et tentaient de le représenter comme cherchant à provoquer une guerre capitaliste et bourgeoise contre les innocents bolchéviks. Le 1^{er} mai encore, les murs de Moscou furent littéralement couverts d'une affiche qui reproduisait une caricature du *Bezbojnik* : le Pape debout sur un immense canon qu'il bénit ; un voyageur m'assure en avoir compté lui-même trente-huit exemplaires sur les murs du ci-devant Monastère de la Passion (Strastnoi Monastyr).

Les autorités soviétiques tenaient avant tout à obtenir contre le Pape des déclarations de hauts dignitaires ecclésiastiques. On connaît les communiqués du métropolite Serge à la presse soviétique (1) et aux représentants de la presse étrangère. On sait moins en quelles conditions ces déclarations furent remises. Les journalistes étrangers n'avaient sollicité aucune entrevue : ils furent convoqués d'office à se rendre le 19 février dans la très modeste villa ou *datcha* qui sert de résidence au métropolite. Les douze correspondants des journaux étrangers, avertis par leurs ambassades respectives, qui elles-mêmes avaient reçu un avis officiel du commissariat des Affaires étrangères, se trouvaient tous réunis à l'heure fixée, deux heures. Mal assis sur des bancs primitifs, ils attendent une demi-heure ; personne ne se présente. A deux heures et demie, ils commencent à protester et font mine de se retirer. Un desservant essaie de les calmer, s'éclipse quelques minutes et revient en annonçant que le métropolite ne tardera plus guère. Celui-ci arrive enfin, un peu après trois heures, tenant

(1) *Izvestia* du 15 et du 16 février 1930.

en main une liasse de papiers, tapés à la machine : ce sont douze exemplaires de questions et de réponses en langue russe; en silence il remet une copie à chaque correspondant. Le correspondant italien de la *Stampa* décrit, dans le numéro du 20 février, l'aspect embarrassé et triste du vieillard. La distribution achevée, il déclare : « Vous m'avez posé des questions sur les rapports entre le gouvernement soviétique et l'église orthodoxe, vous avez mes réponses écrites. Au revoir. » Le correspondant italien le retient : « Puis-je vous poser quelque question ? On nous avait promis que vous répondriez à nos interrogations. — Inutile ; je suis sourd, et je n'ai pas le temps de répondre maintenant... Demain peut-être, si vous me présentez des questions écrites... — Mais pourquoi ces formalités ? — C'est que je ne puis m'engager personnellement. Je dois préparer mes réponses d'accord avec le Saint Synode. » Comme le correspondant insiste, un compagnon du métropolite interrompt vivement la conversation et renvoie aux déclarations faites à la presse soviétique.

L'authenticité du document remis par le métropolite Serge est indiscutable. J'ai sous les yeux un exemplaire signé de sa main. Mais la rédaction en est tout entière due au Guépéou, qui convoqua successivement le métropolite et les évêques de son synode. L'impression faite par ces déclarations si contraaires à la vérité fut énorme dans le public russe, mais très opposée à ce qu'attendaient les Soviets. Les fidèles manifestèrent sévèrement leur irritation. Les membres du synode et le métropolite Serge lui-même ne purent plus se présenter dans les églises sans être outragés par leurs ouailles. A l'église de l'Ascension, de Nikitskié Vorota, Serge fut non seulement injurié, mais frappé ; à l'église de la Tverskaya, l'évêque Pitirim, ayant voulu justifier Serge et son synode, fut réduit au silence. De même, l'évêque Philippe, à l'église de l'Épiphanie, dans le quartier de Dorogomilovo... La même opposition devait trouver mille occasions de se manifester. Le gouvernement soviétique n'en a pas moins enregistré comme un succès le fait que beaucoup de fidèles, pour marquer leur mécontentement contre leurs évêques, cessent de fréquenter les églises, ou ne consentent à revenir que dans celles où l'on omet la prière pour le métropolite.

Les mêmes pressions soviétiques se sont exercées sur d'autres autorités religieuses : les rabbins de Minsk étaient en prison

au nombre de quinze ; ils furent invités à déclarer qu'aucune persécution religieuse n'existait ; ils refusèrent d'abord, mais l'un d'entre eux, qui désirait un passeport pour l'étranger, finit par obtenir quelques signatures, payées bientôt de sa libération. Des prêtres catholiques furent sollicités de même façon, et la presse soviétique a publié deux ou trois déclarations qui auraient été signées par eux ; l'un d'entre eux, par une carte postale envoyée directement à Rome, a pu préciser que « mis en demeure de signer un document qui lui avait été envoyé par le Guépéou, il avait refusé » ; détachant de son refus écrit la signature, la presse soviétique l'a publiée en fac-similé sous le texte imprimé de la déclaration.

Un signataire d'une des déclarations orthodoxes faisait d'ailleurs parvenir au Vatican, par une lettre réexpédiée de Berlin, l'émouvante explication dont voici la traduction littérale :

« 7-20 février 1930.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Un deuil universel accable la terre russe. Le Seigneur a envoyé de grandes épreuves à ses enfants fidèles : pillages, destructions, assassinats souillent et rougissent de sang notre patrie. Le pays gémit d'un grand gémissement ; dans les villages, les maîtres brûlent, tuent, pillent, détruisent tout ce que le travail séculaire avait créé pour le bien-être de nos paysans laborieux : on enlève le bétail, on vole tout ce qui restait aux plus pauvres familles, elles sont chassées sans un morceau de pain, non seulement de leur propre maison, mais aussi des villages et des districts, dans toutes les directions. Beaucoup, troublés par les réalités effroyables, en viennent au suicide. L'église même est souillée de sang ; on ferme une quantité innombrable d'églises, et on y installe des organismes de blasphème, comme au monastère de la Passion devenu musée des athées. Beaucoup d'églises sont détruites et comme balayées de la surface de la terre par la main de l'antéchrist, telle la chapelle de Notre-Dame d'Ibérie et d'autres églises innombrables ; on fait sauter à la dynamite les édifices monastiques les plus précieux au point de vue de l'art, comme le monastère Simonov. Ceux qui ont essayé de s'opposer à ces profanations et à ces destructions sont soumis à ce qu'on appelle l'épuration ; on leur retire le pain et on les jette à la rue. Tout ce qui a un lien avec l'Eglise, ses cérémonies et ses

professions de foi, nos meneurs essaient de le souiller dans la pensée du peuple, comme ils l'avouent ouvertement. L'adoption de la semaine des cinq jours fut surtout inspirée par l'irréligion, afin d'abolir le samedi et le dimanche. La liberté de conscience est supprimée. On demande ouvertement d'interdire toute prédication ecclésiastique. L'éducation des enfants n'est pas seulement athée, mais antireligieuse. Lounatcharsky a été dépossédé de son office de commissaire à l'Instruction publique comme trop mou...

« Les familles du clergé sont anéanties; on leur enlève la possibilité d'assurer à leurs enfants le pain et l'instruction; car ce sont des *proscrits*. Des prêtres sont tués sans pitié ou précipités à la lettre par les fenêtres dans la rue, comme au district de Kaschir. Au district Dronnitsky, près Moscou, un prêtre a été trouvé pendu après la perquisition. Un autre prêtre a été jeté, la tête la première, dans un puits. Près de Moscou, les komso-mols, en fermant l'église, se jetèrent sur le vieux prêtre de soixante-dix ans, lui coupèrent la barbe, le traînèrent par les cheveux: le lendemain, on le trouva mort. A Kraskov, près de Moscou, prêtres et diacres furent arrêtés pendant l'office; dans le gouvernement de Smolensk, l'église fut envahie pendant l'office au son de chants impies, accompagnés sur un accordéon...

« Il est impossible d'énumérer tous les malheurs qui accablent l'Eglise russe, ils sont innombrables...

« *L'interview du métropolite Serge a été signée par lui, d'une part sous la pression la plus violente du Guépéou, d'autre part pour sauver la vie de toute une multitude de prisonniers... Nous nous trouvons dans la gueule du lion, dit-il...*

« J'écris cette lettre parce que ma conscience me presse de dire la vérité, mais je ne sais ce qui m'attend. Peut-être, sous la menace du revolver, me forcera-t-on à démentir ces paroles; peut-être m'attribuera-t-on de fausses déclarations... Nous nous trouvons dans la gueule du lion et nous ne pouvons rien dire, sous peine de mort, non seulement contre nous-mêmes, contre les ministres du culte, mais en général contre tous ceux qui restent fidèles à l'Eglise.

« Aidez-nous... »

De fausses déclarations ou des signatures extorquées sont colportées par les journaux soviétiques, dont l'imagination est

féconde. Les *Izvestia* du jeudi 10 avril 1930 découvraient que « les Gardes blancs russes se multipliaient au Russicum de Rome et que l'évêque Garde Blanc franco-polonais, l'agitateur d'Herbigny, s'était mis une barbe russe et célébrait presque journellement en latin des offices orthodoxes dans l'église romaine de San Lorenzo, avec accompagnement d'un chœur slave, composé de Russes authentiques, hommes et femmes, Gardes blancs et prostituées, raccolées dans les maisons publiques de Rome ». Or, je suis à même de savoir que l'évêque en question ne peut s'honorer d'aucune descendance ou alliance polonaise, et qu'il n'a jamais célébré même une seule messe à l'église San Lorenzo.

La même presse a découvert que les Romains, par sympathie pour la Russie soviétique, s'étaient abstenus de paraître à Saint-Pierre, le 19 mars, pour la cérémonie pontificale de réparation et n'avaient pas non plus voulu communier en cette fête de saint Joseph, contrairement à leurs habitudes. Or, les habitués de Saint-Pierre les mieux placés pour juger, constataient que, de longtemps, la foule des fidèles n'y avait été ni si dense ni si recueillie que ce 19 mars, et les communions dans les paroisses montaient au double, au triple et même au quadruple du nombre noté dans des fêtes antérieures de saint Joseph.

Les grandes manifestations antipapales organisées à Moscou et dans presque toute la Russie, le 21 mars, ont pu mobiliser de grandes masses ouvrières; mais on sait quel sort menacé ceux qui s'abstiendraient de répondre aux convocations du Guépéou. Tout aussi spontanées, les déclarations signées par des astronomes, par des savants, par des professionnels de toute catégorie. En terre soviétique, nul n'y attache d'importance, parce qu'on sait l'origine de ces manifestes. Bien remarquables au contraire, les témoignages, comme celui que nous transcrivons sur le télégramme original du 6 mai, en omettant seulement le lieu d'origine: « Nous musulmans..., nous permettons de porter à la connaissance de Votre Sainteté, comme représentant de la chrétienté, que nos coreligionnaires tartares de Volga et de Crimée sont âprement persécutés tout comme les chrétiens, par les autorités soviétiques. Nos mosquées sont fermées par milliers, nos prêtres jetés en prison, déportés et exécutés pour leur croyance et leur attachement à la religion

de nos pères. Les bolchéviks ne font en cela aucune distinction entre les chrétiens et les musulmans. Car le gouvernement de Moscou tend à anéantir tout sentiment religieux et lutte contre Dieu. Puisque les persécutions religieuses en Russie menacent la foi en général et la haute morale basée sur cette foi, nous aimons à croire que Votre Sainteté élèvera également sa haute voix pour la défense, auprès de l'opinion publique et la conscience des croyants chrétiens du monde entier, de la religion islamique... »

La lettre pontificale du 2 février avait déjà étendu la prière catholique au delà des multitudes chrétiennes, en l'intéressant « aux autres victimes fidèles au culte de Dieu ».

Un journal de Constantinople, *la République*, qui paraît en français, a d'ailleurs publié dans son numéro du 14 mai 1930, sous le titre : *l'Unité turque et la politique mondiale*, un article où l'auteur, M. Mouharrem Feyzi, proteste, au nom des musulmans, contre les persécutions religieuses des Soviets.

« Il ne nous passera nullement par la tête de nous immiscer dans les affaires de notre voisine et amie la Russie, pas plus que nous ne permettrions à n'importe qui de venir s'occuper de nos affaires intérieures. Il est pourtant certaines questions qui peuvent très bien être discutées sans que l'on tombe pour cela dans l'erreur citée plus haut. On se plaint de ce que les croyances religieuses des vingt-cinq millions de Turcs qui vivent en Soviétie ne soient pas respectées et de ce que les pratiquants sont l'objet de toutes sortes de mesures vexatoires. La presse de tous les pays est pleine de détails sur ce sujet.

« Dans le secteur Idil-Oural, habité par 8 millions d'âmes, les mosquées de 8 000 villages furent fermées et 14 500 d'entre leurs desservants, dont le nombre total s'élève à 15 000, ont été condamnés à mort ou déportés. Le Mufti général a été arrêté et mis au secret pour n'avoir pas signé la déclaration où il était dit que les musulmans n'étaient pas l'objet de poursuites, à cause de leurs croyances religieuses...

« ...Les Turcs ont puissamment aidé les Soviets à établir leur influence et à la faire durer, parce que les Soviets avaient promis aux Turcs de les laisser maîtres de leurs destinées. Lorsque le régime soviétique fut en butte à de multiples difficultés et même à de sérieux dangers, ce furent les Turcs qui lui donnèrent un coup de main et le sauvèrent du naufrage.

« ...Pas un Turc de Crimée n'a servi dans les armées de Wrangel et de Denikine. Ces efforts surhumains ont sauvé le régime soviétique. Les deux exemples que nous venons de donner suffisent à prouver la valeur de l'amitié turque. Nous croyons que c'est pour nous un simple devoir d'amitié que de rappeler aux Soviets ces leçons données par l'histoire. »

Afin d'atténuer les mesures prises par elles contre les cultes, les autorités soviétiques ont comparé leurs propres fermetures d'églises aux procès engagés en Pologne par quelques évêques catholiques. Les cas sont tout différents. L'épiscopat polonais, quel que puisse être le jugement porté sur son action, ne réclame la fermeture d'aucune église, mais, alors que plus de deux mille édifices du culte, jadis catholiques, furent enlevés à ce culte sous le tsarisme pour être remis à la hiérarchie orthodoxe, ils demandent que le droit de propriété de l'Église catholique soit reconnu après débat judiciaire public pour six cent vingt-deux cas (d'après les consistoires orthodoxes), pour sept cent vingt-quatre cas, d'après une déclaration du ministère des cultes (6 janvier 1930). Il n'est pas question de demander la remise immédiate de ces biens, enlevés jadis par des mesures de violence aux catholiques, mais seulement d'empêcher la prescription qui, d'après le code, aurait forclos toute revendication postérieure à la fin de 1929.

Il est vrai, d'autre part, que les Soviets, pour se donner une apparence de modération, ont accordé au métropolite Serge, depuis qu'il a signé leur déclaration de février 1930, la libération d'environ cinq cents prêtres orthodoxes et le droit d'ouvrir à Moscou une petite école de théologie pour adultes, comme celle des Obnovlentsy ou rénovateurs. Mais des milliers d'autres prêtres orthodoxes et plus de cent évêques continuent à languir dans d'épouvantables cachots. Et, tandis qu'on répète en certains milieux que le clergé catholique est poursuivi seulement parce qu'il ferait de l'espionnage polonais, on continue à arrêter en grand nombre des prêtres catholiques d'origine lettone, lithuanienne, et surtout allemande. Ainsi, durant les dernières semaines, avec l'abbé Auguste Baumtrog, administrateur apostolique de la Volga, dont la grande paroisse allemande de Saratov resta privée de tout secours religieux au

moment de Pâques, furent arrêtés : les curés Jean Dornhof, de Raskaty, Pierre Riedel, de Schönchen, Léon Weinmeyer, d'Obermonjour, Robert Glasner, de Dehler, Joseph Beilmann, de Rovnoy, Pierre Weigel, de Mariental, Jean Fuchs, Jean Zimmermann, Aloys Oks, Clément Schönheiter, Aloys Kappes, Joseph Paul, Michel Still et Georges Baier. En même temps, plusieurs prêtres arméniens catholiques, comme l'abbé Gapoyan, de Batoum, Lazzarov-Gozalov, Étienne Éroyan, Chérubin Derbogomian, Michel Katangian, Jacques Gregorian, Pierre Davidian, Siméon Levandian, Joseph Sahapedian, Pierre Sarigianian, Basile Minasian et d'autres étaient arrêtés, pour avoir refusé de déposer leur administrateur apostolique, Mgr Bagaratian, contre lequel, au dire des journaux soviétiques, quelques-uns de ses subordonnés se seraient insurgés après son arrestation.

La terreur est devenue telle, par suite de toutes ces persécutions, que, d'après des lettres d'orthodoxes, certains parents en viennent à l'horrible question : plutôt que de voir nos enfants tomber dans l'irréligion et dans tous les vices, en même temps que dans la plus affreuse misère, ne vaudrait-il pas mieux les faire périr avec leurs parents ? Un exemple tragique éclairera l'atroce vérité. Une mère de famille avec quatre enfants avait reçu l'avis de son expulsion pour fanatisme religieux. Veuve, redoutant le départ sans ressources sous la neige, elle appelle une voisine, se fait aider comme pour le départ, allume ses derniers petits cierges devant ses icônes orthodoxes et puis dit à ses enfants : « Mangez bien, mes petits : c'est notre dernier repas à la maison et j'ai préparé une bonne soupe. Mangez bien, mes petits... » Deux heures plus tard, la police frappe à la porte. Pas de réponse. Elle insiste. Silence. On enfonce la porte. Autour de la table de bois blanc, endormis sur leurs assiettes, la mère et les quatre enfants restent immobiles. Pour les sauver, la malheureuse les a empoisonnés...

Et ces faits sont nombreux. Les suicides en famille ont pris une telle proportion que l'on fait sur eux le silence. Le 11 janvier, un photographe juif de Moscou, frappé de cinq mille roubles d'impôts pour pratiques religieuses, se pend avant l'arrivée des exécuteurs ; quand on porte son cadavre à la morgue, dix-sept autres cadavres de suicidés y avaient déjà été apportés depuis le matin.

Les lettres reçues par les réfugiés allemands du camp de Hammerstein citent des exemples pareils, en très grand nombre : « Perdus ! perdus ! perdus ! en notre Russie. O Dieu, pourquoi tant d'horreurs ? Pourquoi ces triomphes de l'injustice ? Nous désespérons ici presque tous. L'un après l'autre, chacun est jeté dans la rue sans un morceau de pain, sans une couverture. Presque tous ceux qui avaient encore un droit électoral le perdent. Vous savez le mal qui était ici, il y a trois mois : ce n'était rien à côté du présent. Ceux qui à l'automne ne songeaient aucunement à émigrer sont obsédés par cette pensée : au moins un mètre au delà de la frontière. Tous, Arméniens, Russes, Kirghizes, Juifs, Tatares, tous veulent émigrer. Il n'y a pas 3 pour 100 de la population qui ne cherche à partir. La police arrive à l'improviste, trouve les gens à table ou au lit : dehors ! Pas une minute de délai. Presque personne n'a pu semer. Comprenez tout d'un mot : le diable fait rage de toutes ses forces. »

D'une autre localité : « Tambourinez donc à toutes les portes. Les cœurs humains ne s'amolliront-ils pas pour nous aider ? Si cela dure encore un mois, un mois et demi, nous sommes perdus. Les hommes désespèrent presque. Au secours, au secours !... Les inventaires dressés par la police contre chaque famille notent tout, jusqu'au dernier mouchoir de poche... Sauvez-nous, sauvez-nous ! »

D'une autre lettre : « Si l'on nous eût annoncé il y a trois mois ce qui se passe, nous nous serions tous crus fous. La terreur à Moscou n'était rien en comparaison. Tu ne veux pas être athée ? Donc tu cesses d'être électeur ; riche ou pauvre, tu es koulak. Ici, sur la route, une femme qui devient mère ; là, une autre, avec six petits enfants. Les hommes en prison pour deux, trois, six ans, sans même un prétexte. Pas un kopek, ni pain, ni habits. Voit-on dans une bouche des dents aurifiées, on les arrache à qui n'est pas communiste, le sang coule, et ce n'est pas un médecin qui opère, mais quelque petit berger avec une pince... Si Dieu n'abrège ces jours, nous sommes perdus. A Simféropol, on a torturé X. et V. ; leurs doigts sont tout broyés... »

D'une autre lettre : « Voilà la femme chassée, avec seulement deux petits pains. Elle était à table, on ne la laissa pas finir. Les bandits prirent sa place à table, mangeant la soupe

préparée, pendant qu'un d'entre eux la jetait dehors... Ni argent, ni vêtements, et ordre formel à tous de n'accueillir aucun de ces réfugiés... »

Ces crimes, dont d'autres exemples pourraient être cités par milliers, ne mériteraient-ils pas l'attention des dirigeants de Moscou, plus que les sévices exercés, d'après leurs *Izvestia*, par l'Inquisition romaine contre tous les savants, à commencer par Copernic, Tycho-Brahé, Képler?...

A toutes ces cruautés contre des Allemands catholiques donnera-t-on aussi pour prétexte « l'espionnage polonais » ? Intentionnellement j'ai omis toute allusion aux persécutions, horribles aussi, exercées contre les catholiques d'origine polonaise. Elles ont été telles que, malgré l'hiver, à la frontière polonaise, des centaines de malheureux ont essayé de fuir. On y a recueilli notamment de nombreuses mères de famille fuyant avec leurs bébés, après leur avoir mis dans la bouche, pour les empêcher de crier, un tampon de ouate, et les malheureuses, en arrivant, disaient : « Il n'en est mort qu'un sur cinq (ou sur huit) ; c'est tout de même mieux que si tous avaient succombé là-bas ! »

Ces horreurs, il faut le rappeler, visent à forcer les populations à l'athéisme. Et certains « défenseurs du peuple » en Occident assurent qu'il n'y a pas de persécution en Russie, alors que les *athées militants* annoncent qu'ils enrôleront bientôt par leurs procédés dix-sept millions d'adultes, et dix-huit millions d'enfants de huit à quatorze ans, eux qui, dans leurs statistiques officielles d'avril 1929, ne comptaient encore que six cent mille adhérents.

Leur journal, naguère hebdomadaire, paraît maintenant tous les cinq jours à 350 000 exemplaires, pour des abonnements presque tous forcés, et prétend à devenir quotidien avec un tirage de 1 500 000. Il annonce, en outre que bientôt la radio, déjà très utilisée par l'athéisme, contribuera puissamment à sa diffusion. La vérité, le bien-être populaire, la morale la plus élémentaire, la conservation même des conditions essentielles de la vie civilisée n'importent guère à ces sans-Dieu : leur tarif médical officiel pour les avortements n'en dit-il pas bien long ? Gratuite en bien des cas, cette « opération » ne coûte jamais plus de quarante roubles, environ quatre cents francs.

* * *

Est-ce à dire qu'il faille désespérer de la vie religieuse et de la noblesse des âmes en pays soviétique? Tout au contraire, pensons-nous. L'héroïsme des persécutés, encouragés par la lettre du Saint-Père et par la prière mondiale, a déjà, sans aucune rébellion, obtenu une diminution provisoire de la pression antireligieuse.

Une lettre de Sibérie montrera, dans sa simplicité, la vaillance de ces âmes. Une simple femme, arrêtée en avril 1924, pour avoir porté des vivres à un évêque catholique condamné à mort, Mgr Ciéplak, achevait en avril 1929, les cinq ans de travaux forcés auxquels ce « crime » de charité l'avait fait condamner. Sa peine finie, au lieu d'être libérée, elle est exilée en Sibérie : deux mois de voyage comme prisonnière, suivis d'une grave maladie, puis continuation vers une petite localité, éloignée de dix-sept heures de chemin de fer de la ville la plus voisine, sans compter les nombreux kilomètres à faire à pied pour arriver à la première gare. Quel sera le cri de son âme? « Je remercie Dieu de tout ce qu'il m'envoie. Que Sa Très Sainte volonté se fasse en tout! S'il voulait m'envoyer de plus grandes souffrances encore, je suis prête. Pourvu que sa grande miséricorde me donne toujours son amour, je serai heureuse. J'ai toujours une grande nostalgie de ma si chère famille, je voudrais tant être au milieu de vous, mais puisque Dieu veut que j'erre en exil sur la terre étrangère, qu'il me soit fait à l'exemple de la très sainte famille, qui se trouvait elle aussi en exil. Ce qui est plus dur, c'est de rester tant de temps sans église, sans sacrements... »

Avec simplicité, cette déportée, ayant décrit brièvement la famine qui sévit dans tous les environs, où, blés et grains ayant été enlevés, rien n'a pu êtreensemencé, ajoute : « J'ai trouvé du travail pour pouvoir me suffire autant que possible ; je puis même, en économisant sur la nourriture, acheter quelques remèdes pour de pauvres malades, les visiter et les encourager de mon mieux. Quelques braves gens me donnent maintenant un peu de pain ou de farine que je puis encore distribuer aux plus malheureux... Je ne suis donc pas à plaindre. »

L'âme populaire s'élève spontanément à ces hauteurs ; une simple femme orthodoxe décrivait ainsi dans une lettre

adressée en Allemagne un interrogatoire qu'elle venait de subir, dans un village :

« Pourquoi as-tu été prier et brûler des cierges devant saint Nicolas le 19 mars ? »

— Parce qu'on m'avait rendu mon cochon, après que le Pape avait dit de prier ce jour-là.

— Mais sais-tu seulement qui est le Pape ?

— Non. Seulement il doit être fort, puisque vous êtes si fâché contre lui pour la peur qu'il vous fait.

— Peur ? Pas plus que de ton Christ, dont il se dit le vicaire (ici une grossièreté).

— Ah ! s'il est l'évêque-vicaire du Christ, je comprends sa force et votre colère.

« Et je me suis signée. Sonia, écris à ce Pape, évêque-vicaire du Christ, combien je l'aime et le remercie, en disant chaque jour pour lui quarante *Kyrie eleison* et j'en ajoute quarante pour nos diables, afin qu'ils se convertissent et prient un jour aussi le Christ, avec le Pape et avec nous tous. »

Où sont les vrais amis du peuple ? Où sont ses réels ennemis ? Le principal poète de la révolution soviétique, Maïakovski, s'est suicidé à la mi-avril, suivant l'exemple donné quelques années plus tôt par son rival, Éssénine ; ce fut une stupeur pour les meneurs, et Menjinski lui-même, chef du Guépéou, accourut aussitôt pour saisir personnellement une dernière lettre adressée par le désespéré à Staline... Doctrine de mort, de ceux qui sont en même temps ennemis de Dieu et de l'humanité, ennemis du peuple et de la vie, ennemis de l'esprit, de l'intelligence. En face d'eux, doctrine d'amour, de pardon, de bienfaisance : ceux qui sont les victimes, prient pour leurs bourreaux et ils le leur disent à l'exemple de saint Étienne, à l'exemple du Christ Jésus, dont ils aiment à prophétiser avec certitude le triomphe, en redisant aussi son amour et leur amour pour les ennemis : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. — Encore, cette formule n'est-elle pas la plus caractéristique de la situation russe ; elle doit être complétée par cette autre, évoquant saint Étienne protomartyr : *inimicos dilexit et novit etiam pro persecutoribus exorare* : il a aimé ses ennemis et a prié aussi pour ses bourreaux.

MICHEL D'HERBIGNY.

LES MÉMOIRES DE JACQUES LAFFITTE

Tous les dictionnaires d'histoire donnent la biographie de Jacques Laffitte et presque tous mentionnent ses *Mémoires* inédits. Comment ces *Mémoires* commencent-ils à paraître aujourd'hui? Par quelles mains ont-ils passé? C'est ce que je me propose d'expliquer ici.

Jacques Laffitte, né à Bayonne en 1767, mort à Paris en 1844, après avoir fait, perdu et refait sa fortune, a écrit ses souvenirs dans la dernière année de sa vie, par conséquent à l'âge de soixante-dix-sept ans, dédiant cet ouvrage à ses petits-enfants, Napoléon et Eglé Ney de la Moskowa, et leur laissant le soin de le publier s'ils le jugeaient à propos. Ce parvenu avait, on le voit, fait souche de princes.

En 1801, simple employé de banque, il avait épousé Marie-Françoise Lacut, fille d'un négociant du Havre qui avait des intérêts et un pied-à-terre à Paris, au Marais : petit mariage pour lequel M. Perrégaux, son patron, montra un certain dédain. Une fille unique, Albine Laffitte, naquit de cette union; elle épousa, en 1827, Napoléon Ney prince de la Moskowa, fils aîné du maréchal. Diverses raisons guidèrent Laffitte dans ce choix, car cet homme riche a choisi son gendre. Il voyait d'abord une certaine affinité entre sa royauté financière et cette principauté d'origine démocratique, et le nom de Ney, brandi contre les Bourbons par les partisans de l'opposition libérale, ajoutait encore quelque chose, dans sa pensée, à l'excellence du parti. Ensuite, il satisfaisait une vieille rancune contre son ancien patron, dont il avait été longtemps l'employé mal récompensé;

la fille de M. Perrégaux étant duchesse de Raguse, il voyait avec fierté sa propre fille devenir princesse, et prenait ainsi sa revanche des dédains d'autrefois.

Veuve en 1857, la princesse de la Moskowa a vécu jusqu'en 1881. Elle avait eu un fils et une fille : le fils, Napoléon Ney de la Moskowa, est mort sans enfant (1); la fille, Églé, épousa, au mois de mai 1853, Victor Fialin, comte, puis duc de Persigny. C'est à M^{me} de Persigny et à son frère que Laffitte avait dédié ses *Mémoires* où il les appelle « mon petit Napoléon » et ma « petite Églé ».

Veuve en 1872, M^{me} de Persigny épousa M. Lemoyne; veuve de nouveau en 1879, elle contracta un troisième mariage avec le comte Charles de Villelume-Sombreuil et mourut à Cannes le 29 mai 1890. Des cinq enfants qu'elle avait eus de M. de Persigny, seule une fille, M^{me} Friedmann, a laissé postérité; et de cette postérité il ne reste aujourd'hui que M^{me} Églé Friedmann.

Le duc et la duchesse de Persigny, mis en possession des *mémoires* de Laffitte à la mort du prince de la Moskowa, leur frère et beau-frère, n'attachèrent pas une grande importance à ce volumineux manuscrit autographe qui fit partie d'un lot de papiers, lettres et documents donnés par eux à leur cousin Henri de Laire, comte d'Espagny, mon beau-père. J'ai donc trouvé les *mémoires* de Laffitte dans sa succession.

Le comte d'Espagny a publié en 1896 les *Mémoires* du duc de Persigny, dont il avait été le secrétaire, et se proposait au moment où la mort l'a surpris de faire connaître enfin ceux de Laffitte; fidèle aux instructions qu'il m'a laissées, j'entreprends cette publication avec le concours de M. Louis de Meurville.

Jacques Laffitte n'a dû qu'à son propre mérite la grande situation qu'il a occupée, et c'est pour le prouver qu'il a composé son autobiographie. Fils d'un charpentier de Bayonne, il fut d'abord apprenti dans l'atelier paternel, puis clerc de notaire, et enfin commis chez un commerçant de sa ville natale, nommé Formalaguès, qui s'occupait d'affaires de banque et d'assurances. Celui-ci le fit entrer en 1787 chez M. Perrégaux, l'un des grands banquiers de Paris. C'est donc une erreur de croire qu'il se soit présenté en pauvre solliciteur inconnu et

(1) La branche actuelle des La Moskowa provient d'un fils cadet du maréchal Ney.

que, tristement éconduit, il ait ramassé dans la cour du financier en renom l'épingle à laquelle la légende attachait sa fortune. Il est venu tout simplement prendre possession d'une place assurée d'avance, son patron s'étant porté garant de sa valeur exceptionnelle, et nous savons par lui que, frisé, pomponné, poudré à la maréchale, il fut trouvé charmant et fort bien accueilli.

Personne n'ignore qu'après avoir succédé à M. Perréaux, il devint le plus puissant financier de son temps, qu'il joua un rôle politique important, que, directeur de la Banque de France, il refusa les appointements attachés à ces fonctions, fut le Mécène de l'instruction publique, resta pendant de nombreuses années l'homme le plus populaire de France après La Fayette et exerça une influence considérable sur la vie économique du pays.

Appelé au ministère après la Révolution de 1830, à laquelle il avait pris une part très active, il vit en quelques jours s'effondrer sa fortune et sortit du pouvoir complètement ruiné. Mais une souscription nationale ouverte à son profit lui permit de conserver son hôtel, que La Fayette appelait la Maison de Juillet. Cet immeuble, situé au n° 19 de l'ex-rue d'Artois devenue rue Laffitte, était l'ancien hôtel de Laborde; c'est aujourd'hui le siège de la maison Rothschild..

Immédiatement, se trouvant à l'abri du besoin, ce vieillard, — il avait alors soixante-dix ans, — entreprend de rétablir sa fortune et y parvient. Après quelques tâtonnements préliminaires, il fonde une banque de crédit appelée Caisse du Commerce et de l'Industrie ou Caisse Laffitte-Gouin, mettant alors en œuvre des conceptions entièrement nouvelles qui ont donné à la vie économique de la France son orientation définitive. Par cette fondation, due à son génie financier et qu'il perfectionna avec une activité infatigable jusqu'à sa mort, il a été le précurseur des grandes Sociétés de crédit créées depuis lors.

On peut dire qu'aux qualités de l'intelligence il joignait toutes celles du cœur. Après avoir été un fils excellent, il combla de bienfaits ses frères et sœurs. De Jean-Baptiste, son aîné, il a fait un agent de change fort riche qui fut le père de Charles Laffitte, l'un des hommes les plus élégants de Paris sous le second Empire. A M. Formalaguès, son premier patron de Bayonne qui l'avait formé, il montra une touchante reconnaissance, et lorsque celui-ci se trouva sans ressources, il lui procura une situation dans la banque Perréaux. Le poète Béranger

et le député Manuel reçurent de lui à des moments difficiles la plus large hospitalité dans son château de Maisons, actuellement Maisons-Laffitte.

Son goût du faste l'avait entraîné à acquérir non seulement ce château de Maisons, mais aussi le pavillon de Luciennes, ancienne résidence de M^{me} du Barry, le grand cru de Médoc auquel son nom est attaché, l'immense forêt de Breteuil, transformée dans ses rêves en un domaine princier et finalement vendue au roi Louis-Philippe pour la somme de douze millions.

Ce penchant pour l'ostentation n'était qu'une face de sa vanité bien connue, avouée d'ailleurs franchement et dont il plaisantait quelquefois. Il aimait à s'entendre appeler le roi des banquiers et le banquier des rois, voire même en 1830 le roi de Paris, ce qui lui procura un tel contentement qu'il prodigua au peuple trois millions de largesses en trois jours. Il ne nous cache pas qu'on disait autour de lui : « Il n'y a qu'un Laffitte ! » et que cela ne l'engageait point à la modestie. Le mariage de sa fille se fit à Saint-Roch avec une pompe extraordinaire qui rappelait Samuel Bernard ayant le guet à ses ordres en pareille occurrence : il y avait deux cents gendarmes dans la rue Saint-Honoré pour maintenir l'ordre et quand la voiture des mariés les ramena à l'hôtel de Laffitte, quatre gendarmes à cheval galopèrent devant l'équipage.

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver dans les *Mémoires* de Laffitte des pages saturées de vanité et de le voir répéter à chaque instant qu'il est le fondateur de la dynastie d'Orléans.

Dans sa vieillesse, il avait coutume de se délasser de ses travaux en compagnie de quelques amis et, comme il parlait volontiers de ce qui touchait à sa personne, il racontait les anecdotes de sa vie. C'est ainsi qu'au lendemain de sa mort l'un de ses confidents fit paraître un recueil de ces entretiens sous le titre *Souvenirs de J. Laffitte racontés par lui-même et puisés aux sources les plus authentiques*, œuvre de Ch. Marchal, non signée et n'ayant aucun rapport avec l'autobiographie dont nous entreprenons la publication.

Nous donnons aujourd'hui — pour le centenaire de la Révolution de juillet, — le récit des *Trois glorieuses*.

PAUL DUCHON.

LES TROIS GLORIEUSES

LES ORDONNANCES

Je partis pour Breteuil vers la mi-juillet, laissant nos gens le Paris fort occupés de savoir, si oui ou non, Charles X rentrerait ses ordonnances. Quelques jours auparavant j'eus avec le général Lafayette la conversation suivante :

— Eh bien ! mon cher ami, vous ne voulez donc pas que nous en finissions ?

— En finir de quoi, mon cher général ?

— De la déplorable famille des Bourbons.

— Il n'est pas temps encore.

— Comment, il n'est pas encore temps ? La France est abandonnée à l'Émigration, M. de Polignac est au pouvoir, et la Chambre refuse son concours : que pouvez-vous attendre encore ?

— La parole est aux événements, il faut savoir les attendre.

— C... l'a dit, mais, vous le savez, le marquis de C... était un poltron.

— Et le marquis de Lafayette a trop de pétulance.

— Vous voulez donc vous laisser surprendre ?

— On ne surprend pas une grande nation.

— Cependant tout le monde prévoit une révolution.

— Hélas ! moi-même j'en ai bien peur.

— Qu'attendez-vous donc ?

— Que d'autres la commencent.

— Pourquoi pas nous ?

— Il ne m'appartient pas de prendre l'initiative.

— Mais si nous tardons trop, on prendra barre sur nous.

— Soyez tranquille, on ne fera jamais que ce que le pays voudra.

— Ce qu'il veut, on le sait, il ne cherche que l'occasion de se débarrasser de la famille.

— Une petite partie, oui; la majorité, non. Les masses sont inertes.

— Nous les remuerons.

— Cela n'est pas si facile.

— Pensez-vous qu'elles valent moins qu'en 1789?

— Non. Mais la révolution a produit ses fruits; il y a aujourd'hui plus de travailleurs et moins de prolétaires.

— Les travailleurs n'en sont que plus disposés à reprendre ce que la Terreur et l'Empire leur ont fait perdre.

— Vous le pensez, mon cher général? Moi, non. La Terreur a laissé des souvenirs qui éloignent les révolutions. Améliorer vaut mieux qu'innover, disait Louis XVIII, et le peuple était de son avis. Les nations vivent longtemps : il faut savoir prendre patience.

— L'esprit démocratique y gagne tous les jours.

— Raison de plus. Mais la démocratie n'est d'ailleurs pas la République.

— N'importe! avec les Bourbons il n'y a rien à espérer, et le meilleur avec eux est de s'en débarrasser au plus vite.

— Supposons. Ne feriez-vous pas d'exception? Il en est qui pourraient se modifier.

— Eh! nous y voilà! Vous pensez donc toujours à votre duc d'Orléans?

— Trouvez mieux et je l'abandonne.

— Si vous vouliez voir clair, vous préféreriez...

— La République, n'est-ce pas?

— Oui, certes! tôt ou tard elle viendra.

— Eh mon Dieu! mon cher général, la République, je l'aime, et je l'ai aimée avant vous; mais, vous le savez, pour faire un civet il faut un lièvre.

— Que voulez-vous dire?

— Où sont vos républicains?

— Il y en a, mon cher ami.

— Oui, une poignée.

— Assez pour l'établir.

— Et pour la conserver?

— L'essentiel est de la déclarer. Vous, moi, et Dupont : et tout le monde nous suivrait.

— Moi ? que le ciel m'en préserve !

— Pourquoi donc ! N'avons-nous pas, chacun de nous, la première popularité ?

— Il ne suffit pas, mon cher général, pour faire le bien que les intentions soient bonnes.

— Nous parlerons par nos actes.

— On ne vous en donnera pas le temps ; on ne fonde pas une république avec nos riches, nos vanités, nos égoïstes. Nous aurions contre nous, d'abord, les nobles anciens et surtout les nobles nouveaux, le clergé et les dévots, la Banque, le commerce, la plupart des bourgeois, les rentiers et la Bourse. Tous ces gens-là craignent le retour du maximum, les confiscations, les suspects, les prisons, les échafauds de 1793. La nation, la loi et le roi, mon cher général, voilà le possible. Vouloir aller plus loin, c'est se précipiter dans le chemin des abîmes.

— Bah ! bah ! qui ne risque rien n'a rien. C'est aux gens de cœur, c'est aux bons citoyens à essayer de porter le pays en avant quand toutes les aristocraties veulent le jeter en arrière.

— Vous en parlez, mon cher général, comme si le pouvoir était prêt d'abdiquer.

— Nous l'y forcerons bien.

— Alors, ne comptez pas sur moi : je ne suis pas pour les mesures de violence.

— Vous comprenez bien que nous ne ferons rien sans vous, mais vous convenez vous-même que la république arrivera tôt ou tard.

— Tôt ou tard, oui ! mais ce n'est pas le cas de dire, comme dans le sonnet : Le temps ne fait rien à l'affaire.

— La crainte de faire quelque mal ne doit pas empêcher de produire un grand bien.

— On doit s'en abstenir, mon cher général, quand ce bien est plus que problématique. Quelque mal, dites-vous ? On voit bien que vous ne songez pas à toutes les résistances que vous auriez à vaincre. D'abord, vous n'auriez pas un seul parti contre vous, vous en auriez trois : les légitimistes, les patriotes, les débris de l'Empire. Il faudra les combattre et les comprimer. Voilà les mains de fer qui se montrent déjà, et l'Empereur me

disait lui-même que, pour bien gouverner, il fallait des gants de velours.

— Vous confondez toujours, mon cher ami, la République véritable avec la Convention et le despotisme impérial.

— Je ne confonds rien. Je sais que vous ne voulez ni de la Convention, ni du régime impérial; mais je dis que vous serez forcé, malgré vous, à agir de rigueur et que vous mourrez à la peine. La raison en est simple. Les minorités ne peuvent gouverner que par la violence. Vous aurez à l'employer contre l'intérieur et contre les Puissances étrangères.

— Je n'attaquerai personne.

— Tout le monde vous attaquera, et force sera à vous de vous défendre. Pensez-vous donc que la Convention soit venue à la confiscation, à la prison, à la mort par suite d'un système? Non. Elle a subi la loi de la nécessité, et vous serez entraîné comme elle.

— Jamais! s'écria l'excellent général.

Il commençait cependant à avoir quelques doutes sur le succès de son entreprise. Je continuai.

— Voyons, lui dis-je, les choses comme elles sont, et ne nous embarquons pas légèrement en des matières aussi graves. La République est proclamée, supposons. Aussitôt l'Europe est debout et Napoléon lui a appris l'art de la guerre à ses dépens. Pour lui résister, il vous faudra quatorze armées sur pied, un million de soldats et des proconsuls pour surveiller les généraux, si vous ne voulez pas que le pouvoir civil périsse devant le pouvoir militaire. Les hommes ne vous manqueront pas; les champs de bataille se peupleront par la misère et la désertion des ateliers. Mais il faudra les nourrir, les habiller, les armer et les équiper: ce sera une dépense extraordinaire de 500 000 francs par année. Comment vous les procurer? La Convention était mieux placée pour cela que vous, les assignats étaient pour elle une ressource.

Ici, le général commença à réfléchir, il me parut disposé à ouvrir les yeux. J'attendais mieux du reste.

— N'ayant plus les assignats, vous n'avez plus que les impôts et les emprunts; et ceux-ci deviennent impossibles, parce que ceux-là diminuent forcément. Plus d'impôts indirects d'abord, ou du moins réduction considérable sur les sels, les tabacs, les douanes et les boissons. Plus de patentes, ni timbres,

ni droits d'enregistrement, puisqu'il n'y a plus ni transactions, ni industrie, ni commerce. Plus d'octrois non plus. On ne fait pas des révolutions pour accroître les impôts; voyez celle de 1789, on a commencé par mettre le feu aux barrières.

A ce premier aperçu, le ciel ne paraissait plus aussi bleu au général et la République était moins radieuse. Il n'était pas encore au bout. J'ajoutai :

— Ainsi, l'agriculture en souffrance, l'industrie paralysée, le commerce perdu, l'ouvrier sans travail, partout le désespoir et la misère, le peuple mendiant son pain à la ville et dans les campagnes; de là les troubles, les désordres et les conspirations. Remplacerez-vous les impôts par les emprunts? Malheur à vous! si vous le tentiez, vous achèveriez promptement votre ruine. On emprunte facilement partout pour les travaux de la paix; nulle part on ne peut emprunter pour faire la guerre. L'Angleterre a pu faire seule une exception une fois; ailleurs, on ne trouve jamais les gens de Bourse lors des dangers de la Patrie.

Le général était de plus en plus troublé.

— Je ne cherche pas à vous effrayer, mon cher général, en assombrissant le tableau, je vous montre franchement les conséquences de votre système. Les charges augmentent en même temps que le revenu décroît; tout par la force, rien par le droit et, en dernier résultat, l'anarchie, le désordre, l'odieuse banqueroute qui vous précipite dans la dictature militaire, trop heureux si vous rencontrez un second Napoléon!

La République était morte, je le voyais bien; mais avant de se rendre, le général voulait tirer son dernier coup de canon.

— Ce que vous dites, mon cher ami, peut être vrai; mais, encore une fois, vous raisonnez comme si ma République ressemblait à notre Convention qui a seule exercé la terreur.

— Non, mon cher général, je répète que l'une est la conséquence forcée de l'autre. Ce n'est que par la terreur que le petit nombre peut commander au grand nombre, et comme vous ne pouvez devenir un instrument d'oppression, il faut que vous vous ralliez comme moi à 1789, afin de ne pas être l'imitateur de Danton ou de Robespierre.

Ce n'était pas la première conversation de ce genre que j'avais avec lui, mais dans celle-ci je le subjuguai tout à fait. N'osant pas encore l'avouer, il me dit :

— J'ai pourtant pris des engagements là-bas. Y manquer, ce n'est guère possible.

— Quels engagements ? Où ? Avec qui ? Dans votre dernier voyage aux États-Unis, peut-être ? Ils en parlent à leur aise, ma foi ! Une bataille gagnée était tout pour eux ; une fois les Anglais évincés, tout était fini, le niveau de l'égalité y avait passé, et la république se trouvait établie. Qu'ils viennent donc vous aider à vous débarrasser de toutes nos vieilleries aristocratiques, ou qu'ils vous laissent tranquille. Mon cher général, n'y pensez plus.

— A la bonne heure ! Mais votre duc d'Orléans n'est connu de personne. La France ne peut pas cependant se donner ainsi au premier venu !

— La France ne se donnera pas ; elle le choisira, lui ou un autre, en vertu de la souveraineté nationale.

— Qu'a-t-il fait pour cela ? Il n'a rien fait pour le pays.

— Eh ! tant mieux ! Le ciel nous préserve des grands hommes ! S'il avait remporté les victoires de l'Italie et de l'Égypte, je ne voudrais pas de lui : il faut qu'il ne puisse invoquer d'autres droits que celui que notre choix lui donne.

— Mais il est Bourbon ! c'est une mauvaise recommandation.

— Hélas ! oui !

— Ne se prévaudra-t-il pas de sa naissance pour nous tromper comme les autres ?

— Je ne le pense pas : c'est à nous d'ailleurs d'y prendre garde. Je n'en réponds pas ; mais je le fréquente depuis quinze ans, et il m'a toujours montré des principes conformes aux nôtres. Vous savez qu'il a été chaud partisan de 1789, qu'il a été depuis membre de la Société des Jacobins, puis il a servi dans nos armées sous la République. Ceci l'a un peu *débourbonisé*, pardonnez-moi l'expression. Ils n'ont jamais de plus été fort cousins, et Manuel a pu vous raconter ce qu'il lui a dit lorsqu'il voulait le nommer son conseil avant de penser à Dupin : « Si jamais j'y parviens, vous serez bien bêtes si vous ne me garrottez pas. »

— Je ne veux pas du 1814, je vous en préviens.

— Cela dépend de vous. Garrottez-le bien, puisque lui-même vous le demande. Je ne prétends pas donner la France au duc d'Orléans, je veux donner le duc d'Orléans à la France.

— A la bonne heure, puisque vous nous en répondez.

— Pas le moins du monde. J'ai confiance en lui, mais je ne garantis personne.

— Soit. Nous formerons d'abord un gouvernement provisoire, et nous consulterons après le pays.

— C'est très bien.

— Lui, vous, Dupont et moi, nous serons en tête et nous en choisirons un cinquième.

— Vous en choisirez deux, mon cher général : j'entends rester toujours banquier, je ne veux pas d'emploi politique.

— Vous êtes indispensable cependant, car on ne fera rien sans vous. Vous êtes d'ailleurs l'ami du prince.

— Quand nous y serons, nous verrons.

— Eh bien ! je me rends. C'est convenu, vous pouvez le dire au prince ; désormais je serai avec vous.

Je n'en fis rien, car je ne recrutais pas pour le duc d'Orléans. Je ne faisais pas partie de sa camarilla, dont on a tant parlé depuis, mais qui n'a pas existé, je crois. Dans tous les cas, cela n'aurait pu lui faire de la peine, une conquête comme celle de Lafayette n'était pas à dédaigner.

Ce bon général était le chef du carbonarisme ; mais au fond il n'était pas républicain. C'était un excellent homme, plein d'esprit et d'une grande finesse, un ami sincère et très ardent de la liberté, d'un grand courage, comptant pour rien la fortune et la vie, et dont le seul défaut, peut-être, était son amour pour la popularité qui l'entraînait quelquefois beaucoup trop loin.

LA RÉVOLUTION

Il y avait juste cinquante ans que je travaillais et je songeais sérieusement au repos ; parti du point le plus bas, je touchais au point le plus élevé des sommités sociales. J'étais banquier, mais Dupin lui-même ne m'a jamais compté parmi les *loups-cerviers* ; je serais aujourd'hui riche de 30 millions de plus si toute ma vie je ne m'étais distingué par mes profusions de prince. Malgré que la reconnaissance ait rarement répondu au bienfait, je n'ai jamais eu de regrets à ma conduite.

Ma fortune d'ailleurs était encore fort considérable et je pouvais m'en consoler. Outre ma part dans les bénéfices

annuels de ma maison, et le revenu de mes capitaux mobiliers, je possédais encore mon bel hôtel de Paris, l'immense forêt de Breteuil, propriété d'une valeur de 12 à 14 millions, la forge de la Bonneville, et mon magnifique domaine de Maisons, habitation royale qui par cela seul convenait peu à mes goûts et à mes habitudes qui toujours ont été fort simples. Je m'occupais de vendre à Charles X, qui l'avait occupé, et qui le regrettait toujours, le château, chef-d'œuvre de Mansart, qui lui rappelait, avec bonheur, les souvenirs de sa première jeunesse.

Je touchais à ma soixante-troisième année, mais je n'étais pas vieux ; le caractère jeune, une santé robuste, et l'esprit sain, coulant des jours heureux et des nuits tranquilles, le cœur bon comme à vingt ans, me livrant aux plus douces illusions du premier bail, je croyais arriver à la centaine, sauf à voir ce que je ferais après. Cependant mes dernières dispositions étaient faites par précaution : parents, amis, domestiques, je n'avais oublié personne. C'était un devoir, mais il y avait aussi un peu de vanité ; je voulais que l'on pensât encore à moi et ne pas mourir tout entier. J'aurais pu vendre la clientèle de ma maison pour une somme de cinq millions ; mais je la destinais depuis longtemps à mon neveu ; je voulais qu'il fût le chef de la seconde génération, comme je l'avais été de la première, et toutes mes dispositions étaient préparées en conséquence. Cependant le repos ne convient pas après un travail aussi actif et aussi long. Voyez tous les marchands de Paris ; quand ils se retirent, l'ennuie les tue. Il faut qu'une occupation succède à une autre occupation, si l'on veut vivre. On le dit, mais je ne sais pas tuer le temps.

Je partis donc de Paris le 20 juillet pour Breteuil et la Bonneville, afin de réaliser un projet qui devait faire le charme de mes vieux jours, et, il en faut convenir, je n'étais pas difficile.

Figurez-vous une forêt de sept mille cinq cents hectares de bois, bien percée de grandes avenues d'une lieue, deux lieues, trois lieues de long ; des taillis de vingt-cinq ans, des réserves immenses, de magnifiques arbres doublement centenaires ; le chêne vigoureux, le hêtre si élégant ! Au milieu de la forêt, un parc de mille arpents, bien varié, bien dessiné, des massifs d'arbres de tout âge, de toute essence, de toute grandeur, jetés

ça et là sur de vastes prairies, bien arrosées, et couvertes de toute sorte de bestiaux. A distance égale de la maison d'habitation, dont mon gendre aurait fait sans doute, plus tard, un château, deux jolies fermes, les maisons du régisseur, mon brave Fiffagnon, de mes employés, les écuries, les étables, les granges et les hangars, quatorze maisonnettes pour les gardes, le tout formant d'admirables points de vue ! Une foule de hameaux, enclavés dans la forêt, composés de bons ouvriers, que je regardais comme mes enfants et qui me considéraient comme leur providence.

A une distance de deux à trois lieues de là, par une belle route, était ma forge de la Bonneville dans la charmante vallée de Navarre, avec son petit bois, son vieux moulin, son grand étang, sa vaste chute d'eau, formée par l'Ithon si joli et si capricieux, qui se perd et se retrouve sans cesse, et enfin ma maison, vieille et commode, que j'allais faire arranger pour y loger Dupont et Béranger où l'un aurait continué ses chansons, et l'autre aurait pêché ses truites si fines. C'était un séjour enchanteur : Breteuil et la Bonneville devaient faire mon bonheur ; ma femme et ma fille y voyaient leur grand et bel avenir.

Après avoir été à la Bonneville, de retour à Breteuil, j'étais au milieu de mes défrichements, expliquant mon plan et mes projets à M. Arnoux et à mon ami Ponac, lorsqu'un coup de fouet de poste se fit entendre dans la forêt et retentit au loin :

— C'est singulier ! dis-je. Point de route de poste par ici ; pas de voisins : qu'est-ce que cela peut-être ?

Les claquements redoublent, le bruit approche ; bientôt on entend les grelots ; un postillon paraît dans l'avenue !

— Voyons ! mon ami, qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur, c'est une lettre pour vous.

— D'où vient-elle ?

— De Paris.

Je la prends, je regarde ; c'était l'écriture de mon neveu Achille Ferrères. Tout le monde était surpris : qu'y avait-il de nouveau à Paris ?

« Paris, le 26 juillet 1830. Mon cher oncle, je t'envoie le *Moniteur* de ce matin. »

— Quoi, c'est tout ? me dirent mes amis.

— Attendez donc. Il ajoute en *post-scriptum* : « On vient

me demander de toutes parts si tu dois être longtemps absent. On craint que tu n'arrives trop tard. »

— Mais pourquoi t'envoie-t-il le *Moniteur*? me dit ma femme.

Je l'ouvre, et je lis les fameuses ordonnances.

— Y êtes-vous maintenant? leur dis-je. Maudit postillon !...

Consternés, nous gardâmes tous un moment le silence.

— La partie pourrait être belle à jouer pour le duc d'Orléans, dit M. Arnoux, si son amour de l'argent ne l'empêche pas de prendre la couronne par terre.

— Elle n'y est pas encore, répondis-je; les forces ne sont pas du côté de la défense. Il faudra voir, et s'arranger avec les événements.

— Mais on vous attend, reprit mon ami Ponac, et l'on compte sur vous. Il me semble que vous devriez partir pour Paris sur-le-champ. C'est un malheur; mais vous êtes l'homme de France le plus populaire.

A ces mots, M^{me} Laffitte trembla de tous ses membres, et il y avait de quoi. Que serait-il arrivé si j'étais resté quelques jours de plus à Breteuil? A quoi tiennent donc les destinées d'un empire? Moi, tout seul, sans ambition, fils d'un pauvre charpentier, ne vais-je pas m'aviser de fonder une nouvelle dynastie? Partageant l'opinion de M. Arnoux, sans compter sur le secours du duc d'Orléans, ni sur sa générosité, je pris le parti que me conseillait mon ami Ponac, et je leur répondis :

— A demain, mes amis; de bonne heure, en route pour Paris.

Ce que j'ai fait, je veux le raconter; mais je dois auparavant rappeler ce qu'en dit la *Némésis* dans son épître à M. Casimir Périer.

Il ne balança point devant la femme forte.

Pour elle, à deux battants, il fit ouvrir la porte.

Ton opulent rival, dont les splendides toits

Refletaient leurs rayons sur le quartier d'Artois

Laffitte, dès qu'il vit la liberté debout,

Pour embrasser la Vierge il abandonna tout,

Tout! Ses nombreux clients et sa fille adorée,

Et son parc sur le fleuve et sa maison dorée.

A l'aspect du canon il fut homme, et prouva

Que son sang répondait à celui de Moskowa.
Du dévouement civique il consacra l'exemple.
Lui-même il démolit les cèdres de son temple,
Ses lames d'or, ses murs, ses somptueux lambris,
Et sur la barricade il jeta les débris.
Fortune de vingt ans, en trois jours disparue !
Il n'en reste qu'un nom sur l'angle d'une rue.

Ces vers sont fort beaux, les deux derniers surtout. Pourquoi Barthélemy a-t-il écrit depuis en prose ? Mais n'y a-t-il pas de ma part de la vanité à les citer ? Cela se pourrait bien. Au reste, de la vanité qui n'en a point ! Moi, surtout, et beaucoup ; pas assez pourtant pour me croire trop modeste.

Tant d'autres écriront l'histoire de Juillet ! Révolution, simple événement, tout à l'heure révolte peut-être. Cela dépend du caractère et de l'opinion de l'écrivain. Moi, je ne porte pas mes prétentions aussi loin, je me borne à écrire simplement mes *Mémoires*. Je dirai ce qu'on m'a dit, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, sans me donner le soin d'arrondir mes phrases. Je n'ai pas la prétention d'arriver à l'immortalité ; mais je puis fournir d'assez bons matériaux à celui qui sera tenté de faire le voyage. Si jamais on me lit, on croira à ma sincérité, et c'est tout ce que je veux ; on jugera comme on voudra du reste. Vous n'êtes pas sans avoir rencontré dans le monde de ces gens qui vous font leur portrait en deux mots. Ils sont trop bons, voilà leur seul défaut ; jamais ils ne se sont trompés, voilà leur qualité. Je ne leur ressemble pas : le défaut, si jamais je l'ai eu, je vous préviens que je m'en suis corrigé ; quant à la qualité, vous verrez si jamais, chez moi, le soupçon a devancé la preuve.

« Convenez, mon cher ami, me dit un jour le général Lafayette, six mois après Juillet, que vous avez été un Grand Niais ! — J'en conviens : moi, Niais 1^{er}, vous Niais second, et par ce moyen, justice est rendue à tout le monde. »

Le lendemain en route. Mon séjour à Breteuil ne fut pas long : moi et mes deux amis retournant en poste à Paris par Verneuil, ma femme et ses domestiques allant avec ses chevaux à Maisons par Loreux. Il perçait quelque chose des ordonnances sur le chemin, car il me semblait que toutes les figures étaient sombres. A mesure que nous avançons, l'agita-

tion me paraissait plus vive. « Comptez sur nous », vint me dire la foule, à Nonancourt. Et moi, j'étais flatté que l'on comptât sur moi. Je leur exprimai avec bonheur tous mes sentiments, car toute ma vie j'ai été peuple. A Dreux on s'était déjà porté aux voies de fait contre les partisans de Polignac qui osèrent se montrer; plus loin, dans un gros bourg, on me parla de deux cents hommes arrivés, prêts à voler à notre secours. En tout lieu je vis des dispositions pareilles. A Versailles on était dans la plus grande exaltation, à Sèvres l'indignation était à son comble. On voulait à toute force me retenir. Prenez un détour du moins, me disait-on, et n'allez pas tomber dans leur piège : un régiment de cavalerie est en embuscade au Point du Jour, n'allez pas vous laisser surprendre.

Deux cavaliers accoururent, en effet, le sabre au poing, criant : « Arrête! arrête! » Ah! oui, arrête! Mais j'étais trop pressé de savoir ce qu'on faisait à Paris et je fis la sourde oreille. Le triple galop! Les chevaux sont patriotes, les postillons aussi : ventre à terre! Et à neuf heures du soir j'étais rendu chez moi, rue d'Artois, ou rue Laffitte, comme il vous plaira.

Paris était dans le plus grand trouble. La garde nationale étant dissoute depuis longtemps, nous étions au pouvoir des soldats, des suisses et de la garde royale. Le peuple désarmé avait cependant commencé le combat engagé par la protestation des journalistes. Les amis qui m'attendaient chez moi me mirent au courant de ce qui s'était passé, et l'espoir de tous était dans les députés. C'était bien naturel. Ils avaient été portés en masse au Panthéon pour avoir refusé leur concours à Charles X, on devait supposer qu'ils auraient le courage d'en soutenir les conséquences. Malheureusement, la Chambre était une espèce d'habit d'Arlequin. La première réunion eut lieu chez M. de Laborde : mais il était sans influence et sans capacité : elle ne put avoir aucune suite. La seconde fut tentée chez M. Casimir Périer; mais il n'était plus tribun depuis longtemps, et il avait renvoyé les électeurs qui venaient chez lui pour les livrer aux gendarmes qui sabraient le peuple à sa porte. M. Dupin n'y pouvait rien, n'étant plus député, il ne pouvait qu'offrir une consultation comme jurisconsulte.

— Le sang, me dirent mes amis, a coulé toute la journée, et le peuple est bien décidé à résister; mais il lui faut des chefs

prudents et courageux pour le diriger et le conduire. C'était aussi mon avis, mais où les trouver?

— Charles X, leur dis-je, est un prince excellent, dominé malheureusement par les émigrés et les prêtres. Je l'ai fait prévenir, avant mon départ, de son danger; mais il en voit un plus grand dans les imprudentes conspirations des carbonari. Cependant une révolution est un terrible événement et les conséquences en sont effroyables. Il faudrait songer à négocier, et si nous ne le pouvons pas, il faudra à la fin se décider à combattre. Le vin sera tiré, il faudra le boire.

Béranger, non pas le conseiller d'État, ni le député, ni même le pair de France, mais Béranger le chansonnier, tout aussi bon politique, au moins, et beaucoup plus fin qu'aucun de ses trois homonymes, me répondit :

— Lafayette n'est pas encore venu, vous ne vous laisserez pas conduire par lui; je vous connais, et je crois, comme vous, que maintenant la république n'est pas possible. Mais je vous vois venir, vous allez prendre votre point d'appui sur les députés, et tâcher de nous glisser votre roi républicain! Eh bien! puisque nous ne pouvons encore nous en passer, j'y consens : autant lui qu'un autre, puisqu'il en faut un; ce sera un mariage de raison. Je ne le connais pas, la durée dépendra de sa conduite. Aimez-le, puisque vous êtes ainsi bâti; mais ne vous laissez pas entraîner par votre engouement; surtout, gardez-vous d'accepter la place de ministre; j'attends Dupont pour lui donner le même conseil. Laissez passer Périer qui est plus preux que vous, la prudence veut que vous vous teniez en réserve.

C'était fort bien pensé, très spirituel surtout; mais il pouvait faire beaucoup mieux, c'était de me conseiller d'aller à Neuilly, et de lui faire signer une déclaration non équivoque préalablement à toute démarche. Cela était d'autant plus naturel d'après le conseil qu'il avait lui-même donné à Manuel; mais les bonnes raisons ne viennent jamais les premières.

Mes amis partis, je fus me coucher. Je passai la nuit à réfléchir à ce que j'avais à faire. « Que vas-tu faire et à quoi vas-tu t'engager? Riche, vieux, sans ambition, aimé et respecté de tous, lorsque tu ne songes qu'au repos, pourquoi t'embarquer sur une mer sans fond et sans rive? N'est-ce pas folie de s'exposer à tout perdre quand on ne veut rien gagner, car tu ne

désires ni places, ni cordons, ni titres? Réussiras-tu d'abord à négocier? Non! Tu ne parviendras jamais à faire entendre à ces gens que Dieu ne leur a pas donné la France pour en disposer suivant leur caprice. Une révolution est donc inévitable, et ne sais-tu pas que, comme Saturne, elle dévore ses enfants? »

Il y a deux principes en nous, on l'a dit, et je le crois. Ceci était donc le propos de la Bête. Mais l'homme lui répondit aussitôt : « Tu es riche? Mais la fortune est-elle tout dans la vie? Est-ce là tout l'héritage que tu veuilles laisser à tes enfants? Seras-tu satisfait que l'on dise après-toi : Bienheureux les enfants dont les pères sont damnés? Tu es vieux et tu veux te reposer; mais ne dois-tu rien à ta patrie? S'exposer à perdre sans chance de gagner, c'est folie, dit-on. Mais n'y a-t-il plus de vertu sur la terre? »

Rien appris, rien oublié. Cette sentence était plus applicable à Charles X, il le disait lui-même : Le général Lafayette et moi n'avons jamais changé, nous sommes toujours restés les mêmes. Jeune, il disait à un ambassadeur d'Angleterre : « J'aimerais mieux être un palefrenier que le roi constitutionnel de l'Angleterre. » — « Monseigneur, lui répondit lord Steins, cela dépend des goûts et des habitudes. » Jamais depuis ce temps il ne s'est démenti. Il émigra le premier (1) en 1789; pendant vingt-cinq ans il a fait des vœux contre nous; et quand il est rentré en 1814, pour annoncer son frère, il répéta ce joli mot de Beugnot : « Il n'y a qu'un Français de plus. » Il n'y a donc pas à se flatter d'arriver à négocier avec lui, il faudra, malgré nous, nous décider à combattre.

Mais serons-nous vainqueurs? Je parvins à me le persuader : des barricades dans toutes les rues, à toutes les fenêtres des fusils, des pavés jusque sur les toits! Et cent mille hommes n'y résisteraient pas. De plus nos soldats se battraient-ils longtemps contre leurs amis, leurs parents et leurs frères, ne sont-ils pas Français comme nous? Les drapeaux vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz et de Iéna ne diront-ils rien à leurs souvenirs? Non! non! Les couleurs nationales l'emporteront sur les couleurs de l'émigration.

Nous serons donc vainqueurs. J'en eus l'espérance; le succès

(1) Le comte d'Artois, depuis Charles X. Ce passage est obscur.

ne me parut pas douteux. Mais ce n'était pas tout : le trône une fois vacant, parviendrais-je à y placer le duc d'Orléans ? Les militaires ne voudront-ils pas du roi de Rome ? Les républicains ne voudront-ils pas essayer encore une fois de la république ? Étant vainqueurs, ne pouvons-nous pas être dévorés par la guerre civile et l'anarchie ?

Seigneur, trop de prudence entraîne trop de soin,
Je ne sais pas prévoir les malheurs de si loin.

Remportons la victoire d'abord et nous verrons ensuite. Le Grand Frédéric dit avec raison que du bien que l'on attend et du mal que l'on craint il n'en arrive que la moitié. Je ne m'arrêtai donc pas à ces mauvaises chances. Il y aurait eu à craindre pour l'Empire si l'Empereur eût vécu ; mais il était mort et l'enthousiasme s'était refroidi. Les maréchaux, les plus illustres généraux avaient perdu leur plus grande influence par leur désertion en 1814 et 1815 : ils avaient oublié leur origine et la nation les avait oubliés. Ceux qui étaient restés fidèles ne fréquentaient que mes salons et j'étais sûr qu'ils ne m'abandonneraient point. Les républicains étaient remplis de courage ; mais, peu nombreux et sans chefs connus, ils n'étaient plus redoutables, puisque je comptais Lafayette avec moi. Il n'y avait pas de parti formé pour le duc d'Orléans, cela est vrai ; mais depuis quinze ans, je travaillais pour lui sans relâche, et j'en avais fait un *en cas* pour le jour où les autres jetteraient tout par les fenêtres, et ce jour était enfin arrivé. Je n'étais donc pas pris au dépourvu, le pays me semblait assez préparé, mon projet n'était un mystère pour personne.

Les choses allant de mal en pis, MM. Royer-Collard, Camille Jourdan, Deserre, Courvoisier et Beugnot me demandèrent une réunion pour aviser. On ne proposait que de mauvais palliatifs. Je répondis : « Vous avez beau faire, pour en finir il vous faudra penser au duc d'Orléans. — Le duc d'Orléans ? reprit Royer-Collard : vous n'êtes pas dégoûté. » Quelque temps après, les événements marchant toujours, il vint me dire : « Un temps viendra où votre devoir sera de vous mettre en avant, le mien de me mettre en arrière. J'ai des précédents ; je ne puis pas jouer le rôle d'un traître. » Moi c'était différent. Je n'avais pas été M. Rémy, je suis toujours resté le même. Depuis lors j'ai toujours travaillé à mon *en cas*, mais disposé à y renon-

cer si les aînés venaient à changer de conduite. Je l'ai loué, prôné, vanté, en tout lieu et de toutes les façons, chez moi, sur les bancs de la Chambre, à tous les hommes politiques. J'en raffolais; c'était ma panacée universelle.

— Il est Bourbon, disais-je à ceux qui n'en voulaient pas pour cette seule raison, mais leur ressemble-t-il? a-t-il leurs mœurs, leurs goûts, leurs habitudes? Le voit-on se promener dans Paris et aux alentours, en Grand Mogol, à huit chevaux, suivi de je ne sais combien de voitures, entouré de valets, de courtisans chamarrés de plaques, de rubans, et mettant sur les dents des escadrons de cavalerie? Certainement, non. Seul, au contraire, à pied, sa femme sous le bras, son chapeau gris, comme un bourgeois de la rue Saint-Denis, son parapluie à la main quand il y a apparence de pluie. Et chez lui, c'est tout de même, jamais vous ne croiriez que vous êtes chez un prince. Voit-on des courtisans, des prêtres, des émigrés, dans son intimité? Jamais! Ses amis sont presque tous de l'opposition, Gérard, Foy, Girardin, Sébastiani, et moi; si Manuel, Lafayette et Dupont n'y vont pas, c'est qu'ils ne vont jamais chez personne. Il n'est pas rentré avec les autres dans les fourgons de l'étranger. Et pourquoi? parce qu'il n'a pas été à Gand conspirer contre son pays comme Guizot, Decaze, Bertin de Vaux et tant d'autres. Né prince, il est resté toujours républicain, tandis que tant de républicains sont devenus barons, comtes, ducs et princes. Enfin il est bon père, bon parent, bon mari et les vertus privées sont le meilleur garant des vertus publiques.

« Vous demandez un Gouvernement à bon marché? Vous l'aurez avec lui. Il a de la fortune et il trouve qu'il en a assez, car il ne veut ni domaines de la Couronne ni une forte liste civile. Le Droit divin, il l'a en horreur: ce qu'il entend c'est la souveraineté nationale. Ainsi, avec lui vous pourrez tailler, rogner la couronne comme il vous plaira: soyez sûrs qu'il en trouvera toujours les dimensions trop grandes. Le mot de Manuel, je le répétais à tous, pour leur donner bonne opinion de son caractère. Celui qu'il m'a dit à moi, je le citais aussi comme nouvelle preuve. Un jour, dans nos épanchements de tendresse, je lui disais: « Je vous aime bien, vous n'en doutez pas. Eh bien! moi, il me serait pourtant impossible de crier: *Vive le roi!* — C'est comme moi, me répondit-il; j'ai été républicain et je m'en sou-

viens toujours, les premières impressions sont les meilleures.

« Une autre fois, causant amicalement avec lui chez moi, assis tous les deux sur le même canapé, il me dit : Quand je serai roi, que ferai-je pour vous ? — Mais, je vous en prie, n'allez pas vous y tromper, ne croyez pas que ce fût sérieusement, non cela ne l'était pas, c'était par forme de conversation, pour nous amuser, sans aucune autre intention, enfin pour rire, innocemment, comme deux enfants qui font des châteaux en Espagne : Quand je serai roi, que ferai-je pour vous ?

« N'allez pas non plus vous presser de vouloir deviner ce que je lui répondis, vous pourriez vous tromper, car je pourrais vous le donner en mille. Vous croyez peut-être que je lui demandai des titres, des places, de l'argent ? Eh bien non ! des titres ? Il n'y a qu'un sot qui désire vouloir changer de nom. Des places ? J'en avais une chez moi plus belle qu'aucune de celles qu'il aurait pu m'offrir. De l'argent ? J'en ai toujours donné, je n'en ai jamais reçu, et je ne voulais pas changer d'habitude. Je lui demandai simplement de me nommer le *fou du roi*, non pour le faire rire, mais afin de lui dire toujours la vérité au risque d'être cassé aux gages.

LE QUARTIER GÉNÉRAL

La fusillade qui dura toute la nuit tint Paris assez éveillé pour que, le lendemain, chacun pût se trouver de bonne heure à son poste. Aussitôt que l'on sut le Quartier général chez moi, tout le monde accourut. Le portique toscan, les somptueux lambris, n'effrayèrent personne : pauvres et riches, militaires et bourgeois, négociants et ouvriers, tous se rendirent à mon appel, sans effort, sans commandement ; ma maison était regardée depuis longtemps comme la maison de la France, le petit croyait être chez lui, parce que je n'ai jamais oublié que je suis sorti moi-même des rangs du peuple et que, vraisemblablement, je ne l'oublierai jamais.

Et qui n'en connaissait en effet le chemin ? Les patriotes dans les mauvais jours, les militaires dans les temps des persécutions, le négociant dans ses embarras, la finance dans les tempêtes de la Bourse ! Toujours, dans tous les événements et pour toutes les opinions, secours à tous les besoins, sympathie à toutes les infortunes ! A chaque instant, des rafales d'hommes

pressés et refoulés vers ma maison ; leur poids faisait trembler la sol, leur pression semblait élargir les murailles ! Appartements, bureaux, cours et jardin, tout était plein, sans surveillance, sans gardiens, les portes toutes ouvertes, les clés à toutes lesserrures.

Ce fut, dit-on, un magnifique spectacle, et d'un grand effet moral, de voir une maison, asile de tant de richesses, objet de tant de soins et de précautions, livrée ainsi avec tant de confiance et avec le plus complet abandon. A qui ? Et dans quelles circonstances ? A une population immense, exaspérée, furieuse, sans chefs, sans gouvernement, exposée à tous les besoins, provoquée à tous les désordres. Cependant que m'a-t-on pris, qu'ai-je perdu ? Rien, absolument rien. De l'argent ? Pas une obole. Des meubles, des effets ? Aucun n'a manqué à sa place. Ah ! des vingt-cinq millions que m'a fait perdre la Gazette, si j'avais jamais à réclamer, je ne devrais pas m'adresser à des gens en veste.

Si pareille confiance n'a été jamais accordée à un peuple, jamais aussi pareille confiance n'a été accordée à un simple citoyen. Sans le vouloir, sans le savoir, tout à coup, sans élection, sans usurpation, j'étais investi de la dictature la plus complète et la plus absolue. Et cela, sans gendarmes ni licteurs ; je ne commandais point et j'étais obéi ! au dedans, une parole, un geste ; au dehors, mon nom ; une voix seule écoutée, la mienne. Et dans ces péripéties si terribles et si rapides, d'espérance et de crainte, de confiance et de terreur, pas une plainte, pas un cri, pas un moment d'hésitation ; toujours le même dévouement, les banquiers eux-mêmes s'écriant dans ma cour : « Il n'y a qu'un Laffitte au monde ! »

Dans la nuit du 28 au 29, notre situation s'était singulièrement améliorée, et la prudence força les assaillants à concentrer leurs forces. Leurs troupes refoulées sur tous les points, les citoyens avaient repris l'offensive : l'Hôtel de Ville repris, l'intérieur de Paris débarrassé, je fis enlever les cartouches en réserve dans les casernes. L'ennemi se trouvait resserré du Louvre à la place Louis XV, occupant le Carroussel, la rue de Rivoli, partie de la rue Saint-Honoré aboutissant presque chez moi par la rue de la Paix, ses avant-postes sur les boulevards au coin de la rue Chaussée-d'Antin et de la Place Vendôme. Le Louvre, seul, sans artillerie, était un

morceau fort difficile à enlever; mais l'ennemi devait y réfléchir. La retraite, plus tard, pouvait devenir douloureuse.

Si brillante que fût ma dictature, je songeais à la quitter en donnant un gouvernement à la France. Je fis donc venir M. Oudard pour savoir si je pouvais compter positivement sur Neuilly.

— M. Oudard, lui dis-je, il est temps de se décider; vous le voyez, depuis hier,

La Parque à la sourdine a diablement filé.

Déjà tout ce qui était royal est abattu : il n'y faut plus songer, et l'Empire ou la République ne tarderont pas à être proclamés si je ne proclame point un lieutenant général du royaume. « Je vous remercie », m'avez-vous dit de sa part, hier, pour l'avis que vous lui aviez donné de prendre garde aux filets de Saint-Cloud. Mais aujourd'hui les choses sont plus avancées, il me faut une réponse plus catégorique, « la couronne ou un passeport ? » Qu'il ne me remercie pas, mais qu'il choisisse.

La couronne ? Je savais qu'il ne la prendrait pas sur la tête de ses aînés; il ne l'aimait pas assez pour cela d'ailleurs, car il aurait vécu, me disait-il, sous la République, bourgeois de la rue Saint-Honoré. Mais les républicains ne l'auraient pas souffert, et le passeport aurait été fort cher, car il ne pouvait emporter ses domaines dans son portefeuille : il devait donc se décider à accepter la couronne, afin de ne pas devenir une seconde fois maître d'école.

M. Oudard revint avec un second « je vous remercie » comme la première fois; c'est ce qu'on répond, quand on est le moins du monde poli, à quelqu'un qui, lorsque vous éternuez, vous dit : « Dieu vous assiste ! » Il me semblait que je méritais mieux que cela; mais je n'en parle que pour prouver que je n'étais pas, comme le dit M. Sarrans, dans la Camarilla. Du reste, M. Dupin étant venu déjeuner chez moi, avant de se rendre à Neuilly, j'appris qu'il mettait à couvert la fortune de ses enfants, et qu'il réservait pour lui sa liste civile.

M. de Polignac avait brûlé les huit mandats d'arrêt; mais il n'y avait pas de possibilité à forcer Charles X à retirer les ordonnances; quelques moments encore, et il n'était plus temps. Voyant le péril, les royalistes prudents imaginèrent, pour retarder la catastrophe, de faire répandre le bruit que le

Roi avait mandé les ministres à Saint-Cloud, qu'ils étaient renvoyés, les ordonnances annulées, et qu'il y avait une suspension d'armes afin de négocier. Le général Exelmans fut chargé de m'en apporter la nouvelle de la part de M. Alexandre de Girardin le Grand Veneur, et l'adjudant-major M. Roux de la part de M. Périer. Mais cette ruse, bien pardonnable sans doute, n'eut pas l'effet qu'ils en espéraient, et les deux parlementaires furent mal accueillis par le peuple. Le mouchoir blanc qu'ils avaient attaché au bout de leur canne faillit leur coûter la vie. Heureusement que le général Exelmans parvint à se faire reconnaître; M. Roux fut arrêté à la première barricade au coin de la Chaussée d'Antin, et conduit chez moi, prisonnier, avec M. le comte Walsh de Serant, et un autre officier dont le nom m'a échappé; j'en suis fâché, car il était patriote.

Pour un « révolutionnaire » je ne les traitai pas trop mal. Je leur donnai le logement de mon gendre et de ma fille. A déjeuner, buvant du champagne à ma santé, M. Roux, touché de ma réception, déplorant l'esprit de parti, nous raconta cette anecdote. Avant son départ du quartier général de l'ennemi, on préparait le déguisement de deux cents hommes qui devaient m'enlever de chez moi pour me faire fusiller au pied de la colonne de la place Vendôme. C'était bien imaginé; mais les meilleures têtes, dans ce moment, étaient complètement bouleversées. Mes prisonniers partirent bientôt de chez moi déguisés avec les habits de mes domestiques, après avoir, pour leur sûreté, rasé leurs moustaches.

Tous les chefs de parti réunis chez moi, depuis cinq heures du matin, orléanistes, impériaux, républicains, dirigeaient le combat, s'occupant peu de ce qui adviendrait après la victoire. Le Louvre était attaqué, on s'attendait à le voir se rendre. Nos députés, voyant que la chance avait tourné, sortirent enfin de leur retraite. Nous vîmes arriver, un peu avant midi, messieurs Guizot, Périer, Sébastiani, Méchin, Odier, Delessert, Bertin de Vaux, Jacques Lefebvre et plusieurs autres que j'aurais mieux fait cent fois de jeter à la porte, leur présence ne pouvant servir qu'à nous entraver.

Réunis en comité dans ma bibliothèque, je leur demande de nous former en Gouvernement provisoire, en notre qualité de députés, pour prendre la direction des affaires; mais Guizot

fit passer une commission municipale à sa place lorsque Lafayette entra. Le général déclara ne pouvoir plus résister à la volonté du peuple qui lui proposait le commandement des forces publiques.

— Partez, général, s'écrièrent à la fois Bertin et Guizot, réunissez autour de vous la Garde nationale.

Avec le peuple on fait des révolutions, on les arrête avec la Garde nationale et Bertin et Guizot avaient raison.

— Aux voix! Aux voix la nomination de la Commission municipale!

Et les noms suivants sortent au premier tour de scrutin : Moi, Périer, le général Gérard, le général Lobau, Odier, de Schonen, Audry de Puyraveau et Mauguin.

Mais je ne voulais pas abandonner le Quartier général afin de diriger la politique; mon pied foulé me servit de prétexte pour ne pas me rendre à l'Hôtel de Ville. Gérard, nommé commandant en second, établit son Quartier général chez moi; M. Odier, prétextant son incapacité, donna sa démission; la Commission municipale se trouva réduite à moi, Périer, Lobau, de Schonen et Audry de Puyraveau; j'y fis ajouter Mauguin pour me remplacer, voulant tenir les députés sous ma main, et je dis à M. Odilon Barrot de les suivre en qualité de secrétaire. Ils partirent ainsi pour l'Hôtel de Ville, le général Lafayette à leur tête. La Commission municipale, que j'eus tort de mettre aux voix, ne contraria pas cependant nos projets : elle ne pouvait s'occuper que d'administration et je restai seul, chez moi, maître de diriger à mon gré la partie politique. A cet égard, les députés ne me contrariaient pas; ce n'était pas à eux, d'ailleurs, que je confiais mes secrets, tout en me servant de l'influence qu'ils avaient acquise.

Un bienfait, dit-on, n'est jamais perdu. J'ai bien des preuves qu'il ne sert qu'à faire des ingrats; mais il faut toujours le répéter, mieux vaut se tromper et que le bien se fasse. Duclos prétend qu'il ne faut jamais dire le « dernier » des hommes, mais l'avant-dernier, afin de ne décourager personne. Je ne suis pas de cet avis : Dieu me préserve de donner de pareils encouragements, cela n'est malheureusement pas nécessaire. J'avais prêté 3 à 4 000 francs à un militaire nommé Liron, que je ne connaissais pas, et qui se trouvait dans l'embarras lors de la déroute de notre armée en Italie dans l'année 1815. Son fils,

que je ne connaissais pas plus que son père, s'en souvint heureusement pour nous. Il était sous-lieutenant dans le 53^e de ligne. Parti de la caserne de Popincourt, le colonel les harangua pour les exciter à faire feu sur le peuple. Les officiers répondant qu'ils commanderaient de tirer en l'air. A cette occasion, le jeune Liron dit : « Nous ferions mieux encore si nous conduisions le régiment chez M. Laffitte. » Ce propos ne fut pas perdu pour le sergent Richemont qui se présenta chez moi avec ses armes.

— Que voulez-vous, mon brave ?

— M. Laffitte, excusez. J'ai à vous dire, que j'ai deux régiments dans ma main, et que si vous voulez me faire accompagner à la place Vendôme par les quatre gardes nationaux qui sont à votre porte, je vous les amènerai.

Le ciel me parut s'ouvrir à cette demande ; nous dépêchâmes le colonel Heymès, bien vite, vers la place Vendôme, avec Richemont et les quatre gardes nationaux ensemble, lesquels, rencontrant mon frère, il se mit à leur tête avec une douzaine de ses grenadiers. Arrivés sur les lieux, le colonel du 53^e régiment fit saisir Richemont par le collet et le retint prisonnier dans ses rangs. Mauvais augure pour la négociation, ce qui n'empêcha pas mon frère de parler avec une éloquence militaire tout entraînante. Le colonel opposa son devoir, l'honneur militaire, comme le maréchal duc de Raguse ; mais heureusement qu'il n'y eut pas deux honneurs, pas plus chez les officiers du régiment que chez moi, et leur parti fut pris bien vite. L'un d'eux, s'avancant vers mon frère avec l'assentiment bien prononcé des autres, lui dit :

— M. Laffitte, si vous voulez prendre le commandement du régiment, et vous mettre à sa tête avec vos gardes nationaux, mes camarades et moi nous sommes tout prêts à nous rendre chez monsieur votre frère.

Jugez de la réponse ! Elle ne se fit pas attendre. Le sergent Richemont s'écria :

— Monsieur Laffitte ! L'honneur d'être votre guide de gauche !

— Viens ! lui dit mon frère.

Et tout le régiment s'ébranle. Le brave colonel, voyant qu'il allait rester seul, demande à capituler.

— Le régiment, dit-il, conservera son drapeau et ses

armes, il restera neutre et jamais, dans aucun cas, il ne combattra contre ses camarades.

— Accordé, dit mon frère, je promets de reconduire le régiment où je le prends.

Le sixième était en face ; les officiers, qui avaient tout entendu, dirent :

— Monsieur Laffitte, si vous voulez venir nous reprendre, aux mêmes conditions, nous sommes disposés à vous suivre.

— Pourquoi deux voyages ? répond mon frère, suivez-nous !

— Garde à vous ! en avant ! Marche !

Et aussitôt, la musique, les tambours, la *Marseillaise* ! C'est du délire. « Vive la Ligne ! Vive Laffitte ! » On crie, on chante, on applaudit ! On applaudit partout, dans les rangs, dans la rue, aux fenêtres ; chacun comprenait l'importance de l'événement. Des myriades d'hommes, de femmes, d'enfants, accourent, se précipitent, se renversent ; les barricades, les pavés disparaissent pour laisser un libre passage, et l'avalanche, grossissant toujours, plus rapide et plus intense, vient s'abattre enfin dans ma maison. Le Dieu de Juillet en a préservé les murailles.

Le 53^e régiment remplissait la cour de l'hôtel, les citoyens étouffaient dans les appartements et le jardin, les voisins étaient montés jusque sur les toits dans les maisons environnantes. Heureusement, le 6^e fit halte au bout de ma rue, sur les boulevards.

Mon frère m'amena les colonels et quatre officiers des deux régiments dans ma bibliothèque, où je les reçus sur ma chaise longue dont je ne pouvais bouger. Le colonel du 33^e rappela les termes de la capitulation :

— Les deux régiments, dit-il, conserveront leurs drapeaux ?

— Il serait encore le nôtre, si les ordonnances ne nous avaient pas forcés à en prendre un autre.

De très vifs applaudissements suivirent ces paroles.

— Nous conserverons tous nos armes ? ajouta le colonel.

— Oui, pour vous en servir contre nos ennemis seulement.

Nouveaux applaudissements de la part de l'assemblée.

— Jamais sur nos camarades ? ajouta le colonel.

— Jamais ! Mais à votre tour, vous promettez de ne plus les tourner contre vos concitoyens, quels que soient vos ordres ?

Je ne saurais peindre l'enthousiasme frénétique que pro-

duisirent ces paroles : les cris, les applaudissements ne me permirent pas d'achever. Les braves officiers, debout, alignés, le bras tendu, comme les Horaces, allaient jurer :

— Point de serments, leur dis-je, les rois les ont déshonorés. La parole des braves !

Ils me la donnent en me serrant dans leurs bras Je ne mourrai jamais, puisqu'ils ne m'ont pas étouffé.

A cette scène toute de joie et d'attendrissement, en succéda une autre de frayeur et d'épouvante. A peine les militaires étaient sur le perron pour sortir, qu'une détonation violente se fit entendre ; on crut d'abord qu'elle allait faire tomber la maison. « Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? » On n'en sait rien ; mais n'importe, chacun explique la chose à sa manière : « On veut égorger les soldats, » crient les uns ; « On veut égorger le peuple, » crient les autres ! Autant de frayeurs, autant de versions, impossible de se faire entendre ! « Trahison ! » ce mot terrible bouleverse toutes les têtes, tout le monde a perdu la raison. On crie, on se heurte, on se renverse, le trouble augmente, le désordre s'accroît, tout le monde est effrayé et, ne sachant pas de quoi, on monte sur la terrasse, on monte sur les toits. Les portes sont trop étroites pour la foule qui se presse ; quelques-uns sautent par la fenêtre dans la rue :

Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile...

Deux honorables se trouvèrent cachés dans mes écuries, l'un dans le coffre à avoine, l'autre sous des bottes de foin. Me trouvant seul dans les appartements avec ma femme et le jeune Bailliot, je profitai de ce moment pour me faire panser ma jambe par mon neveu Laroche, riant comme des fous de voir le **gros** préfet du Nord, rouler comme un tonneau sur le gazon dans le jardin.

Cette panique ne dura pas quatre minutes. Elle prit fin, je ne sais pourquoi ; elle finit je ne sais comment. Le mot trahison a le pouvoir de déranger toutes les têtes ; alors les hommes ne le cèdent pas aux enfants. Le commandant en chef, le général Gérard, me dit en rentrant :

— A vous la palme ! Vous seriez beau par votre sang-froid sur un champ de bataille.

— Peut-être que non, lui répondis-je. Et si mon sang-froid

tenait à l'état de ma jambe qui ne me permettait pas de songer à fuir ?

On connut bientôt la cause de cette épouvante. Le 6^e régiment, qui ne pouvait entrer chez moi avec le 53^e, s'arrêta au bout de ma rue sur le boulevard, accueilli par la joie publique; le commandant, pour inspirer plus de confiance, ordonna qu'on déchargeât les armes en l'air. Le calme étant revenu, mon frère reconduisit les deux régiments dans leurs casernes aux cris répétés de « Vive la Ligne! Vive Laffitte! » Le colonel Heymès, devenu aide de camp du nouveau Roi, a cherché à attirer sur lui le service qui a été rendu à la France par mon frère. C'est la tactique des gens qui ont profité de la révolution contre ceux qui l'ont faite; mais mon frère et le capitaine Gilans y ont répondu.

Un fait plus décisif que cette défection de deux régiments, c'est la prise du Louvre qui eut lieu immédiatement après, et qui, sans doute, en a été la conséquence. Cette nouvelle Bastille devait toujours tomber; mais sans bombes, sans canons, elle pouvait se faire longtemps attendre. Voici du reste comment elle arriva.

L'armée royale, je l'ai dit, était concentrée du Louvre à la place Louis XV, par la rue de Rivoli, les Tuileries et les quais. La foule populaire s'emparait de toutes les issues à mesure qu'elles étaient abandonnées. Or, le 53^e et le 6^e régiment ayant quitté la place Vendôme, le corps d'armée de réserve se trouvant affaibli, le commandant demanda du renfort au duc de Raguse. Celui-ci crut pouvoir retirer un des deux régiments suisses qui défendaient le Louvre, et c'est ce qui le fit tomber. Les troupes n'avaient point cessé de faire un feu meurtrier de la colonnade: le peuple en était écrasé. Par suite des dispositions à prendre pour faire sortir un régiment, le feu se ralentit, les citoyens s'en aperçurent et se portèrent en avant. L'un d'eux, voyant une baie ouverte, non gardée, y monte, d'autres le suivent, et bientôt une fusillade imprévue, bien nourrie, surprend les Suisses occupés à la manœuvre de l'intérieur.

Les soldats s'étonnent, les citoyens s'encouragent, leur nombre augmente. Déjà les masses s'ébranlent; elles accourent, dépassent les grilles donnant sur la rue de Rivoli et sur les quais jusqu'au Carroussel. Une nuée de gamins le traversent,

chantant victoire avant qu'elle fût obtenue, mettant le trouble partout, ne craignant rien.

Dans ce désordre, une douzaine de braves s'introduisent aux Tuileries et plantent le drapeau tricolore sur le pavillon de l'Horloge. — Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que cela signifie? De nouvelles masses d'hommes accourent, se précipitent. Les Suisses ont peur. Pensant à leur situation, les blessures, la mort ne sont rien; mais la retraite peut devenir impossible au milieu de cette mer de combattants furieux, exaspérés contre cette troupe de mercenaires acharnés depuis trois jours à les égorger. La frayeur les gagne, la voix des chefs n'est plus entendue : Sauve qui peut!..... Le fantôme du 10 août apparaît! Ils fuient au milieu du plus grand désordre, se précipitent, entraînent avec eux cavalerie et artillerie, entraînent le maréchal Marmont lui-même jusqu'à la place Louis XV! La garde nationale fait feu à travers les grilles des Tuileries, et le peuple vainqueur place un cadavre sur le trône de Charles XI — Leçon terrible! A qui profitera-t-elle?

Les troupes royales, fatiguées, mourant de faim, ne s'arrêteront pas à la place Louis XV. Elles sortirent hors barrière et campèrent au Bois de Boulogne pour protéger Saint-Cloud.

Le combat fini, les intrigues commencent; Charles X vaincu, ses successeurs se montrent : la République, le roi de Rome, le duc d'Orléans, Henri V. En voilà plus qu'il n'en faut pour commencer la guerre civile! Mais il suffisait d'analyser la véritable force de ces différents partis pour n'en avoir pas peur. Les républicains, d'abord, étaient les plus à craindre par leur nombre et leur intelligence; on ne pouvait pas leur refuser d'avoir fait la révolution par leur courage. Si Lafayette fût resté à leur tête, ils l'auraient emporté sur les autres incontestablement; mais privés du seul chef connu, ils ne pouvaient rien; la masse des citoyens leur étant contraire, ils ne pouvaient que troubler l'État, ils n'avaient pas un nom à présenter pour le gouverner. D'accord avec Lafayette, et tous les deux en première ligne parmi les patriotes de France, je pouvais espérer de les ramener.

Le manque de chefs était aussi une cause de non-succès parmi les partisans du roi de Rome. On ne pouvait les trouver dans les hautes notabilités de l'Empire qui s'étaient perdues dans la Restauration; tous les patriotes militaires s'étaient

ralliés à moi depuis quinze années, et ce n'était ni M. Dumoulin, ni les ducs de Bassano ou de Padoue qui pouvaient rappeler les grands souvenirs de Napoléon. Les partisans d'Henri V auraient pu avoir quelque chance. Un enfant innocent n'était pas coupable des fautes de son grand-père, il pouvait convenir à tous les gens sans courage et modérés; mais il aurait fallu lutter contre les républicains et les bonapartistes. Talleyrand, Sémonville, Pasquier, MM. Guizot, Périer, Sébastiani, les banquiers et les doctrinaires à qui Henri V paraissait beaucoup convenir, ne l'auraient pas osé. Les patriotes et moi, ou moi et les patriotes, nous travaillâmes donc fort et sans relâche à faire triompher le duc d'Orléans.

LE 31 JUILLET, LA FARCE EST JOUÉE

Pendant que M. Bérard était au Palais-Royal, M. Guizot, qui dès la veille avait changé d'avis, lisait la proclamation dont j'ai parlé, à la tribune. A chaque instant ses phrases étaient applaudies, jamais l'homme de Gand ne s'était trouvé à pareille fête. A peine eut-il fini que l'on s'écria de toutes parts : « Au Palais-Royal ! au Palais-Royal ! — Veut-on une députation ? — Non ! Non ! Tous ! Tous ! Le président à notre tête ! — Mais je ne puis marcher ! — N'importe ! » Et aussitôt on accourt, on saute par-dessus les bancs, les goutteux même avaient retrouvé leurs jambes. « Que dirait le roi s'il nous voyait sans vous ? » disait M. Guizot. « Vous son ami », disait le général Sébastiani. « Il faut d'ailleurs songer à notre chemin, disait M. Delessert ; sans vous, le peuple nous jetterait peut-être des pierres, ou des trognons de choux. Venez ! Vous serez notre paratonnerre. »

Bon gré, mal gré, je les suivis.

Nous partons de la Chambre en grand cérémonial. Tambour battant, un seul, jambes avinées, quatre huissiers noirs, la chaîne au cou, me précédaient dans mon horrible chaise portée par deux forts Savoyards ; quatre-vingt-neuf députés nous suivant en costume du matin, entourés d'une foule de gamins se portant en avant, en arrière, sur les flancs, et une double haie de spectateurs muets pour couronner l'œuvre. Un jour de mardi-gras, sur le boulevard, vrai, cela n'eût pas été trop mal.

A notre arrivée au Palais-Royal, je me débarrassai des huis-

siers et du tambour, et je fis ma joyeuse entrée embellie de leur absence. Le Prince nous reçut parfaitement bien, debout, chapeau bas, placé en saillie, deux pas en avant du demi-cercle formé par deux dames d'honneur, deux aides de camp, la duchesse, sa sœur, et sa charmante famille. Mes quatre-vingt-neuf collègues n'étaient pas charmants ; mais, vieux routiers, ils formèrent l'autre demi-cercle sur-le-champ, accoutumés qu'ils étaient à cette manœuvre.

Le Prince et moi nous étions seuls en dedans, en face l'un de l'autre, et tout le monde s'attendant à ouïr des merveilles, chacun ouvrait les yeux et les oreilles.

Le Prince a une bonne figure, vous savez. Moi aussi, il faut que je vous le dise, car toutes mes lithographies ne me ressemblent pas. Il me regarda tendrement, et moi aussi ; mais sérieusement, et pas en riant comme deux augures qui vont jouer la comédie. J'allais parler. Mais, ô vanité des vanités ! Et quelle perte pour l'histoire ! Embarrassé de ma béquille, de mon chapeau rond et de ma proclamation, maladroit et me tenant à peine sur mon pied foulé, je laisse tomber mon papier et là périt mon éloquence ! César en pareil cas eût embrassé la terre pour se sauver ; mais le Prince, aussi adroit et plus poli, se baisse pour le ramasser, et nous trouvant l'un plus près de l'autre par cette courtoisie, je puis lui dire, en forme d'aparté, mais de manière à être entendu de tous :

— Ne regardez pas à ma jambe : deux pantoufles, un bas et point de souliers. Dieux ! si la *Quotidienne* voyait ! Elle dirait que nous allons faire un roi sans-culotte. Mais jetez les yeux plus haut, à mon bras, c'est la couronne. M. Delessert me disait en chemin que je n'avais jamais signé une aussi belle lettre de change.

Et aussitôt, deux pas en arrière et prenant un autre ton, je dis : « Monseigneur ! » Et tout d'un trait je termine ma harangue.

L'aparté, aujourd'hui, vous paraît insolent ? Ce jour-là on le trouva charmant. Roi, reine, princes et princesses, tout le monde m'en fit compliment. Avec Napoléon je ne l'aurais pas risqué de même.

La réponse du Prince se fit un peu attendre. Non qu'il la cherchât, car, vous le savez, les paroles coulent chez lui de source ; mais il ne pouvait contenir son émotion. Il veut

parler ; mais son cœur est douillet, il s'attendrit facilement comme moi ; ses larmes vont couler, ses lèvres tremblent. Il me regarde, l'explosion allait le gagner, il prend bravement son parti.

Au diable le cérémonial ! Le roi s'efface, l'ami triomphe, et nous voilà dans les bras l'un de l'autre.

Heureux les princes qui ont de ces élans ! C'est bon pour la morale, c'est encore un bon moyen de gouvernement et qui ne coûte pas cher aux contribuables. Voyez partout, sur les boulevards, aux Français, à l'Opéra. Que deux hommes s'embrassent ! des femmes, non, je ne sais pourquoi, et aussitôt la sympathie devient générale. Prenez qui vous voudrez, paysans, militaires ou bourgeois, n'importe ! L'effet sera toujours le même. Que l'étreinte soit vive ! Ce sont des cris, des trépignements, des transports ! Que l'on redouble ! Malheur au directeur ; le lendemain il faut étayer la salle.

Ma part faite, je vais m'asseoir dans un coin, ne pouvant me supporter sur ma jambe... A d'autres les poignées de mains et les embrassements ; on ne doit pas être insatiable. Il en donna tant et tant que, dans le nombre, un baiser fut s'égarer à côté du long nez de M. Jacques Lefebvre qui en fut fort content. Hier, j'étais un révolutionnaire parce que je voulais le duc d'Orléans ; aujourd'hui, c'est différent ! On est innocent, le lendemain, du crime de la veille.

Dans les appartements donc, jusque-là, tout se passait fort bien ; on pleurait, on riait en même temps, chacun était satisfait de son lot ; mais en dehors on n'y prenait point de part, et toute comédie a besoin d'un parterre. Comment le réveiller ? On s'avisa que l'on entendait ce que l'on désirait si vivement entendre. Le Prince est admirablement bien servi par ses aides de camp. « Vive le duc d'Orléans ! — Qu'est-ce que c'est ? — Ce n'est rien. — Si ! si ! écoutons ! écoutons ! écoutons ! — Vive le duc d'Orléans ! — Plus de doute ! C'est charmant ! »

Et tout le monde se précipite vers les fenêtres. Cette provocation produisit son effet. La foule accourt, se précipite, criant à qui mieux mieux : « Vive le duc d'Orléans ! » C'étaient les moutons de Panurge. Ce cri répété du dehors et du dedans ranime à l'instant l'enthousiasme. On court, on se heurte, on se renverse en se portant de la fenêtre au Prince et du Prince aux fenêtres. Tout à coup, au milieu du tumulte, on entend

ce cri : « Où est-il ? Où est-il ? » — Qui ? — C'était moi. — « Eh ! venez donc ! le Prince vous cherche. » Ma jambe a beau me retenir, n'importe ! On m'entraîne malgré moi : « Le voilà ! le voilà ! l'auteur ! l'auteur ! » comme au théâtre. Rendu auprès du Prince, il me saisit avec transport par la main et m'entraîna vers le balcon. Était-ce pour moi ? ou bien, comme M. Delessert, devais-je lui servir de paratonnerre ? N'importe, et malgré la vanité qui aurait dû m'étouffer, à deux pas du balcon, je retirai ma main. Il y parut seul, et John Bull fit merveille. La récidive plaît dans certains cas, surtout après l'épreuve des tendresses du taureau populaire. Il rentra pour se présenter de nouveau avec moi. S'il était convenable que le filleul parût d'abord sans le parrain, nul inconvénient qu'après ils se montrassent ensemble. Il me saisit donc encore par la main, je parus avec lui sur le balcon, et l'œuvre et l'ouvrier n'eurent pas à se plaindre.

Tel mime pour l'éloquence vaut au moins Cicéron, et le public avait affaire ici à un talent du premier ordre. Le bras tendu, la main sur le cœur, disaient à tous : « Je la tiendrai de vous ! » Et puis son doux regard et son bras passé dans le mien, disaient encore clairement : « Et ce sera pour lui ! » Aussi reçûmes-nous des applaudissements, à faire tomber des nues. La scène tout entière fut jouée admirablement, toute de verve et d'entraînement ; enfin le succès fut complet, sans intrigue, sans cabale, et sans qu'un seul billet fût donné à la porte. Chacun se retira content, auteur, acteurs, le public, et surtout le bénéficiaire.

Un premier succès conduit à un second. Nous n'avions fait que la moitié du chemin, il nous fallait encore pouvoir traverser jusqu'à l'Hôtel de Ville. Si la proclamation eût été connue des républicains comme du Palais-Royal, il y aurait eu un peu de danger ; mais ils ne connaissaient que la délibération de la veille, et il était probable qu'ils nous avaient préparé quelques embarras sur la route. C'était pourtant la question de *To be, or not to be*, et nous devions la décider. Nous le savions :

La pièce était vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris ;

n'importe ! Il fallut se mettre en route et faire contre fortune

bon cœur. Nous partîmes du Palais-Royal à peu près avec le même cérémonial : un prince et un cheval de plus, un tambour et quatre huissiers de moins, en deux mots voilà la différence. Au reste, ni courtisans, ni gendarmes, ni valets ; rien de royal, c'était de la bonne et pure démocratie : à notre sortie du Palais-Royal, l'écho répétait encore : « Vive le duc d'Orléans ! » Et ce cri retentit encore sur la place du Carrousel. « Entendez-vous, lui disais-je ? Cela va bien. » Lui, à son tour, lorsque les cris, plus rares, de « Vive Laffitte » se répétaient par-ci, par-là : « Entendez-vous, me disait-il ? Cela ne va pas mal », et nous nous amusions ainsi comme des enfants. O mon Dieu ! si j'avais pu entendre un seul Vive Méchin, que j'aurais été content ! Mais malgré qu'il se trompait de l'homme du cheval à l'homme de la chaise, et de l'homme de la chaise à l'homme du cheval, peine perdue ! Il n'y avait pas moyen. Du temps où il était préfet, cela se passait autrement. Je le crois, car il administrait fort bien ; mais jamais il n'a montré pourtant une habileté pareille à celle de Louis-Philippe.

Il faisait horriblement chaud le 31 juillet, et les 89 députés, la plupart vieux, marchant à pied, ne pouvaient supporter la pesanteur de l'atmosphère. Mes deux Savoyards en souffraient beaucoup aussi ; de sorte que l'homme du cheval laissait souvent en arrière l'homme de la chaise. Mais, poli qu'il était, il attendait, chaque fois qu'il s'en apercevait, de la manière la plus gracieuse ; et cette attention, remarquée par un peuple intelligent, valait de nouveaux applaudissements à l'homme du cheval comme à l'homme de la chaise. Du Carrousel jusqu'au Pont-Neuf, les choses allaient donc encore assez bien ; mais sur les quais après le Pont-Neuf, parut s'éteindre tout à fait l'enthousiasme. Honneur à lui pour les soins qu'il prenait afin de le ranimer ! Quelques jolies paroles qu'il m'adressait, et qui étaient bien entendues de ceux à qui elles étaient destinées, dissipèrent par-ci par-là la mauvaise humeur, et nous conduisirent tant bien que mal à la Place de Grève.

Nous avions fait tout ce que nous pouvions, Lafayette et moi, pour protéger son départ et son arrivée : mais nous ne pouvions nous appuyer ni sur les fusils, ni sur les canons, notre force était toute morale. Celle qui nous attendait à l'Hôtel de Ville était plus brutale. Là était le rendez-vous des napoléonistes et des républicains, les plus vaillants combat-

tants de Juillet, gens que l'on a fusillés et mitraillés, et avec lesquels il était si facile de s'entendre. Nous fûmes reçus par un cri de réprobation universel : « Vive la République ! Vive Napoléon ! A bas les Bourbons ! A bas les Bourbons ! » Moi qui connaissais le résultat de l'entrevue du matin au Palais-Royal, et la menace à la Commission municipale du parti de M. Hubert, je vous demande si je devais être tranquille. Marchant tous sur un feu rouge, personne n'eut l'air de s'en apercevoir ; tous, le Prince surtout, firent bonne contenance. Calme et digne, il traversa la place courageusement, sans la moindre émotion, aux cris trop souvent répétés de : « A bas le duc d'Orléans ! » Il avait raison, suivant moi, d'abord puisqu'il n'était pas encore roi, et que dans tous les cas les opinions sont libres. On a bien dit qu'il avait été couché en joue par un fusil ennemi : mais je ne le crois pas, parce que l'on aurait pu tuer en même temps quelques députés inoffensifs, et particulièrement moi, dont la chaise touchait au cheval du Prince.

Arrivés enfin au perron de l'Hôtel de Ville, il descendit de cheval lestement, mais sans trop d'empressement pour m'aider à sortir de ma chaise. Il me rendit avec bonté le même service que venait de lui rendre Bérard. Je lui dis en riant :

Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle.

Il me prit alors gaiment par mon bras gauche et nous montâmes ensemble par le grand escalier de l'Hôtel de Ville. Nous rencontrâmes bientôt le général Lafayette qui, apprenant son arrivée, venait au-devant de lui. Il le prit aussi par son bras droit, et c'est ainsi que cette trinité politique fit son entrée glorieuse dans la grande chambre de l'Hôtel de Ville où une foule immense de peuple nous attendait. La béquille du général Lafayette et celle sur laquelle je me soutenais, rappelèrent un vieux souvenir dans mon esprit. Il me prend fantaisie de vous le raconter, d'autant plus qu'il aura dans l'avenir une réalité bien malheureuse.

Louis XVIII était roi comme le duc d'Orléans allait le devenir. Je n'étais pas son ami ; mais il aimait à me consulter, il m'envoyait de temps en temps M. de la Chatre afin qu'il n'y eût rien d'écrit sur nos relations. Il ne voulait pas de commentaires : une image, une seule figure lui suffisait, il connaissait la tournure

de l'esprit des gens de mon pays et ne voulait pas me donner de la peine. Ces consultations avaient quelque chose de singulier; mais que sait-on? Peut-être pensait-il : mieux vaut un sage ennemi. Je ne le sais pas; dans tous les cas, il rendait justice à ma franchise. Un jour, il me fit demander si je trouvais que son gouvernement prit racine?

— Non, M. de la Chatre, lui répondis-je. Dites-lui qu'il s'appuie sur deux béquilles, le clergé et la noblesse, et que ses pieds ne touchent pas la terre. Qu'il les repousse toutes les deux au loin, qu'il appuie fermement le pied sur le sol! alors il prendra racine.

La figure était juste, peut-être trop, car il fit semblant de ne pas la comprendre; il répondit à M. de la Chatre, lui donnant un sens auquel je ne pouvais penser : « M. Laffitte sait bien que je n'ai pas de jambes! » Il conserva donc ses deux béquilles et les passa vermoulues à Charles X. Lui ont-elles profité? Vous le voyez. Et si donc, me disais-je en montant le grand escalier, si le duc d'Orléans, qui est aussi fin que Louis XVIII, allait faire le contraire de ce qu'il a fait, si lorsqu'il serait bien établi, il allait jeter ses deux béquilles, Jacques Laffitte et le général Lafayette, par les fenêtres, que deviendrait-il et que deviendrions-nous? Cela me paraissait difficile à deviner. Vraisemblablement il n'irait pas se reposer à Saint-Denis et nous serions forcés de faire une épreuve nouvelle.

Je m'attendais au moins à trois discours d'apparat qui me semblaient inévitables : l'un par le préfet, l'autre par le général Lafayette commandant la force publique, le troisième par la Commission municipale chargée du gouvernement provisoire. A mon grand étonnement, personne ne parla! M. Delaborde n'osa pas dire qu'il n'était préfet que de sa façon, la Commission municipale ne voulait pas des Bourbons, M. Lafayette voulait sans doute des garanties avant de se livrer. Ici, je ne sais rien de leurs motifs, je ne puis en parler que par conjectures. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y eut un moment de trouble et de confusion; rien d'officiel, tout se passait en conversations particulières. Cependant, pour ne pas laisser avorter ainsi mon entreprise, je fis signe aux quatre-vingt-neuf députés de se réunir autour de moi; je comptais lire une seconde fois la proclamation de la Chambre dont j'attendais le meilleur effet, et le Prince déclarant ensuite

qu'il acceptait les conditions auxquelles on le ferait roi, l'affaire se trouverait ainsi terminée. Aussitôt : « chut ! chut ! » et le grand rond se forma pour m'écouter ; on voyait que j'allais prendre la parole.

Déjà le duc d'Orléans et moi, seuls au milieu du cercle, je me proposais de parler. La proclamation en main, le bras levé, je tousse, c'est le « garde à vous » de l'orateur, il se fait le plus grand silence. Enfin j'allais commencer quand M. Viennet... Connaissez-vous M. Viennet ? C'est un fort galant homme et d'un heureux caractère ;

Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque faible on paya le tribut.

Lesien n'est pas assurément de vouloir rimer malgré Minerve : si je le pensais, je serais démenti par vingt-cinq tragédies, prêtes à être jouées aux Français, toutes pleines de verve ; mais le champ des faiblesses est vaste, et je ne sais quel vertige le prit ; placé derrière moi, il s'élance, m'enlève le papier de la main, et sans me donner le temps de dire gare, il s'écrie : — Laissez, dit-il, j'ai une voix superbe !

Là ! ne faut-il pas avoir du malheur ? M. Viennet, toujours si modeste, aller se mettre dans l'esprit qu'il a une voix superbe ? Je lui en voudrais un mal de mort si je n'étais pas peu rancuneux comme lui, car enfin les conséquences de son procédé seront pour moi affreuses. Le Prince, charmé de cette scène de l'Hôtel de Ville, voudra en faire le tableau pour le Palais-Royal, les Tuileries ou Versailles, afin d'en perpétuer le souvenir jusqu'à la postérité la plus reculée. J'y aurais figuré en pied. Sur le premier plan, en face de lui, nous faisant les yeux doux, c'était une fort bonne occasion pour moi, qui ne me suis jamais fait peindre. Mais M. Viennet ayant lu pour moi, je ne pourrai pas poser pour lui, et nos arrière-neveux contempleront sa face, et non pas la mienne. Lui, qui a tant de places retenues à l'immortalité, m'aller priver de ce petit coin que le hasard seul m'avait donné ! Il n'y a pas pensé, j'en suis sûr ; mais ce n'en est pas moins un acte de cruauté et de barbarie, car me voilà condamné à mourir tout entier, personne ne saura si je suis le fondateur de la nouvelle dynastie ! La lecture de la proclamation terminée, la salle retentit de bruyants transports. Le *Constitutionnel*, qui en rendit compte sans l'avoir

vu, dit que M. Viennet s'était livré à une improvisation entraînante de chaleur et de verve. L'improvisation ne le fatigua pas trop cependant, car, vous venez de le voir, tout se borna à une simple lecture.

Le Prince répondit convenablement ; mais dans les réunions les mieux choisies, il s'introduit toujours quelque trouble-fête. A ces mots de la proclamation : « Il respectera nos droits, car il tiendra de nous les siens », le général Dubourg, qui s'était fort bien battu pendant les trois jours, et qui ne croyait pas que le duc d'Orléans profiterait de la victoire, lui dit avec humeur :

— Si vous l'oubliez, nous vous le rappellerons.

Sauf l'humeur, moi je trouvais le reste très naturel. Si non, non ! disent les Aragonais, et ils ont raison, nous venions de le prouver : les rois ne sont pas tout et les peuples sont quelque chose. Serions-nous cependant un peuple de valets, comme nous en accuse le vigneron Paul-Louis Courier ? Je ne sais pas, mais cette observation, malgré sa brusquerie, était une chose de devoir ; elle produisit néanmoins un grand trouble dans l'assemblée. Le Prince, charmé de ses dispositions, et habile à en profiter, lui répondit :

— Je ne sais, monsieur, de quel droit vous me parlez ainsi. Vos conseils, je ne les réclame point, vos menaces, je ne les crains pas, ma conduite prouve qu'elles sont déplacées. Ce que je promets, je le tiens ; ce que j'ai fait répond de ce que j'ai à faire.

Cette susceptibilité du Prince, en même temps ce courage et cette fermeté, eurent le meilleur effet dans l'assemblée. Chacun s'empressa auprès de lui, et de lui dire les choses les plus flatteuses. On parla beaucoup de 1789, de Jemmapes et de Valmy, du maître d'école de l'émigration, du drapeau tricolore affiché dans tous les temps au Palais-Royal, enfin on en dit tant que le général Dubourg fut enchanté de se perdre dans la foule.

Quand le calme fut revenu, le général Lafayette s'approcha à son tour du prince :

— Monseigneur, lui dit-il, Prince, ou Votre Altesse royale, je ne sais trop lequel, savez-vous que je suis républicain ?

— Parbleu ! et moi donc ! répondit le prince.

Ni l'un, ni l'autre ne l'étaient. Singuliers républicains, en effet ! Le prince était là pour accepter la couronne qu'on lui

donnait; le général m'avait promis de l'aider à la prendre. Quoi qu'il en soit, les choses avaient l'air de se bien passer au dedans, mais les dispositions manifestées au dehors donnaient des inquiétudes pour la sortie. Les cris « Vive la République ! à bas le duc d'Orléans ! » allant toujours.

Tout à coup, ne sais comment, surgit un grand drapeau tricolore et nos deux républicains se prosternent comme deux Napolitains devant une Madone. Ils font mieux, ils s'en emparent et se dirigent vers les fenêtres pour saluer le peuple. Le général salue le premier et passe ensuite le drapeau au prince qui fait comme lui. Ce concert parut singulier. On semblait se demander si le général avait rendu le prince républicain, ou bien le prince avait-il ramené le général à la monarchie ? Il fallait cependant en finir. Le général agite le drapeau et le peuple s'écrie : « Vive Lafayette ! » Le prince l'agite à son tour et le peuple ne répond rien. Ils s'en emparent à la fois, l'agitent vivement en même temps et le peuple s'ébranle. Ils frappent le dernier coup, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Aussi partout les cris : « Vive le duc d'Orléans ! Vive Lafayette ! » Si vous m'en croyez, vous tirerez le rideau, la farce est jouée !

JACQUES LAFFITTE.

LA GÉNÉRATION PRÉSENTE

AUX ÉTATS-UNIS ⁽¹⁾

Quand on se propose de définir l'état d'esprit de la jeunesse américaine, on rencontre une première difficulté, celle même de généraliser. On a dit des États-Unis qu'ils sont le « creuset » où se fondent les nations. C'est un creuset qui n'a pas encore réussi à fusionner toutes les races que le hasard y a jetées. Les Noirs, les Jaunes, les milliers et les milliers d'immigrants venus d'Europe, surtout de l'Europe centrale et sud-orientale, continuent de former sur le sol des États-Unis des masses compactes, peu pénétrées par les idées proprement américaines et mal adaptées aux mœurs du pays.

A la difficulté résultant du manque d'unité ethnique s'en ajoute une autre. Les États-Unis sont le grand pays le moins centralisé qu'il y ait dans le monde entier. Nous n'avons ni système d'enseignement national, ni service militaire obligatoire, ni presse nationale, ni Église officielle. Dans la politique, dans l'administration, dans toutes les formes de la vie publique ou privée domine le point de vue régional. D'où l'impossibilité d'envisager successivement un certain nombre de grands domaines où se ferait jour une conception commune.

Il reste qu'on peut étudier diverses influences qui, nées des circonstances en ces dernières années, agissent sur notre jeunesse : celles des idées politiques, de l'enseignement, de la presse quotidienne ou périodique, de la religion, l'action de la

(1) Voir, dans la *Revue*, la *Génération présente en Angleterre* par M. Cloudesley Brereton, 15 août 1927, et la *Génération présente en Italie* par M. Ugo Ojetti, 1^{er} juillet 1929.

famille et la répercussion de certains changements sociaux.

Tout d'abord une question se pose : est-il possible de définir d'un mot le jeune Américain ? « Le Français, a dit M. Brereton dans une conférence faite devant le Comité national d'études en décembre 1927, est avant tout un artiste ; l'Anglais est au fond un sportsman-gentleman. » Que valent ces deux définitions ? Ce qui est certain, c'est que ni l'une ni l'autre ne s'applique à l'Américain. Descendant des pionniers anglais et français qui, jadis, se lancèrent audacieusement à travers un pays inculte et inconnu, et, en moins de cent ans, le transformèrent en un pays riche et peuplé, l'Américain a été, une fois pour toutes, marqué par cette hérédité. Il est demeuré un pionnier. Quels sont les traits qui caractérisent le pionnier ? L'amour du risque, l'audace, puis une certaine insouciance à l'égard des conséquences des actes les plus hardis, le besoin de créer du nouveau, un dédain pour le déjà construit, un manque de respect pour le passé, surtout si ce passé gêne l'activité présente. L'Américain, en général, ne permet pas au passé de troubler son esprit. Il ne le dédaigne pas : il l'ignore.

Ajoutons, pour l'achever de peindre, cette conviction que la vie est à ses yeux quelque chose d'essentiellement changeant, mobile, instable. Pour l'Américain, la société n'apparaît pas sous la forme d'une hiérarchie solidement établie sur des bases de tout repos : elle est en mouvement : c'est une carrière où l'on peut progresser et se pousser aux premiers rangs, ou, au contraire, rester en route et même rétrograder. Il ne reconnaît de hiérarchie ni dans la famille, ni dans l'enseignement, ni dans les affaires, ni même dans l'Église.

Cette ardeur à courir des risques et à créer du nouveau, cette croyance à la souplesse essentielle des conditions de l'existence s'accompagnent chez l'Américain d'une imperturbable confiance en soi-même : il se croit capable de se tirer d'affaire en toutes circonstances. Le fameux aphorisme du philosophe flamand Geulinx, *Quod nescio, nihil facio*, n'aura jamais beaucoup de partisans parmi les jeunes Américains d'aujourd'hui. Ils aiment mieux agir, quitte à justifier plus tard leurs actes. L'Américain est poussé par sa nature et par son éducation à faire plus qu'il ne sait ; comme l'a dit M. Paul Bourget, « sa volonté dépasse ses idées ».

Une telle nature, portée à agir sans prévoir clairement où

on aboutira, est, par définition, optimiste. L'Américain est l'optimiste par excellence. Il n'envisage jamais la possibilité d'un échec complet. S'il perd sa fortune, il se prépare à en gagner une autre; si son Dieu lui fait défaut, il se fait une nouvelle religion avec un nouveau Dieu. Étant donnée une telle orientation d'esprit, est-il étonnant que le pragmatisme soit la philosophie qui lui convienne le mieux? Pour beaucoup de mes compatriotes, le titre du petit essai de William James, *la Volonté de croire*, résume toute la philosophie américaine.

L'INFLUENCE POLITIQUE

Si l'on nous demande quelle influence les idées politiques ont sur notre jeunesse, beaucoup d'entre nous n'hésiteront pas à répondre que ces idées sont trop imprécises pour exercer une action quelconque; ni l'un ni l'autre des deux grands partis n'a d'ailleurs créé d'organisations destinées à enrégimenter les jeunes gens. Ils nieront surtout qu'il y ait eu chez nous rien qui ressemble à ce qu'on appelle ailleurs le « nationalisme » et que la jeunesse en ait été imprégnée. « Qu'avons-nous chez nous, demanderont-ils, qui corresponde au fascisme italien ou au nationalisme des junkers d'Allemagne? »

Et ils auront raison, à prendre le mot à la lettre. Il n'en pas moins vrai qu'on peut discerner aux États-Unis, depuis la guerre, un mouvement tendant à protéger et rendre plus actif dans la nation l'élément purement américain. Si ce courant n'a pas eu d'influence très accentuée sur l'opinion publique, il a été assez fort pour entraîner une partie de la jeunesse.

N'avait-on pas eu à constater, en 1917, au cours de la mobilisation, que sur quatre millions et demi de jeunes gens appelés à l'armée, environ 12 pour 100 comprenaient mal ou ne comprenaient pas du tout la langue anglaise? Grandes avaient été les difficultés pour instruire et utiliser ces recrues. Ainsi était apparue la nécessité d'américaniser plus complètement les éléments hétérogènes de la population. Le programme de ces défenseurs de l'américanisme pur comprenait : 1^o la restriction de l'immigration; 2^o un enseignement de caractère assimilateur donné aux enfants par les écoles, aux jeunes gens par l'intermédiaire de l'armée et de la flotte, et au moyen de cours spéciaux pour adultes dont les auditeurs seraient spécia-

lement instruits de l'histoire des institutions américaines et des principes de la vie civique aux États-Unis. Les diverses sociétés patriotiques, les *Sons of the American Revolution*, les *Colonial Dames*, etc., soutinrent cette propagande en faveur de l'américanisation : très populaire durant les trois ou quatre années qui suivirent la guerre, elle a laissé des traces visibles dans les programmes d'enseignement.

A ce mouvement qui est bien, malgré tout, une sorte de nationalisme, se rattache l'action du Ku-Klux-Klan. Depuis longtemps une révolte contre la soi-disant supériorité des traditions anglo-saxonnes se préparait parmi les millions d'immigrants qui ont apporté aux États-Unis d'autres conceptions, un autre idéal et qui, maintenant parvenus à la richesse et à l'importance sociale, veulent faire prévaloir leur influence. Pour enrayer les progrès de cette sorte d'insurrection morale, une très ancienne et très curieuse association secrète, le Ku-Klux-Klan, a repris vie et force, surtout dans les États du sud et du sud-ouest. Fondé après l'affranchissement des nègres en 1863, le Ku-Klux-Klan avait pour objet de les empêcher, par la terreur et les menaces, d'acquérir la suprématie politique. Depuis sa résurrection comme autrefois, le Ku-Klux-Klan a toujours agi en dehors de la loi et des tribunaux réguliers. Ses membres ont essayé de créer un État dans l'État et de s'imposer aux administrateurs, juges, législateurs, ainsi qu'à la police.

Selon les différentes régions où il a opéré, le Ku-Klux-Klan, hostile aux nouveaux éléments qui menaçaient la domination de l'ancienne population d'origine anglo-saxonne, s'est montré anti-catholique, anti-nègre, anti-sémite, anti-radical, anti-communiste, etc... Il a dominé depuis la guerre la politique de plusieurs États et troublé deux élections présidentielles. Née dans le sud des États-Unis, cette association secrète a étendu son action jusqu'à l'Illinois et à l'Indiana. En 1924, il semblait, à un certain moment, que l'un ou l'autre des deux grands partis politiques, — parti républicain et parti démocrate, — serait amené à épouser la cause du Ku-Klux-Klan. Heureusement, la sagesse a prévalu et les deux partis ont également décidé d'ignorer la redoutable société. Le Ku-Klux-Klan, c'est le fascisme américain, fascisme bien limité, puisque, privé de vues sur la politique extérieure et sur la politique éco-

nomique, il s'est limité à un terrorisme puritain, à une persécution religieuse et sociale. C'est seulement dans quelques États qu'il a pu s'emparer du pouvoir. Il semble maintenant être en décroissance, non malheureusement sans avoir empoisonné nombre de jeunes gens d'idées d'intolérance et de dédain pour la loi, non sans leur avoir inspiré une sorte de foi mystique dans la supériorité des anglo-saxons protestants.

Une question où le nationalisme américain s'est bruyamment manifesté est celle des manuels scolaires, surtout des manuels d'histoire et d'économie politique. On leur reprochait d'être conçus dans un esprit trop scientifique et trop objectif. Il y a quelques années, le contrôleur général des finances de la ville de New-York a tenté de rayer de la liste des livres scolaires un certain nombre de manuels d'histoire des États-Unis jugés trop favorables à l'Angleterre et pas assez élogieux envers les héros nationaux. Le maire de Chicago a suivi l'exemple de la municipalité de New-York. Le *Chicago Tribune* de Paris, du 17 janvier 1928, donnait cette information : « M. Lewis Coath, président du Conseil de direction des écoles de Chicago, est en pourparlers avec plusieurs maisons d'édition de New-York, afin de faire publier une série de manuels indemnes de toute calomnie et de toute appréciation dénigrante à l'égard des grands patriotes de la Révolution américaine. » Ainsi, par un singulier paradoxe, dans les deux grandes villes les plus cosmopolites de l'Union, on donne maintenant un enseignement de l'histoire américaine inspiré par des préjugés désuets où se mêlent la haine de l'Angleterre, répandue aux États-Unis par les Irlandais et par la presse Hearst, et le culte presque mystique des héros nationaux.

Inutile de dire que cette attitude du maire de Chicago et du contrôleur général de la ville de New-York est condamnée par tous les dirigeants de l'enseignement et par la grande majorité des politiciens avisés. Cependant il est à craindre que cet état d'esprit ne s'étende à d'autres villes et à d'autres États. Rien de contagieux comme l'exemple. On l'a vu à propos d'une autre espèce de manuels scolaires, ceux qui traitent d'une façon scientifique du problème de la Genèse et de l'évolution. Cinq États du sud ont interdit l'usage de tels manuels comme contraire à la religion et, dans d'autres États, le Parlement a été saisi de l'affaire.

Autre domaine où l'on surprend des tendances nationalistes : celui des relations intellectuelles entre les États-Unis et les autres nations. Depuis longtemps l'agriculture, l'industrie, le commerce américains pouvaient se vanter d'être absolument indépendants vis-à-vis de l'étranger : dans ces différents domaines notre activité produisait tout ce qui nous était nécessaire et nous étions même exportateurs. Mais en matière de finances et d'idées, nous restions tributaires de l'Europe. Depuis la guerre, on va à New-York chercher des dollars : n'y viendra-t-on pas bientôt chercher des idées ? L'Américain veut être grand exportateur d'idées. Il se sait maître du marché mondial des films cinématographiques ; c'est un premier point ; il estime qu'il y a aussi un art américain, une littérature américaine, une science américaine, des méthodes pédagogiques américaines et il est prêt à les exporter. C'est là une forme de nationalisme, sans doute un peu naïve, mais qui a cependant du bon et à laquelle on ne peut blâmer la jeunesse de se rallier.

Il nous reste à signaler une dernière forme de nationalisme. Depuis les élections présidentielles de novembre 1920, les États-Unis, dans leur politique extérieure, tendent de plus en plus à se replier sur eux-mêmes. La politique du parti républicain, comme celle du parti démocrate, est une politique d'isolement à l'égard de l'Europe. La récente adoption d'un tarif douanier élevant dans de très fortes proportions les droits qui frappent les marchandises importées de l'étranger, n'en est-elle pas une preuve ? Délaissant l'Europe, les États-Unis ne s'intéressent qu'aux deux Amériques : afin, disent leurs ennemis, d'assurer leur hégémonie sur l'ensemble du continent américain ; afin, déclarent leurs amis, d'établir une étroite solidarité entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. La jeunesse de 1918 était nourrie d'idées plus généreuses et souhaitait, après comme pendant la guerre, une coopération avec les nations d'Europe, alliées et amies. La Société des nations apparaissait comme l'instrument même de cette coopération. Certes il y a encore chez nous des fervents de la Société des nations. Mais la jeunesse sent que les idées de coopération avec le vieux monde ne sont plus à la mode parmi les gens d'affaires.

LE RÔLE DE L'ENSEIGNEMENT

Un principe domine tout l'enseignement aux États-Unis : celui de l'École unique et absolument gratuite. Jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, l'enfant suit les cours de l'enseignement primaire ; l'enseignement secondaire donné dans les *High Schools* le prend exactement au point où le laisse le primaire ; enfin l'enseignement supérieur des Universités couronne l'édifice. Non seulement l'enseignement est gratuit, mais le sont encore, le plus souvent, les livres scolaires et les diverses fournitures : papier, plumes, etc... Aussi en coûte-t-il aux contribuables des sommes fantastiques. Par exemple, dans la petite ville que j'habite, ville de 30 000 habitants, le budget de l'enseignement absorbe 40 pour 100 du total des impôts municipaux. Le luxe des nouvelles écoles publiques est prohibitif de toute concurrence de la part de l'enseignement privé et attire même les enfants de la haute bourgeoisie (1). L'enseignement y est mixte, mêlant jeunes garçons et jeunes filles, et rigoureusement démocratique : on voit côte à côte, sur les mêmes bancs, le fils d'une femme de ménage et celui d'un banquier.

Aux divers échelons, les programmes sont de plus en plus modernes. Dans la lutte entre les anciens et les modernes, ce sont les modernes qui l'ont emporté. Le grec a presque complètement disparu. Le latin n'est plus guère étudié que dans les Facultés des lettres, au même titre que l'hébreu. Le résultat ne s'est d'ailleurs pas fait attendre. Dès maintenant, la disparition de la culture classique se manifeste nettement par l'impropriété et l'inexactitude dans l'expression, le manque d'élégance chez les nouveaux écrivains. Au contraire, les sciences politiques, économiques et sociales ont pris une très large place dans les programmes à l'usage des élèves de quatorze à dix-huit ans.

La direction des écoles est encore entre les mains des hommes, mais l'enseignement proprement dit est donné presque

(1) Je parle ici surtout du centre et de l'ouest des États-Unis. Ce que je dis serait peut-être moins exact pour les grandes villes, voisines des côtes de l'Atlantique. L'influence de l'école publique n'est pas la même dans l'Est et dans l'Ouest.

exclusivement par des professeurs femmes. Ce sont des femmes qui enseignent à des jeunes gens de dix-sept ou dix-huit ans. On a beaucoup discuté sur cette prépondérance féminine dans les divers établissements d'instruction aux États-Unis. Que vaut-elle pour la formation de l'intelligence et pour celle du caractère? Et les critiques n'ont pas manqué. La vérité est qu'on se trouve ici en face d'un cas de force majeure : la difficulté presque insurmontable de recruter un personnel masculin. Les traitements, les possibilités d'avancement sont, au regard des Américains, si médiocres dans l'enseignement, que les jeunes gens aiment mieux se tourner vers les affaires.

L'École unique, gratuite et mixte, présente certains avantages. Depuis soixante ans, elle a servi à assimiler des enfants de toute origine ethnique et de toute condition ; elle a contribué à contrebalancer les inégalités sociales et, peut-être, à atténuer la lutte des classes. Elle a aussi de graves inconvénients. Son plus grand défaut jusqu'ici a été son impuissance à constituer une élite intellectuelle, des esprits critiques et inventeurs, pourvus à la fois d'une formation générale et d'un bagage de connaissances leur permettant de suivre avec le maximum de profit les cours de l'enseignement supérieur. Toutes les Universités, toutes les grandes écoles se plaignent de la préparation médiocre, de l'inertie d'esprit des élèves qu'elle leur envoie. Parviendra-t-on à tirer de tels éléments une élite? Tel est le problème qui se pose à l'heure actuelle. Ce qui le complique c'est qu'aux États-Unis les électeurs n'admettraient pas la création, en dehors de l'école unique et mixte, d'un enseignement payé avec l'argent des contribuables.

On peut également se demander si, au point de vue moral, l'école unique remplit toute sa mission. En ces derniers temps, l'autorité familiale et celle de la religion se sont beaucoup affaiblies aux États-Unis ; l'école devrait pouvoir se substituer à l'une comme à l'autre pour former le caractère de la jeunesse. Mais un professeur femme a-t-il assez d'autorité et peut-il, en six heures de classe par jour, exercer une influence vraiment efficace? Aussi des jeunes gens et des jeunes filles se trouvent-ils trop souvent dépourvus d'une direction morale suffisamment énergique au moment où ils en auraient le plus besoin.

L'enseignement supérieur, Facultés et grandes écoles, toujours très soutenu par les divers États, par les confessions

religieuses et par les particuliers, a pris depuis la guerre une extension extraordinaire. En 1910, — je prends le chiffre dans une statistique publiée par le Gouvernement des États-Unis, — le nombre des étudiants et étudiantes inscrits dans les établissements d'enseignement supérieur était de 266 634; En 1924, ce chiffre s'élevait à 664 266 étudiants et étudiantes répartis dans 913 universités, collèges des arts, écoles professionnelles et techniques. Depuis 1890, sur une population qui s'est accrue de 78 pour 100, le nombre des élèves de l'enseignement supérieur a augmenté de 443 pour 100. Quelles sont les causes de cet accroissement phénoménal? D'abord, grâce au système de l'école unique, la facilité avec laquelle un enfant même pauvre peut suivre l'enseignement secondaire et arriver ainsi à l'enseignement supérieur, puis l'augmentation de la richesse du pays et la possibilité pour un étudiant, ou même pour une étudiante, de subvenir aisément à ses besoins; enfin le prestige des diplômes surtout auprès des nouveaux riches et l'accès qu'ils donnent dans certains milieux sociaux.

Incontestablement, il y a excès indésirable dans cette augmentation de l'effectif des étudiants. Les Universités sont envahies par ces nouveaux venus, souvent très mal adaptés aux conditions du travail intellectuel. Un réel goût des idées et de la culture de l'esprit, le désir ardent d'un perfectionnement technique sont rares chez les étudiants nouvellement inscrits. Afin de dresser une barrière contre l'afflux des inscriptions, certaines Universités et de grandes écoles ont, depuis la guerre, limité le nombre des étudiants à admettre chaque année. D'autres, par des moyens indirects, s'efforcent de pratiquer une sélection parmi les candidats.

Tout, au demeurant, n'est sans doute pas parfait dans les Universités américaines. L'étudiant éparpille trop son activité sur une foule d'occupations : sports, théâtre d'amateur, cercles et clubs, vie mondaine. Nombre d'étudiants sortis de l'Université s'aperçoivent qu'ils ont gaspillé leur temps et leur énergie durant les quatre années de leur *undergraduate course*. De nombreux projets sont à l'étude ou à l'essai pour remédier à cet état de choses.

Un point sur lequel il importe d'insister, c'est que, depuis la guerre, les Universités ont fait preuve du libéralisme le plus éclairé. Elles se sont opposées avec énergie à la poli-

tique d'isolement, et ont blâmé l'insistance et l'intransigeance avec lesquelles le Gouvernement américain réclamait le remboursement des dettes interalliées. Que l'on se reporte aux manifestes du corps enseignant des Universités Harvard, Princeton et Colombia. Elles se sont courageusement dressées contre les persécutions inspirées par le fanatisme religieux et les préjugés de race. Elles deviennent de plus en plus les défenseurs de la tolérance et, à ce titre, elles éclairent directement, et par l'intermédiaire de leurs élèves, l'opinion publique.

LA PRESSE

La Presse américaine, devenue surtout une presse d'information, est peu faite pour guider l'esprit de la jeunesse. Que lit-elle, cette jeunesse? Dans n'importe quel journal, la page consacrée aux sports et une revue hebdomadaire, le *Saturday Evening Post*, incolore et vertueuse, sans tendance marquée.

Une élite cependant s'intéresse à un mouvement littéraire qui a déterminé la création d'une revue et presque d'une école. La « bête noire » de cette élite, ce sont les puritains, ces sectaires qu'Edmund Gosse a si bien définis : « Des âmes ardentes et raides, où la pureté absolue, un idéal noble et ridicule, de la cruauté, un orgueil quasi dément, un défaut de sens humain s'enchevêtrent. » Partis d'une critique amère du puritanisme, les partisans de ce mouvement ont abouti à dresser un réquisitoire cinglant et impitoyable contre la banalité, la « conformité », l'hypocrisie, l'optimisme et autres principes « tabous » de la tradition américaine. Ces jeunes lisent et imitent les romans de MM. Théodore Dreiser, Sinclair Lewis, Upton Sinclair, Sherwood Anderson, Ben Hecht, Joseph Hergesheimer, et s'inspirent de l'œuvre critique de M. Henri Mencken et de ses collègues de la revue : *the American Mercury*. Une volonté réaliste anime leur groupement; réalistes aussi sont leurs méthodes. Mais un large courant d'idéalisme circule à travers leurs conceptions. Enfin, ils sont très cosmopolites. Le mouvement, dans son ensemble, pourrait être défini : une révolte des intellectuels imprégnés du cosmopolitisme peu anglo-saxon des grandes villes d'Amérique contre l'esprit de la province et de la campagne.

LA RELIGION

L'influence de la religion et de ses ministres sur la jeunesse est en baisse. Exclues des écoles publiques où elles jouaient autrefois un très grand rôle, se retirant petit à petit des grandes Universités et des collèges, les différentes sectes et confessions voient leur rayon d'action limité aux écoles qu'elles dirigent encore. Il y a soixante ans, la presque totalité des recteurs ou directeurs des Universités et collèges étaient des ecclésiastiques. Aujourd'hui, ils ont été remplacés par des techniciens, des savants. Il y a vingt-cinq ans, l'assistance à l'office célébré dans la chapelle de l'Université ou du collège était obligatoire; aujourd'hui, l'assistance est facultative, si même l'office est encore célébré. Autrefois, le sentiment religieux imprégnait la littérature des Hawthorne, des Longfellow, des Lowell, des Whittier, des Emerson et des autres écrivains de l'école de la Nouvelle Angleterre. Aujourd'hui, le sentiment religieux est banni de la littérature, ou bien il n'y apparaît que comme objet d'étude et d'analyse, non comme source d'inspiration. Sentiments, passions, voire les aberrations et perversions du sentiment, sont étudiés avec un très vif souci d'exactitude psychologique : on se tourmente moins de ce qui touche au salut.

Il est incontestable que la religion aux États-Unis traverse une crise. Les sectes et confessions protestantes sont prêtes à se scinder en deux. L'ancien évangélisme, qui prend le nom de *fondamentalisme* (adhésion aux fondements de la foi) et le modernisme entrent en lutte à chaque congrès. Cette controverse toujours renouvelée a beaucoup nui aux diverses confessions. Quand le fondamentalisme, dans son zèle, s'oppose à la doctrine de l'évolution, fait interdire par la loi l'enseignement des doctrines scientifiques et persécute les jeunes savants, ainsi que cela a eu lieu dans l'été de 1925, à Dayton (Tennessee) lors du procès fameux du professeur Scopes, il se rend ridicule et nuit au prestige de toute religion. Le modernisme fait des progrès énormes parmi les élèves des universités, mais un plus grand nombre peut-être se désintéresse des cultes traditionnels, chacun se réservant le droit de pratiquer un culte individuel.

LA FAMILLE

« La famille américaine est en pleine dissolution... » Telle est la première phrase d'un article naguère paru dans un journal américain. Suit une série imposante de preuves à l'appui de cette thèse. Le nombre de divorces aux États-Unis atteint le chiffre de 1 sur 7 mariages. Les enfants des divorcés, élevés pour la plupart dans des pensionnats, connaissent rarement la vie de famille. Le mari a perdu son autorité et, en même temps, le sentiment de sa responsabilité. Il se désintéresse de son foyer. La femme cherche à se livrer à une profession attrayante plutôt qu'à s'occuper de son intérieur. Les enfants trouvent à l'école, plutôt que dans la famille, l'occasion de donner libre cours à leur activité et à leurs sentiments.

Il y a dans tout cela beaucoup de vrai; encore ne doit-on pas en tirer des conclusions qui, elles, seraient fausses. L'ancienne famille traditionaliste et hiérarchique, sur laquelle règne le père de famille, disparaît et ne renaîtra pas: mais faut-il en conclure que l'institution de la famille s'en va? J'en doute fort. Beaucoup de sociologues et de pédagogues américains, comme Charles Cooley et John Dewey, soutiennent qu'à l'ancienne famille, fondée sur le principe d'autorité, on en peut substituer une nouvelle, fondée sur l'égalité et la coopération en vue d'un but commun à atteindre. En somme, la famille deviendrait une petite corporation où les membres garderaient indépendance et initiative individuelle, ainsi qu'intérêts particuliers. Telle est la thèse de la démocratisation de la famille.

Cette conception est peut-être fausse, peut-être aussi irréalisable. En tout cas, l'Amérique essaie actuellement de la mettre en pratique. Chaque membre de la famille américaine, père, mère, enfant, jouit d'une grande indépendance, manifeste une véritable initiative individuelle. Faut-il rappeler au surplus que, bien avant l'époque présente, la tradition individualiste des Anglo-Saxons, jointe aux conditions particulières de l'existence dans un pays neuf, avait favorisé une évolution dans ce sens? Les récentes transformations sociales n'ont fait qu'accroître le mouvement.

De plus en plus, aux États-Unis, le mari et la femme ont des sphères d'activité différentes. Le mari s'occupe d'affaires, se livre aux sports, fréquente son cercle ; la femme s'intéresse aux questions d'enseignement, d'amélioration sociale, se passionne pour la littérature et les arts. Le résultat, c'est que le champ d'action de la femme s'est élargi, tandis que celui du mari s'est plutôt rétréci. Sentant son autorité diminuée, et d'ailleurs peu au courant de beaucoup de questions qui intéressent la famille, le mari se dérobe de plus en plus à sa responsabilité. Cela surtout dans le domaine de l'enseignement, où l'influence de la mère domine.

La femme américaine a déjà conquis son indépendance légale, politique, économique, sociale. La loi lui reconnaît tous les droits que possède l'homme, plus certains privilèges (protection dans son travail, assistance légale, etc.) qui sont refusés à l'autre sexe. Même, les partisans du féminisme égalitaire réclament la suppression de ces privilèges. Dix-huit millions de femmes ont le droit de voter et de poser leur candidature à tous les mandats. Plusieurs ont déjà été élues ou nommées gouverneur d'État, député fédéral, etc. Elles votent pour la plupart comme leur mari, non parce que celui-ci les y contraint, mais par intérêt commun. Leur vote n'a pas bouleversé la marche des affaires publiques, mais il a introduit une menace latente qui fait réfléchir les politiciens. Ces derniers ont essayé de capter les suffrages féminins ; mais les femmes ne se sont pas laissé embrigader. La *Ligue des femmes électeurs* jouit d'une influence considérable.

La femme américaine s'est affranchie au point de vue économique. De plus en plus, elle gagne sa vie ; tout au moins elle apporte sa contribution au budget commun, même quand la situation de la famille ne l'exige pas, souvent pour le seul plaisir de se livrer à une occupation qui lui plaise. Citons le cas de la femme du doyen de la Faculté de médecine d'une grande Université qui, sans souci des préjugés mondains et pour sa seule distraction, a créé un salon de thé très bien monté et qui a admirablement prospéré. Le traitement du mari dépasse cependant 15 000 dollars par an, c'est-à-dire 375 000 francs. Et ce cas n'est pas une exception.

La femme américaine pénètre dans des milieux intellectuels ou mondains, où son mari la suit difficilement, crée

autour d'elle un cercle de relations, élargit son horizon intellectuel par les voyages et les séjours à l'étranger.

Le mari et la femme étant aussi indépendants l'un de l'autre, est-il étonnant que l'enfant réclame et recherche sa propre indépendance? Prenons pour exemple les étudiants et étudiantes. Dans les grandes Universités et les collèges, de 15 à 30 pour 100 de ces étudiants et de ces étudiantes pourvoient par eux-mêmes à leur existence, en partie tout au moins. Un grand nombre d'étudiants exercent un métier pendant les vacances. Certains se procurent par leur travail la somme nécessaire à un voyage en Europe. Beaucoup n'ont pas besoin de gagner leur vie, mais en travaillant ils donnent satisfaction au sentiment d'indépendance qui est en eux. Peu de parents combattent cette initiative précoce. Presque tous, non seulement laissent à leurs enfants une initiative de plus en plus large, mais aident cette initiative à se développer.

Bon nombre d'écoles, la presque totalité des universités et des grandes écoles, confient la direction morale, la surveillance des mœurs, la discipline, aux comités ou conseils d'étudiants. Le système du *Self-government* pour la conduite, le principe du *Honor System* pour les examens se sont répandus partout.

La jeune Américain est de plus en plus maître de son choix dans les grandes questions qui le concernent : choix de ses études, de son école, de sa carrière, surtout de sa femme. Les parents essaient rarement de peser sur la décision de leurs enfants, d'orienter leur esprit dans un sens déterminé par la tradition de famille. Peu de jeunes gens suivent la carrière de leur père; beaucoup se marient dans des milieux autres que le leur.

Malheureusement, l'indépendance intellectuelle du jeune Américain n'égale pas son indépendance morale et économique. Manquant de sens critique et d'une sévère discipline d'esprit, se rendant compte de la médiocrité de son bagage intellectuel, il reste timide, un peu égaré dans le domaine des idées. Ce fait a été souvent remarqué par les professeurs français chargés de donner l'enseignement aux jeunes Américains : audacieux dans le domaine de l'action, ils sont timides dans le domaine des idées.

PSYCHOLOGIE DE LA JEUNE FILLE

Cette étude serait incomplète si je ne traitais en particulier de l'état d'esprit de la jeune fille américaine.

De l'avis de tous, c'est d'elle que dépend l'avenir moral des États-Unis. Non seulement sa psychologie s'est transformée bien plus profondément que celle du jeune homme, mais son rôle social a également beaucoup plus changé. Partout elle reçoit la même instruction que lui. En 1924, 40 pour 100 des inscriptions prises dans les collèges, universités et écoles techniques l'ont été par des jeunes filles; environ 245390 jeunes filles étaient inscrites dans ces établissements d'enseignement supérieur. Bien des fonctions jusqu'à ces derniers temps remplies par des hommes le sont maintenant par des femmes; ainsi, c'est à elles qu'appartiennent désormais la direction et l'inspection de tout ce qui concerne l'éducation de l'enfant et l'hygiène publique.

Dans plusieurs collèges créés à son usage et même dans les universités, la jeune fille peut recevoir une instruction spéciale, dépassant en niveau celle de ses frères. Le nouveau programme d'une des plus grandes universités montre l'étendue de cette instruction et le but poursuivi par ses créateurs. S'inspirant de ce principe qu'à l'avenir la réforme de la société se fera, non plus comme dans le passé, par l'intermédiaire des idées politiques et économiques, mais par des idées biologiques, le recteur, — lui-même un biologiste, — propose d'imposer aux 2500 étudiantes un programme à base de biologie.

Bon nombre de jeunes filles américaines, la plupart élèves de l'enseignement supérieur, tiennent avant tout à se préparer à une carrière. Tout les incline vers cette ambition, leurs longues années d'étude, le nombre, la variété et les attraits des professions qu'elles peuvent aborder. Le mariage n'est plus leur principale préoccupation; elles craignent les restrictions qu'une union pourrait imposer à leur liberté. Fonder un foyer et s'y consacrer ne leur apparaît plus comme le but lui-même de l'existence. Si elles se marient, elles ne veulent pas que le mariage entraîne une diminution de leur indépendance et de leur activité.

CHANGEMENTS SOCIAUX

Parmi les changements sociaux qui, depuis la guerre, ont eu une répercussion profonde sur la jeunesse, je citerai : l'accroissement de la richesse ; la multiplication des automobiles et le régime sec.

Les États-Unis sont riches, mais cette richesse se traduit par « la vie très chère ». Il faut avoir beaucoup d'argent pour vivre même très médiocrement. Les jeunes gens, étudiants et autres, gagnent assez facilement de l'argent, mais ils se détournent de plus en plus des professions libérales et des carrières où le désintéressement est de rigueur, l'Église, l'enseignement, les recherches scientifiques, et entrent dans le commerce ou l'industrie. Non qu'ils soient devenus matérialistes ; s'ils gagnent de l'argent, ils le dépensent pour améliorer le sort des leurs et pour soutenir toute sorte d'œuvres philanthropiques ; néanmoins toutes leurs forces sont tendues vers la conquête de l'argent.

La multiplication des automobiles est devenue un fléau pour la jeunesse. L'imprudence des parents qui mettent leurs voitures à la disposition de leurs enfants, le prix dérisoire et le nombre illimité des autos d'occasion ou à bas prix, la facilité d'obtenir, dès l'âge de quinze ans, dans certains États, un permis de conduire, ont mis entre les mains des jeunes gens un instrument singulièrement dangereux. Les écoles essaient de lutter contre l'influence néfaste de l'automobile. Un certain nombre d'universités en ont interdit l'usage à leurs étudiants, mais sans grand résultat. Le problème subsiste et il faut en chercher la solution ailleurs que dans la suppression, impossible d'ailleurs, des automobiles. C'est aux jeunes du ^{xx}e siècle ou à leurs éducateurs de trouver un moyen d'user de l'automobile sans que celle-ci devienne un péril public.

Le « régime sec » instauré par le ^{xviii}e amendement à la Constitution des États-Unis a porté le désarroi partout, dans la politique, dans l'Église, dans l'enseignement, dans la vie privée. Cette interdiction d'user des vins et des spiritueux a profondément bouleversé la vie américaine. La lutte engagée pour maintenir l'interdiction, ou pour l'abolir, a mis aux prises, d'une part, la tradition puritaine, soutenue par les

industriels qui souhaitent que leurs ouvriers restent sobres afin de fournir un travail meilleur en qualité et en intensité, et de l'autre, le cosmopolitisme des grandes villes qui s'est prononcé pour la liberté individuelle. Cette lutte, dont les manifestations sont innombrables, a désorienté l'esprit de la jeunesse.

Les influences que nous venons d'énumérer et d'étudier sont-elles les seules qui agissent sur la jeunesse? En tout cas, ce sont celles dont le rôle est le plus important. Se groupent-elles, s'unissent-elles pour former une tendance générale qui emporte la jeunesse dans une même direction? Je le crois, bien qu'il soit, en pareille matière, très difficile de généraliser.

Je vois les États-Unis se transformer très vite depuis la guerre. A une société agricole, dominée par la pensée et les mœurs anglo-saxonnes de nuance puritaine, fait place un pays nettement industriel, où la prépondérance appartient aux idées nées dans les grandes villes, à la population hétérogène et cosmopolite. La génération d'après-guerre a été intimement mêlée à cette évolution qui s'est manifestée par mille signes; elle en a éprouvé tous les effets, ce qui souvent n'a pas laissé de la troubler.

Pour compléter cette étude, il serait nécessaire d'ouvrir une enquête, suffisamment large et précise, sur la conception que la jeunesse américaine se fait à l'heure actuelle de la hiérarchie des « valeurs ». Une enquête de ce genre, effectuée par questionnaires, a déjà été tentée par deux jeunes professeurs américains de philosophie. Il faudrait en outre examiner avec attention les œuvres littéraires de la jeunesse, journaux intimes, romans, récits d'expériences religieuses, etc. Mais une telle enquête dépasse le cadre que je me suis tracé ici. J'espère avoir du moins rendu sensible l'action de quelques-uns des facteurs principaux qui influent à l'heure actuelle sur la génération qui entre en scène en Amérique.

CHARLES B. VIBBERT.

LA VIE INTIME D'UN GRAND MUSICIEN

CHARLES LEFEBVRE

Une main pieuse s'apprête à déposer à la bibliothèque de l'Institut les manuscrits laissés par un compositeur éminent, mort au seuil de la gloire, pour s'être obstiné à s'en rapporter à d'autres du soin de prôner ses œuvres et de proclamer son talent. Un jour, quand la poussière d'un siècle, en s'entassant sur ces carnets, leur aura donné son prestige, quelque Sainte-Beuve ou quelque André Maurois, découvrant ces pages précieuses, se passionnera pour la belle figure d'artiste qui s'y révèle et voudra, en la faisant revivre pour ses contemporains, ajouter un chapitre émouvant à l'histoire de notre musique nationale.

Sans entreprendre sur l'œuvre de la postérité, pourquoi ne serait-il pas permis à un ami d'enfance d'esquisser quelques traits du tableau, avant que n'aient disparu les derniers témoins pouvant en attester la sincérité?

Charles Lefebvre, en venant au monde (1843), y était précédé de la plus noble hérédité morale. Son père, fils d'honorables négociants lyonnais, entraîné vers la peinture par une ardente vocation, avait épousé, en 1842, Claire Bruguière de Sorsum, veuve du comte de Marsay. Mariage d'amour, qui ne devait mettre dans la vie de ce consciencieux artiste que quelques brèves heures de félicité.

« Mon enfance, a dit lui-même le fils, fut sérieuse et même un peu triste. Mon père avait eu sa vie brisée en plein bonheur,

en plein développement de sa carrière d'artiste, par la mort prématurée de ma mère, après onze mois de mariage, quelques semaines après ma naissance. Le foyer éteint avait été remplacé par l'existence commune avec ma grand mère; mon père, frappé profondément, s'était réfugié dans le travail et dans son amour paternel, tendre et attentif comme celui d'une mère. Il avait des dons admirables d'éducateur : il s'occupa lui-même des éléments de mon instruction, jusqu'au jour où, plus tard, il me confia à un professeur, qui venait plusieurs fois par semaine me donner des leçons. Ce ne fut qu'après ma première communion, faite avec une sorte d'exaltation mystique, que je commençai mes véritables études, en entrant, comme externe, en cinquième, au lycée Bonaparte (aujourd'hui Condorcet), où mon père me conduisait chaque matin. »

L'enfant avait grandi, entouré d'une sollicitude attentive, mais replié sur lui-même, dominé par un goût très vif de la lecture, puis par celui de la musique, qui s'était développé de bonne heure chez lui, sans trouver d'écho parmi les camarades, devenus plus tard des amis, qu'une sélection discrète opérée par son père avait groupés autour de lui.

On peut dire que, musicalement, il fut un autodidacte, en ce sens que nulle impulsion extérieure ne lui indiqua sa voie, et qu'il n'eut à obéir qu'à la puissance de son instinct. C'était l'époque où Padeloup révélait à un public émerveillé des chefs-d'œuvre à peine connus.

« La véritable éducation symphonique de ma génération, dira Lefebvre, date du 27 octobre 1861, premier concert populaire sous la direction de Padeloup. Quel public! Quel enthousiasme! Dès une heure de l'après-midi, la queue des auditeurs munis de billets *pris à l'avance* serpentait sur le boulevard, en face du Cirque des Filles du Calvaire, par tous les temps, en battant la semelle, quand il faisait froid, sous des parapluies, quand il pleuvait. A l'ouverture des portes, la salle se garnissait en un clin d'œil, surtout les places à bon marché, les secondes et les troisièmes, et des applaudissements sans fin accueillèrent l'audition de ces œuvres immortelles, nouvelles pour la majorité du public. Ces premières années des Concerts populaires ont été vraiment une manifestation sans précédent, en France! Padeloup, comme chef d'orchestre, et son orchestre lui-même ont été dépassés depuis, comme précision et comme

finesse d'exécution, mais ils avaient pour eux la jeunesse, la flamme; ils étaient en communication avec le public et une atmosphère spéciale régnait dans cette salle, que je n'ai qu'exceptionnellement retrouvée depuis, même dans les exécutions infiniment plus parfaites des concerts Colonne et Lamoureux. Et ce n'étaient pas seulement les chefs-d'œuvre classiques qui nous étaient révélés, mais aussi quelques grands oratorios. Padeloup leur infligeait bien quelques coupures, — il ne redoutait pas la responsabilité des coupures, je ne l'ai su que trop, plus tard, par moi-même, — mais, en somme, c'était l'œuvre, c'était la couleur de l'œuvre, malgré le nombre insuffisant des répétitions. »

A la même époque se rapportent les représentations de Pauline Viardot, à l'Opéra, dans *le Prophète*, qu'elle avait créé en 1849 et dans *l'Alceste* de Glück.

« Ces représentations restent dans mon souvenir comme la révélation de l'artiste génial ! Ce qu'était M^{me} Viardot dans *Fidès*, rien ne peut en donner une idée. Elle chantait, jouait, mimait, marchait le rôle, vivait le personnage. Elle seule sut comprendre, exprimer cette immense douleur, rendre, à la scène, cette figure austère, âpre et farouche en sa grandeur tragique. Puissance d'évocation de la grande artiste ! Et si, dans *Fidès*, elle faisait revivre le commencement du xvi^e siècle allemand, elle donnait, dans *Alceste*, la vision de l'antiquité grecque. La puissance de l'expression dramatique, la maîtrise du chant s'y doubleraient de l'harmonie absolue du geste et du costume. Au deuxième acte, pendant qu'elle écoutait, assise, le chœur : *Parez vos fronts*, c'était l'Agrippine du Musée du Capitole, drapée et vivante sous nos yeux. Mon impression fut profonde, elle est demeurée ineffaçable et j'ai voué depuis, quand je pus la connaître personnellement, un véritable culte à celle qui me l'avait inspirée. »

C'est vers cette même époque (1861) qu'ayant fini ses études de droit, poussées jusqu'à la licence pour obéir au désir de son père, Charles Lefebvre commença à recevoir les conseils de Gounod.

« Quel admirable maître, s'il eût voulu consacrer une partie de sa vie au professorat ! Possession complète de la technique musicale, par les solides études qu'il avait faites, sous la direction de Reicha, de Lesueur et ensuite d'Halévy;

connaissance approfondie des maîtres classiques; faculté rare de démonstration, avec l'aide de ces mots lumineux comme il en avait tant, et qui éclairaient d'un jour définitif le point où ils s'appliquaient, et par-dessus tout ce charme particulier qui s'établit entre le maître et l'élève; Gounod, s'il l'eût voulu, eût été chef d'école... Pour moi, l'influence très grande qu'exerça Gounod, à cette époque, fut moins le résultat de leçons proprement dites que de fréquentes conversations, où, à propos des essais que je lui soumettais, tel ou tel sujet musical, tel ou tel point de technique ou d'histoire de notre art se trouvait soulevé, développé par le maître, dans le plus lumineux des langages et souvent appuyé sur des exemples tirés des maîtres, que Gounod, avec sa voix d'un timbre voilé, d'un charme unique, chantait, comme jamais depuis je ne les ai entendus interpréter. »

Ce fut sur les conseils de Gounod lui-même que le jeune licencié en droit, libre désormais de se consacrer tout entier à la musique, entra au Conservatoire, dans la classe de composition dirigée par Ambroise Thomas, auquel il avait été présenté par son ami et aussi par le graveur Oudiné, lié depuis longtemps avec son père, et dont il devait, quelques années après, devenir le gendre. La classe d'Ambroise Thomas était alors fort brillante, victorieuse chaque année au concours du Prix de Rome, et le maître la dirigeait avec une grande finesse et une remarquable sûreté de jugement.

En 1870, Lefebvre obtenait le Prix de Rome, sans avoir la joie d'entendre exécuter sa cantate à l'Institut, au milieu des secousses de la déclaration de guerre; et, en février 1871, aussitôt que les portes de Paris se furent rouvertes, il partait pour la Ville éternelle.

Écoutons comme il analyse les bienfaits de la Villa Médicis :

« Quand un jeune artiste a remporté le Prix de Rome, l'école lui a donné, en somme, tout ce qu'elle pouvait et devait lui donner; il connaît les principales ressources du « métier », et suffisamment, en tout cas, pour pouvoir commencer à exprimer ce qu'il sentira. Pendant toute sa vie, d'autres ressources s'ajouteront à celles-là et perfectionneront ses moyens d'expression; mais ce qui maintenant doit être son but principal, c'est de développer sa personnalité, s'il a le bonheur d'en

avoir une, en tout cas de laisser s'épanouir sa nature artistique. Voilà où est le bienfait de la Villa Médicis : à l'abri de toute préoccupation matérielle, pour plusieurs années, hôte d'un des plus beaux séjours du monde, au milieu d'artistes de tout genre vivant dans les mêmes préoccupations, — ce sont là des conditions uniques pour le travail que l'on a alors à faire sur soi-même, en s'abandonnant à une série d'influences d'ordre élevé, qui doivent aider au développement particulier de chacun, influences de nature, influences tirées des autres arts, influences d'histoire, de littérature, toutes influences *indirectes*, souverainement fécondes pour l'artiste, et moins dangereuses pour sa personnalité que les influences directement issues de l'art auquel il s'est voué... Lire, amasser des connaissances de toute sorte, de façon que l'élargissement général de l'esprit se fasse sentir dans une spécialité artistique ; ouvrir les yeux tout grands aux merveilles d'art, aux spectacles de la nature dont on est entouré ; rendre la faculté de perception de son intelligence sensible à tout ce qui peut l'émouvoir et l'enrichir ; voyager dans l'incomparable et inépuisable Italie, la seconde patrie de tout artiste ; voir la Grèce, notre berceau à tous... quelle somme de bienfaits, si l'on sait en profiter ! Et pardessus tout, l'avantage supérieur de rapporter toutes les impressions acquises au dehors dans ce lieu unique qui s'appelle la Villa Médicis, qui reste intact au milieu des transformations souvent malheureuses de la Rome capitale moderne, et là d'avoir le loisir de les analyser, ces impressions, de les passer au crible, de les réunir aux connaissances déjà acquises de manière à en former la substance de son propre esprit. »

Programme admirable, que l'homme fait a formulé dans les pages magistrales que l'on vient de lire, mais que le jeune élève de Rome emportait dans les plis de sa conscience en s'élançant vers l'Italie. Programme dont toute sa vie n'a été que l'accomplissement : élargir son moi, capter toutes les sources d'émotion, tous les foyers de lumière, pour en alimenter son intelligence et en étendre le registre, afin de mettre au service de l'inspiration un instrument parfait. Comment ne pas me souvenir ici que, dans nos enthousiasmes d'adolescents, la réflexion qui venait le plus volontiers sur ses lèvres, c'était le fameux vers de Térence : *Nihil humani a me alienum puto* ?

LES ÉPREUVES. LA NATURE CONSOLATRICE

Avant de le suivre dans cette Villa Médicis, qui allait devenir sa véritable patrie intellectuelle, il faut, hélas ! dire un mot des épreuves qu'il devait traverser avant d'y atteindre.

Ses rêves d'adolescent ne lui avaient jamais présenté la femme que comme la vierge inconnue à qui le cœur est fiancé. Il pourra, même après de longues années de veuvage, se rendre à lui-même ce témoignage :

« A moins d'être prêtres, ceux-là seuls peuvent, je crois, vivre *ainsi que moi*, qui, après avoir été élevés par leur père dans les principes de la plus pure morale, se sont mariés jeunes avec une jeune fille aimée, en se donnant à elle aussi complètement qu'elle se donnait elle-même. Il est résulté pour moi de cette double circonstance un respect profond de la femme et de l'amour, une impossibilité absolue d'admettre la pensée de me donner d'une manière vulgaire, et à plus forte raison de la réaliser, enfin l'habitude d'écarter naturellement de mon esprit les idées se rapportant à toute vulgarité de sentiment et de sensations. »

Le portrait idéal que sa ferveur avait longtemps et chaste-ment caressé, il avait eu le bonheur de le voir s'animer, dans la personne d'une adorable jeune fille aussi tendrement éprise qu'il l'était lui-même, la fille du graveur Oudiné, qu'il épousa en 1866, après de longues fiançailles. Ce que furent les courtes années de cette union, ceux-là seuls peuvent s'en faire une idée, qui ont pu contempler la félicité de ce couple charmant. Les carnets, eux-mêmes, ne nous le racontent pas. Il est des confidences que l'on ne fait pas même au journal le plus intime. Ce que fut la séparation, lorsque, au bout de trois ans de bonheur, la jeune femme succomba, quelques semaines après la naissance d'une fille, il faut renoncer à le dire. Il ne devait plus vivre que de ce souvenir, cultivé avec une fidélité inaltérable dans l'intimité de ses beaux-parents, dont il resta le fils adoptif. Il n'eut même pas la consolation de pouvoir reporter sa tendresse sur l'enfant qui lui restait. La petite Claire fut emportée à son tour. Et la vie à deux reprit, singulièrement assombrie, entre ce père et ce fils qu'une destinée pareille rapprochait dans une affection cimentée par un malheur com-

mun. L'un contre l'autre, ils n'eurent plus de ressource que dans le travail. L'un après l'autre eut assez d'empire sur lui-même et de foi dans son art pour lui demander courageusement le seul réconfort qu'ils pussent envisager.

Un jour devait venir cependant où cette joie amère de la communauté des regrets leur serait, à son tour, enlevée. Le père fut couché sur son lit par un mal sans répit et sans espoir.

« (1880). Quel hiver j'ai passé, et quel été maintenant ! Cette affreuse maladie de mon père, ses phases successives, les premiers mois avec le reste de l'influence du chloroforme, et les nuits agitées, puis les douleurs croissant toujours, le séjour définitif au lit, etc., et les illusions qui ont résisté à toutes ces atteintes, l'erreur sur la nature du mal, l'espoir constant même à travers les découragements et les impatiences résultant de la longueur de la maladie ; pour moi le devoir d'entretenir ces illusions ; les soins constants, les pansements deux fois par jour... Quel eût été ce cruel hiver, mon Dieu ! sans les affections que j'ai autour de moi ! Mais quel chagrin aussi, quand je les voyais elles-mêmes assombries et hors d'état de me venir en aide !

« *17 mai, cinq heures et demie du matin.* — Le martyre de mon bien aimé père a cessé. »

Il faut l'avoir vu dans ce rôle d'infirmier volontaire, triomphant de toutes les répugnances, lui dont l'œil fuyait instinctivement toutes les laideurs, et dont le tempérament semblait flotter au-dessus de toutes les brutalités de la matière, pour comprendre ce qu'il y a d'amour filial dans ce premier cri qui lui échappe à l'heure de la séparation :

« Si la souffrance est finie, finie aussi cette intimité que les vingt mois de cette cruelle maladie avaient resserrée entre nous plus que trente-sept ans de vie communel »

C'est qu'en effet l'émotivité artistique, le culte de la beauté n'étouffent jamais chez lui la sensibilité du cœur et qu'il sait être à la fois le plus exalté des adorateurs du Grand Pan et le plus tendre des fils, le plus dévoué des amis, le plus attentif des époux. Bien mieux, chez lui, ces deux modes de sensibilité s'intensifient l'un par l'autre ; l'admiration suscite le souvenir ; le souvenir tonifie l'admiration. Il dira, en retrouvant à la cathédrale et à l'évêché de Quimper l'une des plus belles œuvres

de la jeunesse encore fougueuse de son père : « Je ne me sens plus seul ici. » Et en revenant à Étretat, théâtre de ses fiançailles et de ses années de bonheur :

« Oh! quelle joie, quelle joie vive et profonde! Quels trës-sailllements de tout ce qui est moi! Cher pays, qui t'appelles amour, poésie, fraîcheur, nature, travail, enfin ce qu'un cœur sain et élevé peut rêver! Par quelles racines profondes ma vie est attachée ici! Quel bonheur de m'y retrouver! Chers chemins, dont chaque détour a quelque chose à dire à mon cœur intact pour l'entendre! O mer chérie, grandes falaises, belles lignes entrecroisées des vallons verts, ô rochers, larges bordures d'écume argentée brillant sous la lune, parfums des chemins de ferme et des pommiers en fleur, et toi, maison adorée où le réveil est si doux, oh! que je vous aime! que je vous aime! Je me rappelle tout, avec le bonheur entier de l'âme où rien n'est défloré, et les souvenirs sont si intenses, si présents qu'il me semble que c'était hier, que cela serait demain, si l'absente très aimée revenait avec moi reprendre la vie d'autrefois, dans sa limpidité, sa poésie, son charme si profond, si pur, si puissant! »

Où, encore, en revenant à Montigny (1879) :

« Voici les bouquets d'arbres, « les marronniers du parc », les plaines jaunes, les « champs rayés », les détours de la Marne, Trilbardou, Vignely, je vois tout cela, je retrouve tout cela de ma chambre, la « chambre rose », où j'habitais autrefois, il y a dix ans, quand je venais, jeune homme, à Montigny. Oui, une bonne partie de ma jeunesse est là : bien de bons souvenirs y sont attachés et je les ressaisis tous, dans cette petite chambre, où je n'avais plus habité depuis lors. Que de vides depuis 1869, dans ce cercle d'amis! C'est toi, pauvre ombre adorée, qui nous as quittés la première : la chambre où nous habitions ensemble à côté de la bibliothèque, j'y rentre, chaque fois que je reviens ici : l'enfant était près de nous, dans ce bienheureux mois de juin 1868, où nous étions ici quatre couples unis et si heureux! Cette chambre rose, où je m'endormais, il y a dix ans, en pensant que je reviendrais avec toi dans ce doux pays, où je reviens seul, tout seul maintenant, entouré de vos souvenirs chéris... Ah! les grandes promenades, les parties sur la Marne, les gaies causeries d'autrefois, la maison pleine et joyeuse! Tout cela derrière nous! Cher Montigny! comme je l'aime! »

Et de nouveau à Étretat (1894) :

« Une impression de première fois, une impression non encore éprouvée depuis vingt-cinq ans que Marie n'est plus, m'attendait cette année à Étretat : pour la première fois, je retrouve la chère maison remplie, gaie, animée. Nany, Émile, mes nièces Marie et Berthe, Eugène et sa femme y sont venus passer six semaines, et, pour la première fois, j'y rentre autrement qu'en pèlerinage, ou pour l'habiter seul, comme je l'ai fait en 1875 et 1876. Pour la première fois, je reprends place à cette table de famille dont sont éternellement absents tous les hôtes du dernier repas partagé en 1868, Marie, ma fille, mon père, mes beaux-parents... Ah ! combien de fois aujourd'hui, à la place de ceux qui sont là maintenant, j'ai vu les ombres aimées et comme tout ce cher passé est vivant pour moi !

« Et le soir, en regagnant Vattetôt, dans le silence de la nuit solitaire, je pensais, en remerciant Dieu, que l'on n'a pas le droit de maudire la vie, quand on a conservé, vivants dans le cœur, les souvenirs de tant de douces, de profondes, de vives émotions de bonheur, alors même qu'elles ont été brisées dans leur plénitude. On a senti la puissance et le charme de la vie : rien n'a fané le cœur. Oui, mieux vaut le bonheur chèrement payé que cette vie exempte de maux, mais ignorante des grandes joies, ce semblant de bonheur négatif, sans vibrations et qui ne mérite pas la peine de vivre ! »

Il remarquera lui-même, dans un de ces examens de conscience qui lui sont familiers :

« J'ai, comme être moral et comme être intellectuel, passé par des impressions bien puissantes chacune dans leur espèce, et il m'est impossible de ne pas rattacher souvent les présentes à celles qui ont précédé. L'ancienne impression revit ainsi. La nouvelle puise dans ce mélange une force plus grande. Mais ce qui est éternellement nouveau, c'est d'aimer ce que j'aime, c'est de chercher à faire bien comme artiste. Là, l'impression est absolument elle-même, et profonde, Dieu sait combien ! »

Cette contiguïté entre le sentiment de la nature et les palpitations du cœur, il va la préciser lui-même en termes singulièrement expressifs :

« Le caractère des douleurs humaines se modifie, je crois, en raison des lieux où on les éprouve : le chagrin n'est pas

moins profond, ni moins vif, les larmes ne sont pas moins amères, et pourtant la bienfaisante nature exerce son action sur le chagrin et sur les larmes, même sur celles des premières heures et des premiers jours : la douleur est moins étouffante (voilà le résumé de ma pensée) en plein air, sous de beaux arbres, en face d'un beau pays, qu'entre les quatre murs d'un appartement de Paris. Le cœur brisé ne peut certes pas percevoir l'impression de la nature, les yeux gonflés de larmes trouvent tout changé autour d'eux ; mais, inconsciemment pour eux, il y a comme une affectueuse et triste caresse de la nature qui vient se mêler à l'âcreté des regrets. »

L'amour de la nature le tient littéralement aux entrailles et s'échappe en accents d'un lyrisme d'autant plus éloquent qu'il l'est sans le chercher et sans le savoir :

« Je suis heureux d'être ici. A mon arrivée, la vue de la mer m'a saisi comme une première impression : elle m'a ému réellement et plus que de plaisir. Depuis, mon esprit, qui a été, pendant tout l'hiver, troublé, anxieux, hésitant, ne sachant de quel côté se tourner à la recherche de lui-même et des éléments qui doivent composer son individualité, mon esprit se dilate, se détend ; je le sens redevenir sain et lucide. C'est là le bienfait du grand air, du grand ciel, de la verdure, de l'immensité sublime de la mer. O nature ! Voilà un cri que j'ai souvent jeté. C'est un vrai cri d'amour.

« La nature, c'est la rénovation ; c'est elle qui donne de nouvelles forces ; on se retrouve neuf en sortant de ses bras. A ceux qui s'inspirent d'elle et travaillent sous son influence directe, la santé ; aux autres, la fatigue... Revenir aux sources, c'est là qu'est la vie et la pureté : l'art et la littérature perdent leur vigueur et s'usent dans des recherches malsaines et nerveuses ; revenons aux sources.

« Doux charme du soir ! Quand, en quittant Vaucottes, je suis arrivé sur la hauteur, la lune nouvelle brillait comme un or pâle derrière les arbres ; le jour s'éteignait. A Vattetôt, le clocher de pierre se dressait, enveloppé d'un ton indéfinissable, un peu rosé, transparent et si fin ! La petite lumière veillait comme toujours au fond de l'église, le feu sacré ! Et le grand arbre, au delà du chemin, en gagnant le plateau, après la maison du curé, étendant ses rameaux vers l'horizon sans fin de la mer... Puis la nuit, la vraie nuit étoilée ; les aboiements

des chiens qui m'annoncent près des fermes; quelques lumières tremblantes au fond des chaumières, et moi, respirant à plein cœur la sérénité auguste de la nature et écoutant les voix mystérieuses errer autour de moi.

« Jamais je n'ai joui de la nuit autant que pendant ces retours de Vaucottes à Étretat. Selon que l'heure est plus ou moins avancée, j'assiste à l'harmonieuse tombée du jour ou à l'apaisement suprême de la nature enveloppée d'obscurité. Des frémissements de feuilles, quelques bouffées lointaines des bruits de mer, les aboiements des chiens de ferme qui me précèdent et me suivent à longue distance, c'est tout ce qui vient interrompre ce silence, ce recueillement auguste de la nuit. Je connais peu d'impressions aussi douces, aussi pénétrantes et aussi saines que celle-là. »

Et que dire de ce commentaire imprévu et involontaire du beau vers de Sully Prudhomme :

Je vis et je respire à la façon des bois!

d'où se dégage un panthéisme mystique?

« Dans les soirs enlunés, j'aime à m'asseoir, à m'étendre tout de mon long, sur le tremplin abandonné au milieu des flots à quelques mètres du point où je pourrais marcher à pied sec; la mer passe au-dessous de moi; je vois son vaste sein se gonfler d'un immense soupir, la vague décrire sa courbe et se répandre sur le rivage, qu'elle semble étreindre avec amour. La lune est en face de moi, qui éclaire les flots et les falaises; de grandes ombres; un lointain insondable pour l'œil, tandis qu'au-dessous de moi, à douze pieds sous l'eau, les blancs galets reçoivent la lumière pure de l'astre : je regarde, je regarde, je pénètre et je me pénètre; je suis ce mouvement régulier, calme et fort, et puis insensiblement tout cela me magnétise : je reste sans pensée et sans voix. » (Août 1867.)

De tous les spectacles de la nature, c'est celui de la mer qui lui va le plus droit au cœur. Si un détour de sa route le ramène en Bretagne, devant la mer à laquelle il croyait avoir dit adieu :

« O mer chérie! c'est donc toi que je revois encore une fois! Je ne pouvais point passer si près de toi sans te saluer encore. Je me suis arrêté à Saint-Brieuc, j'ai traversé cette ville sans intérêt, suivi la rivière qui descend entre ses hautes collines

rocheuses, et me voilà au sommet de la falaise que couronnent les ruines de la tour de Cesson et qui domine toute la baie. C'est toi, mer bleue, ma mer de Normandie, que je revois encore une fois! Ainsi, quand on croit avoir dit adieu à celle que l'on aime, on revient sur ses pas pour l'embrasser encore! »

Et quand il veut traduire son admiration pour un des maîtres qu'il aime le plus :

« Jean-Sébastien Bach, c'est la mer! L'inspiration vient du large; les vagues d'harmonie montent les unes sur les autres et s'avancent vers la grève, les unes avec la tranquillité de la puissance maîtresse d'elle-même, les autres se déchainant avec impétuosité. Et toujours et toujours elles arrivent, sans cesse, sans repos. Par delà l'horizon, il y en a encore. Ainsi Bach! c'est l'infini de la force. »

Ce qui fait la séduction irrésistible de ce lyrisme, c'est sa sincérité. Le poète, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'est jamais guindé, jamais juché sur des admirations de commande et des sommets conventionnels. Il avouera ses premières hésitations devant les monuments de la Grèce; il ne craindra pas de dire en passant : « Isola Bella, affreux! Espèce de pièce montée de dessert, flanquée de fruits et de statues de sucre! »

Et toujours cette simplicité à base de modestie, qui donnait à son commerce un charme si prenant, cette bonhomie enjouée, cette bonne humeur inaltérable, qui faisaient du rêveur et du penseur, toujours prêt à descendre de son rêve pour se mettre au pas des autres, le plus charmant compagnon.

LA VILLA MÉDICIS

Si, tout au long de la carrière musicale de Charles Lefebvre, le hasard s'est souvent plu à semer des obstacles sous ses pas, il faut reconnaître que la fortune lui avait réservé une faveur précieuse en ne lui ouvrant les portes de l'Académie de Rome qu'aux approches de la trentaine. Il y arrivait mûri par les plus rudes épreuves, fortifié dans la confiance en lui-même par le courageux redressement qu'il avait su opérer en rentrant en loge pour la troisième fois, le cœur brisé, mais plus résolu que jamais à se donner tout entier à la vocation qui l'appelait. Son esprit naturellement ouvert à toutes les curiosités avait eu le

temps de recevoir cette culture générale selon lui nécessaire à l'artiste qui veut traduire l'âme de son époque, en même temps que la sienne propre. Histoire, morale, philosophie, archéologie, épigraphie, linguistique, il s'était initié à toutes ces sciences, non en dilettante distrait, mais en disciple attentif. Pas une page de Taine ou de Renan qu'il n'eût méditée; pas un chef-d'œuvre de la littérature classique ou romantique dont il ne se fût imprégné, sans parler, bien entendu, de l'étude acharnée des maîtres de son art. Le terrain était admirablement préparé pour recevoir les bonnes semences.

Livré à lui-même et séparé de ses vieux et de ses jeunes amis, il va plus assidûment que jamais se confier à ces carnets, où il aime à consigner, au jour le jour, ses impressions de voyageur, ses réflexions, ses émotions, qu'une sorte de pudeur l'empêche de communiquer à des indifférents et dont les vibrations se prolongent d'autant plus longtemps dans cette âme close. L'homme se reflète tout entier dans le style net, châtié, direct et sans emphase de ces notes jetées souvent à la hâte, au soir d'une journée de marche, sur le coin d'une table d'auberge, à la lueur d'une lampe fumeuse, sans une rature, sans une surcharge, sans une hésitation de la plume ou du crayon. Il aurait pu dire, comme son dieu, Beethoven : « C'est pour moi-même que j'écris. » Aucune pensée de donner une publicité quelconque à ces confidences, où les comptes de dépenses, les adresses de marchands voisinent parfois avec les considérations les plus subtiles. Mais ce qui mérite de frapper le plus, à leur lecture, ce n'est pas ce qu'on y découvre de sagacité, de chaleur et de vie, c'est ce qui ne s'y rencontre pas. Pas une raillerie, pas une réflexion amère à l'endroit des uns ou des autres. Pas un mouvement d'orgueil, en comparant la haute discipline de vie qu'il s'est imposée avec le laisser-aller qui règne autour de lui. Ses camarades de Rome, ses maîtres, ses concurrents, ses interprètes eux-mêmes (1) peuvent les lire d'un bout à l'autre : ils n'y trouveront pas une épithète blessante ou une allusion fâcheuse pour leur amour-propre. On se demandait, en 1848, de quel côté de l'Assemblée siégerait Lamartine; quelqu'un dit : « Au plafond »; le mot pourrait s'appliquer ici. Rien ne parvient à altérer cette sérénité, qui lui fera décerner par les « Romains » le titre d' « Olympien ».

Le voici enfin en route pour l'Italie. Mais l'enivrement qu'il

éprouve ne résiste pas à la tristesse du spectacle étalé sous ses yeux. On est en février 1871, au lendemain du cruel armistice :

« Les environs de Paris, amas de ruines. Choisy-le-Roi sur-tout. C'est lugubre ! Des murs noircis, des toits effondrés, des restes de batteries, de chemins couverts, de tranchées, etc. Voilà la guerre ! A Vitry, visa des laissez-passer : cela se fait avec ordre et assez rapidement, mais que c'est triste d'être obligé d'en passer par là, de voir partout des sentinelles prussiennes, d'apercevoir dans les champs des trains d'équipage allemands, des parcs d'artillerie allemands, des convois allemands, de sentir qu'on n'est pas chez soi en France ! cela serre affreusement le cœur. »

Et ce n'est pas fini. Il passa par Bordeaux, où des gardes nationaux, sous les armes, ont voulu obliger certains députés à crier : « Vive la République ! » ont fait une ovation à Rochefort, « qui a répondu par une courte allocution digne d'un élève de cinquième ». Puis M. Thiers est arrivé. « Communication à l'Assemblée du traité de paix. On a beau s'attendre aux grands malheurs et les voir en imagination dans toute leur horreur, quelquefois même en les exagérant ; la réalité, quand elle tombe, est d'un poids qui écrase ! »

Mais l'invincible optimisme a le dernier mot. Il s'écrie aussitôt : « Essayons maintenant de jeter sur l'avenir un regard d'espoir, c'est la seule consolation qui nous reste. »

Charles Lefebvre n'était pas un nouveau venu à Rome. Après son échec de 1865, il avait voulu faire à ses frais le pèlerinage qu'il regardait comme le complément nécessaire de toute éducation artistique. Ce n'était pas un étranger qui gravissait les escaliers du Pincio ; c'était un rapatrié. Il n'a pas à éparpiller sa curiosité ; ce qu'il goûte le plus vivement tout d'abord, c'est le recueillement de la Villa Médicis, où il a été reçu à bras ouverts par Hébert.

« Au Bosco, dans la matinée. Une étonnante fraîcheur de ton et d'impressions répandue dans cette masse d'arbres et de verdure. Les ombres sont douces et peu accentuées, les plans à peine sensibles ; au sommet des chênes, les feuilles nouvelles sur lesquelles frappe le soleil sont plus claires que le ciel ; le dessous du bois, traversé en mille endroits par les rayons, est d'un vert si peu intense que le ton en passe par transition presque jusqu'au gris blanc. A mesure que le soleil monte

davantage, cela devient de plus en plus argenté. Les beaux troncs d'arbres, aux formes si saisissantes et si originales, gris eux-mêmes, étendent leurs grands bras au milieu de ces feuillages tout frémissants, tout remplis de murmures et de chants d'oiseaux; tout est douceur, clarté, fraîcheur et enchantement. Seul, l'escalier du Belvédère reste dans une sorte d'ombre; le soleil ne peut percer le rempart de feuillage qui le protège; à l'autre bout, la balustrade de la terrasse est en pleine lumière et se détache sur le rideau d'arbres du jardin. Quelques bruits lointains de la ville, les mugissements des bœufs du couvent, le son des cloches... Charme infini. »

Te veniente die, te decedente canebat! Le voici de retour au Bosco, une heure avant le coucher du soleil :

« L'entrée du Bosco est seule dorée par le soleil; dans le reste, l'ombre commence à s'étendre; quelques rayons seulement pénètrent les plus hautes branches des chênes en pleine lumière et entre les troncs d'arbres, par les éclaircies, les masses de la Villa Borghèse, les vieux murs tout ensoleillés. Au fond du Bosco, à l'ombre, on voit la lisière de la terrasse d'un ton superbe, tendre et chaud à la fois. Les feuilles mortes des chênes verts sont remplacées, tombées et gisent à terre; on a l'automne sous les pieds et l'été au-dessus de sa tête. On monte l'escalier du Belvédère; à mesure qu'on s'élève, les branches moins épaisses laissent passer davantage les rayons du soleil. On monte encore; là-haut, c'est la pleine lumière, toute la splendeur du couchant. Quel panorama! Au-dessus des masses vertes de la Villa Borghèse et de la campagne riche de ce ton indescriptible que revêt la verdure à cette heure-là, les longues chaînes des montagnes bleuâtres. A mesure que l'on se tourne vers l'est, les arbres se couvrent d'un ton de plus en plus chaud, les montagnes d'un ton violacé. Les murailles de l'enceinte antique rougeâtres, le Monte Gennaro et Palombra qu'on aperçoit là-bas, les chênes et les grands cyprès de la Villa Ludovici, derrière laquelle se continue la ligne des monts et des sommets neigeux, quel tableau! quelle splendeur! Et à l'est, Frascati, Monte Cavo, Rocca di Papa, Rome superbement éclairée; au couchant enfin, l'astre qui va *tramontare* entre les tourelles de l'Académie et Monte Mario, au-dessus de cette mer de verdure du Bosco et du jardin! L'éclat, l'or! »

C'en est fait. La magicienne le tient sous ses enchante-

ments. Rien ne pourra plus le détacher d'elle. Près de deux décades d'années n'auront pas dissipé le charme, quand, en 1890, il retrouve la captivante cité :

« Encore à Rome, et dans les conditions où je suis si heureux d'y revenir, c'est-à-dire comme si j'étais plus jeune de dix-sept ans. Hébert est là comme autrefois, l'Académie est plus belle que jamais. (Oh ! les imbéciles de pensionnaires que l'esprit « fin de siècle » a empoisonnés et qui ne comprennent pas le bonheur de vivre ici... les imbéciles et les malheureux !) Et je reprends possession de la chambre turque. Rome m'appartient. Je l'embrasse là tout entière du haut de ma tour et puis je vais faire mes dévotions au Bosco. Je respire à pleins poumons l'odeur du buis et des lauriers. Je retrouve le vert atelier d'Hébert ; tout le charme des fins de journée se déploie pour moi dans cette incomparable villa ; enfin la splendeur de la nuit de lune planant sur la grande cité calmée, où tout, même les affreuses bâtisses modernes, se fond dans une brume adorable et je m'endors heureux au son des cloches qui monte vers moi. O chère Académie bien aimée, quelle joie de te revoir encore une fois, de t'avoir encore une fois à moi ! »

Comme un peintre amoureux de son tableau s'efforce de le présenter aux visiteurs sous le jour le plus favorable, il voudrait choisir, pour les nouveaux débarqués, le point d'arrivée le plus pittoresque :

« Quand on vient à Rome pour la première fois, on devrait y arriver par la promenade du Poussin. Entre tant d'aspects admirables des bords du Tibre, de ce côté-là, il y en a un surtout que j'aime : c'est à peu près à mi-chemin entre Ponte Molle et la Porte du Peuple, quand on vient de dépasser la villa Madonna. A droite, le Monte Mario et sa couronne de cyprès ; à l'extrême gauche, le Pincio et les hauteurs qui s'élèvent près de la route de Ponte Molle ; entre ces deux masses de collines, au-dessus des bords du fleuve, Rome, Saint-Pierre, le Vatican, une forêt de coupoles, de clochers, d'édifices : il semble que de ce point-là il n'y ait dans la grande cité que des monuments. Elle apparaît avec une grandeur d'aspect qu'elle n'a, je trouve, à un degré aussi élevé peut-être d'aucun autre point, même de ceux où, comme à la Fontaine Pauline, on la découvre tout entière, palais, ruines, temples, maisons et masures. »

LE VOYAGEUR

C'est merveille comme ce fils de peintre sait voir et faire voir. Il avait d'ailleurs, aurait dit Musset, un joli bout de crayon au manche de sa plume, et ses carnets sont pleins de croquis saisissants. Ici, c'est presque au hasard qu'il faut cueillir les fleurs de ce spicilège. Si l'on s'attardait à choisir, on voudrait tout citer. Contentons-nous de suivre l'ordre des dates.

Tournée à Véies, 18 avril 1872. — « Nous avons été, — après une petite pause à l'Isola Farnèse et dans le ravin opposé à Véies, — à la trattoria del Fosso et de là nous sommes partis à pied, en suivant l'enceinte de l'ancienne ville étrusque, tantôt dans le lit même de la Cremera, tantôt par la campagne. Une admirable nature! Les Véiens avaient détourné le cours de la Cremera et lui avaient creusé un lit au pied du massif de rochers sur lequel leur ville était assise, ceinture d'eau, excellent moyen de défense devant lequel les Romains sont restés dix ans. De la trattoria del Fosso au Ponte dell'Isola, c'est beau de toute manière, qu'on suive le torrent, de la rive, au fléchissement des hauteurs gazonnées qui l'entourent, ou en sautant de rochers en rochers, dans le ravin même, au milieu d'un foisonnement fou de verdure et d'arbres de toute espèce. Au pont dell'Isola, il faut s'éloigner du cours d'eau, prendre la charmante route qui est le prolongement du pont à gauche quand on vient de la trattoria : on gagne en peu de temps un autre pont, le pont del Fondolo, puis, de celui-là, à travers une prairie ondulée, on rejoint la Cremera, à un point où le torrent s'encaisse de plus en plus entre des massifs de rochers, forme des cascades, ou ressauts, au milieu d'une végétation éblouissante, presque tropicale par moments, jusqu'au Ponte Sodo, au-dessous duquel passe la rivière, dans une sorte de tunnel creusé dans le roc. Rien de plus beau que ce lit de torrent, de plus sauvage et de plus charmant à la fois ; des effets de lumière étonnants, des richesses de tons éblouissantes. C'est admirable. »

24 avril 1872. — « Gennezaro! Le vrai village italien dans la montagne, bâti n'importe comment sur une assise de roc, dominé par les hautes cimes de la Capranica : ruelles tortueuses qui descendent, remontent, fourmillent d'effet et de couleur ;

une richesse d'imprévu prodigieuse, un ton général brun foncé, parfois noir, et là-dedans toute cette population en costume, amenée par la fête de la Madone, formant des groupes, des arrangements de couleur et de lignes à faire pâmer les peintres. Ils viennent de tous les pays environnants, même de Naples, le jour de San Marco, pour la fête de la Madone. Assis sur l'espèce de plate-forme devant la porte du village flanquée de deux tours à créneaux avec les armes des Colonna, je voyais les troupes de paysans arriver et serpenter dans la vallée, à pied, à cheval, à âne, dans leurs costumes les plus soignés, les hommes avec un sac en bandoulière, les femmes portant sur leur tête une grande corbeille et chantant des cantiques. Arrivés à la porte du village, ils se découvrent et gravissent les rues jusqu'à l'église : on s'écarte sur leur passage, on se découvre même ; puis, sur la première marche de l'église, ils s'agenouillent, montent les degrés à genoux et continuent de la même manière jusqu'au fond du bas-côté gauche, où se trouve la chapelle sainte ; les femmes ont toujours leur corbeille sur la tête et pleurent d'émotion religieuse ; à leurs chants répondent d'autres chants dans l'église, interrompus de temps en temps par un grand cri de « Santa Maria ». L'église est dans un demi-jour ; sur les dalles jonchées de buis est accroupie ou simplement assise ou agenouillée toute cette population en costumes rouges, blancs, bleus, noirs. C'est d'un effet étonnant. »

Mars 1873. — « Une impression de petitesse, en présence des monuments antiques d'Athènes, première impression vite corrigée, je me hâte de le dire. Elle tient, je crois, à ceci : on prend l'habitude de considérer, avant de les connaître, les monuments d'Athènes grossis, comme par une lentille, par l'importance qu'ils ont eue dans l'histoire du monde et de l'esprit humain : on se les figure gigantesques, et, au premier moment, on est étonné de ne pas leur trouver les mêmes proportions par lesquelles le Colisée, par exemple, ou les Thermes de Caracalla nous ont frappés. Les Romains étaient les maîtres du monde ; les Athéniens ne l'étaient pas. C'était, en somme, un petit peuple qui, grâce à son admirable organisation intellectuelle et artistique, a été la lumière du monde européen, la source éternelle de toute beauté. Mais il n'avait pas besoin d'édifices immenses, comme ceux où s'entassait à

Rome la population versée par tous les pays connus alors. Ce qu'il cherchait, c'était le fini, la forme, l'équilibre, tout ce qui indique un être moral en pleine possession de soi-même; et il a trouvé cela. A Rome, j'ai été très saisi la première fois que j'ai vu les grands monuments dont je citais les noms tout à l'heure; maintenant je ne le suis plus, à moins qu'un effet spécial ne vienne s'ajouter au souvenir de l'impression vierge. C'est le contraire à Athènes. J'ai déjà éprouvé et j'éprouverai chaque jour davantage que l'admiration s'accroît, comme en étudiant la musique de Mozart. C'est la perfection. On ne peut rien imaginer de plus beau que l'Acropole... Et cet air si pur! qui donne aux objets les plus compacts une transparence dont on n'a pas l'idée quand on n'est pas venu ici. C'est l'absolu! »

20 avril 1873. — « Rien ne ressemble moins à nos cimetières qu'un cimetière turc. Nulle clôture, nul soin. Les morts sont enterrés sous quelques pouces de terre, sans cercueil; on plante au-dessus une sorte de tige de marbre portant l'inscription et se terminant en triangle pour les femmes, en turban pour les hommes. Selon que la terre a plus ou moins cédé sous le poids, ces tombes penchent à droite ou à gauche, en avant, en arrière. Beaucoup sont couchées par terre et au-dessus se dressent de grands et beaux cyprès, au travers desquels on aperçoit les mosquées, la mer, les mâts des vaisseaux. Étrange aspect et bien particulier à Constantinople. »

30 avril 1873. — « Tout ce que nous avons vu de beau en route a été dépassé par ce que nous avons vu dans la journée, en parcourant la plaine d'Éphèse. Voilà bien l'Asie-mineure, la douce Ionie, telle que je la rêvais, toute éblouissante, toute riante et grande en même temps et puissante! C'est une des plus belles contrées que j'aie vues jusqu'ici. Le regard que j'ai jeté sur les ruines d'Éphèse a été un regard bien distrait; j'ai peu songé à Érostrate et à saint Paul. L'admiration que cette nature a soulevée en moi a tout emporté. Quelle richesse de végétation, quelle richesse de couleurs, de formes et d'effets à chaque pas et tout autour de soi! (Je retrouve de temps en temps des tons de tapis de Perse et de Smyrne, et, en effet, c'est dans la nature qu'ils ont sous les yeux que les ouvriers-artistes de ce pays enchanté d'Asie doivent aller chercher les

couleurs et les harmonies qui nous charment tant.) Quelle vue que celle dont jouissaient les spectateurs assis sur les gradins du théâtre, avec les grandes hauteurs rocheuses, à gauche, et, au fond, la mer, tout au bout de cette belle plaine semée de débris de l'Agora et comprise entre la colline où se trouvent la prétendue prison de saint Paul et la chaîne de montagnes qui se déroule longuement sur la droite!... Et la mosquée en ruines, quelle merveille! Quel véritable rêve d'Orient que ces colonnes, ces portes et ces fenêtres de style arabe, derrière lesquelles, au milieu desquelles viennent s'épanouir, sous le ciel bleu, d'énormes figuiers et toutes les fantaisies d'une nature puissante livrée à elle-même... Et les autres petites mosquées, brique et pierre, portant au milieu des grands arbres, sur leurs minarets découronnés, de gros nids de cigognes!

20 septembre 1890. — « Et maintenant, je n'ai plus d'épithète à ma disposition pour Taormine, et tout ce que je puis dire c'est ceci : ai-je vu jamais et verrai-je jamais quelque chose de plus beau? C'est une succession de merveilles : cette route en lacets (5 kilomètres), qui, de la station fiévreuse de Giardini, monte à Taormine, dominant tour à tour la région de l'Etna, qui s'étale là, devant le front dans les nuages, ou l'étendue de la côte avec ses promontoires, ou les replis des montagnes que couronnent de vieux châteaux. Dieu sait si, d'après les récits, j'avais rêvé Taormine! Eh bien! cela dépasse tout ce que je m'imaginais... Et ce n'est pas seulement la splendeur de la nature, l'intérêt archéologique du théâtre antique, la vue incomparable que l'on a du haut des gradins ; mais la petite ville elle-même de Taormine est un amas de choses curieuses ; on découvre à chaque pas des détails d'architecture et des restes de l'époque normande tout le long de la grande rue et dans les rues transversales. Curieux, le palais Corvaya avec sa cour et le palais San Stephano, et la Badia et la Fontaine ; et des recoins comme à Capri, de tous les côtés, des pans de murs à créneaux : c'est attachant au suprême degré! Beau coucher de soleil : l'Etna s'est dégagé à peu près ; il y a eu de superbes effets sur le déroulement des côtes qui s'étend jusqu'à Syracuse ; et pour que la fête soit complète, un excellent dîner à l'hôtel Timeo (le nouveau) très soigné lui-même, un peu à l'anglaise, dans la plus belle situation de Taormine, au pied du

théâtre, et qui a conservé, comme construction et comme aspect, le caractère sicilien, treilles, terrasses, balcons couverts de fleurs. »

1890. — « Adieu, Sicile, admirable terre, où d'incomparables spectacles de la nature se doublent, comme impression, du parfum que tu as conservé de la Grèce des anciens jours. Ces mythes terribles ou charmants flottent dans l'air de tes montagnes, de tes plaines, de tes rivages et de tes vallées; on y respire quelque chose de bien unique et de bien saisissant: c'est la Grèce, c'est le moyen âge avec ses multiples influences.

« O terre admirable de Sicile, te reverrai-je jamais ? »

LE CRITIQUE

On a pu déjà mesurer, en partie, l'effort donné par Charles Lefebvre, vers le but qui fut celui de toute sa vie : élargir son moi, pour répandre dans ses œuvres la substance récoltée, après l'avoir ramenée à l'expression musicale. Regardons maintenant comment réagissent sur lui les courants artistiques de son temps. Nous nous convaincrions promptement que ses jugements étaient dirigés par un éclectisme éclairé répondant à la pondération de son esprit et le tenant à part de toutes les chapelles fermées. Il admire ici; il accepte là; il ne s'inféodera nulle part.

Gounod lui-même, qui a sa plus fervente admiration, ne l'accaparerait pas :

« Charles Gounod, une date d'émancipation dans l'histoire de la musique française. Oui, d'émancipation; et c'est ce dont se rendent difficilement compte les artistes trop jeunes pour avoir assisté à cette évolution. L'apparition de l'œuvre de Gounod en même temps que la reprise des chefs-d'œuvre des maîtres classiques était aussi une remarquable coïncidence, car Gounod était vraiment élève de ces maîtres qu'il avait profondément étudiés, qu'il adorait, qu'il savait par cœur; il s'en était assimilé l'équilibre dans la forme musicale, l'élégance de la phrase et de la période, la sobriété des moyens, la délicatesse de l'instrumentation et l'intérêt des accompagnements faisant corps avec le chant. Aucun autre compositeur à cette époque ne parlait cette langue et il n'est pas étonnant qu'elle ait exercé une véritable séduction, non seulement sur les

jeunes musiciens, mais même sur des compositeurs plus âgés et dont les ouvrages étaient représentés avec succès. »

Et quand, en 1893, le maître est foudroyé par l'apoplexie :

« Et la série noire continue ! J'ai dit adieu aujourd'hui à celui qui fut Gounod, — qui fut, car, respirât-il encore à l'heure où j'écris, comme il respirait il y a quelques heures, ce ne serait plus Gounod, cette lumineuse intelligence, qui embrassait tout, s'intéressait à tout, en dehors de l'art où il a été, où il restera un maître génial. Foudroyé dimanche par une attaque d'apoplexie, après avoir fait entendre (comme Mozart) une partie de son *Requiem*, au jeune prix de Rome, Busser, qui allait en faire la réduction, il n'a plus repris connaissance, et il vaut mieux, pour lui et pour les siens, parents, amis et admirateurs, qu'il soit mort ainsi, passant sans transition lamentable de la pleine possession de son intelligence au néant terrestre de la mort ! Et il m'est doux de penser que, récemment encore, il parlait de mon opéra, désirait l'entendre, et que les derniers mots écrits que je possède de sa main sont ceux qui forment cette liste de l'Institut, à laquelle je dois *Djelma*.

« J'ai eu pour lui, à l'époque de ma vie où mes idées artistiques se formaient, un culte si enthousiaste ! Je m'étais alors si complètement identifié avec sa pensée ! Il était tellement pour moi, par l'étendue de son esprit, par la séduction de sa parole, le grand artiste par excellence. Et ces dernières années, quand, déjà passé pour ainsi dire à la postérité, il planait, avec une philosophie si haute, au-dessus de tous et au-dessus de lui-même ! C'est un des flambeaux de notre siècle qui s'éteint ! »

Même indépendance vis-à-vis de Wagner, dont il apprendra mieux chaque jour à mesurer tout le génie, sans consentir jamais à fermer les yeux sur ses excès. N'est-il pas intéressant de constater comment, en 1882, un musicien averti osait encore formuler sa pensée ?

« Nous nous trouvons en face d'un art nouveau, présenté au public d'une manière absolument nouvelle ; il ne faut pas oublier cela : c'est là le véritable drame lyrique allemand, car je ne crois pas que de tels ouvrages soient naturalisables ailleurs, ni traduisibles, ni qu'un musicien étranger ait raison de tenter de s'assimiler cette manière et ce style. L'esprit allemand, on l'a dit plus d'une fois, est souvent dans les nuages, se perd dans les abstractions, se complait dans une sorte d'ob-

sécurité où l'imagination peut se donner carrière. Il a, dans sa philosophie, dans sa critique historique, une tendance au compliqué et, en même temps, des aspects lumineux, comme ces horizons qu'on découvre au sommet des vieux burgs, après avoir erré dans l'épaisseur des forêts. Il y a de tout cela dans Wagner, particulièrement dans sa dernière manière, et c'est pour cela que ce sont des œuvres absolument allemandes. Dans *Parsifal*, le sujet mystique qu'il a choisi l'a entraîné, comme poète, dans des développements obscurs, où l'esprit flotte au milieu de pensées allégoriques ou emblématiques (ainsi Goethe dans *le Second Faust*), dans des conceptions philosophiques qui confinent au rêve, dans des régions d'idées enfin où il faudrait un fil conducteur pour se guider. La musique suit le poème dans cette voie, incertaine comme lui; par bonheur, souvent elle l'éclaire grâce aux phrases types qui sont le fond du système de Wagner. Les personnages se livrent à d'interminables conversations, dont parfois le texte n'a rien de musical; ils développent des idées ou des sentiments en dehors de l'humanité; on les voit au paroxysme de l'émotion dans des circonstances qui nous laissent froids, et l'attention se lasse-rait, je crois, si l'exécution était médiocre et si l'on n'entendait pas rouler au-dessous l'onde délicieuse de la sonorité de l'orchestre.

« D'autre part, quand Wagner cesse d'être exclusivement allemand, pour redevenir humain en général, quand les idées et les sentiments du poète deviennent nets, alors la forme musicale s'éclaire aussi: alors nous avons des scènes admirables, comme le deuxième tableau du premier acte, charmantes comme celle des *Blumen mädchen*, d'un sentiment profond, d'une poésie infinie, comme l'épisode du Vendredi saint, d'une couleur saisissante, comme l'évocation de Klingsor et certaines parties de la grande scène entre Kundry et Parsifal. Mais pourquoi alors laisser toujours à la voix ce rôle sacrifié et ne pas lui confier les phrases et les inflexions vocales qui restent dans l'orchestre? Wagner a dit bien du mal de la musique italienne; mais lui, il représente l'exagération inverse, et je crois que la vérité est entre les deux. »

Voici maintenant le contraste :

« Salzbourg, ville à la fois italienne et allemande, où devait naître Mozart. Je reviens de quelques jours en arrière,

et je pense que si j'avais entendu l'orchestre invisible de Bayreuth, l'orchestre voilé et caressant me murmurer l'adagio du quintette en *la*, c'eût été divin et que je n'aurais pas eu besoin, pour être ému, d'aller creuser des questions de nationalité dans l'art et de symbolisme musical! O Mozart! Forme éternelle, charme inexprimable! *Tu duca e tu maestro*, comme dit Dante de Virgile!

Il a entendu, à Vienne, *Hans Heisling*, opéra romantique (avec dialogue) de Marschner. « Cela m'a semblé bien gris. Est-ce *Parsifal* qui m'a blasé le palais? Je trouve tout banal et inutile. J'ai hâte d'être à demain soir, pour entendre un des chefs-d'œuvre que j'aime le plus, le *Freischütz*, pour constater où j'en suis après la sauce fortement épicée de Wagner. »

Le lendemain : « Je constate d'abord que toutes les épices de Bayreuth ne m'ont pas empêché de retrouver la saveur de ce chef-d'œuvre. »

Peu à peu, il subit l'emprise : « Wagner, dans *Tristan*, est arrivé à sa forme définitive et jamais peut-être chez lui les idées n'ont été plus généreuses, plus expansives. Seulement il s'est laissé entraîner à écrire, trop tendu pour les voix, trop chargé pour l'orchestre et dans tout autre théâtre que Bayreuth la sonorité est excessive... *Tristan* est à mon avis l'un des deux sommets de Wagner. C'est le sommet de la passion humaine (même surhumaine), qui n'a jamais parlé de langage plus saisissant. *Parsifal* est l'autre sommet, celui de l'émotion mystique, qui y atteint des hauteurs inconnues jusque-là. »

Enfin le voici décidément subjugué :

Bayreuth, août 1891. — « L'heure est arrivée de remonter la « sainte colline », bien sainte cette fois, puisque c'est pour retrouver mon cher *Parsifal*. Il y a entre cette œuvre et moi des atomes crochus d'une force extraordinaire. C'est toujours une émotion profonde et une bonne impression pure et élevée, quand j'entends commencer la marche vers le Graal, et surtout pendant le troisième acte. Oui (on me l'a souvent dit et je le sens bien), il y a en moi tout un côté mystique, qui trouve sa satisfaction dans l'ordre d'idées et de sentiments que Wagner a exprimés là en accents si étrangement beaux et enveloppants. Il m'est impossible d'entendre, les yeux secs, les malheurs du Graal et surtout la scène de rédemption de Kundry, l'enchantement du Vendredi-Saint. L'inexprimable détente morale, la

douceur poétique de ces admirables pages me pénètre jusqu'au fond du cœur. »

Suivons-le encore un instant à travers les œuvres des autres. Il s'est rendu à Anvers, pour y entendre l'exécution de l'oratorio patriotique de son ami Peter Benoit, *la Muse de l'histoire*, donnée sur la Place Verte devant 40 000 personnes, par 1 468 exécutants.

« 1 468 exécutants ! Voilà ce qui est impossible à Paris et ce que réalisent l'Allemagne et la Belgique. Voilà ce qu'a pu, grâce à son tempérament d'artiste, grâce à sa volonté inébranlable, réaliser Peter Benoit, à Anvers. Essayez donc, en France, de réunir un pareil personnel pour exécuter l'œuvre d'un compositeur, fût-il Gounod ! Cela coûterait 100 000 francs, et encore serait-ce possible ? Ici cela coûte 20 000 francs à la ville répartis entre l'orchestre et les frais d'installation... Je ne crois pas que *la* musique soit faite pour le plein air ; mais il peut y avoir *de la* musique faite pour ces conditions-là, et alors je trouve celle de Peter Benoit appropriée à son but. Presque tout est écrit pour les voix à l'unisson ; peu de polyphonie. Dans l'orchestre, les cuivres jouent le plus grand rôle ; les cordes servent de liant en général ou bien pour certains dessins spéciaux. Une grande importance est réservée à une mélodie assez vague de forme ; des manques d'équilibre, des fins qui arrivent trop court. Mais, à côté de cela, des parties tout à fait trouvées, énergiques, rythmées, décoratives, et surtout le sentiment de la grandeur et de la puissance. C'est un véritable tempérament musical que Benoit, et ce qu'il appelle « sa mission flamande » n'est pas un vain mot. Il a parfaitement compris cet art mêlé à la vie publique qui est dans le sang de son pays. »

Le voici maintenant en Allemagne :

Weimar, 15 mars 1886. — « C'était un soir de concert dans ce théâtre en proportion avec la ville. Bonne sonorité, bon orchestre. C'est sur cette scène que défile, pendant les mois d'hiver, un répertoire inépuisable.

« Weimar, c'est un nom qui a une résonnance particulière pour les littérateurs ou les artistes. Seules, l'Italie et l'Allemagne ont pu, par leur décentralisation politique d'autrefois, avoir des villes comme celle-là : le Weimar du duc Charles-Auguste, la Ferrare des ducs d'Este. Les grands hommes et les

familles princières y vivaient dans l'intimité les uns des autres. Cette vie et l'atmosphère des petites cours devait avoir un charme tout particulier. A Weimar, du moins, quelque chose en est resté grâce à Liszt; et voilà une ville de 18 000 habitants, qui a un conservatoire, des concerts symphoniques, des concerts avec chœurs, un théâtre excellent, une société de quatuors, une École des Beaux-Arts, une Université! C'est, je crois, un lieu unique. »

Gerward haus, mars 1886. — « Excellente sonorité et quel orchestre! Il est évident que tous ces artistes-là aiment plus la musique que les nôtres. On ne voit pas de ces têtes ennuyées comme dans nos orchestres, de ces têtes à faire des bottes plutôt que de la musique. « Il sont toujours enthousiastes », me disait Reineke; et l'exécution s'en ressent. Elle a une chaleur, une vie, qui font du bien à l'âme... Au foyer, Reineke m'a présenté à plusieurs artistes et j'ai pu constater que depuis quelques jours je n'étais plus un inconnu dans l'Allemagne musicale, du moins de ce côté. »

16 mars 1886. Weimar. — « Répétition générale de *Fidelio*. J'ai eu l'occasion de constater combien ici les répétitions se passent plus sérieusement que chez nous, sans laisser-aller, sans perte de temps dans des niaiseries, dans des conversations qui reprennent aussitôt qu'il y a un arrêt. »

Cependant l'admiration de Lefebvre pour l'organisation artistique de nos voisins n'impose pas silence aux inquiétudes que lui inspire leur non moins forte organisation politique :

« Au revoir donc, Allemagne! J'emporte de ce voyage le meilleur souvenir comme artiste, en général et en particulier. Comme Français, malgré le bon accueil que j'ai partout reçu, c'est une plus triste impression. Plus que jamais, après avoir vu de près l'Allemagne prussienne, j'ai idée que, dans le monde actuel, elle représente les Romains et que nous sommes les Grecs. Il y a dans cette nation *une fermeté de direction*, une continuité d'efforts, une tenue dans les idées, une énergie à tous les degrés de l'échelle, sans éparpillement, sans légèreté et sans forces perdues follement, qui doivent, dans l'état présent de l'Europe, lui assurer la prédominance politique, jusqu'à ce que, du moins, l'équilibre se soit déplacé, soit par le fait de la race slave qui grandit chaque jour, soit (et je le désire), par notre alliance sérieuse avec une ou plusieurs des nations qui ont

été victimes ou spectatrices de cette omnipotence germanique. La Grèce n'est pas morte au II^e siècle, elle a exercé son influence même sur ses vainqueurs, même lorsqu'elle fut devenue province romaine; nous ne deviendrons pas province prussienne; nous resterons une France française, c'est hors de doute, mais je crains que notre organisation n'ait pas, à aucun point de vue politique, la solidité de la leur et ce n'est pas sans crainte pour notre intégrité, déjà entamée du côté de l'Est, que je verrais se produire un nouveau choc entre les deux nations. »

Après l'avoir entendu apprécier les œuvres des autres, nous allons le voir maintenant appelé à juger une de ses propres œuvres, une des plus choyées, qu'il a été entendre à Anvers; si le cœur bat, pas un muscle du visage ne bouge :

« Voilà, je puis le dire, la première exécution complète de ma *Judith*. Combien je regrette les absents de Paris! Une exécution vivante, chaude, colorée. Benoit a été admirable : il a vécu la vie de l'œuvre, s'échauffant de ses situations, se développant avec elle : je l'ai embrassé de bon cœur.

« Après le concert, on m'a prié de passer dans une sorte de foyer, derrière la salle. Là se sont trouvés réunis les membres du comité, les solistes, les quelques Bruxellois présents, un certain nombre de choristes. Au milieu des conversations circulent les plateaux de sandwiches et de verres de vin; tout le monde semble enchanté. Est-ce bien moi qui suis le héros de la fête? Il paraît que oui, car, à un certain moment, M. Vandeveldé, le président de la Société, fait une véritable allocution, où, après avoir remercié Benoit et les solistes, il adresse au moi-artiste et au moi-homme des paroles qui me forcent à constater ma propre identité d'une manière un peu émouvante; et là-dessus triple salve des *hip! hip! hourrah!* après quoi les voix d'hommes entonnent le chant de fête des étudiants allemands que j'avais entendu déjà au festival de Listz. Je ne m'attendais pas à cela. Oui, c'était bien moi!... Puis reprise des conversations et des cordialités échangées; puis Benoit, à son tour, prend la parole et je constate une fois de plus quelle finesse d'esprit et quelle délicatesse d'expression, sous cette forme qui semble inculte au premier abord. Cette fois-ci, je suis obligé de répondre: je ne sais pas ce que j'ai dit, mais c'était sincère..... J'emporte de la Société de musique d'Anvers le précieux et profond souvenir d'une exécution, selon mon

désir, de mon œuvre préférée et d'un accueil qui est l'idéal de l'hospitalité cordiale. »

C'est maintenant à Berlin qu'il va entendre *Judith*. Remarquons en passant combien l'éducation musicale du public allemand fait aux compositeurs la partie plus belle que chez nous :

« Eh bien ! le succès a dépassé ce que je pouvais espérer. Salle bien remplie, malgré la mauvaise heure qu'on avait été forcé de prendre. A midi moins un quart, M. Rudorff a donné le signal. Il y a eu, ce qui est rare en Allemagne, des applaudissements avant la fin du 1^{er} acte, après l'air de Judith, puis très vifs et réitérés à la fin de l'acte. En présence de l'insistance et du mouvement du public, qui se tournait avec interrogation vers le coin éloigné de la salle où je m'étais placé, j'ai dû monter sur l'estrade et saluer. La glace était rompue. A la fin du 2^e acte, l'accueil a été bon, sans avoir la chaleur du premier ; et à la fin de l'ouvrage, j'ai été rappelé deux fois. Puis on m'a prié de venir au foyer, et là une dame du chœur, dans un petit discours en français, m'a présenté une couronne, honneur bien inattendu pour moi, et que, par un reste de prudence (à cause de l'incident Saint-Saëns) on avait préféré me décerner sans le concours du public. »

Les joies du compositeur étaient rares. Rares les exécutions assez parfaites pour donner une entière satisfaction aux exigences sévères de son goût. Il est doux cependant d'en rencontrer une qui lui laisse une impression exquise :

« 18 et 25 janvier 1914. — Exécution de la *Messe du Fantôme* aux concerts du Conservatoire. J'ai éprouvé là une très vive jouissance artistique, la plus complète, je crois, que j'aie jamais ressentie, dans l'exécution d'une de mes œuvres importantes pour voix et orchestre. Delmas, parfait interprète de la partie vocale par les hautes qualités de composition qu'il a su y mettre, par son beau style, son irréprochable diction ; l'orchestre de la Société des concerts merveilleux de sonorité et de nuances, et enfin le cadre, qui, mieux que tout autre, convient à cette œuvre. J'ai attendu longtemps cette joie, mais elle restera inoubliable, et je peux dire que j'ai vécu dix jours dans cette atmosphère de pleine réalisation de ma pensée musicale. »

DERNIÈRES ANNÉES

Mais il était trop détaché de lui-même pour que ces satisfactions artistiques, ou même les honneurs qui venaient le chercher, sa nomination comme professeur d'ensemble instrumental au Conservatoire, la rosette de la légion d'honneur, l'ouverture prochaine des portes de l'Institut, où l'appelaient des voix fidèles et nombreuses, pussent le distraire de l'inquiétude avec laquelle il voyait de jeunes générations de musiciens s'engager, à la recherche du *frisson nouveau*, dans une voie de maniérisme, qui n'était pas la sienne. Il se demandait si l'on pourrait un jour ramener le public français au culte des beautés simples et des formes pures auquel il avait consacré sa vie. Quand vint la guerre, son anxiété ne fit que s'accroître :

« *Hiver 1915.* — La guerre! L'effroyable guerre! Une guerre comme on n'en a jamais vu! La lutte pour la vie de notre pays contre la barbarie cultivée allemande, avec une sauvagerie de la part de nos ennemis qui nous ramène à celle des temps primitifs, avec des moyens de destruction inconnus jusqu'ici! La guerre sous terre, la guerre sous l'eau, la guerre dans l'air.

« ... Toute notre jeunesse intellectuelle est là, pleine d'héroïsme, d'entrain, de confiance! Et c'est la grande différence avec la guerre de 1870, où l'armée professionnelle formait la presque totalité des combattants. Maintenant, l'âme de la France entière tressaille; c'est la guerre nationale, « la patrie en danger »; et pour ceux que leur âge ne rend plus mobilisables, c'est une pensée fixe, absorbante, étouffante, qui, en frappant toujours au même endroit, produit une sorte de fente dans l'esprit, par où s'écoule toute autre pensée! On vit au jour le jour et dans l'attente du lendemain! La vie est suspendue. Que sera-t-elle lorsque la bête enragée teutonne aura été mise hors d'état de nuire? »

« *1917.* — Voici le troisième hiver de cette épouvantable guerre, de ce bouleversement mondial auquel rien dans l'histoire ne peut être comparé, ni les invasions des Barbares, ni les grandes guerres d'autrefois! Le nombre des combattants, l'énormité des moyens employés sur terre, sur mer, dans l'air, l'horreur scientifique de destruction pratiquée par nos ennemis,

les proportions invraisemblables des milliards dépensés, tout confond et dépasse l'imagination ! On viendra à bout de la force brutale allemande ; mais que de morts encore, que de souffrances avant la victoire finale du droit, que de catastrophes possibles !

« Et pourtant, un jour, les arts refleuriront. Ils semblent si peu de chose maintenant, les pauvres arts immortels ! On se fait presque pitié à soi-même en s'en occupant, — et il faut bien se dire pourtant que, pour nous autres dont c'est la « fonction », il est juste et patriotique de préparer l'avenir...

« Et, d'autre part, dans quelles conditions reprendra la vie de l'après-guerre ? Sûrement pas dans celles où nous l'avons connue. L'atmosphère sera changée : tant de questions se poseront, problèmes sociaux, économiques, intellectuels ! Quel sera l'esprit de toute la jeunesse retour du front ? Sera-ce un retour à la simplicité, ou bien une surenchère du raffinement et des complications auxquelles se ralliait la jeunesse dans les années qui ont précédé la guerre ? La face du monde aura changé. Que sera l'intellectualité artistique après ce bouleversement sans exemple ?... Pour moi, au point où j'étais arrivé pendant l'hiver 1914, il est bien probable que l'arrêt musical de ces trois années ne pourra plus se réparer...

« N'importe ! *Laboremus* ! Faire des efforts pour produire encore malgré la difficulté présente de s'abstraire et de travailler avec suite ; m'efforcer de mettre en valeur ce que j'ai fait dans le passé ; — et apprendre, apprendre toujours, inlassablement, jusqu'au bout, dans le bonheur intime de mon foyer tant aimé ! »

Il n'était plus seul pour s'interroger sur l'avenir.

Invariablement fidèle au souvenir de sa chère disparue, il avait rencontré au déclin de sa seconde jeunesse, encore plus vibrante que la première, une jeune fille (1) qui l'avait assez aimé pour venir prendre à son foyer la place de la pauvre morte sans lui demander d'en chasser l'ombre ; et dans cette union si parfaite il avait trouvé un bonheur d'une qualité rare. Les carnets se remplissent moins vite, à partir de cette époque. Ce n'est plus à eux, c'est à une compagne intelligente, avertie et dévouée que le maître confie ses rêves, ses projets, ses aspira-

(1) Le 6 septembre 1900, Lefebvre avait épousé M^{lle} Lucie Leudet, fille du docteur Leudet.

tions. C'est elle, hélas ! qui recueillera prématurément son dernier soupir.

Il était dit qu'aucune des vulgarités qui viennent rappeler à l'homme sa chétive condition, n'entacherait cette belle et poétique existence. Ni l'élégance de sa personne, ni sa vigueur physique et intellectuelle n'ont connu de fléchissement ; il n'eut ni avertissement, ni agonie. Son cœur avait cessé de battre, avant qu'il eût proféré un cri d'adieu !

Et maintenant, cher grand ami ! nous allons nous séparer, une fois de plus, comme il nous arrivait à chacun de les voyages ou des miens, pendant ces soixante ans d'une fraternité sans nuage. Laisse-moi dire ici que je tiens pour le grand honneur de ma vie cette inaltérable amitié que tu m'avais donnée. J'espère ne l'avoir pas trahie, en transcrivant ces pages que tu écrivais pour toi seul, et en soulevant le voile dont ta modestie farouche cachait les sublimes délicatesses de ton âme d'élite. Tu ne craignais pas d'appeler le public à juger tes œuvres. Ta vie elle-même est la plus belle de toutes. Il fallait qu'elle aussi fût connue de la génération qui va nous remplacer pour lui servir d'encouragement et d'exemple.

J'aurais aimé à parler plus longuement de ton œuvre musicale : mais, décidé à ne suivre que tes cahiers, je n'en ai pas eu l'occasion : tu en parlais si peu ! et tu pratiquais si peu l'art de forcer les autres à en parler ! Tu marchais sincère et seul, hors des chapelles et des coteries, confondant dans un même respect la pureté de ton art et la dignité de ton caractère ; et prêt à répéter, devant les écarts de goût devenus quelquefois la rançon de la vogue : *etiam si omnes, ego non*. Tu me reprocherais d'en dire plus.

Permetts du moins au doyen des amis qui t'entouraient de remercier, en leur nom, celle qui m'a confié ces notes si souvent arrosées de ses larmes, du bonheur qu'a mis dans la fin de ta vie sa noble et ardente affection.

ORBUS.

A
croya
vingt
comm
dans
vie d
lectu
sauf
vivra
trava
Il sav
bonh
H
rable
fantô
tilité
mode
intru
de ha

SAINT JÉRÔME

AU DÉSERT DE SYRIE

II ⁽¹⁾

L'ERMITE ET L'ÉCRIVAIN

Au moment où Jérôme entra dans le désert de Syrie, il croyait bien qu'il n'en sortirait jamais. Il n'avait guère que vingt-huit ans, mais il rompait résolument avec le monde. S'il communiquait désormais avec les hommes, ce serait seulement dans la mesure où l'exigeraient les nécessités matérielles d'une vie de privations, tout près de la nature, et les besoins intellectuels ou moraux d'un anachorète lettré qui renonçait à tout, sauf à l'étude et à l'amitié. Tout à la pensée du salut, il ne vivrait plus que pour la prière, pour la méditation, pour le travail. De ces perspectives il se promettait des joies infinies. Il savourerait, dans ces solitudes désolées, un avant-goût du bonheur des élus.

Hélas ! il comptait sans la réalité : les trahisons de son misérable corps, les retours offensifs du monde et du Diable, les fantômes dont son imagination peuplerait sa solitude, l'hostilité sournoise ou brutale des moines indigènes, voisins incommodes, indiscrets ou hargneux, qui le traqueraient comme un intrus. Après les enthousiasmes lyriques du début, il tomberait de haut. Deux ans et demi plus tard, malade, aigri, désen-

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} juillet.

chanté, il quitterait son désert au milieu d'un concert de malédictions réciproques.

Ce désert, où allait vivre Jérôme, était connu alors sous le nom de « désert de Chalcis ». C'était une pointe du grand désert de Syrie, qui, à l'ouest de la Mésopotamie, s'étendait depuis la boucle de l'Euphrate jusqu'aux confins de l'Arabie.

La ville de Chalcis, aujourd'hui Kinnesrin (le nid d'aigle) ou Eski-Haleb (le vieil Alep), était située à 53 milles au sud-est d'Antioche, à 18 milles au sud de Berœa (Alep). C'était une cité grecque, fondée trois siècles avant notre ère par le roi Seleucos Nicator, au bord d'une petite rivière, sur l'emplacement d'une vieille bourgade indigène. Pour la distinguer de la Chalcis du Liban, on l'avait surnommée Chalcis *ad Belum*.

Là passait la piste des caravanes, qui conduisait d'Antioche à la vallée moyenne de l'Euphrate. Là encore se croisaient la route de Cyrrhos à Émèse et l'ancienne route d'Antioche à Berœa, dont on a retrouvé des tronçons. Grâce à cette situation, la ville avait prospéré. Elle occupait le centre d'une vaste plaine ondulée, qu'on appelait de son nom la « Chalcidène », et que l'on considérait comme la région la plus fertile de la Syrie.

Au temps de Jérôme, Chalcis était une ville assez importante, enrichie par l'agriculture et le commerce. Elle était entourée de murs, destinés surtout à la protéger contre les coups de main des nomades du désert, les terribles Sarrasins. On voit encore aujourd'hui à Kinnesrin d'importants restes de ces murailles, avec les soubassements des tours. Dans la ville basse comme sur l'acropole, on distingue des tracés de rues, que bordent des ruines de maisons ou de monuments. Au nord de la cité, sur les pentes d'une colline rocheuse, s'étend une vaste nécropole avec des tombes à puits et des caveaux bien conservés.

Non loin des murs de Chalcis, à quelques milles vers le sud et vers l'est, commençait le désert, qui se prolongeait jusqu'à Palmyre et au delà. Un désert au sol tourmenté, aux aspects divers, où des vallées stériles, tantôt arides, tantôt marécageuses, étaient bordées de falaises rocheuses, avec des grottes qui sans doute avaient abrité des générations de troglodytes. C'est là que Jérôme allait chercher la solitude rêvée. Il eut la surprise d'y trouver des solitudes trop animées. C'est

que les déserts de Syrie étaient déjà peuplés d'anachorètes. L'Égypte avait fait école. Comme aux temps des Pharaons ou des Ptolémées, les dévotions égyptiennes débordaient sur les régions voisines.

Les premières générations de chrétiens n'avaient guère compté d'autres ascètes que les « continents » et les vierges sacrées, cherchant à réaliser l'idéal évangélique, mais sans rompre avec le monde, en se contentant d'occuper une place d'honneur dans les communautés. Vers la fin du III^e siècle et au début du IV^e siècle, l'Égypte inaugura deux nouvelles formes d'ascétisme : d'abord, avec saint Antoine, la vie d'anachorète ; un peu plus tard, avec saint Pacôme, le cénobitisme, la vie en commun dans des monastères soumis à une règle et parfois affiliés à une grande congrégation.

On connaît la belle floraison littéraire et artistique des légendes relatives à saint Antoine, surtout à ses tentations, dont le thème a séduit tant de peintres et enchanté Flaubert. Avant de devenir une figure de légende, saint Antoine était un personnage bien réel : il est très vivant dans les récits de ses biographes, dans la relation grecque de son ami Athanase, ou dans l'adaptation latine faite par Evagrius d'Antioche, l'hôte de Jérôme. Ce prototype de tous les ermites était un vrai fellah, rêveur et têtue, complètement illettré, avec l'horreur de la société comme de l'alphabet. Pendant plus de quatre-vingts ans, il vécut seul en ascète : d'abord devant sa propre maison qu'il avait vendue, ensuite dans un tombeau, puis au désert arabe dans les ruines d'un château-fort, enfin près de la mer Rouge sous les palmiers d'une oasis. Son idée fixe était d'être seul ; pour cela, il était toujours prêt à déménager, fuyant les curieux et les admirateurs, même ses disciples. Gagnant son pain en fabriquant des nattes, il ne vivait que pour la prière, pour le jeûne, pour le rêve, malgré les démons qui s'acharnaient contre lui dans sa solitude. Il ne quitta son désert que deux fois, pour se rendre à Alexandrie. Pendant la persécution de Dioclétien, il y chercha vainement le martyre. Plus tard, il alla y saluer l'évêque Athanase qui revenait d'exil ; il y batailla contre les Ariens. Il mourut en 356, à cent cinq ans, léguant à Athanase tout ce qu'il possédait : le vieux manteau qui lui servait de lit, et sa tunique en peau de mouton. Malgré lui, il était devenu célèbre. Il eut de nombreux disciples, dont la plupart vécurent

isolés comme lui, sans chef ni règle. Il resta le modèle de tous les anachorètes.

D'Égypte, ce nouvel ascétisme gagna vite l'autre bord de la mer Rouge et la presqu'île du Sinaï. Dans les gorges et sur les pentes de la montagne sainte, s'établirent de nombreux ermites. Comme les nomades de la région, ils avaient pour centre la petite ville de Pharan. Évoquant autour d'eux les souvenirs bibliques, ces solitaires ont cru y retrouver l'emplacement précis des scènes de l'Exode, fixant ainsi la topographie sacrée du Sinaï. Une chapelle s'élevait sur la cime du Djebel Mousa, la montagne de Moïse; un oratoire, à l'endroit du Buisson ardent, sur le Djebel Katarin, là où l'on visite aujourd'hui le monastère de Sainte-Catherine. D'autres chapelles et des ermitages se voyaient dans les solitudes du littoral. Mais les anachorètes n'y trouvaient pas toujours la paix, pas plus que leurs confrères de la montagne. Malgré leur pauvreté, les ermites excitaient la convoitise des barbares voisins, pirates de la mer Rouge ou Bédouins de l'intérieur, qui souvent, au cours de leurs razzias, les capturaient pour les vendre comme esclaves ou les immoler à leurs idoles.

En Phénicie, où la population restait païenne en grande partie, les solitaires étaient relativement rares. Parmi eux, l'on cite deux disciples de saint Antoine : Cronios et Jacques le boiteux. En Palestine, c'est Hilarion qui introduisit l'ascétisme égyptien. Il était lui aussi disciple de saint Antoine, à qui il avait rendu visite au désert. Revenu dans son pays, il y avait inauguré avec quelques compagnons la vie anachorétique, sur une plage aride au sud de Gaza. Il eut des milliers de disciples, qui envahirent les solitudes de Palestine, même les environs de Jérusalem, où d'un ermitage à l'autre résonnaient toutes les langues.

A leur tour, la Syrie et la Mésopotamie avaient été conquises. Le plus ancien des solitaires en ces régions, Aonès, s'était établi près de Harran, à côté du puits où s'étaient rencontrés Jacob et Rachel. Peu à peu, des ermitages et des chapelles entourèrent les lieux saints consacrés par le souvenir d'Abraham, de Laban, de Rébecca, de Moïse, d'Élie. Des colonies d'anachorètes s'installèrent autour d'Édesse et d'Antioche. Malgré la menace toujours présente des incursions de Sarrasins, les déserts de Syrie se peuplèrent d'ermites : au sud-est

de Chalcis, autour de Palmyre, en bien d'autres endroits. Ces anachorètes syriens étaient déjà célèbres par les raffinements de leurs austérités, qui allaient parfois jusqu'à l'excentricité. Quelques-uns affectaient de vivre comme des bêtes, ne se nourrissant que d'herbes crues. D'autres se faisaient attacher à un roc par des chaînes scellées. Plus tard se répandit la mode des « stylites », qui croyaient se rapprocher du ciel en passant leur vie juchés sur une colonne. Jérôme lui-même a vu de ses yeux, dans le désert de Chalcis, quelques excentriques dont il nous décrit les exploits. L'un d'eux s'était logé dans une vieille citerne, où, pour ne pas mourir trop vite de faim, il mangeait en tout cinq figues par jour. Un autre, pendant trente ans, ne sortit pas de sa grotte, où il vivait de pain d'orge et d'eau bourbeuse.

Le coin de désert que choisit Jérôme, entre la Syrie cultivée et le domaine des Sarrasins nomades, devait être voisin de la ville de Chalcis et de son enceinte fortifiée, où les ermites pouvaient se réfugier en cas d'alerte. Ce n'était pas très loin d'Antioche, d'où les amis de Jérôme pouvaient venir le voir, et d'où on lui apportait son courrier, au moins de temps à autre.

Sur les conditions matérielles de son installation, il ne nous fournit pas de renseignements explicites. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne vivait pas alors dans un monastère, comme paraissent le croire certains de ses biographes. Jamais il ne fait la moindre allusion à ce prétendu monastère où il aurait été reçu. Tout ce qu'il nous apprend, sur son existence au désert, exclut absolument cette hypothèse. Sans doute, il parle quelquefois de sa *cellula* du désert; mais il entendait simplement par là une « habitation d'ascète », et l'un des textes en question prouve que cette *cellula* était une caverne. De ses récits ou confidences d'alors, on doit conclure qu'il menait vraiment une existence d'anachorète, qu'il vivait seul et n'était soumis à aucun supérieur, à aucune règle. Il avait pourtant des voisins, d'autres ermites, parfois bien incommodes. Notons encore que son habitation de troglodyte devait être assez spacieuse et relativement confortable, puisqu'il pouvait y loger sa bibliothèque et y travailler, même y faire travailler sous ses yeux de jeunes copistes.

Si l'on veut se représenter son installation matérielle d'alors, il suffit d'évoquer par la pensée les colonies d'anachorètes du désert égyptien de Nitrie, dont l'organisation servait de

modèle. Au sud-ouest d'Alexandrie, dans une région désolée, s'étendait cette lugubre « vallée du nitre », avec ses lacs salins et sa double bordure d'âpres falaises. Elle se prolongeait, de plus en plus sauvage, par les rocs du « Désert des Cellules » et par les sables du « Désert de Scété ». Là, depuis le milieu du iv^e siècle, s'étaient aventurés et multipliés les ascètes, d'origine et de condition très diverses. Ces ermites y vivaient dans des grottes ou des cabanes, tantôt seuls, tantôt par groupes de deux ou trois. Libres de tout engagement, sans règle ni supérieur, ils employaient leur temps à leur guise, priant, méditant, chantant des psaumes, lisant ou dormant, les mains occupées d'ordinaire à des ouvrages de vannerie. Le samedi et le dimanche, la plupart d'entre eux se rencontraient au centre de la vallée, pour assister à des cérémonies religieuses, dans une église que desservait des prêtres dépendant de l'évêque d'Hermopolis. Devant l'église, on voyait trois palmiers ; à chacun d'eux était pendu un fouet, destiné à punir les malfaiteurs, mais souvent utilisé par les ermites pour se châtier eux-mêmes de leurs fautes ou pour accélérer leur progrès moral.

Tel est le cadre où l'on peut se figurer les colonies d'anachorètes au désert de Chalcis. Ils y vivaient seuls ou par groupes, comme ils l'entendaient, mais sans pouvoir s'isoler complètement de leurs voisins. Ils devaient avoir leur église, dépendant de l'évêque de Chalcis, desservie probablement par ce prêtre Marcus qui était en correspondance avec Jérôme, et qui cherchait à maintenir ou rétablir la paix dans la vallée. Quant à cette « cellule » où demeurait Jérôme, c'était simplement, comme dans le désert égyptien dit « des cellules », une grotte naturelle plus ou moins aménagée pour l'habitation. Lui-même écrivait alors, à propos des moines du désert de Chalcis : « Des cavernes de nos cellules, *de cavernis cellularum*, nous damnons le monde. » Les artistes ont vu juste, eux qui ont si souvent représenté Jérôme priant, méditant, lisant, écrivant, dans une grotte ou devant une grotte du désert.

L'HYMNE AU DÉSERT

Le ciel et la terre, la transparence de l'atmosphère, le roc, les sables, la nature et les bêtes, la solitude, et jusqu'aux échos lointains des sociétés humaines, tout dans le désert de

Chalcis enchantait d'abord Jérôme. Son enthousiasme éclatait dans ses correspondances, où il déclarait volontiers qu'il avait trouvé la retraite rêvée. Dès les premiers mots de sa première lettre, il indiquait fièrement sa nouvelle adresse, « dans cette partie du désert qui, proche de la Syrie, touche au pays des Sarrasins ».

Un jour, voulant attirer à lui l'un de ses amis les plus chers, il entonnait en l'honneur du désert un chant lyrique, un hymne tour à tour grandiose et familier, qu'il comparait lui-même à un chant des marins arrivant au port : « O désert, tout émaillé des fleurs printanières du Christ ! O solitude, où naissent ces pierres dont est construite, selon l'Apocalypse, la cité du grand Roi ! O désert des ermites, tout à la joie d'une communion plus familière avec Dieu ! Que fais-tu, frère, dans le siècle, toi plus grand que le monde ? Comment peux-tu étouffer si longtemps sous l'ombre des toits ? Comment restes-tu enfermé dans la prison enfumée des villes ? Crois-moi, je contemple ici je ne sais quelle lumière plus éclatante. On aime ici à secouer le fardeau du corps, pour s'envoler dans le pur rayonnement de l'éther... »

On voit que Jérôme, bien des siècles avant Fromentin et Loti, a compris la poésie du désert. Mais ce qu'il y cherchait surtout, et ce qu'il y trouvait, c'était le rayonnement du divin, la communion plus intime avec Dieu. Ces solitudes désolées, où passait le chemin étroit du salut, étaient pour lui comme une dépendance terrestre, lointaine et sauvage, du Paradis.

Dès son arrivée, et jusqu'au bout, comme le plus scrupuleux des disciples de saint Antoine, il régla sa vie sur son programme d'anachorète. Il couchait sur le sol nu. Il portait un cilice, fait de la plus grossière toile à sac. Suivant la coutume des ermites, il avait supprimé tous les soins du corps : sa peau, dit-il lui-même, était devenue rugueuse et malpropre, comme une peau d'Éthiopien. Il ne vivait guère que de pain et d'eau, ajoutant parfois à ce menu quelque fruit ou un légume cru, mais jamais rien de cuit. Pourtant, sa santé délicate s'accommodait fort mal de ce régime ; sans compter qu'il était de sa nature un peu gourmand, et qu'il avait toujours apprécié la bonne chère.

Cela ne l'empêchait pas de jeûner fréquemment, de prolonger parfois ses jeûnes pendant des semaines. Il poussa

si loin cette ardeur de privations, qu'il mina de plus en plus son pauvre corps, déjà si débile. Il avait alors la pâleur des malades ou des ascètes qui abusent des austérités. Il était devenu si maigre, dit-il, que ses os, à peine liés ensemble, s'entrechoquaient.

Comme les anachorètes d'Égypte, il devait s'astreindre à quelque métier manuel. Il déclare, en effet, qu'il gagnait par son travail son pain de chaque jour : « Je n'ai rien dérobé à personne, écrivait-il, je ne suis pas un oisif qui reçoit des aumônes. C'est par nos bras, à la sueur de notre front, que chaque jour nous nous procurons notre nourriture. Nous savons que l'Apôtre a écrit : « Celui qui ne travaille pas, ne doit pas non plus manger. » Jérôme n'était pas homme à s'effrayer d'un travail quelconque.

En ces premiers temps de son séjour au désert, la seule chose dont il souffrit parfois, c'était son isolement, sa solitude morale. S'il avait des voisins, il ne trouvait autour de lui personne à qui il pût ouvrir son âme. Le plus souvent même, comme il ne comprenait pas les dialectes araméens en usage dans la région, il était condamné au silence ou au monologue. Il écrivait à des amis d'Aquilée : « Seules, vos lettres ici savent le latin. Ici, en effet, il me faut apprendre un langage barbare, ou bien me taire. » Se taire, ce fut sans doute la plus cruelle des épreuves pour cet orateur, élève des rhéteurs, qui jadis à Rome avait été un si joyeux compagnon, et qui naguère encore, à Antioche, charmait ses amis par les saillies d'une conversation primesautière.

De ce silence, il se consolait par l'étude, la seule des joies de ce monde à laquelle il n'eût pas renoncé. Il lisait, lisait sans trêve, nuit et jour. Il avait apporté naturellement sa bibliothèque, commencée à Rome, toujours enrichie depuis, qui toujours voyageait avec lui. Si depuis son fameux songe il s'interdisait de relire ses classiques, il se dédommageait avec l'Écriture et la littérature chrétienne. « Grâce au Seigneur, écrivait-il, nous avons ici en abondance des manuscrits des Livres sacrés. » A vrai dire, sa bibliothèque présentait des lacunes pour d'autres domaines, exégèse, littérature, histoire. Comblér ces lacunes, ce fut au désert une de ses principales occupations et préoccupations.

Ne pouvant transcrire lui-même tous les manuscrits, il

avait formé une équipe d'auxiliaires. C'étaient de tout jeunes gens, des *alumni*, enfants trouvés qu'avait recueillis la charité chrétienne, et qu'il avait probablement fait venir d'Antioche. Il leur avait appris le métier de copiste. Il les faisait travailler sous sa surveillance, non seulement pour sa bibliothèque, mais encore pour ses amis et peut-être pour d'autres personnes, tirant sans doute de là quelques ressources pour le salaire et l'entretien de l'équipe. Afin de fournir du travail à ses copistes, il s'adressait à ses amis, leur demandant de lui prêter des manuscrits ou de lui envoyer des copies.

En même temps que sa bibliothèque, Jérôme complétait son langage d'érudit. Si le grec du Nouveau Testament lui était familier, il souffrait de ne pouvoir lire l'Ancien Testament dans le texte original. Il voulut donc apprendre l'hébreu, avec l'aide d'un Juif converti, probablement un ermite du voisinage.

Cette étude lui parut d'abord si rébarbative, que ce fut pour lui une véritable mortification. Il s'en souviendra encore trente ans plus tard : « Quand j'étais jeune et que je vivais seul derrière le rempart du désert, j'étais sans force contre l'attrait des vices et l'ardeur de la nature. J'avais beau jeûner fréquemment pour briser ce joug, mon imagination bouillonnait dans le feu des pensées coupables. Pour la dompter, je me mis sous la direction de certain frère, un Juif converti. Après les finesses de Quintilien, les flots d'éloquence de Cicéron, la gravité de Fronton, les douceurs de Pline, j'apprenais un alphabet, m'exerçant à prononcer des mots sifflants et hale-tants. Ce que je me suis donné de mal ! Ce que j'ai eu de difficultés ! Combien de fois j'ai désespéré ! Combien de fois j'ai renoncé, pour recommencer ensuite dans mon obstination à apprendre ! »

De cette obstination, il fut récompensé par le succès. Dès son retour à Rome, il pourra enseigner l'hébreu à Paula et à ses filles. D'ailleurs, il ne cessera jamais d'approfondir l'étude de cette langue. Après son installation à Bethléem, il se mettra encore sous la direction d'un autre Juif, nommé Baranina, dont il paiera cher les leçons, données toujours la nuit par crainte des coreligionnaires. Grâce à ce long et fécond labeur, il deviendra un maître en ce domaine : sa traduction latine de l'Ancien Testament d'après l'hébreu finira par s'imposer comme Vulgate à l'Église universelle.

LETTRES DU DÉSERT

Autant que la passion de l'étude, Jérôme a toujours eu la passion de l'amitié. Au désert, la solitude avivait encore et parfois exaspérait son regret des amis lointains, son désir de se mêler à leur vie par la pensée, son besoin de leur ouvrir son âme, sa crainte d'être oublié. Il fut alors un très actif correspondant; si actif, qu'il se plaignait parfois de manquer de papier, ce qui l'obligeait à être trop bref ou à trop serrer les lignes. Parmi les nombreuses lettres qu'il écrivit au désert, une douzaine nous sont parvenues. Sans y songer, le jeune anachorète s'y est peint tout entier, avec ses enthousiasmes et ses tristesses, avec son ardeur batailleuse, avec ses curiosités intellectuelles et ses espérances mystiques, avec son culte de l'amitié, avec les délicatesses, les susceptibilités ou les rancunes de son exigeante affection.

C'est par Antioche que passaient ses correspondances. Evagrius, qui lui rendait fréquemment visite, lui apportait ou lui envoyait son courrier, se chargeant aussi de transmettre les réponses, servant ainsi d'intermédiaire entre l'ermite et ses amis d'Orient ou d'Occident. Ces visites d'Evagrius enchantèrent le solitaire; mais au plaisir de l'arrivée succédait la mélancolie du départ, qui rendait plus cruelle la solitude.

C'est surtout avec ses compatriotes de la région d'Aquilée, que le jeune ermite fut en correspondance pendant son séjour au désert. Plus il se sentait loin d'eux et seul, plus il se plaisait à vivre avec eux par la pensée. D'ailleurs, ses lettres d'alors sont si différentes de ton, qu'elles permettent de mesurer les degrés de sa sympathie du moment pour chacun d'eux. Elles montrent en toute évidence combien il était amoureux de l'amitié, combien exigeant dans son affection. Exact dans ses correspondances, il n'admettait guère qu'on ne le payât pas de retour. S'il exultait au moindre souvenir épistolaire qui lui arrivait d'Aquilée ou des cités voisines, il notait avec une ombrageuse inquiétude les longs silences des oublieux, silences où son imagination impatiente dénonçait des manquements à l'amitié.

A ceux qui lui avaient écrit spontanément, il prodiguait dans ses réponses les remerciements émus, avec des effusions

lyriques et des mots touchants. Répondant à son ami Julianus, diacre d'Aquilée, il le menaçait spirituellement de l'accabler tellement de lettres, que son correspondant demanderait grâce. De trois autres amis d'Aquilée, le prêtre Chromatius, son frère Eusebius et l'archidiaque Jovinus, Jérôme avait reçu une lettre collective, où on lui demandait de ses nouvelles en lui annonçant l'héroïque décision de Bonose, devenu ermite sur un rocher de l'Adriatique. Au début de sa réponse, le solitaire de Chalcis mit quelque coquetterie à notifier qu'il vivait lui aussi dans un désert, où la lettre de ses amis lui avait été transmise par les soins d'Evagrius. Cette lettre, ajoutait-il, lui avait causé une joie intense. Il l'avait lue et relue. Elle lui était d'autant plus chère, qu'elle lui parlait latin au milieu de barbares, qu'elle évoquait devant ses yeux la physionomie de ses compagnons d'autrefois, qu'elle lui donnait l'illusion d'une conversation avec eux.

Dans ses lettres du désert, Jérôme parlait souvent d'Héliodore, le compagnon toujours attendu dont la place était marquée dans sa grotte. Conformément à la promesse faite au moment de leur séparation, il lui écrivit quelque temps après son arrivée au désert, afin de lui donner ses impressions. Pour tenter de ramener son ami, il mit dans cette lettre toute son âme avec toute son éloquence. Mélange original d'appels pathétiques et de reproches amicaux, de raisonnements, de souvenirs familiers et de lyrisme. Après avoir rappelé sa douleur lors du départ d'Héliodore, et la promesse faite, le jeune ermite résumait d'un mot ses impressions : « Je t'invite à revenir, hâte-toi d'arriver. » Comme conclusion, Jérôme entonnait son hymne au désert ; à ce désert des ermites, où les ascètes avec la solitude et la paix trouvaient le chemin du Paradis.

LES « TENTATIONS » DE SAINT JÉRÔME

Cette existence de solitaire dont Jérôme avait si longtemps rêvé et qui maintenant était la sienne, cette existence vouée au ciel et à l'étude, avait été d'abord illuminée pour lui d'un reflet de Paradis. Pendant les premiers mois de sa vie au désert, il allait de ravissements en ravissements. La colonie d'anachorètes qui l'entourait lui semblait un autre « chœur des bienheureux ».

L'enchantement fut d'assez courte durée. Peu à peu, les choses et la nature elle-même prirent une autre teinte. Le jeune ermite eut des heures d'angoisse, des jours ou des nuits de détresse. Il eut à lutter contre la maladie, contre la solitude, contre les souvenirs du monde et les passions mauvaises. Son corps, qui avait toujours été délicat et que maintenant il malmenait, protestait contre ses longs jeûnes, contre l'excès de ses austérités. La solitude, qui le livrait trop à lui-même, devenait une cause de souffrance. Le désert, dont naguère il parlait en poète ou en peintre, lui paraissait maintenant une terre de désolation, une fournaise, même une prison. Dans ses moments de crise, il prenait en horreur jusqu'à sa grotte, complice de ses rêveries coupables. En vain, il cherchait à se dompter, redoublant les jeûnes, s'agenouillant devant un crucifix, s'humiliant et pleurant, demandant grâce. Même dans sa cellule, devant le Christ, il sentait le Diable en lui. Alors il s'en allait tout seul dans le désert, dans la nuit, espérant se fuir lui-même, cherchant Dieu au ciel, criant ses fautes, implorant son pardon.

L'effrayante torture de ses détresses d'alors éclate en traits de feu dans le récit dramatique qu'il a fait de ses tentations : « Oh ! dit-il, combien de fois dans le désert, dans cette solitude désolée, brûlée par les ardeurs du soleil, séjour affreux même pour des moines, combien de fois, par la pensée, je me suis transporté au milieu des délices de Rome ! J'étais assis tout seul, plein d'amertume. Mes membres étaient horriblement déformés par un sac. Chaque jour, des larmes ; chaque jour, des gémissements. Quand le sommeil me terrassait malgré moi, mes os à peine liés ensemble se meurtrissaient sur le sol nu... Eh bien ! moi qui, par crainte de l'Enfer, m'étais condamné moi-même à une telle prison, moi qui avais pour toute société celle des scorpions et des bêtes sauvages, je me croyais souvent mêlé à des chœurs de jeunes femmes. Mon visage était pâli par les jeûnes ; mais, dans un corps glacé, mon âme brûlait de désirs. Dans une chair déjà morte avant l'heure de la mort, seul flambait l'incendie des passions. Privé de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus, je les arrosais de larmes, je les essuyais de mes cheveux. Par des semaines de jeûne, je cherchais à dompter ma chair rebelle... Je me souviens que souvent je criais jour et nuit ; je ne cessais de me frapper la poi-

trine, tant qu'une réprimande du Seigneur n'avait pas ramené en moi le calme. Ma cellule même, je la redoutais comme complice de mes pensées. Irrité contre moi-même, farouche, je m'enfonçais tout seul dans le désert. Tout ce que j'y voyais, creux des vallées, escarpements des montagnes, rochers et précipices, tout y devenait pour moi un lieu de prière, et le cachot de ma misérable chair. » Jamais l'on n'a peint avec plus de puissance la torture d'une âme luttant contre elle-même et contre son corps.

BATAILLES AU DÉSERT

Les pires souffrances de Jérôme au désert ne vinrent pas de la maladie, ni de la solitude, ni du remords, ni même du Diable, au moins directement. Elles vinrent de la théologie : la théologie querelleuse de ses voisins, ermites ou autres moines. A ces querelles, il y avait deux raisons ou deux prétextes : le schisme d'Antioche et la controverse des hypostases.

Au moment où Jérôme avait quitté Antioche, la ville avait déjà trois évêques rivaux : Méléce, l'élu d'une majorité de circonsance, resté suspect de complaisance pour l'Arianisme; Enzoios, l'élu des Ariens; Paulin, l'élu des Catholiques intransigeants. Depuis l'année 376, la grande métropole de la Syrie avait un quatrième évêque, Vitalis, ordonné par Apollinaire de Laodicée. Chacun de ces quatre évêques avait des partisans parmi les moines du désert, qui discutaient entre eux sur les mérites de leurs chefs respectifs, à coups de syllogismes et d'injures, parfois à coups de poing.

Plus redoutable encore que le quadruple schisme, la théologie mettait en feu les âmes dans ces solitudes de Syrie. On était alors en pleine querelle des hypostases. Cette controverse passionnait les cercles chrétiens d'Orient. Des conciles, elle avait gagné les foules; et l'écho s'en répercutait jusqu'au fond des déserts.

Une seule *ousia* ou substance divine, en trois *hypostases* ou personnes : telle était la formule adoptée par Méléce et la plupart des Orientaux pour résumer la doctrine catholique sur la Trinité. Par malheur, le mot *hypostase* donnait lieu à des malentendus. Conformément à l'étymologie, il avait d'abord signifié « substance ». Il gardait ce sens pour bien des gens.

Comme la foi naïve s'y trompait, la passion sectaire exploitait la confusion possible. Le parti de Paulin, qui s'en tenait au sens primitif et admettait une seule hypostase, accusait d'arianisme le parti de Méléce, qui ripostait en accusant ses adversaires de sabellianisme. Malgré les décisions du Concile qui avait autorisé à professer une ou trois hypostases selon le sens ancien ou nouveau du terme, les partisans de Méléce et ceux de Paulin se traitaient mutuellement d'hérétiques. Ils n'étaient d'accord que pour lancer l'anathème contre l'arianisme d'Euzoios ou contre la christologie de Vitalis.

Ces après controverses, où les malentendus théologiques se compliquaient des rivalités d'Églises, s'exaspéraient encore dans les conciliabules des moines du désert, dans ce monde d'ascètes à la foi ardente, à l'imagination surexcitée en de trop longs loisirs par l'idée fixe, par le jeûne, par la méditation. Ne vivant que pour l'espérance du salut, on voulait également le salut du voisin. On prétendait s'assurer qu'il était dans le bon chemin : on lui demandait donc des explications, et l'on s'animait en discutant jusqu'à s'emporter.

C'est à ces querelles que Jérôme fut mêlé malgré lui. On s'intéressait étrangement à son salut dans ce milieu gréco-syrien, où un Latin, dépaycé, passait facilement pour un intrus, pour un suspect. Il avait beau s'enfermer dans sa cellule ou se cacher dans le désert : on frappait à sa porte, on le poursuivait au milieu des sables ou des rocs, pour lui demander ce qu'il pensait des hypostases. En outre, chacun voulait l'enrôler dans son parti. Or, chaque parti avait sur lui quelque moyen de pression. Pour les Mélétiens, c'était le nombre, leur Église comptant de beaucoup le plus de fidèles. Pour les arianisants, c'était l'appui des autorités civiles, l'empereur Valens favorisant l'Arianisme. Les Pauliniens invoquaient naturellement les rapports que Jérôme avait eus à Antioche avec Paulin, et son étroite amitié avec le prêtre Évagrius. Les partisans de Vitalis pouvaient lui rappeler qu'il avait suivi les leçons d'Apollinaire, le chef de leur secte. De cette quadruple propagande, la plus redoutable et la plus indiscrete était celle des Mélétiens.

On juge de l'embarras du jeune ermite.

Mis en demeure de se prononcer sur les hypostases comme sur la légitimité des évêques rivaux d'Antioche, il prétendait

rester neutre, ce qui était son droit. Mais il déclarait trop haut que les querelles locales ne le regardaient pas, lui, un chrétien de Rome. Par cette attitude dédaigneuse, il mécontentait tous les partis, et risquait d'attirer sur lui tous les coups. Médiocre diplomate, un peu brutal dans sa franchise, il ne savait pas se dérober poliment; il s'irritait, il discutait sur un ton d'ironie, il raillait les visiteurs trop curieux, il les congédiait avec un empressement trop brusque. Il finit par se mettre à dos tous les moines des environs.

Un jour, pour se tirer d'affaire, il imagina d'écrire à « son » évêque, au pape Damase, que peut-être il avait jadis connu ou entrevu à Rome. Il voulait le consulter en même temps sur le schisme d'Antioche et sur les hypostases, sur la question de fait et sur la question de foi.

La lettre partie, Jérôme ne vécut plus que dans l'attente de la réponse. Cette réponse, il l'avait espérée prompte. Il attendit des mois, un an peut-être. Il attendait toujours, quand il se décida à écrire de nouveau. Cette fois, il ne consultait le pape que sur le schisme d'Antioche.

Tandis que Jérôme attendait la réponse du Pape pour s'en armer contre ses adversaires, la situation s'aggravait au désert de Chalcis, où bouillonnaient les passions religieuses. Des discussions l'on passait aux sommations, des sommations aux injures, des injures aux coups. De plus en plus, la sainte colonie d'anachorètes s'enveloppait d'une atmosphère de bataille.

ADIEUX AU DÉSERT

Exaspéré par ces querelles incessantes, aigri par la lutte, malade de corps et d'âme, miné par la fièvre et par la colère, Jérôme redoutait des lendemains plus sombres encore. Il voyait se resserrer autour de lui le cercle des confrères hostiles. Les quelques moines raisonnables avec qui il s'était lié au désert, persécutés comme lui par des théologiens forcenés, s'en allaient l'un après l'autre, préférant, disaient-ils, la société des fauves à celle de pareils chrétiens. Lui-même songeait à quitter ce désert si bruyant et saturé de haine.

Un jour d'hiver, malade comme d'ordinaire, il reçut une lettre inattendue, où on le sermonnait amicalement sur un ton

d'arbitre. Un prêtre du voisinage, qu'il connaissait, ce Marcus qui probablement desservait l'église des anachorètes et qui cherchait à rétablir la paix, le pria de lui envoyer une profession de foi sur la Trinité, qui sans doute calmerait ses adversaires en leur donnant satisfaction.

Cette lettre amicale, inspirée à un excellent homme par la charité chrétienne et par les devoirs de sa charge, produisit sur l'esprit de Jérôme l'effet d'une piqure de guêpe sur une blessure encore ouverte. Elle raviva ses souffrances, évoqua la longue série de ses désillusions, exaspéra ses rancunes. A la demande de Marcus, il répondit par une diatribe vengeresse contre ses bourreaux, en annonçant son prochain départ.

Dans cette lettre, écrite de verve sur le ton de l'invective, il déclarait d'abord qu'il avait eu l'intention de garder le silence, mais que, par égard pour Marcus, il se décidait à parler. C'était surtout pour dire leur fait aux énergumènes qui l'entouraient. Il leur appliquait ces vers de Virgile : « Quelle est cette race d'hommes ? Quel pays est assez barbare pour autoriser ces mœurs-là ? On nous refuse l'hospitalité du sable. On nous déclare la guerre... » Il justifiait ce souvenir classique en ajoutant : « Si j'ai fait cette citation d'un poète païen, c'est à l'adresse des gens qui n'observent pas la paix du Christ. Que du moins ils apprennent d'un païen à respecter la paix. »

Que lui reprochait-on ?

Il n'avait fait de tort à personne ; il ne devait rien à personne, puisqu'il vivait de son travail. Alors, pourquoi ces tracasseries, ces sommations, dont on le harcelait avec une évidente perfidie ? C'est qu'on s'était juré de le faire partir. Alors, on n'avait qu'à patienter un peu. Il partirait bientôt, dès que la saison et sa santé le lui permettraient ; même avant, s'il le fallait. « On ne veut qu'une chose, s'écriait-il, c'est que je m'en aille d'ici. Eh bien ! je vais céder la place. On m'a arraché déjà une part de mon âme, mes frères les plus chers : voilà qu'ils veulent partir, ou plutôt ils partent, déclarant qu'il vaut mieux habiter au milieu des fauves qu'avec de tels chrétiens. Moi-même, si la maladie et les rigueurs de l'hiver ne m'avaient retenu, j'aurais fui déjà. Qu'on patiente jusqu'à l'arrivée du printemps. Je demande que l'on m'accorde encore pour quelques mois l'hospitalité du désert. »

Cette riposte virulente de Jérôme était comme sa dernière confession d'anachorète. Confession vengeresse, âpre et désespérée : étrange contre-partie à cet hymne enthousiaste, dont il avait salué le désert deux ans plus tôt. Désormais, l'expérience était faite. Comme il l'avait annoncé au prêtre Marcus, le jeune ermite ne tarda guère à quitter sa grotte et le désert de Chalcis. C'est probablement vers le début du printemps de 378 qu'il fit ses adieux à ces solitudes trop peuplées, où il avait cherché le chemin du Paradis, et où il n'avait même pas trouvé la paix.

Au moment où il reprenait le chemin d'Antioche, fuyant les moines du désert et leur théologie agressive, Jérôme avait environ trente ans. Il était dans la force du talent, comme de l'âge. Depuis son arrivée en Syrie, il avait complété sa première éducation, toute littéraire et oratoire, par une éducation technique à base d'érudition : apprenant le grec et l'hébreu, s'initiant aux doctrines, à l'exégèse et aux méthodes d'Origène, s'armant pour l'avenir et pour le service de l'Église. Célèbre déjà par ses lettres, il venait de publier un petit chef-d'œuvre : la *Vie* de saint Paul l'ermite. Avant de découvrir l'érudit qui sommeillait en lui, il s'était révélé comme épistolier, comme satirique, comme conteur. Dès ce temps-là s'annonçaient les dons rares d'écrivain, qui devaient faire de lui un maître du style.

A défaut de la paix, l'anachorète avait trouvé dans son désert, sans y songer, la gloire littéraire. Et c'était justice. C'est un enchantement que cette prose d'épistolier, de conteur ou de pamphlétaire : une prose presque classique d'allure, mais avec un je ne sais quoi de plus personnel et de plus vibrant, une verve primesautière, des fantaisies de styliste, des échappées populaires, des éclairs de génie.

Ce talent de l'écrivain tenait en partie au caractère de l'homme. Avec toutes ses qualités et ses vertus, Jérôme avait quelques défauts. Ses généreuses aspirations vers l'idéal ne l'empêchaient pas de surveiller d'un air inquiet ce qui se passait sur la terre. Si, avec ses amis, il était la bonté même, il ne l'était pas toujours avec les autres. Ardent et passionné, homme d'imagination avec des yeux de satirique, homme de sentiment et de premier mouvement, il était très ombrageux, susceptible, irascible, rancunier, violent même avec de terribles

éclats : ce qui lui valut beaucoup d'ennemis, et ce qui vaut à ses lecteurs le régal d'amusantes boutades. Il avait infiniment d'esprit, et du plus mordant, parfois du plus méchant. Même pour gagner le Paradis, il aurait hésité à sacrifier un bon mot.

Ces défauts du caractère s'atténuaient ou s'accusaient suivant l'état de sa santé. Or Jérôme était de ces hommes que sans cesse trahit leur corps ; ce qui ne les empêche pas de vivre longtemps. Plusieurs fois déjà, il avait vu la mort de près : à Antioche, puis au désert. De plus en plus, les maladies allaient s'acharner contre lui, minant peu à peu tous ses organes. Malgré tout, il résisterait au mal pendant plus de quarante ans ; mais il ferait payer cher ses souffrances à tous ses contradicteurs.

Un malade irascible, au cœur d'or, mais à l'esprit inquiet et à la dent dure, grand batailleur avec une âme d'apôtre, érudit infatigable, écrivain original et primesautier : tel était Jérôme à trente ans, quand il tournait le dos aux moines du désert pour rentrer dans le monde et s'acheminer vers des destins inconnus.

PAUL MONCEAUX.

LA PASSION ET LA RAISON CHEZ DELACROIX

A PROPOS DE L'EXPOSITION DU LOUVRE

II ⁽¹⁾

LA VALEUR, LA COULEUR ET LA FACTURE

« Les Maîtres ne reconnaîtraient point leurs chefs-d'œuvre dans les croûtes enfumées que nous voyons aujourd'hui », disait Delacroix en parcourant ces mêmes salles du Louvre où est son exposition et il ajoutait : « Il faut renoncer à imaginer même ce que devaient être les Titien dans leur nouveauté et leur fraîcheur. Nous voyons ces admirables ouvrages après trois cents ans de vernis, d'accidents, de réparations pires que leurs malheurs... » Hélas ! il n'y a pas trois cents ans, il y en a cent à peine ou quatre-vingts pour la plupart des œuvres exposées ici et plus d'une est manifestement en ruine : le *Caid marocain visitant une tribu* (N° 84), par exemple, où le cheval et toutes les ombres sont craquelés et fondus, le *Portrait de M. Bruyas* (N° 150) où le vêtement est perdu, les parties ombrées de la *Noce Juive au Maroc* (N° 96) et beaucoup d'autres morceaux où les vermillons ont noirci, les laques disparu, le bitume, qui ne sèche jamais, repoussé et fait éclater la couche de peinture. La ruine n'est jamais totale, elle est par-

(1) Voyez la *Revue* du 1^{er} juillet.

tielle, mais elle diffame ce qui reste en rompant les rapport des couleurs et des valeurs voulus par le peintre. Nous ne pouvons donc pas rendre justice entière à ses intentions.

Car tout l'art de Delacroix est orienté vers la couleur. Le monde extérieur pour lui, êtres et choses, c'est de la couleur en mouvement. Le monde intérieur aussi et une émotion de l'âme se projette instantanément en effluves colorées sur le milieu où elle s'agite. En son temps, c'était une grande originalité. Ceux-là même comme Gros qui l'avaient eue, la reniaient avec des larmes de repentir. Et Géricault était mort. Bien des années après, Delacroix disait encore : « Je sais bien que cette qualité de coloriste est plus fâcheuse que recommandable auprès des écoles modernes, qui prennent la recherche seule du dessin pour une qualité et qui lui sacrifient tout le reste. Il semble que le coloriste n'est occupé que des parties basses et encore terrestres de la peinture, qu'un beau dessin est bien plus beau quand il est accompagné d'une couleur maussade et que la couleur n'est propre qu'à distraire l'attention qui doit se porter vers des qualités plus sublimes qui se passent aisément de son prestige... » Il n'exagérait point du tout. Pour les disciples de David et de M. Ingres, c'est-à-dire les « jeunes » d'alors, le dogme était si impératif que non seulement devant les Rubens il fallait passer les mains en ceillères, mais dehors, devant un paysage ou des êtres vivants en plein soleil, on devait se faire scrupule de s'émouvoir. « Le terreux et l'olive ont tellement dominé leur couleur, dit Delacroix, que la nature est discordante à leurs yeux avec ses tons vifs et hardis. »

Voilà pourquoi les œuvres que voici les étourdirent et les scandalisèrent par la fraîcheur et la crudité de leur coloris. Ils les comparaient avec celles de Girodet, de Regnault, de Fabre, de Lethière, de Gérard, de M. Ingres. Pour nous, cette fraîcheur est un mythe et cette vivacité s'éteint dans les clairs-obscurs. C'est que nous les comparons, sans le vouloir, avec celles de Monet, de Sisley, de Pissaro, de Renoir, de Jongkind, de M. Albert Besnard. Mais n'allons pas tomber, en jugeant Delacroix, dans la même erreur que ses juges de la première heure, je veux dire dans une erreur diamétralement opposée, mais équivalente, en lui appliquant la notion de la couleur telle que les impressionnistes nous l'ont rendue familière.

Prenons garde, au surplus, que cette notion est étroite et que

lorsqu'ils disent « couleur », c'est surtout lumière qu'ils pensent et non point même toute lumière, mais lumière diffuse. Ce qu'ils ont atteint, ce qui fait leur charme subtil et ce qui domine ainsi notre vision contemporaine, c'est beaucoup moins la chaleur et la puissance de la couleur que sa luminosité. Et sans doute il n'y a pas de couleur sans lumière, mais il n'y en a guère non plus avec trop de lumière et la lumière toute pure, elle, n'en a pas du tout. C'est dans la région médiane que joue la gamme infiniment étendue des tons, des demi-tons et pour ainsi dire des commas, où vibrent les notes les plus sonores : les unes, celles des luminaristes à un bout, les autres, ceux des clair-obscuristes au bout opposé, mais sans que les premières ni les secondes puissent dépasser un certain point sans tomber dans le bruit grave ou aigu où tous les sons se perdent. Cette région médiane est ce qu'au temps de Delacroix on appelait les « demi-teintes ». Il avait très bien vu que pour en réaliser tous les prestiges, il ne fallait pas plus sacrifier à la lumière qu'à l'ombre. « Faire trop dominer la lumière et la largeur des plans, nous dit-il, conduit à l'absence de demi-teintes et par conséquent à la décoloration. »

Voilà pourquoi, en entrant dans cette salle, nous n'avons pas trouvé qu'il y fit clair. Sauf le grand *Sardanapale* qui l'illumine en partie, et quelques petits cadres comme le *Jus-tinien* (N° 31) et des *Chasses aux lions*, tout paraît sombre au regard de l'art moderne et même noir, par exemple : *la Liberté guidant le peuple*, *les Croisés*, *les Hamlet*, *la Barque de Dante*, *le Marc-Aurèle*. Et non seulement au regard de l'art moderne, mais, si nous sommes entrés par les salles où se trouvent les Chardin, les Fragonard, les Perronneau, les Coypel, les J. Vernet, au regard du XVIII^e siècle.

Il est vrai que nombre de couleurs, et précisément des plus radieuses, ont cessé de jeter leurs feux, — ces feux qui épouvantèrent les gens de 1830. Il y a, ici, beaucoup de volcans éteints. Mais il est bien évident que, même en leur plus belle jeunesse, les figures de Delacroix n'ont jamais baigné dans la lumière. Elles en ont seulement été frappées comme de la foudre et en plusieurs endroits elles sentent le roussi. Le contraste fut toujours violent entre les choses au soleil et les choses à l'ombre. Il y eut toujours des « repoussoirs » au premier plan, des ombres portées très fortes au second, du clair-obscur partout.

Traduites en noir et blanc, elles ont, dès le premier jour, donné des valeurs dures et contrastées, l'antithèse chère aux Romantiques. L'ensemble est lourd : c'est une journée d'orage flambée par un rais de soleil. C'est que, tout en cherchant les timbres sonores de la couleur, Delacroix n'a pas voulu perdre les basses profondes de la valeur. On entend ses coups de pédale. « La palette romantique à la fois sourde et tumultueuse », a dit Paul Signac. Seulement, à défaut de lumière, il a la couleur. Dans cette salle il ne fait pas clair, mais il fait chaud.

* * *

Pas partout, il est vrai. A quel point Delacroix est inégal, il suffit, pour l'éprouver, de regarder sa grande *Mort de Marc-Aurèle* (N° 113) si terne et si morne qu'on dirait un prix de Rome de cette époque et au-dessous, sa petite *Chasse aux lions* (N° 191) où toutes les joies et tous les frémissements de la couleur palpitent. Est-ce vraiment le même artiste qui a peint ces deux toiles ? Comme cela doit nous rendre prudents pour les dénis d'attribution, quand il s'agit du passé !... On dira qu'il y a dix-sept ans entre les deux et qu'il n'a jamais cessé de courir après de nouveaux accords de couleurs. Oui, mais les *Femmes d'Alger dans leur appartement* (N° 68) et la *Noce juive dans le Maroc* (N° 96) et bien d'autres pages qui ont précédé le *Marc-Aurèle* étaient des chefs-d'œuvre de coloris. Et quand nous sommes devant le *Grand Christ au jardin des oliviers* (N° 30) ou la *Grèce expirant sur les ruines de Missolonghi* (N° 58), ou l'*Hamlet et Horatio au cimetière* (N° 95), surfaces plates ou noirs bouchés, que retrouvons-nous des splendeurs du *Sardanapale*, du *Trajan*, des *Croisés*, des *Giaours* et des *Pachas* (N° 78), du petit *Empereur Justinien composant ses Institutes* (N° 31) qu'on dirait un Bonington, de l'esquisse de la *Chasse aux lions* (N° 156) qu'on dirait un Rubens rouge, et du petit *Mouley Abd-er-Rahman, sultan du Maroc* entouré de sa garde (N° 172) où toutes les couleurs de la palette chantent à la fois ? On ne peut même pas invoquer, pour justifier cette inégalité, les impatiences ou au contraire les glaces de l'âge. Il y a, ici, un chef-d'œuvre peint à vingt-six ans, le *Massacre de Scio*, et il y en a plusieurs peints à la veille de la mort, entre autres, la *Chasse aux lions* (N° 191) et la petite réplique (N° 197) du *Mouley Abd-er-Rahman*. L'inégalité, chez Delacroix, ne tient

pas à l'âge, comme chez tels de nos contemporains, ni comme chez les maîtres du passé à une main étrangère appelée pour le suppléer; elle tient au fond même de sa nature et qui ne change jamais : la passion du changement.

Mais si divers et inégal qu'il soit vis-à-vis de lui-même, Delacroix s'oppose toujours nettement à ce qu'était la peinture lorsqu'il parut. Elle n'avait ni valeurs, ni couleurs, ni facture. Elle ne cherchait que le balancement des lignes et la réalisation d'un type du beau idéal très défini dans sa silhouette.

C'était donc, déjà, faire une révolution que de chercher de violents contrastes de valeurs, des chutes de lumière sur un point, des éclairages subits, en un mot, des « effets ». Et, dans les premières grandes pages de Delacroix, c'est bien ce qui domine. *La Liberté*, 28 juillet 1830, *Dante et Virgile* sont des effets de valeurs plus que de couleurs, *le Massacre de Scio* est autant l'un que l'autre, de même que *les Croisés à Constantinople*. Seul, parmi les grandes œuvres, l'effet du *Sardanapale* est demandé à la couleur plus qu'aux valeurs. Encore offre-t-il de violents repoussoirs au premier plan pour jeter la lumière au second. Ces effets d'écran se reproduisent aux côtés ou au bas de toutes les compositions de quelque importance. Jusque dans le petit tableau des *Femmes d'Alger* (N° 128), infiniment moins savant et moins finement harmonieux que le grand (N° 68), on voit une négresse ouvrir la portière au rayon de soleil pour qu'il puisse subrepticement enflammer quelques visages, tout le reste demeurant dans la pénombre. A aucun moment de son art, Delacroix ne renonce tout à fait aux contrastes des valeurs.

Pourtant, à mesure qu'il avançait en âge et en sagesse, il se reprochait son goût pour ces faciles antithèses, pour l'éclairage des portraits anglais par exemple, qu'il avait tant aimés. Il condamnait « ces effets outrés, ces ciels sombres, ces contrastes d'ombre et de lumière auxquels du reste ils ont été conduits par leur propre ciel nuageux et variable, mais qu'ils ont exagérés outre mesure... ce qui empêche de les classer parmi les grands maîtres ». D'ailleurs, à quelque moment de sa vie que ce soit, il observe très bien que plus une toile est grande, plus elle doit être vue de loin et moins il faut qu'elle fasse de trous dans le mur. Il préconise alors une lumière plus large. Presque toujours ses grands tableaux sont plus clairs que

l'ébauche qui les a précédés ou que la réplique en dimensions moindres qui les a suivis. C'est visible dans les deux exemplaires des *Femmes d'Alger*, dans les *Sardanapales*, dans les sultans *Moulay Abd-er-Rhaman*. Et, tout en conservant l'effet par les valeurs, — ce par quoi il tranche assurément sur toute la peinture moderne, — il cherche de plus en plus l'effet par le seul jeu des couleurs.

D'abord par les complémentaires. Aujourd'hui, la loi des complémentaires est tellement connue qu'elle a contre soi sa banalité. Tout le monde sait qu'on appelle « complémentaire » celle des trois couleurs primaires, rouge, jaune, bleu, qu'il faut rapprocher d'une teinte mixte, composée des deux autres, pour restituer ou compléter la trilogie primitive. Et tout le monde reconnaît aussi que cette juxtaposition, tendant à restituer la lumière blanche, produit sur l'organe visuel la sensation la plus vive qui soit. D'où, l'effet obtenu en rapprochant le jaune du violet, par exemple le mélange des mimosas et des violettes, ou le rouge du vert, dans les tapis, les plaids écossais, les doublures et mille combinaisons plus subtiles dérivées de la loi unanimement reconnue. Mais, à l'époque où peignait Delacroix, elle était à trouver, ou à retrouver, les grands coloristes l'ayant fort bien appliquée d'instinct. Et il se produit alors un phénomène très sensible dans toute l'histoire de l'Art, mais assez mystérieux pour que la raison hésite à en donner la clef. C'est qu'une trouvaille d'ordre technique appliquée pour la première fois, dans toute la fraîcheur de la découverte et la joie du message nouveau, a une saveur qu'elle n'aura plus lorsqu'elle sera mieux connue et rationnellement établie. L'empirisme tient compte, sans y penser, de bien des modalités inconnues de la science, imprévues de la « loi », que le tact de l'artiste appréhende seul, et qui changent du tout au tout l'effet produit sur notre sensibilité.

Par exemple, quand on a énoncé la loi des complémentaires, on a énoncé quelque chose de très juste, mais de très élémentaire et qui ne servira proprement à rien, si ce n'est pas complété par un œil de coloriste et appliqué par une main d'ouvrier. D'abord, parce qu'une des deux couleurs, soit la complémentaire, soit la binaire, ne doit être mise auprès de l'autre que comme un accent, une épice pour assaisonner le ragoût principal, et qui dit « accent » dit le contraire de ton habituel, de

recto tono. Il n'est personne, ayant tenu un pinceau, qui ne sache qu'une touche heureuse faisant « chanter » la couleur étant posée, le plus sûr moyen pour qu'elle ne « chante » plus, c'est de la mettre partout. Ici, nous en avons un exemple très frappant dans le *Retour de Christophe Colomb* à la Cour d'Espagne (N° 92). Le rouge du grand baldaquin étant étalé en surface égale à celle du vert-bleu des marches du trône, ce vert et ce rouge manquent totalement de l'éclat que la « loi » devrait leur assurer. Tandis qu'à côté, dans la *Chasse aux lions* (N° 191), le rouge n'étant appliqué que par accents sur le bleu vert des fonds, tout flambe dans le soleil. Et mieux encore, si l'on veut saisir le jeu des complémentaires chez les *Femmes d'Alger dans leur appartement* (N° 68), il faut regarder avec attention pour s'aviser que le corsage orangé rouge de la femme couchée à gauche est bordé de bleu-vert ou que le turban rouge de la négresse se détache sur un lé verdâtre de la portière, et que les boiseries de l'armoire alternent rouges et vertes. Ce qui est saisissant au premier coup d'œil, ce n'est pas le procédé, c'est la chaude harmonie de l'ensemble.

Ensuite, lorsqu'on a dit « vert », « rouge », on n'a quasi rien dit : encore faut-il savoir de quel « vert » et de quel « rouge » il s'agit et lorsqu'il s'agit de fixer la nuance exacte et le dosage de ce vert et de ce rouge, de ce violet et de ce jaune, de cet orangé et de ce bleu, saisir les rapports des autres tons employés, leur réaction sur la rétine du regardant, dans la proximité immédiate des « complémentaires » et quelquefois jusqu'au bout du tableau.

Un vrai coloriste, qui n'a nulle idée de la « loi des complémentaires », qui n'a jamais entendu parler des découvertes de Charles Bourgeois ou de Chevreul, en tire tout ce que l'art peut en tirer. Un non-coloriste peut passer sa vie à les vouloir appliquer et n'en rien tirer qui vaille. On raconte que Delacroix, informé des recherches de Chevreul, voulut le voir. Il prit un rendez-vous avec lui, mais, le jour dit, il eut sa laryngite, ne put sortir et l'occasion manquée ne se retrouva plus. Ainsi ces deux grands explorateurs du monde coloré, auront passé leur existence à quelques pas l'un de l'autre, ont dû se croiser maintes fois dans la rue sans jamais se rencontrer. Les uns diront : « Heureux rhume ! » les autres : « Fatalité qui a privé l'artiste des lumières du savant ! » Nous

ne dirons rien du tout. De tels détails sont précieux pour la biographie d'un artiste : c'est leur faire trop d'honneur que de leur attribuer une portée décisive sur son art. Le génie d'un Delacroix ne dépend pas d'un rhume. Chevreul ne lui était pas plus nécessaire que le Maroc, Constable ou Rubens. La nature qui contient tout : Rubens, Constable, le Maroc, Chevreul et mille autres sources plus révélatrices encore, lui aurait suffi. Et il portait en lui tout ce qu'il y a trouvé.

Dans le domaine des complémentaires, c'est avant tout l'exaltation du rouge par le vert : des rouges orangés ou parfois grenats par les verts bleus et parfois jaunes qu'il attribue à ses vêtements, ses accessoires et, dans les scènes de plein air, à ses fonds de montagne d'un vert bleu ou à ses ciels d'un bleu vert. Il n'est guère de combats de *Giaours* et de *Pachas* qui n'en offrent un exemple. Dans celui qui porte le N° 78, richissime harmonie de bruns rouges et de blancs dorés appliqués à la robe des chevaux et à la fustanelle du Giaour, c'est la manche verte du Turc, opposée à son turban orange, qui donne l'accent nécessaire. Dans les épisodes de la guerre en Grèce (N° 171), les manteaux verts sont doublés de rouge. Les chasses aux lions avec des chevaux roux se poursuivent aussi sur des horizons verdâtres. On le voit encore dans *la Mort de Lara* (N° 177), dans les *Arabes en voyage* (N° 166). Même son *Saint Georges* (N° 158), sachant qu'il va combattre un dragon vert dans une mer glauque, a cru devoir enfourcher un destrier bai rouge et mettre une écharpe rouge pour faire triompher, une fois de plus, la loi des complémentaires.

* * *

Les biographes de Delacroix attribuent d'ordinaire ses découvertes coloristes à son voyage au Maroc. C'est vrai peut-être pour les jeux du vert et du rouge dont la juxtaposition l'a, plus d'une fois, frappé : « Parasol à manche de bois non peint, une petite boule au bout rouge en dessus, dessous rouge et vert », note-t-il en voyant l'empereur Abd-er-Rahman (N° 172) ; et encore : « La voiture qui était partie avec lui était couverte en drap vert, traînée par une mule caparaçonnée de rouge. » Mais pour être les plus apparents dans son œuvre, ces rapports de tons ne sont pas, à beaucoup près, les plus sonores, ni ne se prolongent le plus longtemps en harmoniques.

Ce qui a bouleversé, du tout au tout, sa palette et après lui, la palette contemporaine, c'est l'idée que les ombres jusque-là noires, ou faites de couleurs froides ou au moins d'un bitume jaunâtre très assombri, doivent être des couleurs aussi vives et parfois plus vives que les lumières.

Et cela, ce n'est pas au Maroc, ni en Algérie qu'il l'a découvert : c'est place Saint-Sulpice. Ce n'est pas en contemplant les mosquées flamboyantes au soleil : c'est en prenant un fiacre. « Je vois de ma fenêtre un parqueteur qui travaille nu jusqu'à la ceinture dans la galerie, écrit-il dans son *Journal* ; je remarque, en comparant sa couleur à celle de la muraille extérieure, combien les demi-teintes de la chair sont colorées en comparaison des matières inertes. J'ai observé la même chose hier sur la place Saint-Sulpice où un polisson était monté sur les statues de la fontaine au soleil : l'orangé mat dans les clairs, les violets les plus vifs pour le passage de l'ombre et des reflets dorés dans les ombres qui s'opposaient au sol. L'orangé et le violet dominaient alternativement ou se mêlaient, le ton doré tenait du vert. » Un autre jour, comme il était tourmenté de cette idée : comment donner au jauné l'éclat qu'il se souvient d'avoir vu chez Véronèse, il héla un cabriolet, toujours place Saint-Sulpice. « Au Louvre ! » allait-il dire. Or, c'était pendant l'été, par un soleil flamboyant. Ce cabriolet était jaune serin et comme il approchait, Delacroix vit que ses ombres contenaient des reflets violets. C'est tout ce qu'il voulait savoir. Il le congédia. Il n'allait plus au Louvre. Véronèse ne lui aurait rien appris de plus.

Dieppe, aussi, lui a parfois tenu lieu de laboratoire : « Je vois de ma fenêtre, écrit-il, l'ombre des gens qui passent au soleil sur le sable qui est sur le port. Le sable de ce terrain est violet par lui-même, mais doré par le soleil, l'ombre de ces personnages est si violette que le terrain devient jaune. Y aurait-il témérité à dire qu'en plein air et surtout dans l'effet que j'ai sous les yeux, le reflet doit être produit par ce terrain qui est doré, étant éclairé par le soleil, c'est-à-dire jaune et par le ciel qui est bleu et que ces deux tons produisent nécessairement un ton vert ? »

Il y a encore l'Opéra. Un soir, en écoutant *Cenerentola*, Delacroix regarde les toilettes : « J'ai remarqué, là, combien dans les étoffes de satin, le ton même de l'objet ne se trouve

qu'à côté du luisant, de même dans la robe des chevaux. » Toutes ces observations le ramènent au même point : « Plus je réfléchis sur la couleur, plus je découvre que cette demi-teinte reflétée est le principe qui doit dominer parce que c'est effectivement ce qui donne le vrai ton, — le ton qui constitue la valeur, qui compte dans l'objet et le fait exister... la lumière n'est qu'un accident. » Mais pour remplacer par la seule couleur l'effet de contraste jadis demandé aux valeurs, on est conduit à donner à la couleur çà et là un accent très fort. « Il faut de toute nécessité que la demi-teinte dans le tableau, c'est-à-dire que tous les tons en général soient outrés, Rubens outré, Titien outré... » écrit-il dans ses notes.

« Outré » est bientôt dit, mais il ne suffit pas de choisir des couleurs vives au lieu des terreuses pour obtenir une vibration sonore. Il faut encore leur donner leur maximum d'intensité. Or les plus vives sur la palette perdent beaucoup de leur éclat sur la toile lorsqu'on les a mélangées... Pourquoi? C'est peut-être parce qu'elles sont mélangées... Ne pourrait-on pas produire le ton mixte qu'on rêve par des couleurs pures superposées? Et voici qu'à travers bien d'autres recherches, Delacroix découvre la division du ton et le mélange optique.

L'année même où il expose *le Massacre de Scio*, il est banté par une ébauche qu'il a vue chez un ami. Elle n'est pas signée d'un grand maître, tels Michel Ange et Vélasquez, mais elle laisse filtrer, comme la fente d'une lucarne sur un vaste horizon, tout un monde nouveau et voici que, derechef, visitant un marchand de tableaux, il trouve trois envois destinés au Salon, signés du même artiste, un insulaire qui s'appelle Constable. Les couleurs vibrent comme elles n'ont jamais fait dans les œuvres qu'il a vues jusqu'ici. Comment? Pourquoi? Vingt-trois ans plus tard, il en notera la raison : « Constable dit que la supériorité du vert de ses prairies tient à ce qu'il est un composé d'une multitude de verts différents. Ce qui donne le défaut d'intensité et de vie à la verdure du commun des paysagistes, c'est qu'ils la font d'une teinte uniforme. Ce qu'il dit du vert des prairies, peut s'appliquer à tous les autres tons. »

Dès le premier coup d'œil, Delacroix l'a compris. Il court au Louvre où va s'ouvrir le *Salon*, enlève son *Massacre de Scio* déjà en place et le repeint. Il crible les couleurs vives, mais

étalées à plat, de nouvelles touches vives et crues et couvre les ombres de glacis qui leur donnent de la transparence. Ses figures acquièrent ce frémissement qu'elles ont encore aujourd'hui. Il semble qu'il est parvenu à l'apogée de la couleur.

Mais il n'est point parvenu au même degré de lumière. Et toute sa vie, il cherchera si l'on ne peut obtenir la transparence en même temps que la puissance. Par les fonds peut-être ? « L'éclat des Van Eyck et ensuite des Rubens tient beaucoup sans doute au blanc de leurs panneaux... Ce qui donne tant de finesse et d'éclat à la peinture sur papier blanc, c'est sans doute cette transparence qui tient à la nature essentiellement blanche du papier. » On peut l'obtenir peut-être aussi par la juxtaposition de teintes pures. A l'Exposition de 1855, il voit les Préraphaélites anglais, ce qu'il appelle « l'École sèche », et il est émerveillé des *Moutons* d'Holman Hunt : là, pas d'ombre, pas de repoussoir, une couleur franche et crue partout d'une incroyable vivacité. Mais alors, que devient le clair-obscur ? Où sont les valeurs ? Peut-on peindre sans valeurs ? Il consulte, là-dessus, Watteau : « Le petit Watteau a achevé de me démontrer l'avantage des fonds clairs... Il y a même plusieurs parties qui ont la même valeur que leurs fonds respectifs... Il faudrait plusieurs Watteau pour étudier l'artifice de son effet... »

Ainsi, voit-on Delacroix poursuivre, simultanément ou tour à tour, les expériences les plus diverses dans l'ordre chromatique. Il va peu à peu de la couleur-valeur à la « couleur-couleur », puis de la « couleur-couleur », — ce sont ses propres expressions, — à la couleur-lumière. Enfin, il rêve de concilier ce qu'il appelle la « couleur-couleur » et ce qu'il appelle la « lumière-lumière. »

En attendant, il applique sans la définir bien clairement la loi dite des résultantes ou du mélange optique. On a depuis longtemps remarqué, dans les *Femmes d'Alger* (N° 68), que « la chemisette rosée à petites fleurettes vertes posées en semis donne naissance à un ton indéfinissable et impossible à rendre avec les couleurs de la palette, résultante du mélange optique des petites fleurs vertes avec le ton rosé de la chemisette ». Et il est bien visible aussi, que dans les morceaux les plus colorés, une foule de petites touches de tons crus juxtaposés ou superposés au ton local font vibrer le tout avec une vigueur qu'on n'aurait jamais obtenue par un mélange sur la palette.

Ici, intervient non seulement le choix et le jeu des couleurs, mais ce qu'on appelait alors « l'exécution », plus tard « la facture » et aujourd'hui « la matière ». Bien qu'elle ne nous paraisse guère belle chez Delacroix et rarement précieuse, il ne faut pas croire qu'elle ne l'ait pas hanté comme le reste. Dans un article de ce « dictionnaire » qu'il rêvait de faire, sur les Beaux-Arts et dont il confiait les éléments à son *Journal*, voici ce qu'on trouve au mot *Exécution* : « Son importance. Le malheur des tableaux de David et de son école est de manquer de cette qualité précieuse sans laquelle le reste est imparfait et presque inutile... On peut y admirer un grand dessin, parfois de l'ordonnance, un vrai goût antique chez David lui-même, mais le charme que la main de l'ouvrier ajoute à tous ces mérites est absent de ces ouvrages et les place au-dessous de ceux des grands maîtres consacrés. Prud'hon est le seul peintre de cette époque dont l'exécution soit égale à l'idée... Dans cette peinture, l'épiderme manque partout. »

Chez Delacroix, au contraire, il y en a une, rugueuse, sillonnée, sensible et agissant sur notre sensibilité par ses propriétés vibratoires, et si elle ne vaut pas sa couleur, du moins est-elle infiniment plus intéressante que celle des classiques alors tout férus du précepte de Winckelmann que « la peinture doit ressembler le plus possible à de la belle porcelaine ». Par sa facture, Delacroix retourne d'une part aux procédés des maîtres coloristes du passé, et d'autre part préfigure ceux des modernes dans presque toutes leurs parties : division du ton, morcellement de la touche, crudité de la teinte dans les infiniment petits. Mais ce n'est pas sans nombre d'hésitations, de scrupules et de retours. Il y a fort peu de sûreté dans son métier. Ce qui trompe parfois au premier coup d'œil, c'est qu'on y trouve, çà et là, de l'empyrement. On se dit : un homme qui va de ce train, sait où il va. Mais point. Car il s'arrête bientôt, rebrousse chemin, brouille sa voie. Si la belle matière, comme il le croyait lui-même, est une partie essentielle de la peinture, Delacroix est un grand coloriste plutôt qu'un beau peintre.

Parce qu'il était aussi un philosophe et un penseur, parce qu'il se posait des problèmes d'ordre purement intellectuel, parce que, çà et là, il fait allusion au sens moral d'une œuvre, parce qu'enfin les sujets ou les prétextes de ses grandes pages

sont des actions tirées d'un poème, d'un drame ou de l'histoire, la critique l'a loué ou l'a blâmé tour à tour d'être un « littéraire » et un « romantique ». Mais on n'y pense guère quand on se laisse aller à l'enthousiasme esthétique devant ses œuvres. On oublie totalement le sujet, le prétexte, l'affabulation. Dans ses plus riches symphonies, la *Noce Juive*, les *Femmes d'Alger*, les *Giaours et les pachas*, les *Chasses aux lions*, la *Tête de vieille femme* (N° 164), il n'y en a pas. Et à Saint-Sulpice, qui d'entre nous peut dire que c'est le traitement infligé à *Héliodore* qui le passionne, ou l'issue du combat entre *l'Ange et Jacob*?

On est tout emporté par la joie toute sensorielle que donnent l'effet, le mouvement, la couleur. Même les gens qui ne croient pas au bienfait de la Révolution de 1830 montent derrière lui sur la barricade et suivent le drapeau agité par la *Liberté* sur les jeunes têtes pleines de rêve. C'est le drapeau de la Couleur qu'ils suivent ainsi. C'est celui-là que Delacroix lui-même brandissait et qu'il a planté au sommet du siècle. Sa pensée, si tourmentée fût-elle, si diverse et si génératrice d'hypothèses, en perpétuel devenir sur certains points, ne varie jamais sur celui-ci : l'Art doit donner avant tout une sensation et une sensation colorée. Il y revient à toutes les heures de sa vie, dans ses articles de la *Revue*, dans ses lettres intimes, dans son *Journal* plus intime encore, dans ses propos de noctambule, lorsqu'il rentre de quelque soirée avec Grzymala. Et le 22 juin 1863, à la dernière note de ses calepins, écrite au crayon, — il était faible et allait mourir le 18 août, — on lit encore ceci : « Le premier mérite d'un tableau est d'être une fête pour l'œil. » C'est son dernier mot. C'est le dernier mot de la peinture.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LE DÉVELOPPEMENT PRODIGIEUX DE L'AFRIQUE DU SUD

La prise de possession rapide du continent africain par la civilisation européenne apparaîtra certainement un jour, quand on l'examinera avec un recul suffisant, comme un phénomène tout à fait capital de notre temps. Il se produit là, sous nos yeux distraits, et que rien n'étonne plus, quelque chose de comparable à ce que fut un peu plus tôt le développement des États-Unis et nous y assistons de loin, sans trop nous en douter, à la naissance d'un monde nouveau.

En cette année 1930, où le centenaire de l'occupation algérienne appelle l'attention de tous sur l'œuvre magnifique de la France dans l'Afrique du Nord, on pourra trouver quelque intérêt à envisager brièvement la mise en valeur parallèle de l'Afrique du Sud qui tend chaque jour à se souder davantage avec les pays méditerranéens, dont elle fut longtemps séparée par de telles étendues de brousses, de marécages et de déserts. Là-bas, si l'on remonte seulement à un demi-siècle, il n'y avait à peu près rien en dehors des côtes et les moyens de communication étaient nuls. Dix ans après, le Transvaal industriel, l'État indépendant du Congo, et la Chartered commençaient à peine à sortir des limbes. Aujourd'hui 30 000 kilomètres de voie ferrée relie en tous sens l'intérieur du pays à trois océans. Des villes se multiplient qui ne sont plus seulement des noms sur la carte. L'Afrique du Sud produit à elle

seule
la tot
les tr
tine,
minie
peu
même
puiss
encor
qu'été
aujour
récits
qu'elle
rappe
mettr
perm
miné
sion
pren
appor
vie h

Q
un c
comm
cultu
Moza
plus
socle
souve
sont
N'oul
sud,
exact
ment
land

(1)
a bien

seule la moitié de l'or mondial, les neuf dixièmes du diamant, la totalité du radium, le dixième du cuivre, la moitié du cobalt, les trois quarts du chrome, une partie déjà importante du platine, etc... Un hasard qui favorise souvent les explorateurs miniers m'a fait, en 1893, assister à cette éclosion, comme, un peu plus tard, il me conduisait, vers l'extrémité nord du même méridien, en Laponie suédoise, voir naître une autre puissante industrie, celle du fer. Des souvenirs personnels, encore très vivants, vont me permettre ainsi de rappeler ce qu'étaient ces terres australes en des temps qui paraissent aujourd'hui presque héroïques, où l'on entendait partout les récits de la toute première heure. En leur comparant ce qu'elles sont devenues d'après les impressions et les documents rapportés par des amis d'un Congrès scientifique récent (1), je mettrai mieux en évidence la rapidité d'un mouvement que permet seule d'expliquer l'incomparable richesse des gisements minéraux. Ce me sera, en même temps, je l'avoue, une occasion un peu mélancolique de constater combien le présent prend vite le recul du passé et quelles transformations peut apporter, dans l'apparence fugitive des choses, une si courte vie humaine.

▲ PAS DE GÉANT

Quand on pense à l'Afrique du Sud, on se représente souvent un climat chaud et fiévreux, des forêts et de grands fauves comme il en existe plus au nord. En réalité, le climat et les cultures des tropiques sont localisés sur les côtes, au Natal, au Mozambique, dans l'Angola, etc. Sauf ce liséré assez mince, la plus grande partie du pays qui va nous occuper forme un grand socle surélevé au-dessus de 1 000 mètres : socle salubre et frais, souvent dépourvu de végétation dans le sud et dont les hivers sont généralement trop froids pour la satisfaction des nègres. N'oublions pas, d'ailleurs, que Capetown est, dans l'hémisphère sud, à peu près à la latitude d'Alger, l'Afrique étant presque exactement coupée en deux par l'équateur. Le premier peuplement s'est fait naturellement par les rivages. Portugais, Hollandais, Français, Anglais s'y sont succédé, laissant de côté

(1) Je remercie particulièrement M. Demay, ingénieur en chef des Mines, qui a bien voulu me communiquer les précieux résultats de ses études.

anglaise, les chasseurs d'autruches, ou, vers l'est, et beaucoup plus au nord, les caravanes arabes de Zanzibar. Les Boërs, partis de Capetown pour atteindre l'Orange en 1834, Pretoria en 1848, trouvaient devant eux peu d'indigènes, et d'immenses troupeaux d'antilopes qu'ils exterminaient par milliers. Cette pénétration lente aboutissait simplement à créer, auprès de quelque source, ou point bas susceptible de retenir les eaux, des fermes ombragées de saules, avec des troupeaux de moutons et des parcs à autruches. L'Europe ne s'en occupait guère, et la France n'y portait aucun intérêt depuis que les guerres de la Révolution nous avaient chassés du Cap, et que le rocher de Sainte-Hélène avait cessé d'attirer dans ce sens les pensées du monde. Nos cartes d'Afrique restaient couvertes de ces grandes taches blanches qui faisaient la joie des écoliers, et ceux qui osaient pénétrer dans le continent noir, disparaissant pendant des années, les Livingstone, les Stanley, des contemporains pourtant, apparaissaient à nos imaginations d'enfants avec le vague prestige des Fernand Cortez et des Pizarre.

Tout commença à changer quand, il y a un peu plus de soixante ans, en 1867, un enfant eut rencontré en jouant au bord du fleuve Orange le premier diamant d'alluvion, et surtout quand, en 1870, on découvrit, pour le malheur des Boërs, à l'endroit où se dresse aujourd'hui la ville de Kimberley, le premier gisement profond, ou « mine sèche », de la précieuse substance. Aussitôt, on vit vers ce point merveilleux accourir, au risque de mourir de soif et de faim, toute une population extraordinaire sortie on ne sait d'où, comme les corbeaux ou les vautours qu'attire un champ de bataille. Dès 1871, avec la rapidité caractéristique de ces *rushs*, il s'était établi là une ville de tentes, avec des églises, des hôtels et des cafés où l'on entendait trop souvent des coups de revolver. J'ai rappelé ici même autrefois (1), ce que ces premières exploitations de diamant eurent de romantique et de pittoresque. Mais, une quinzaine d'années plus tard, toute cette effervescence s'était calmée. L'exploitation avait été organisée et centralisée. Les actions de la de Beers occupaient les Bourses européennes. Les promoteurs de l'industrie diamantifère étaient devenus de riches gentlemen, parmi lesquels on distinguait le fameux Cecil

(1) Voyez la Revue du 15 janvier 1923.

Rhodes, le « Napoléon de l'Afrique du Sud », bientôt le fondateur de la Rhodesia. C'est alors que fut franchie une nouvelle étape décisive, qui a fait de l'Afrique du Sud le plus grand producteur mondial de l'or comme elle était déjà celui du diamant, avant qu'elle ne devint celui du chrome, du cobalt, etc...

En 1886, on découvrit au Transvaal, à Johannesburg, le premier indice de l'or dans des conditions qui parurent au début peu encourageantes. Mais bientôt la découverte se confirma. Les moyens d'extraire l'or dans des conditions inusitées furent trouvés. Sur quoi, nouveau *rush* effréné, auquel participèrent d'abord les hommes des diamants, puis, de plus loin, ceux de Capetown et rapidement, la nouvelle se répandant comme une trainée de poudre, les audacieux et les avides du monde entier. La ville de Johannesburg surgit de la brousse comme un champignon. Quand j'y suis arrivé bien peu après par le chemin de fer pour trouver des maisons en pierre, des cercles, des terrains de golf et un champ de courses, on racontait, comme s'il se fût agi d'un temps préhistorique, les romans de cette époque, devenue aussitôt lointaine, où l'on n'atteignait Johannesburg qu'en chariot à bœufs pour y voir une colline sans eau, sans bois, sans herbe, sur laquelle s'édifiaient parmi les pierrailles des tentes de toile ou des cahutes construites en vieilles boîtes de conserves, où des bandes d'affamés se disputaient jalousement une maigre pitance, où tous les huit jours une diligence baroque apportait un courrier dont on éventrait les sacs à coups de couteau sur la place. En huit ans on avait eu le temps de bâtir une petite ville très présentable, de barrer les vallées pour faire de vastes retenues d'eau, de se relier par rail à Capetown, puis à Durban et à Delagoa Bay, d'attirer 45 000 noirs, d'édifier 2 800 pilons, de perforer dans le rocher 500 kilomètres de galeries, l'équivalent d'un tunnel allant de Paris à Lyon.

Cependant, en ces temps reculés, le monde semblait presque finir à la hauteur de Pretoria. Tout au moins, la voie ferrée s'y arrêtait-elle et, comme on ignorait alors l'auto, l'avion, la T. S. F., les agences Cook ne songeaient guère à organiser des promenades vers les sources du Nil ou le Tanganyika. Mais déjà, entraînés par les chercheurs de mines, par les Conquistadores de nouveaux Eldorados, les espoirs s'envolaient vers

les pays du Nord, encore presque inconnus et par suite propices aux récits chimériques de fabuleuses trouvailles. Il n'était pas de jour où l'on n'apportât à Johannesburg les minerais de quelque filon sur lequel on venait de jalonner des *claims* et que l'on proposait au plus offrant. Cecil Rhodes, grand imaginaire en même temps que réalisateur, m'entretenait lui aussi de ses projets grandioses, du continent qu'il prétendait occuper et défricher pour l'Angleterre, de la voie ferrée qu'il entendait pousser activement vers le Caire et qui, de Kimberley, atteignait alors Mafeking, de l'or qui allait vite affluer dans les caisses de sa Chartered (fondée à la fin de 1889), enfin de ses prédécesseurs, les Phéniciens, dont il affirmait avoir retrouvé, à Zimbabwé, la biblique Ophir.

Simultanément, plus loin encore, en des pays sans lien aucun avec le Transvaal, un autre mouvement s'amorçait qui devait donner plus tôt que la Chartered, non pas grâce à l'or, mais grâce au cuivre, des résultats substantiels. On sait comment, après le retour de Stanley en 1878, le roi Léopold avait, avec une audace semblable à celle de Cecil Rhodes, constitué une « Association internationale du Congo » qui, en 1884, devint l'État indépendant du Congo, quatre fois grand comme la France. Mais, dix ans après, le scepticisme était encore de mode au sujet de cette conquête mal explorée, sur laquelle la France gardait alors un droit de préemption qui devait être abandonné.

L'expédition du Katanga rentrait à peine en Europe et son géologue Cornet commençait seulement à signaler de fantastiques gisements de cuivre dont les possibilités d'exploitation semblaient bien douteuses, alors qu'il fallait depuis la mer gagner le fleuve Congo par caravane et ne retrouver un chemin de fer qu'à Matadi. L'or ou le diamant, passe encore, cela se transporte aisément ! Mais des minerais de cuivre, si riches qu'ils fussent ? Comment payer les frais énormes de nouvelles voies ferrées ? Où trouver de la houille et surtout du coke ? Où de la force hydraulique ?... C'est cependant ce qui a été fait en une trentaine d'années, puisqu'aujourd'hui les usines d'Elisabethville sont reliées à la fois à Capetown, à Dar-es-Salaam et Beira sur l'Océan indien, à l'Angola, au Congo et, par autos, à l'Égypte, puisque l'Afrique australe possède aujourd'hui mines de charbon, cokeries, houille blanche aux Victoria Falls. Le

mérite est d'autant plus grand que, durant cette période, les troubles et les vicissitudes n'ont pas manqué à ces tranquilles régions australes. On en aurait la sensation rien qu'en comparant la bariolage de deux cartes en 1890 et 1930 et en constatant combien la couleur rouge, qui y marque d'ordinaire les possessions anglaises, y a progressé à la façon d'une tache d'huile. Mais on le verra mieux si je rappelle quelques faits historiques encore très voisins de nous.

En 1895, j'avais visité au Transvaal un pays boër, où trois races bien distinctes et facilement hostiles (mais seulement alors en paroles) se trouvaient juxtaposées, boërs, anglais et nègres. Les calmes paysans hollandais aux longues barbes, aux yeux clairs, cantonnés dans leurs fermes dont les enceintes en fils de fer barbelés découpaient bizarrement le désert, regardaient comme des intrus et des trouble-fêtes les mineurs anglais qui se vantaient de leur apporter une richesse à laquelle ils préféraient l'indépendance. Les Anglais, de leur côté, déclamaient contre l'étroitesse d'esprit, l'ignorance économique, la corruption du gouvernement boër, contre des impôts que, dans leur ignorance de l'avenir, ils déclaraient excessifs, contre l'impossibilité d'aboutir avec eux à une solution quelconque.

On assistait là, entre mineurs et agriculteurs, à une lutte qui se reproduit dans tous les pays du monde, l'antagonisme de Cain, père des forgerons, contre Abel gardien de troupeaux : soit que les agriculteurs aient devancé les prospecteurs comme chez les Mormons de l'Utah, soit que la culture ait suivi la mine comme en Californie. Lutte qui commence par la violence pour aboutir au bulletin de vote et dans laquelle les mineurs dont le fond s'épuise finissent par avoir le dessous devant les paysans dont la terre est inépuisablement enrichie par l'eau du ciel et le soleil.

Quant aux nègres, Cafres et Zoulous vaincus en 1879 et pacifiés, ils se bornaient à venir travailler six mois aux mines, sur lesquelles ils promenaient leurs défroques bariolées, leurs anneaux de cuivre et leurs plumes, et la contamination bolchéviste ne les avait pas encore atteints. La seule agitation apparente du pays était une spéculation boursière effrénée qui battait son plein, assimilant à des mines réelles, elles-mêmes surfaites, des mines imaginaires dont les *Afrianders* prudents abandonnaient le papier à images aux bonnes dupes européennes.

Pendant que je regagnais l'Europe, le krach prévu se produisit, laissant en France contre les mines d'or une rancune qui ne s'est jamais dissipée. Peu après éclatait le raid Jameson, par lequel les Anglais crurent mettre la main sur le Transvaal par surprise et une période de désordre commença, que la guerre anglo-boër devait prolonger jusqu'en 1900.

Ce n'était pas le seul point mouvementé de l'Afrique. En 1898, la rencontre de Marchand et Kitchener à Fachoda préludait d'une façon inquiétante à l'entente cordiale. Quand, en 1900, l'Empire britannique eut achevé de payer chèrement sa victoire sur une poignée de paysans, Johannesburg se remit au travail et l'on s'efforça, sous un drapeau différent, de rattraper le temps perdu. Mais bientôt vinrent les épisodes trop connus qui précédèrent la dernière guerre, le coup de poing allemand d'Agadir, l'abandon par nous d'une partie du Congo, le repartage de l'Afrique et, finalement, cinq ans de lutte mondiale eurent, on ne l'a pas oublié, leur contre-coup dans l'Afrique du Sud. Comme conclusion, l'Angleterre absorba les colonies allemandes et constitua une sorte de vaste Dominion qui, par un juste retour des choses, menace de reprendre vite son indépendance.

Depuis cette époque, surtout depuis 1918, on a marché à pas de géant. Bien que les découvertes aurifères se soient progressivement ralenties, comme il arrive toujours quand la pénétration des civilisés s'assied dans un pays neuf, on a multiplié les trouvailles d'autres métaux dont j'ai déjà énuméré les principaux et, pour les exploiter, les chemins de fer, jetant de tous côtés leurs tentacules, ont formé un réseau qui, sur les cartes restreintes utilisées d'ordinaire, donne l'illusion de rappeler par sa densité l'Angleterre ou la Belgique. Partout des villes se construisent, enrichissant aussitôt les atlas de leurs entités d'abord un peu sommaires, puis passant avec promptitude d'un plan sur le papier et d'un piquetage sur le sol à une réalité. C'est l'aboutissement actuel de cet immense effort que nous voulons surtout décrire. Mais, pour mettre en évidence le progrès réalisé, il nous faut encore revenir un instant à cette époque lointaine pour laquelle je puis apporter les précisions d'un témoin oculaire.

HIER ET AUJOURD'HUI

Avant de nous embarquer, regardons une carte de ce temps. Nous y voyons se succéder sur les côtes les Portugais de l'Angola, les Allemands du Sud-Ouest africain, les Anglais de la colonie du Cap et de Natal, les Portugais du Mozambique, enfin les Allemands de l'Est africain qui s'affligent d'avoir cédé Zanzibar aux Anglais en échange d'Heligoland. A l'intérieur, se blottissent les États boërs, Orange et Transvaal, que borde à l'ouest le protectorat anglais du Bechuanaland. Puis viennent, vers le nord, les pays à chartes, Chartered et État indépendant du Congo, amenant jusqu'à nos territoires français.

Pour atteindre la plus grande partie de ces pays, nous n'avons guère qu'un accès pratique, celui par Capetown, ou, à la rigueur, la ligne de Pretoria à Delagoa Bay sur l'Océan indien, que les Boërs ont encouragée pour échapper à l'emprise anglaise et qui nous permettrait d'apercevoir Madagascar. Nous partons de Southampton et, dix-sept jours après, sans avoir vu une côte ni rencontré un navire depuis Madère, nous atteignons, comme Vasco de Gama, le cap des Tempêtes. Sur nos têtes, dans le ciel nocturne, l'Étoile du Sud a remplacé notre vieille amie la Grande Ourse. Si peu familiers que nous soyons avec l'astronomie, ces combinaisons d'astres nouveaux nous étonnent. L'été européen est devenu l'hiver. Les grandes houles australes balancent notre coque de noix. Enfin, un matin, au jour levant, sur le ciel rose, se déploient devant nous les hautes falaises de Table-Mountain. Nous traversons à Capetown une petite ville provinciale qui n'a jamais su se réveiller. Nous sautons dans un train où l'on prend possession de sa place en boxant. Nous nous élevons d'un millier de mètres jusqu'au plateau. Nous entrons dans le désert où l'on voit courir lourdement les autruches et, deux jours après, ayant franchi depuis la côte 1200 kilomètres, nous arrivons dans la gare alors neuve de Johannesburg.

Ce n'est pas à vrai dire ce côté matériel du voyage qui a beaucoup changé depuis lors. La traversée ne s'est pas accélérée. Les mers, en dehors de la piste suivie, restent aussi désertes. Capetown, où l'on ne fait toujours que passer,

demeure encore le point de débarquement le plus habituel, même pour atteindre en six jours le Katanga. Mais l'atmosphère n'est pourtant plus la même. On ne ferait pas aujourd'hui comme alors la traversée avec ces raides fonctionnaires allemands à la moustache en crocs, au torse plastronnant, au regard dur, qui vantaient leurs jeunes colonies et comparaient orgueilleusement leur marine grandissante à la marine anglaise. On n'y voisinerait plus avec cet entrepreneur de la ligne du Cap au Caire que sa femme, détail savoureux, reconduisit de Southampton à Capetown pour lui dire adieu sur la terre d'Afrique et repartir en Angleterre le lendemain. On n'entendrait plus les voyageurs du train s'extasier sur la facilité toute nouvelle d'atteindre Johannesburg autrement qu'en char à bœufs. On ne verrait plus à Pretoria le brave président Krüger fumant sa pipe patriarcale et se plaignant que la sentinelle placée devant sa porte égratignât son crêpi par d'inutiles éperons.

Johannesburg a beaucoup grandi et sa population atteint 288 000 âmes, dont 152 000 Européens, contre 207 000 à Capetown. Les travailleurs noirs, qui étaient 45 000, sont maintenant 200 000. Les kilomètres de galeries se sont multipliés. L'extraction de l'or s'est perfectionnée jusqu'aux dernières limites. Les maisons et les arbres ont poussé. Les vieilles mines fameuses, dont quelques-unes passaient sous les rues, se sont épuisées, cédant la place à de plus jeunes, comme ont disparu les grands promoteurs remplacés par leurs conscrits. Cecil Rhodes, cet homme si vivant avec sa petite moustache rousse dans son teint coloré, son toupet d'acajou et ses yeux gris, n'est plus qu'un nom de pays et une statue sur une place. Depuis longtemps, le fameux Barnato, l'ancien clown devenu quasi milliardaire, s'est souvenu de son ancien métier pour sauter par-dessus le bastingage dans l'Océan.

Mais ce n'est pas ici encore qu'il faut chercher des transformations sensationnelles. Dès 1895, alors que les cahutes en boîtes de conserves voisinaient avec les *buildings* nouveau-nés, Johannesburg, plongé dans la même poussière rouge ferrugineuse, apparaissait déjà très civilisé. On y faisait venir d'Angleterre des écuries de courses et des chanteuses de café-concert, en échange desquelles les élégants envoyaient à Londres blanchir leur linge et l'on y donnait des dîners fleuris

à la dernière mode où, suivant l'expression anglaise, on « faisait », autour de la table, plus de millions, de centaines de millions, qu'il n'arrive habituellement dans nos pauvres capitales européennes. Je n'imagine pas que les conversations mêmes aient dû beaucoup changer.

On doit continuer à y maudire le gouvernement qui surcharge les mines d'impôts et ne s'aperçoit pas qu'il va tuer la vache à lait. Les Anglais, qui s'inquiétaient jadis de voir ce gouvernement d'une couleur boër trop accentuée, doivent éprouver la même inquiétude pour le gouvernement trop *afrikander* de l'Union qui vient de décréter la parité absolue des deux langues et de passer de grosses commandes en dehors de l'Angleterre. Peut-être quelques-uns, parmi les plus sages et les plus vieux, se demandent-ils s'il a été bien utile de faire une guerre ruineuse pour aboutir à ce que la colonie anglaise du Cap soit absorbée par Pretoria, non Pretoria par Capetown. C'est le problème plus ou moins aigu qui se pose dans tous les Dominions comme dans les possessions de la Couronne. Mais Johannesburg est déjà trop classique et banalisé pour notre curiosité. Si nous voulons voir du nouveau, il faut vite pousser plus au nord, dans le sens où se portent l'expansion industrielle, la spéculation et l'espérance.

C'est là que le changement accompli depuis quarante ans apparaît aussitôt. Jadis, dès qu'on perdait du regard la colline du Rand étincelante la nuit de mille étoiles électriques, résonnante et bourdonnante sans cesse nuit et jour comme l'ancre des Cyclopes, on entrait brusquement et sans transition en plein pays vierge, dans la brousse, dans le maquis, dans le veld. Pas de routes. Les voitures à deux roues allaient droit devant elles à travers les maigres broussailles, sans que personne fût très étonné de perdre une de ses roues au milieu de la nuit pour être forcé de camper à la belle étoile. Sur les pistes plus fréquentées on voyait circuler d'étranges diligences rappelant ce vieil omnibus provençal, dont Daudet écouta un jour les lamentations dans l'exil algérien : des carrosses Louis-Quatorziens peints en rouge, des carcasses d'osier enveloppées de cuir et portées sur deux systèmes de courroies perpendiculaires pour amortir les effroyables cahots, tandis que les mules au conducteur cafre galopèrent sans se soucier des rochers ni des ravins. On roulait ainsi une journée entière pour retrouver

soudain avec étonnement, sur quelque filon d'or, une petite ville naissante où les ouvriers blancs lisaient leur journal dans des *rocking chairs*, jouaient au billard ou au tennis. Aujourd'hui, toute la colonie anglaise a des chemins de fer et généralement de bonnes routes pour automobiles, bien que, dans les parties les plus éloignées, parfois la route n'ait pas encore eu le temps ou pris la peine de doubler la voie ferrée. Quant aux villes les plus jeunes, elles repassent par les mêmes étapes que leurs devancières, commençant, comme dans toutes les colonies anglaises, par un étalage de maisons basses dans la campagne, par des *cottages* et des *bungalows*, continuant plus tard par la superposition des étages le long des rues, par les *buildings* garnis d'offices, en attendant peut-être les *skyscrapers* de l'avenir.

On s'en va maintenant très loin, de plus en plus loin ! On atteint Bulawayo en Rhodesia qui est devenu, dans un centre minier, un embranchement de chemin de fer ; puis les cokeries de Wankie qui alimentent l'industrie du cuivre. On traverse le Zambèze aux Victoria Falls, dont les chûtes, pareilles à un Niagara de 120 mètres de haut, servent à actionner jusqu'au Transvaal les perforatrices et les pilons. Voici Broken Hill dont le nom, emprunté à l'Australie, prétend assimiler quelques gisements de plomb et de zinc à des mines d'une mondiale renommée. Nous approchons de la frontière belge et nous entrons, sur ses deux côtés, en Rhodesia septentrionale comme au Katanga, dans le pays du cuivre, auquel s'associent dans le Katanga le radium et le cobalt. A Elisabethville, de somptueuses usines nous rappellent les régions les plus prospères de l'Europe. Alors, si nous voulons continuer notre voyage ou retourner en France sans revenir sur nos pas, ce qui serait le plus court, on nous offre aujourd'hui le choix entre cinq routes : aller par Bulawayo à Salisbury et Beira sur l'Océan indien ; gagner également en chemin de fer, par Bukama, Kabalo et Albertville le Tanganyika et Dar-es-Salaam ; suivre la voie ferrée belge vers Port-Franqui et descendre par le Kassai et le Congo à Cabinda ; décrire le grand coude du Congo par Stanleyville et Brazzaville : enfin, plus hardiment, par camions automobiles et un moment par portage, atteindre les sources légendaires du Nil, le lac Kivu, le lac Victoria et s'embarquer à Mombasa d'où l'on atteint Marseille en 17 jours. Dans très peu

de temps, la jonction terminée avec la ligne portugaise de l'ouest permettra de plus d'atteindre Benguella qui parait destiné à devenir un port important. Le système des grands lacs africains commence ainsi à évoquer le souvenir des grands lacs nord-américains et des pays qui, il y a vingt ans, semblaient comparables par leur mystère à la fabuleuse Atlantide, où hier encore ne se hasardaient guère que des chasseurs d'hippopotames, de rhinocéros et de lions, les pays de la mouche tsé-tsé, voient déjà arriver en grondant les chenilles automobiles.

LA PRODUCTION DE L'OR

C'est le tableau industriel de ces pays que nous voulons maintenant essayer de tracer et, pour en montrer l'importance, nous commencerons par recourir à l'aridité des statistiques.

Administrativement, l'Afrique australe anglaise comprend l'Union sud-africaine (province du Cap, Orange, Transvaal et Natal), la Rhodesia, le Bechuanaland et le Sud-Ouest africain ex-allemand. L'Union sud-africaine, dont la capitale est Pretoria, n'occupe guère qu'un tiers de ce vaste espace (environ le double de la France), mais constitue de beaucoup la partie la plus développée et c'est elle surtout qui nous intéresse. Au total, les Européens y sont au nombre de 1 800 000 contre environ 6 millions d'indigènes. La production totale d'une année y est estimée à environ 3 milliards de vieux francs-or : seule monnaie que nous emploierons pour permettre les comparaisons avec l'avant-guerre. Sur ces 3 milliards, 1 520 000 000 viennent des produits miniers et 1 670 000 000 des produits agricoles. Mais ce qui alimente surtout la richesse du pays, ce sont les exportations dont le total a été, pour 1927, de 1 850 000 000 fr.-or (1, 1 milliard pour les mines et 700 millions pour l'agriculture). Dans ce dernier groupe, le seul chiffre important est celui de la laine qui, à elle seule, atteint 400 millions, mais dont le commerce subit en ce moment une crise de surproduction mondiale.

Viennent ensuite le maïs, le bétail, les peaux de bêtes, un peu de sucre, quelques fruits et pour 1 million de plumes d'autruche. Comme produits miniers, dans une seule année 1927, l'Union sud-africaine a produit plus d'un milliard d'or,

310 millions de diamants, 95 millions de charbon, 83 millions d'étain, 14 millions de cuivre et 8,5 millions d'amiante, auxquels il faut au moins ajouter, pour avoir une idée d'ensemble, 230 millions de cuivre et 46 millions de radium produits par le Katanga, 50 millions d'or extraits de la Rhodesia.

Les chiffres précédents ont assez montré combien la richesse de l'Afrique du Sud est encore surtout une richesse minérale et, en somme, une richesse dans laquelle n'interviennent pas ou interviennent à peine des corps qui ailleurs tiennent la première place : la houille que l'on se borne ici à utiliser sur place, le pétrole, le fer, le plomb, le zinc, l'argent, les phosphates, la potasse, etc. Nous allons tout à l'heure passer en revue les diverses industries ; mais auparavant on ne s'étonnera pas, je pense, si nous nous posons une question géologique, bien que la géologie ait semblé jusqu'ici très étrangère à notre sujet. Pourquoi ici ces substances-là et pas les autres ? Nulle ressemblance par exemple entre cette richesse minérale et celle de l'ouest américain, du Pérou, du Chili, ou, pour prendre un point de comparaison sur le même continent africain, de notre Afrique française. Le nord et le sud du Continent africain possèdent tous deux de merveilleuses richesses minérales, mais ces richesses ne sont pas les mêmes. Est-ce là un hasard, si tant est qu'on puisse parler de hasard pour un phénomène naturel, au moins sans remonter au mouvement premier des atomes ? Ou encore est-ce une étape industrielle à franchir, les pays neufs descendant naturellement l'échelle des valeurs pour les produits extraits à mesure que les transports deviennent moins coûteux et les emplois sur place plus abondants ? Cette dernière explication peut être valable pour le fer, mais elle ne s'applique pas au reste. Nous sommes en présence d'un fait géologique dont voici, je crois, l'explication.

J'ai montré autrefois qu'il existe à la surface du globe des « provinces métallogéniques », où la similitude de la structure entraîne l'analogie de la métallisation, où des structures différentes provoquent la présence de métaux différents. Cela équivaut à dire qu'il y a une étroite solidarité entre la métallogénie et la géologie, comme entre celle-ci et la topographie ou l'agriculture par exemple. Tout le socle, tout le soubassement de l'Afrique du Sud peut être ainsi assimilé à des « provinces » analogues du Brésil, du Canada, de l'Inde ou de la

Sibérie, tandis qu'il présente un contraste absolu avec les pays récemment disloqués et plissés qui forment toute la bordure du Pacifique dans les deux Amériques ou en Asie, l'Algérie et la plus grande partie du continent européen. L'Afrique du Sud nous offre une grande masse primaire depuis longtemps érodée et aplanie, dans laquelle apparaissent des manifestations métalliques très anciennes et des cristallisations très profondes, que recouvrent par places les immenses formations sédimentaires riches en houille du Karroo. Au Transvaal, l'or remonte au début du primaire. Le chrome et l'étain paraissent presque du même âge. Le platine, un peu plus jeune, ne dépasse peut-être pas le cambrien. Le cuivre, le radium, le peu de zinc et de plomb que l'on aperçoit sont également très vieux. Seuls les diamants sont arrivés dans des cheminées éruptives à une époque plus récente, probablement crétacée. Tout cela rappelle singulièrement ce qu'on observe par exemple au Canada où l'on retrouve l'or, le cuivre, le cobalt et le platine, tandis qu'au Colorado, au Nevada, en Arizona, au Mexique, au Pérou, des chaînes de plissements récentes montrent des métallisations en moyenne singulièrement plus superficielles.

A tout seigneur tout honneur! Commençons par l'or, comme le font toujours les premiers pionniers humains qu'attire dans un pays inconnu la « faim sacrée » du métal jaune.

Nulle part encore et dans aucun temps, on n'avait trouvé rassemblé sur le même point un tas d'or aussi colossal que celui du Witwatersrand. Il en est déjà sorti en quarante ans plus d'or qu'on n'en a extrait depuis l'origine des mines sur toute l'étendue de la terre : au total 26 milliards de nos anciens francs (à multiplier par 5 si on veut comparer avec les lingots qui s'alignent dans les caves de la Banque de France). Chaque année, ce gisement à lui seul ajoute un milliard de francs-or (340 000 kilos) à ce stock mondial et cette longue persistance est d'autant plus remarquable que partout ailleurs dans le monde, à l'exception du Canada où les exploitations sont très récentes, la production d'or baisse rapidement d'année en année par une règle géologique fatale. Les États-Unis, qui fournissaient 134 000 kilos en 1913, n'en donnent plus que 68 000. L'Australie est tombée dans le même temps de 93 000 à 48 000 ; la Russie de 49 000 à 35 000 (si l'on peut ajouter foi

aux statistiques des Soviets). C'est là le gisement dont, à mon retour du Transvaal, dans la déception d'un krach minier, on me parlait à Paris avec ironie en me demandant si vraiment ces mines d'or existaient! Non seulement ces gisements ont existé, mais ils subsistent souvent, quoique la profondeur des mines dépasse aujourd'hui 2530 mètres à la Village Deep, le maximum que l'on ait jamais atteint, une profondeur où la température arrive à 40 degrés. Et ce n'est pas encore fini. Dans les huit dernières années, les frais d'extraction qui marquent la limite d'exploitabilité ont pu être abaissés de 32 francs-or à 24,5: ce qui représente aujourd'hui un peu plus de 7 grammes d'or par tonne. On perfectionnera encore et l'on atteindra des teneurs moindres. Bien que les principales mines approchent maintenant, à dix ou quinze ans près, de leur épuisement, il reste des quantités de minerais pauvres ou profonds que l'on a dû négliger jusqu'ici. Si les charges fiscales sont réduites, et la nécessité y forcera tôt ou tard, tout cela deviendra utilisable et le Witwatersrand peut avoir devant lui un bon tiers de siècle à vivre; en fournissant encore presque autant d'or qu'il en a déjà produit.

Et pourtant cette production d'or énorme n'est pas donnée par des cristaux d'or natif étincelants, par des pépites comme on en trouve ailleurs, comme on en trouvait surtout autrefois. L'or du Witwatersrand est entièrement caché dans de la pyrite ou sulfure de fer qui, elle-même, associée à de la silice, cimente des accumulations de galets roulés et déposés par quelque immense fleuve dans les débuts de l'histoire terrestre. La teneur moyenne en or n'a été que de 10 grammes par tonne dans les 700 000 000 tonnes de roches broyées depuis l'origine et, pour en extraire ces quelques grammes, il faut tout un traitement compliqué de broyage, d'amalgamation, de cyanuration. Le milliard produit annuellement nécessite l'extraction de 31 millions de tonnes par 22 000 Européens et 200 000 noirs. Ici, comme dans bien d'autres cas de tous genres, c'est la quantité qui supplée à la qualité.

A ce propos, une question se pose qui intéresse le monde entier. L'industrie de l'or possède, au moins en apparence, ce privilège exceptionnel de pouvoir écouler sa marchandise à un prix déterminé. Dans la balance industrielle, le prix de revient seul y est variable, au lieu que, pour toutes les autres subs-

tances, le produit brut l'est aussi. Mais, en réalité, ce privilège n'est pas aussi complet qu'on le croirait d'abord. Le prix de l'or subit, comme celui de toute marchandise, la loi de l'offre et de la demande. Seulement, ici l'effet n'est pas immédiat et se trouve masqué par une multitude d'autres phénomènes économiques et sociaux. Les mineurs d'or ne soupçonnent la dépréciation de leur marchandise que lorsque le prix de la vie et, par suite, la dépense de main d'œuvre augmentent. La même fâcheuse constatation s'étend alors au reste de la terre où l'on ne se doute généralement pas qu'un champ aurifère a jeté trop d'or sur le marché. C'est, par exemple, ce qui s'est produit après 1848 quand, simultanément, la Californie et l'Australie ont fourni des quantités d'or jusqu'alors tout à fait inusitées. C'est ce qui vient de se renouveler dans l'après-guerre, l'usage de l'or s'étant trouvé réduit par l'emploi presque général d'un papier-monnaie insuffisamment gagé. Le Transvaal ayant maintenu néanmoins sa production pendant cette période, la conséquence a été une augmentation universelle du coût de la vie, tout à fait indépendante des questions de change et d'impôt. Au Transvaal même, il en est résulté que le salaire des mineurs a été augmenté de 21 pour 100, celui des domestiques l'étant de 60 pour 100. D'où naturellement diminution du bénéfice minier, malgré les économies techniques réalisées sur l'extraction.

Inversement, on peut se demander si la baisse mondiale qui, depuis un an, atteint à peu près toutes les matières premières, n'aurait pas, en dehors de la surproduction à laquelle on pense d'abord avec raison, une autre cause accessoire dans une demande d'or devenue plus active pour le renouvellement des encaisses métalliques. S'il y avait une corrélation de ce genre, cet effet devrait s'accroître progressivement par la disparition des mines et nous devrions avoir la satisfaction inusitée de voir les prix diminuer, à mesure que l'or du Rand va s'épuiser comme tous les autres. Mais il faut tenir compte de ce que cette baisse de prix, facilitant l'exploitation des minerais pauvres, amènerait une augmentation de la production aurifère qui compenserait, dans une certaine mesure, ses propres effets.

J'ai insisté sur le Witwatersrand en raison de son importance capitale; mais l'Afrique du Sud contient beaucoup

d'autres gisements aurifères. C'est ainsi que l'Ouest africain a produit, en 1927, 5 000 kilos et la Rhodesia 18 000. Ce dernier chiffre ne correspond guère aux espoirs démesurés qu'avait fait concevoir la première pénétration dans ce pays, et cette déception explique comment, fondée en 1889, la Chartered dut, en 1923, renoncer à sa charte pour payer ses dettes et commença seulement ensuite à distribuer son premier et maigre dividende. Les entreprises coloniales, même lorsqu'elles doivent devenir prospères un jour, débutent souvent par de semblables aventures. En Rhodesia, les principales exploitations actives portent sur des filons irréguliers à l'est de Bulawayo, près de Gwelo.

LE DIAMANT

Après l'or, on a vu que le diamant tient financièrement la première place dans l'industrie sud-africaine et même historiquement il a été reconnu vingt ans plus tôt. Cette industrie du diamant a joui, pendant un quart de siècle, d'un singulier monopole mondial qui a permis la réalisation de ce paradoxe : une matière inutile et inusable écoulee dans un public insatiable, sans aucun fléchissement de prix à raison d'au moins deux milliards par an. Mais nous nous trouvons ici dans un cas exactement opposé à celui de l'or : une matière dont le prix factice est essentiellement sensible à toutes les fluctuations économiques. La stabilisation relative de son commerce n'a pu être obtenue que grâce à une discipline très stricte où l'on pourrait être tenté de voir un cas remarquable de rationalisation.

A diverses reprises dans ces derniers temps, on a vu fermer les mines et suspendre plus ou moins complètement la production : de 1914 à 1916, au début de la guerre; puis en 1921-1922 et en ce moment même. C'est ainsi qu'en 1890 le groupe de la de Beers, produisant 2 000 000 carats, était arrivé à accaparer tout le marché, partagé seulement dans les années suivantes avec deux ou trois autres mines sud-africaines comme la Premier et la Jagersfontein. Mais, depuis 1924, grâce à la connaissance plus complète du pays et à la faveur précisément des hauts prix maintenus, il s'y est joint, toujours dans l'Afrique du Sud, un grand nombre de gisements allu-

vionnaires, semblables à ceux qui avaient précédé autrefois les mines profondes. En 1928, tandis que les mines profondes maintenaient leur chiffre de 2 260 000 carats, les alluvions fournissaient 1 600 000 carats dans l'Union sud-africaine, 1 400 000 au Congo, 500 000 dans le Sud-Ouest africain, 237 000 dans l'Angola, auxquels se sont ajoutés encore 550 000 dans la Côte d'Or et 132 000 dans la Guyane anglaise. On conçoit quelle perturbation cet afflux de pierres a pu jeter dans le commerce, avant même que la crise financière américaine vint exercer son effet sur cette industrie de luxe.

Pour qui envisage un certain laps de temps, la concurrence des alluvions n'est cependant pas aussi redoutable qu'on le croirait, parce qu'il s'agit de gisements superficiels qui s'épuisent très vite, tandis que les mines « sèches » gardent toute leur valeur à plusieurs centaines de mètres de profondeur. Mais il reste toujours possible que des gisements semblables à ceux de Kimberley et Pretoria soient découverts ailleurs, en Afrique ou dans quelque autre partie du monde.

CUIVRE ET AUTRES MÉTAUX

Par ordre d'importance, l'industrie toute neuve du cuivre rejoint déjà presque et dépassera bientôt celle du diamant. Le cuivre était depuis longtemps exploité, mais en quantités restreintes, dans le Sud-Ouest africain allemand (Namaqualand et Damaraland), où les principales mines sont celles de Tsoumeh, au nord-est de Walfish-Bay. Mais la grande industrie cuprifère sud-africaine, de création très récente, est celle du Katanga, que va bientôt grossir celle de la Rhodesia septentrionale. Il y a là tout un groupe de gisements aux teneurs exceptionnelles. Ce sont des imprégnations de cuivre qui ont pénétré très anciennement dans des calcaires sous forme de sulfures, mais que des altérations récentes, liées au voisinage de la superficie actuelle, ont transformées en minerais oxydés avec un enrichissement notable. On peut ainsi, sans puits profonds et coûteux, dans de profondes carrières où travaillent les excavateurs, extraire des minerais dont la teneur moyenne est de 8 pour 100 et monte à 13 ou même 20 pour 100 pour des zones assez étendues, tandis que la teneur ordinaire en cuivre dans les principales mines du monde est de 2 à 3 pour 100. La

possibilité d'obtenir ces hautes teneurs pendant quelque temps explique comment, à une telle distance des côtes, on a pu créer ces puissantes usines de Lubumbashi, près Elisabethville (Union Minière du Katanga), avec leurs laveries, leurs fours à réverbère à chargement automatique, leurs convertisseurs, leurs *water-jackets* : usines qui, depuis leur installation en 1923, ont élevé rapidement leur production à 118 000 tonnes. Les mines échelonnées autour d'Elisabethville et de Kambove sont celles de l'Étoile, Ruashi, Luushia, Likasi, Kipushi, etc.

Depuis 1927, à ces gisements belges sont venus s'ajouter, de l'autre côté de la frontière, les gisements analogues de la Rhodesia, pour lesquels on a déjà construit une fonderie à Bwana-M'Kubwa. Ces dernières mines ont été l'objet depuis deux ans d'une vaste spéculation, dans laquelle on a mis en avant des teneurs de 30 pour 100 qu'il est toujours facile d'obtenir sur des échantillons isolés. Leur naissance à grand fracas a suscité beaucoup d'enthousiasme du côté anglais et quelques dénigrement du côté belge. La participation de certains groupes puissants dans ces entreprises a paru aux uns une preuve suffisante de leur avenir. Les autres ont fait remarquer que la Chartered, à laquelle est attribué 10 pour 100 de leur capital, avait immédiatement profité du *boom* de 1928-1929 pour réaliser une grande partie de ses actions. Autant qu'on en peut juger à distance, il semble qu'il y ait là de très fortes quantités de minerais plus pauvres, mais plus réguliers que ceux du Katanga : minerais imprégnant ici surtout des grès poreux au lieu de calcaires. La teneur serait de 2 à 5 pour 100. De toutes façons, si important que soient dans tout ce pays belge ou anglais les tonnages de minerais riches, on doit s'attendre à voir partout les mines s'appauvrir suivant la loi habituelle dès qu'on aura épuisé les minerais altérés de la surface pour pénétrer dans les minerais sulfurés, vers 100 mètres au plus de profondeur.

Au cuivre du Katanga s'associent en faible quantité du cobalt et du radium. Le cobalt, métal blanc et brillant comme de l'argent, source du bleu de cobalt, que produisait autrefois notre Nouvelle-Calédonie, et pour lequel le Canada avait ensuite conquis un monopole exclusif, est aujourd'hui fourni, moitié par le Canada, moitié par le Katanga. Quant au radium, on l'extrait maintenant uniquement à Chinkolobwe du Katanga,

dans des conditions telles que toutes les mines anciennement connues, notamment Joachimsthal en Bohême où il fut d'abord trouvé, n'ont pu soutenir la concurrence et que le Katanga même est obligé de restreindre systématiquement sa production pour écouler ses stocks. L'extraction a été, en 1928, de 42 grammes vendus environ 1 100 000 francs le gramme. Je rappelle simplement que le total du radium extrait dans le monde jusqu'ici monte à peine à un demi-kilo.

Ce monopole absolu du radium est un fait comparable à celui que nous avons signalé précédemment pour le diamant. Mais il est singulièrement plus strict, puisqu'il s'agit ici d'une seule mine et, en même temps, plus grave, puisque le produit est indispensable aux hôpitaux. Le minerai de radium, disposé par poches irrégulières, est formé de composés divers, où domine l'urane, en association avec du phosphore, du cuivre, etc., etc. Son exploitation se fait dans une mine mystérieuse dont on tient les portes hermétiquement closes aux techniciens et aux savants : ce qui amène naturellement beaucoup de commentaires et de légendes. En général, une telle exception à l'hospitalité minière ne se rencontre que dans les mines touchant à leur épuisement. Ici les mauvaises langues prétendent qu'il s'agit plutôt de l'inverse et qu'on ne veut pas trop souligner la présence de minerais valant parfois leur poids d'argent massif, qui permettraient aisément d'abaisser le prix de vente au profit des cancéreux.

Dans l'énumération des métaux sud-africains que j'ai faite précédemment, le platine tient encore commercialement peu de place. Ce n'est pas faute d'avoir fait parler de lui depuis quatre ou cinq ans. Le platine est un métal dont le prix s'était démesurément enflé pendant la guerre, passant de 7 000 à 100 000 francs le kilo. On l'extrayait jusqu'alors uniquement de l'Oural à raison de 6 à 7 000 kilos par an. Les prix de guerre ont amené à en chercher dans le monde entier et, notamment, la Colombie en produit aujourd'hui 1 700 kilos par an, le Canada 300. C'est à côté de ces concurrents que le Transvaal vient se placer avec une production qui est partie de 170 kilos en 1925 pour atteindre progressivement 905 kilos en 1928. La particularité qui a contribué à attirer l'attention sur ces gisements transvaaliens, est qu'ils ne se présentent pas comme ailleurs en sables superficiels et rapidement épuisés, mais en

roches massives ayant une teneur homogène et une continuité profonde. De telles roches ont été trouvées, surtout à Rustenburg, accessoirement à Lydenburg et Potgietersrust, en quantités importantes, et l'on a aussitôt, avec un peu trop de hâte, multiplié le cube des roches par leur teneur pour en déduire le tonnage disponible, puis celui-ci par le prix de vente antérieur pour calculer le bénéfice. C'était oublier, et les difficultés du traitement chimique que l'on a eu beaucoup de mal à surmonter et encore plus la diminution de prix que ne pouvait manquer d'entraîner l'arrivée du métal sur le marché dans les proportions d'abord envisagées. Quelques désillusions n'empêchent cependant pas cette industrie de s'organiser.

Parmi les autres métaux que produit l'Afrique du Sud, je me borne à signaler l'étain contenu dans les filons du Waterberg (au nord-ouest de Pretoria) et du Swaziland, et le chrome (métal de plus en plus recherché par les aciéries), pour lequel la Rhodesia possède à Selukwe, près Bulawayo, le premier gisement du monde. L'amiante ou asbeste, cette fibre minérale aux emplois croissants, est fournie par la même région et s'y trouve dans les mêmes serpentines que le chrome.

Enfin nous devons insister sur un corps moins brillant d'apparence que l'or, le platine ou le diamant, mais sans lequel la plupart des industries précédentes ne pourraient guère subsister : à savoir la houille. D'une façon générale, cet indispensable combustible minéral paraît, malheureusement pour nous Français, très peu répandu dans toute l'Afrique du Nord. Dans l'Afrique du Sud, au contraire, surtout dans le Natal, mais aussi dans le Transvaal, la Rhodesia méridionale, le Mozambique et même à Madagascar, on en trouve de très nombreux gisements qui présentent des facilités d'exploitation remarquables.

Ces houilles appartiennent à une singulière formation géologique, dite du Karroo ou du Gondwana, dont l'existence simultanée en Afrique du Sud, au Brésil et aux Indes amène à se représenter, vers la fin des temps primaires, un immense continent austral, aujourd'hui découpé par les Océans. Là, depuis la fin du carbonifère jusqu'au milieu du jurassique, de vastes lagunes, au bord desquelles vivaient parfois d'étranges mammifères, ont donné lieu à des dépôts constamment pareils

où s'intercalent des couches de houille d'une magnifique régularité.

Un mineur européen est frappé d'admiration et d'envie en parcourant ces mines horizontales sans poussière et sans grisou, où l'on entre parfois par une grande route et où l'on peut se promener sans se salir entre deux parois de charbon continues dans une couche dont l'épaisseur totale atteint au Transvaal jusqu'à dix et même quinze mètres. Le seul gisement de Wankie, où travaillent 5000 noirs, contient, dit-on, cinq milliards de tonnes de houille dont on n'extraît qu'un million par an, faute de débouchés. Par un concours de circonstances remarquable, certaines de ces houilles sont superposées aux mines d'or du Rand, dans lesquelles il arrive en outre de rencontrer des diamants. Leur seul défaut, qui géologiquement a la même cause que leurs avantages, est une certaine infériorité du charbon. Celui-ci équivaut seulement à 50 ou 70 pour 100 de charbon anglais et se prête ordinairement mal à la fabrication du coke. On a pu cependant déjà installer une cokerie à Wankie en Rhodesia (300 kilomètres ouest de Bulawayo), afin d'alimenter les usines à cuivre. Il existe également des charbons à coke à Middelburg.

Quant au fer qui, dans nos pays, partage avec la houille la royauté industrielle, son temps n'est pas encore venu dans l'Afrique du Sud : sa fabrication représentant une étape plus avancée qui doit logiquement succéder à l'âge du cuivre comme celui-ci à l'âge de l'or. Les minerais de fer ne manquent pas au Transvaal et au Katanga. La création d'une sidérurgie sud-africaine sera l'affaire de l'avenir, comme aussi l'avenir verra le développement de l'agriculture et du commerce, comme il verra, sans parler des avions, l'exécution des lignes transcontinentales dans la direction du Sud au Nord : l'Afrique du Sud reliée, non seulement au Soudan et à l'Égypte, ce qui est proche, mais encore au Niger, à la Guinée, au Sénégal et, par notre transsaharien, à l'Europe.

L. DE LAUNAY.

LE SUPPLICE DES ÉMIGRÉS

PRIS A QUIBERON

Le 21 juillet 1793, sur les deux heures de l'après-midi, les vaincus de Quiberon, émigrés et chouans, formèrent les rangs. Ils allaient quitter les lieux témoins de leurs défaites; un inconnu béant s'ouvrait devant eux. Au moment du départ, le général Humbert se présenta et leur dit : « Messieurs, je vous annonce avec un véritable plaisir que j'ai reçu l'ordre du général en chef de vous traiter avec les égards que l'on doit à un ennemi malheureux : vous recevrez les mêmes rations que nos troupes. » Ces paroles étaient bien faites pour les rassurer sur leur sort. Seuls restèrent deux jours encore à Quiberon les régiments de Salm, du Dresnay, d'Hervilly et les Toulonnais : quant aux blessés, aux malades, aux impotents, on devait les juger sur place.

Les prisonniers se mirent en route. Une faible escorte les accompagnait. Les soldats qui la composaient s'apitoyaient sur tant d'infortunes : « Sauvez-vous, disaient-ils ; sauvez-vous, nous garderons le secret. » Le soir tomba, puis la nuit, une nuit sombre, sans lune, traversée de nuages de tempêtes. Il aurait été facile à tous ceux qui l'auraient tenté de disparaître dans les champs. Quel soldat se serait hasardé à les poursuivre devant les landiers hostiles et ténébreux ? Hélas ! bien peu de prisonniers écoutèrent la voix tentatrice ; ils croyaient, les malheureux, qu'une parole avait été donnée.

Ils cheminèrent ainsi toute la nuit, file interminable, en deux colonnes; émigrés et chouans, les émigrés d'abord. Ils avaient à leur tête Sombreuil et l'évêque de Dol. Malgré l'affreuse incertitude du lendemain, la terre bretonne, dont beaucoup étaient issus, semblait douce à leur fatigue. Pour tous,

c'était la terre française, la terre si chère à leurs souvenirs comme à leurs espoirs. Il y ferait si bon vivre après les amertumes et les déconvenues de l'exil, après l'humiliation de la défaite !

La première colonne atteignit Auray, un peu après dix heures ; la seconde, ayant pris un chemin détourné par mégarde, arriva seulement vers minuit. Elles pénétrèrent en ville entre deux rangs de baïonnettes. Ordre avait été donné aux habitants d'éclairer leurs fenêtres à l'aide de lampions. Défense de sortir. Le général Humbert fit à Sombreuil l'honneur de le loger à l'*Hôtel du Pavillon d'en haut* avec les officiers de la garnison. Il eut pour garde un officier supérieur. On entassa émigrés et chouans dans les églises, dans les couvents.

Les habitants d'Auray, cité républicaine, furent saisis d'une pitié profonde. Ceux qui reçurent l'autorisation de visiter les prisonniers s'empressèrent de leur porter en cachette vêtements, vivres, secours de toute sorte. Trois femmes courageuses, surtout, se firent remarquer par leur générosité ; on les a baptisées : « les trois héroïnes d'Auray » (1) : M^{mes} Émilie Vial, Marie Béard du Désert, Marie-Louise Lauzer. Non seulement elles secoururent les prisonniers, mais encore, au péril de leur vie, elles aidèrent les évasions. Grâce à elles, MM. de Montbron, de la Villegourio, du Bois-Berthelot, doutant d'une capitulation régulière, sortirent de prison et gagnèrent la campagne. M^{me} du Couëdic, la veuve du héros de la *Surveillante*, les assistait avec le même zèle intrépide. M^{me} de Bennes, la fameuse « homme d'armes », originaire de Normandie, qui, après avoir fait toute la campagne des Princes, cachée sous des habits masculins, s'était engagée pour l'expédition de Quiberon, sortit habillée en femme, très simplement, au bras de M^{me} du Portail. M^{me} du Portail sauve de la même façon MM. de Tressac et du Houssay. MM. de Saint-Georges, de Chaumareix, du Bouéxié, de la Driennais et Walzer s'esquivèrent également des prisons d'Auray, grâce à des complicités. M. de Trémault put s'évader grâce à M^{lle} Savin.

Les femmes du peuple se prodiguaient à côté des femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie ; elles apportaient du pain, du vin, des fruits. L'autorité militaire, incapable de nourrir

(1) La Gournerie, *les Débris de Quiberon*, 43.

une telle foule (plus de six mille prisonniers) fermait les yeux (1).

Les émigrés, grâce à leurs relations, trouvaient suffisamment d'aide et de secours; mais il n'en était pas de même des paysans. Ils gisaient, les vêtements en lambeaux, rongés de vermine, sur les dalles des cloîtres, sur le pavé des églises et nul cœur compatissant ne se penchait sur leur douleur. Ils étaient calmes; ils ne parlaient pas, résignés à leur sort dans toute la plénitude du fatalisme breton.

Dès le 23 juillet, le District d'Auray signale au commissaire des Guerres que « la plupart tombent d'inanition, tandis que les émigrés sont servis et nourris à bouche que veux-tu (2) ». Le 25, lettre aux représentants du peuple, demandant de renvoyer chez eux ces villageois qui pourraient être si utiles aux travaux des champs, mais de juger *les coupables* le plus tôt possible. Il faut en finir: une grave épidémie a déjà éclaté dans les prisons; elle menace la ville. Le 27, le District s'adresse au commissaire des Guerres; même plaidoyer en faveur des « malheureux (Chouans) à qui personne n'apporte rien, ce qui les expose à mourir de faim ». Le lendemain, nouvelles lettres au général Lemoine, au représentant Blad, au Département: « Depuis trois jours, les détenus sont sans vivres. Ils meurent avant d'être jugés. »

Trois officiers de santé parcourent les prisons; ils proclament le péril: un grand nombre de détenus sont atteints de contagion. Le commissaire des Guerres met deux mille kilos de biscuits à la disposition de la municipalité: une goutte d'eau. Et encore s'il n'y avait que les prisonniers! Mais les rues de l'étroite petite ville sont pleines de paysans, de paysannes, venus des environs, dans la pensée de retrouver leurs frères, leurs époux, leurs fils. Une seule solution apparaît aux yeux des administrations implacables ou apeurées: faire des coupes sombres parmi les émigrés.

Les suppliques de la municipalité n'ont pas de peine à mettre en mouvement l'Administration départementale, d'elle-même portée à la rigueur, parce qu'elle aperçoit la flotte anglaise ancrée dans la baie de Quiberon. Elle prend un arrêté mettant l'autorité militaire en demeure d'agir. La commission, composée de Barbaron, président, du capitaine Ducarpe, du lieutenant

(1) Cf. Lenotre, *Vieilles maisons, vieux papiers*, VI, 200, sur M^{me} de Bennes.

(2) Closmadeuc, *Quiberon*, 106 et suiv. d'après le rég. de corr. du district.

Moysey, du sergent-major Bouvet, du caporal Cussy et d'un secrétaire, comprend qu'elle ne peut attendre plus longtemps; rien n'est venu des représentants Blad et Tallien, rien n'est venu de Hoche, rien n'est venu de la Convention. Elle siège donc; elle va juger les coupables, elle va appliquer la loi. Et la loi s'exécute. Elle s'abat terrible sur les chefs de l'expédition d'abord, sur Sombreuil, sur quinze de ses compagnons principaux, le jour même où Tallien fait acclamer à la tribune de la Convention et la victoire de Quiberon, — sa victoire à lui, — et la vindicte nationale.

Sombreuil était calme; il avait confiance dans la parole : « Rendez-vous », transformée par son imagination fiévreuse. « Rendez-vous » pour lui signifiait : « capitulez »; une capitulation implique la vie sauve. De plus, il avait représenté aux autorités militaires que lui et les officiers de marine enrôlés pour l'expédition étaient des officiers anglais. En conséquence, pensait-il, ils ne pouvaient être regardés que comme des prisonniers de guerre (1). La perspective brusque de comparaître devant un tribunal militaire, d'être accusé, peut-être condamné, bouleversa son esprit déjà battu par tant d'émotions. Sa fermeté chancela pour la seconde fois. Il saisit le pistolet d'un officier républicain, il l'appuya sur sa tempe et pressa la détente. La balle ne fit qu'effleurer le front, causant une blessure superficielle. C'est la tête bandée qu'il va comparaître devant la Commission.

Le 9 thermidor an III, à une heure de l'après-midi, celle-ci entre en fonctions. Elle avait à juger avec Sombreuil, seize émigrés. Ces émigrés étaient : Mgr de Hercé, évêque de Dol; son frère François, grand vicaire de Dol; MM. de la Landelle; le maître d'école Lelièvre et douze prêtres. Tous furent condamnés à mort, sauf Lelièvre qui obtint un sursis. L'acte de condamnation portait que les condamnés seraient conduits le jour même à Vannes, pour y être exécutés.

Ils quittèrent Auray dans la soirée, très sérieusement escortés; ils arrivèrent à Vannes, singulière contradiction des événements, un peu avant minuit, aux derniers éclats de la fête par laquelle on célébrait l'anniversaire de la chute de Robespierre, la fin de la rude saignée française. On les interna

(1) Vauban, *Mémoires*, 171.

à la Maison de Justice, située dans l'une des tours qui s'élèvent au-dessus de l'une des portes de la ville. Ils ne semblaient point déprimés; ils causaient tranquillement entre eux. Sombreuil ne cessait d'affirmer aux républicains qui l'approchaient qu'il était garanti par la parole de Hoche qui lui avait dit de se « fier à la loyauté française et de se rendre ». En vain, on lui objectait que Hoche n'était pas qualifié pour faire une pareille promesse, qu'il ne s'était pas exprimé en ces termes exactement et que l'ordre de cesser le feu qu'il avait donné engageait le moment présent, non l'avenir : Sombreuil revenait sans cesse à son idée (1).

A onze heures du matin, le 10 thermidor, on vint chercher les condamnés. Ils accueillirent les justiciers avec courage; Sombreuil s'était ressaisi. On les conduisit au lieu d'exécution, au fond de l'*Allée des soupirs*, — nom prédestiné, — de la Garenne d'Auray. On les plaça sur une ligne; l'évêque de Dol pria qu'on lui découvrit la tête. Sombreuil refusa de fléchir les genoux. On lui présenta un bandeau; il l'écarta. « Non, dit-il, j'aime à voir mon ennemi. » Lorsqu'on le mit en joue, il cria : « Visez plus à droite, vous me manqueriez. » La fusillade retentit (2).

Ainsi périrent les premières victimes de Quiberon. Sombreuil, — par sa beauté : « il était, dit le rapport du Département, un homme de belle figure, mâle, nerveux, alerte, décidé, bien coloré, fier »; par sa jeunesse : il avait vingt-sept ans; par les malheurs de sa famille : il avait déjà perdu son père et son frère décapités comme ayant pris part à un complot contre Collot-d'Herbois, — Sombreuil accapara, pour ainsi dire, toute la pitié à laquelle avaient droit également les autres victimes. La Villegourio écrit dans ses *Lettres* : « Ainsi périt l'un des plus beaux ouvrages du Créateur. » Le général Bigarré s'écria, en apprenant le drame : « J'avoue que j'éprouvai une sensation si pénible, en lisant la relation de cet affreux dénouement, que je regrettai le sang que j'avais répandu pour le triomphe d'une cause qui fut empoisonnée par un horrible forfait. » Le maréchal Soult dira un jour : « Est-il un Français qui n'ait versé des larmes sur la tombe de l'infortuné Sombreuil? »

Les corps des suppliciés, après être restés longtemps exposés,

(1) Closmadeuc, *Quiberon*, 172, lettre du Département.

(2) *Relations d'un officier*, 459.

dépouillés de leurs vêtements, troués par les balles, témoignage public de sanctions inexorables, furent transportés et ensevelis pêle-mêle au cimetière de Bois-Moro.

* * *

Le jour même de l'exécution, la Commission poursuivait ses travaux. Bientôt un scrupule l'arrêta ; les émigrés qui comparaissaient devant elle, chose troublante, protestaient de la capitulation. Les juges prirent la décision d'en référer aux représentants. « Nous ignorons, écrivirent-ils à Blad, si cette capitulation existe. Nous vous invitons, en conséquence, à nous faire connaître la vérité et à nous tracer la conduite que nous devons tenir dans la carrière pénible que nous parcourons. »

Blad répondit par retour du courrier ; il déclara : « Il n'y a pas eu de capitulation et il ne pouvait y en avoir. » Malgré ces affirmations, la Commission demeurait hésitante et troublée : un fléchissement de sa part était à craindre. Alors Blad prit une mesure énergique ; dès le lendemain, il brisa la Commission et la remplaça par une autre. Il en informa aussitôt le Comité de salut public : « Cette mesure m'a paru d'autant plus indispensable que la flotte anglaise menace toujours nos côtes, que les Chouans de l'intérieur continuent leurs brigandages. » Toujours le spectre de l'Angleterre. Cette vision demeurait, en province comme à Paris, l'animatrice des vengeances révolutionnaires. Blad, sensiblement plus droit, plus généreux que son collègue Tallien, obéissait à la même crainte de passer pour tiède devant le péril étranger. Il fera ce qu'il pourra pour sauver ceux des prisonniers en faveur de qui il est permis d'intercéder, mais sans aller jusqu'à risquer sa popularité ou sa tête.

Afin de procéder avec plus de rapidité, une vingtaine de Commissions furent créées, tour à tour ou simultanément. Elles siégèrent à Vannes où l'on avait conduit les restes de la division d'Hervilly, à Auray où l'on avait gardé les soldats de la division Sombreuil, à Quiberon, à Port-Louis. Les unes durèrent plusieurs semaines, les autres, plusieurs jours ; la Commission Bouillon, un jour seulement (1).

(1) Sur ces diverses Commissions, beaucoup d'erreurs ont été accumulées. On a parlé d'une Commission Laprade qui aurait refusé de juger ; il s'agit probablement de la Commission Lalène, dit Laprade ; jamais elle ne refusa de juger. On a prétendu qu'une autre Commission fut présidée par un certain commandant

Cependant, le remplacement des juges n'empêcha point certains émigrés de maintenir leur affirmation. Ils disaient : « Oui, il y a eu capitulation. Nous le savons, le bruit en a couru. » Ils n'affirmaient nullement qu'ils avaient eux-mêmes entendu les chefs républicains la leur promettre, ni Sombreuil leur dire qu'elle avait été conclue entre lui et l'adversaire; un bruit et c'est tout. Blad protesta. Dans un manifeste tranchant, il déclara que si des paroles d'indulgence étaient sorties de la bouche des soldats, elles ne pouvaient que viser les prisonniers français enrôlés de force. Avec les traîtres, aucune loi ne permettait de pactiser.

Une question préliminaire reste à trancher : celle des catégories de prisonniers. Parmi eux il y a de tout, en effet; des émigrés notoires, des soldats et marins de la République déserteurs; des Chouans, les uns volontaires, les autres entraînés par la force; des individus de nationalité étrangère enrôlés parmi les émigrés; enfin des militaires, des marins incarcérés dans les prisons anglaises et contraints par la persécution de venir combattre contre leur pays. On décide que les émigrés et les déserteurs seront jugés par la Cour martiale et fusillés. De même, les Chouans volontaires; les autres seront libérés. Les domestiques des nobles bénéficieront d'un sursis. Les étrangers resteront détenus jusqu'à la paix. Les prisonniers ramassés en Angleterre et entraînés par la violence seront remis en liberté.

En vertu de cette décision, les femmes des Chouans qui avaient été refoulées et prises dans la presqu'île, ainsi que les enfants au-dessous de quatorze ans, sont immédiatement renvoyés dans leurs foyers. Sont renvoyés également les paysans venus à Auray apporter des denrées aux émigrés. Sur les 1200 Chouans débarqués la veille par la flotte anglaise dans la rivière de Vannes, 527 se voient immédiatement relâchés. 3000 Chouans sont libérés. Ce n'est pas tout; en vertu d'un arrêté de Blad, des sursis sont accordés aux émigrés ayant quitté la France avant l'âge de seize ans accomplis, et qui, par conséquent, à l'époque de l'expédition, n'avaient pas plus de vingt ou vingt et un ans.

Douillard, qui aurait imité le geste de Laprade; Douillard est un mythe. On a dit encore que des soldats refusèrent d'exécuter les sentences; on n'a pu le prouver. Cf. Closmadeuc, *Quiberon*, 187 et suivantes; Chassin, *Pacifications*, I, 579

Non seulement Blad affiche des intentions généreuses à l'égard de certaines catégories de prisonniers, mais, on doit le reconnaître, les commissions militaires elles-mêmes continuèrent jusqu'à la fin de montrer cette mauvaise volonté à condamner, dont quelques-unes d'entre elles donnèrent l'exemple dès le début. Il répugnait à ces militaires d'être astreints à de telles besognes. Ils ne cessent de trouver des prétextes à l'acquiescement, tenant compte des déclarations de jeunesse ou de nationalité étrangère, tendant parfois la perche de sauvetage. Le baron d'Antrechaus est sauvé par le président d'une commission nommé Bedos. Il affirme devant lui qu'il est domestique, nullement émigré. Le secrétaire se récrie : « Vous mentez. » Bedos déclare : « Il a été entraîné. Écrivez : Séduction. — M. Le Grand, de Morlaix, né au Mexique, se dit Espagnol. M. Le Charron se dit Suisse. M. de Tremault se dit Belge. M. de la Villegourio fut sauvé par un de ses juges. Ulysse Brachet, lieutenant au bataillon du Bec d'Ambez, mérita plusieurs jours d'internement pour avoir favorisé des évasions. Un médecin militaire faisait durer la guérison des malades, pour les sauver. Les guérir eût été les envoyer à la fusillade.

Aussi la tâche odieuse trainait-elle en longueur. Elle se prolongea neuf mois, du 27 juillet 1795 au 29 mars 1796. On attendait une hésitation d'en haut, un remords, un contre-ordre. La Convention demeura muette; le Directoire qui lui succéda, le 26 octobre, n'osa un geste de pitié envers les derniers accusés restant à juger : toujours le spectre de l'Angleterre.

Le volontaire Jolielerc écrivait à sa mère : « Sans compter les morts et les noyés, nous avons fait six mille et quelques cents prisonniers qui seront, avec le temps, tous fusillés et passés au fil de la batonnette. » Il se trompait, heureusement. 4 949 personnes furent interrogées, 731 se virent condamnées à mort, 80 furent internées comme prisonniers de guerre; les autres bénéficièrent d'un acquiescement sous diverses raisons, principalement au titre de Chouans (1).

(1) La proposition de Hoche réclamant la libération des cinq mille Chouans fait prisonniers à Quiberon avait été agréée par le Comité de S. P. Il en restait encore trois mille dans les prisons de Vannes et d'Auray. Un arrêté du représentant Mathieu proclamera, le 6 septembre, que ceux qui seraient réclamés par leurs communes, seraient mis en liberté. Les communes auraient à payer une amende égale au tiers du revenu de chacun d'eux. L'arrêté de Mathieu supprimera toutes les Commissions militaires et n'en conservera qu'une qui siégera à

* * *

L'historien le plus impassible ne pourrait conter la fin de ces sept cent cinquante prisonniers sans émotion. Nul besoin pour lui de dramatiser, d'utiliser de grands mots, pour faire partager cette émotion à ses lecteurs; le simple exposé des faits suffit.

Le dur martyre a commencé dans ces prisons d'Auray où les émigrés furent d'abord internés, dans celles de Vannes, de Port-Louis, d'Hennebont, où leur flot débordant a reflué. Là, régna bientôt ce qui fut appelé la « maladie des Chouans », une sorte de typhus meurtrier et rapide qui fit cinq cents victimes.

Les vides creusés dans les rangs par le fléau, le départ pour le Tribunal, — d'où l'on ne revenait jamais, — avaient fait perdre aux prisonniers leur belle assurance des premiers jours. Ils savaient maintenant à quel sombre destin ils étaient voués. Tirés de prison par groupes d'une dizaine, ils comparaissaient devant leurs juges. Certains, n'ayant plus au cœur le sentiment qu'ils restaient engagés par leur parole, se disaient : « La capitulation a été violée, nous ne sommes plus tenus par notre serment », et ils répondaient par des paroles réticentes, par des négations, des mensonges aux questions posées. D'autres, et c'est le plus grand nombre, refusant de recourir à de tels subterfuges, avouaient les faits. « Vos nom, prénoms et âge; votre lieu de naissance, votre domicile? » Ils les déclaraient. « A quelle époque avez-vous quitté la France? Pourquoi vous êtes-vous enrôlés dans l'armée des émigrés? » Ils répondaient : « Servir le Roi légitime. » « Ne connaissiez-vous pas les lois qui interdisaient aux émigrés le droit de rentrer en France? — Nous les connaissions. — Faisiez-vous partie du rassemblement de Quiberon? — Nous en faisons partie. » Les jeunes de Laseinie, Le Vaillant, de Salve de Villedieu, que l'on voulait sauver, protestèrent qu'ils n'avaient pas émigré par contrainte.

C'est cette différence dans les réponses, cette franchise chez les uns, cette dissimulation voulue chez les autres qui a fait classer les émigrés en deux groupes par un historien moderne :

Vannes sous la présidence du capitaine Legrand. Les acquittés devaient être incorporés dans des régiments.

les faibles, les forts (1). Disons-le, ce classement est à la fois arbitraire et injuste : lorsqu'il fallut mourir, ils furent tous des forts. Des vieillards de soixante-quinze ans, comme Jean Lustrac, de quatre-vingts ans, comme André de Salignac-Fénelon, moururent sans se plaindre. Des blessés que l'on forçait à se lever, comme M. Urvoy de Portzamparc, ou qui ne pouvaient marcher, comme M. Prévost de La Voltais, amputé d'une jambe, comme encore la plupart de ceux demeurés à Quiberon, qui avaient été jugés intransportables, tel l'oncle d'Alfred de Vigny, Louis de Baraudin, regardèrent le peloton sinistre en face, bien en face.

Durant les heures d'internement, les moins énergiques s'étaient endurcis. L'approche de la mort les avait transformés, illuminés. Leur âme s'était arrachée aux préoccupations de la terre. Parmi eux, il se leva des apôtres. L'abbé Poulain, aumônier au régiment d'Hervilly, passait ses journées à confesser. C'était son rôle; il y eut des prédicateurs plus inattendus. M. de Villavicencio avait sa femme avec lui. Elle parvint à défaire les liens avec lesquels on lui avait attaché les mains. Alors, tirant un livre de sa poche, le prisonnier lut à haute voix à ses compagnons, aux premières lueurs de l'aube, les psaumes de la Mort. Fait plus significatif encore, un simple domestique circulait au milieu de ses compagnons d'infortune; il invitait à se convertir certains de ces nobles que le scepticisme du XVIII^e siècle avait touchés de son souffle. Le serviteur criait au maître : L'heure est venue de renier le passé; aujourd'hui, c'est encore la vie; demain, ce sera l'éternité.

Les émigrés ne s'étaient point levés comme les populations paysannes pour la conquête de la Patrie céleste; ils s'étaient enrôlés pour servir leur roi; ils vont mourir en invoquant Dieu, en ne pensant qu'à Dieu. Au soir de leur vie, devant les portes de la mort toutes grandes ouvertes, ils délaissent complètement les soucis dynastiques pour ceux de leur âme. Ils ne font point allusion, dans leurs suprêmes confidences, au Prince qui, à bord d'une autre flotte anglaise, vogue vers les côtes de France. Si le chouan Florimond Périon crie : « Vive la Religion, vive le Roi », les émigrés, eux, ne semblent plus penser aux affaires si menues de ce bas monde.

Ces hommes, naguère frivoles et futiles, ont compris le

(1) Closmadeuc, *Quiberon*.

sérieux de la vie, devant le grand mystère de la mort. Il y a quelques jours, sur les navires qui les portaient vers les côtes de France, ils scandalisaient les Anglais par la liberté crue de leur langage, le matérialisme de leurs désirs. Ils ne sont plus les mêmes.

Le comte de Soulanges, blessé le 16, est étendu sur des fagots; on lui offre de la paille : « A quoi bon! dit-il: nous n'avons besoin que de lumière pour prier. » — « Quel que soit, ô mon père, écrit Louis de la Villeloays, le sort de votre malheureux fils, sa résignation aux décrets de la Providence est entière et j'espère en la miséricorde de Dieu. Les motifs de ma mort adouciront vos regrets (1) ». Du Rocher du Quengo écrit à sa femme : « Ma pauvre femme, Dieu a disposé de moi; mais c'est dans sa plus grande miséricorde, puisqu'il m'a donné le temps de reconnaître mes fautes. Quand mes filles seront grandes, parle-leur quelquefois de leur pauvre père, dis-leur qu'il leur enjoint de faire tout ce qui dépendra d'elles pour contribuer à ton bonheur. » Mêmes sentiments chez Le Boucher, marquis de Martigny : « Lorsque cette lettre te parviendra, écrit-il à sa femme, j'aurai comparu devant le tribunal redoutable de Dieu et l'éternité aura commencé pour moi. Ce ne sont point des larmes que je te demande, ce sont des prières. Je pardonne du fond de mon cœur à ceux qui prononcent l'arrêt et à ceux qui en seront les exécuteurs. » Et Charles de Viart : « Oui, je fais ma profession de foi; je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine. Adieu, ma chère maman... Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai plus. »

M. de Folmont, l'ancien commandant du fort Penthievre, écrit à « la citoyenne Folmont », sa femme, ce mélancolique billet : « Mon dernier soupir, ma plus chère amie, sera pour mon Dieu, pour toi et mes chers enfants; dis-leur souvent que les malheurs de leur père doivent augmenter leur respect et leur attachement pour leur mère. Il eût été trop doux pour moi de vous serrer un instant dans mes bras avant de mourir; Dieu me prive de cette douceur, la seule qui me fût chère. Je bénis ses décrets et finis en me résignant avec la plus grande soumission (2). »

(1) La Gournerie, *Les Débris de Quiberon*, 34. Nombreuses lettres recueillies, 27 et suivantes.

(2) Communiqué par M. de Folmont, Cauderan.

Le comte de Kergariou tient à aller au supplice nu-pieds, pour mieux imiter la passion du Christ. La plupart, au dire des habitants de Vannes et d'Auray qui les virent passer, s'avançaient par groupes, chantant des cantiques et priant. Le baron de Roquefeuil mande à sa femme : « Je passe de cette vie dans l'autre avec la même sérénité qu'un voyageur se transporte d'une ville à l'autre. Plus de trois cents personnes qui sont ici dans la même position ont la même sérénité. Nous nous reposons tous sur l'immense bonté de la divine Providence. A elle seule je me confie pour me faire miséricorde. Gesril du Papeu, le Régulus royaliste, pense à son vieux père; il écrit à sa sœur de le consoler : « La mort ne m'effraie point; les malheureux sont ceux qui existent; nous nous rejoindrons dans la Patrie céleste. »

Aucun sentiment de révolte et de haine. Il y eut bien à Vannes, parmi les prisonniers enfermés dans l'enclos du *Père Éternel*, une sorte de sédition; mais les internés étaient surtout des paysans. Quelques émigrés seulement figuraient parmi eux; ils furent dénoncés par le Nantais Panou Deurbroucq, qui n'en fut pas moins guillotiné. Le complot devait éclater quelques jours plus tard. Parmi les prisonniers demeurés à Quiberon, une tentative de révolte aurait éclaté, au dire de Chérin, qui en fit part à Hoche (1). C'est peu vraisemblable; il ne restait à Quiberon que des malades et des blessés.

Aux portes du tombeau, ils rivalisent entre eux d'esprit chevaleresque. Ceux qui étaient emprisonnés à Auray avaient remarqué dans le grenier une petite lucarne, derrière laquelle une seule personne pouvait se cacher. Spontanément, tous désignèrent M. de Villeneuve pour en profiter, bien qu'il fût l'un des plus jeunes. Comme il se récriait, quelqu'un lui dit : « Non, c'est à vous d'en user; vos deux frères ont péri dans l'expédition; vos parents ne doivent pas rester sans consolation. » C'est ainsi que M. de Villeneuve fut sauvé.

Les plus jeunes, ceux devant qui la vie s'ouvrait longue et dorée par les illusions de la vingtième année, ceux qui, sortis de France avant seize ans, bénéficiaient d'un sursis de la part de Blad commençaient à respirer. Vingt-cinq jours s'étaient écoulés depuis l'arrêt du représentant et ils avaient le droit

(1) Savary, *Guerre des Vendéens*, V, 360.

d'escompter une ratification par la Convention de cet acte de générosité. Or, le 22 thermidor, le Comité de Salut public fit connaître son opinion ; elle était absolue et impitoyable. « Les lois relatives aux émigrés, disait-il, sont claires et précises ; elles ordonnent positivement qu'on punisse comme émigrés ceux qui, étant sortis de France avant quatorze ans, ont porté les armes contre la République. » Doctrine implacable : la jeunesse, l'inexpérience, l'entraînement dans le sillage de la famille ne sont pas des circonstances atténuantes. Les jeunes moururent avec les mêmes sentiments que leurs aînés. Louis de Talhouët demanda seulement qu'on lui laissât son livre d'heures pour marcher au supplice. C'était le jour de la Saint-Louis, jour de sa fête. René de Lantivy écrivit à sa sœur : « Ma mort te sera sûrement toujours présente ; mais pense que je suis mort en honnête homme... N'oublie jamais ma pauvre bonne, ni les braves gens qui ont bien voulu s'intéresser à moi. » Plus de soixante jeunes gens périrent ainsi, résignés, courageux comme leurs aînés. Ils tombèrent sous les balles dans un pré, non loin de Vannes. La fusillade dura trois jours. L'un d'entre eux, Paul Le Vaillant, avait quatorze ans. Ces jeunes tenaient à la vie dont ils n'avaient pourtant connu que les précoces douleurs ; quelques-uns tentèrent de s'évader. Le chevalier de Coataudon sauta par une fenêtre, essaya de fuir. Une femme le dénonça. Il fut repris et fusillé. La femme vivra dans le mépris et l'abjection.

Même rigueur à l'égard des domestiques ; le sursis accordé par Blad est sans valeur légale, proteste le Comité de Salut public ; ceux qui n'auront pas été contraints par leurs maîtres de les suivre, subiront la même peine qu'eux ; ceux qui auront été contraints pourront être libérés. A l'aide de cette condition, les membres des Commissions tentent des sauvetages. Ils se heurtent à la droiture des intéressés. A Adolphe Lemoine, domestique du comte de Périgord, le président de la Commission demande : « Votre maître ne vous a-t-il pas forcé de le suivre ? — Je l'ai suivi par attachement, et la mort seule pourra me séparer de lui. » Non, la mort ne les séparera pas ; il suivra son maître plus loin que dans l'exil : il le suivra dans la vie sans limite de l'au-delà.

Il pouvait y avoir des distinctions durant l'existence ; il y en eut même trop ; il y en eut, par exemple, lorsque dans la

presqu'île de Quiberon, d'Hervilly sépara dédaigneusement les paysans des émigrés ; il n'y en a plus devant l'expiation. Égaux devant les tribunaux des hommes, ils savent qu'ils le seront devant un autre tribunal, plus libéral certainement.

Aux heures ultimes d'une existence dont les dernières années s'étaient écoulées sur la terre étrangère, aucun d'entre eux n'accusa cette Angleterre, qui les avait enrégimentés, de les avoir sciemment conduits dans un guépier effroyable, et cela est à remarquer.

* * *

Il y eut des rencontres d'hommes et de lieux bien singulières. M. de Langle, seigneur de Larmor, fut fusillé sur sa propre terre, aux portes de Vannes. Ses fermiers l'aperçurent ; il leur cria : « Adieu, mes amis, adieu. » Le marquis de Rieux tomba près de l'endroit où, en 1364, l'un de ses ancêtres avait été fait prisonnier, à la fameuse bataille d'Auray (1).

Les inhumations étaient à la charge des charretiers militaires. Ce corps était composé d'hommes peu recommandables, la lie de l'armée. Ils avaient bien soin de dépouiller les cadavres, puis ils les traînaient dans le trou profond et large, destiné à l'ensevelissement commun. S'ils remarquaient que quelques-uns des suppliciés n'avaient reçu que des blessures non mortelles ou donnaient encore quelques signes de vie, ils les achevaient, à coups de bêche.

En réalité, bien peu parmi les émigrés pris dans l'immense coup de filet de Quiberon passèrent au travers des mailles ; pas une trentaine (2). Quelques-uns s'échappèrent pendant la marche nocturne, qui n'avaient aucune confiance dans la pseudo-capitulation. Plusieurs, nous l'avons vu, furent sauvés par les dames d'Auray. M. Desmier de Chenon n'eut besoin de personne : il mit le feu à la paille sur laquelle il était couché, se roula dans la fumée, souilla sa capote, se rendit méconnaissable, adopta un nom de guerre, s'engagea dans un régiment républicain, puis déserta. Quelques autres parvinrent à fuir après leur condamnation elle-même. M. d'Oyron venait de comparaître devant la Commission de

(1) La Villegourio, *Cinq lettres*, 60.

(2) La Gournerie, 101, dit 25 à 30 ; Forneron, *les Émigrés*, 11, 127, dit 240 ; mais il est dans l'erreur.

Quiberon ; on le conduisit avec vingt-neuf autres condamnés derrière Port-Orange. Déjà on les alignait. Chacun avait devant lui quatre soldats. Comme les quatre soldats placés devant M. d'Oyron s'approchaient pour lui bander les yeux et lui demandaient son argent, il jeta à terre ce qu'il avait. Ils se baissèrent pour le ramasser. D'Oyron était à côté d'un petit mur ; il en profita pour sauter par-dessus et gagner la campagne, tandis que, au mot feu, la fusillade abattait ses camarades. M. Lamour de Lanjégu demanda de l'amadou à la sentinelle pour allumer du feu ; elle lui prêta celui de son fusil. Lanjégu ne craignait plus rien ; il renversa le soldat d'un coup de poing et sauta par une fenêtre. La lande était voisine ; il s'y cacha. Berthier de Grandy, marchant à la mort, vit une personne inconnue détacher ses liens. Il la suivit.

Plusieurs tentèrent vainement d'échapper. Le jeune de Penvern, conduit à Larmor pour être fusillé, se jeta dans la rivière, plongea, mais fut tué comme un gibier, dès qu'il reparut. Périrent de la même façon, mais dans le champ de carnage d'Auray, en voulant franchir la rivière, MM. de Rieux et du Bouétiez. De l'autre côté de l'eau, il y avait une ferme très sûre, celle de Kerzo ; il fallait l'atteindre, ils ne le purent.

Donc, la presque totalité des émigrés capturés tomba sous les balles. En dehors des Chouans, la plupart des acquittés figuraient parmi les prisonniers républicains incorporés de force dans les rangs de l'expédition. Il ne faudrait pas conclure de cela que tous les suppliciés furent des nobles. On est surpris du nombre de noms roturiers, — plus d'un tiers, — qui se rencontrent parmi les noms les plus héraldiques de France. Conscrits réfractaires enfuis en Angleterre, domestiques de nobles entraînés par l'affection dans l'ombre hasardeuse de leurs maîtres, artisans, laboureurs emportés par leur royalisme figurent aux côtés d'amiraux, d'officiers supérieurs, de propriétaires titrés.

Diverses listes de victimes ont été publiées ; la plupart reproduisent, rectifiée, celle qui est inscrite au monument funèbre de la Chartreuse d'Auray et celle qui est donnée par le général Lemoine. Cette dernière liste contient, non seulement les noms des émigrés fusillés, mais encore les noms de ceux qui succombèrent aux combats des 16 et 21 juillet. Total : 947 victimes.

Total certainement incomplet, car des paysans, de simples Chouans périrent dans cette double bataille et reçurent une tombe anonyme (1). Ce que l'on sait avec certitude, c'est le nombre de condamnations à mort : 751 (2).

Certains écrivains républicains essayèrent d'atténuer le cas de la Convention, en prétendant que 751 personnes condamnées sur 4 949 interrogées, cela ne peut paraître une proportion extraordinaire. Hélas ! 751 victimes, c'est trop, l'Histoire ne cesse de le redire. Si, au nom de la défense de la Patrie menacée, les émigrés devaient être traduits en jugement ; si même, en vertu des lois, ils pouvaient être condamnés, le pardon pacificateur qui s'étendit sur les Chouans, sur les Vendéens aurait dû s'étendre aussi sur eux. Tout au moins quelques exemples auraient suffi et de tels exemples eussent emprunté à la valeur des sujets une importance exceptionnelle, car ces émigrés levés par l'Angleterre étaient déjà une sélection.

Le représentant Blad, en voyant, le 6 août, au Comité de Salut public, la liste des prisonniers, écrivait : « Vous verrez par cette liste que presque toute la ci-devant Marine était descendue à Quiberon (3). » « Le général Hoche a vaincu, écrit de son côté Danican, mais ses lauriers se sont teints du sang de ses compatriotes, il a tué la Marine française. » C'est beaucoup dire sans doute, puisque ces anciens officiers de marine, du fait de leur émigration, ne figuraient plus sur les rôles, n'existaient plus pour la Nation. Ce qui est vrai, c'est qu'ils espéraient bien un jour, le trône rétabli, reprendre du service. Ils étaient du potentiel humain inutilisé, mais existant. Ils cessèrent de l'être.

Périrent des hommes de grand mérite, anciens compagnons de Suffren, de la Motte-Picquet, de Guichen, des

(1) La Gournerie, *les Débris de Quiberon* ; d'après M. Hersart du Buron.

(2) Il a été relevé avec soin par le docteur Closmadeuc. Des écrivains royalistes ont parlé d'un millier de condamnés. Un orateur a même vanté, un jour, au Conseil municipal de Paris, cette terre bretonne où, contre le droit des gens, furent massacrés 4 000 soldats fidèles à leur Dieu et à leur Roi. État du général Lemoine : émigrés fusillés, 710 ; Chouans condamnés à une détention de quelques mois, 184 ; prisonniers français enrôlés en Angleterre, acquittés et incorporés, 2 848 ; Chouans mis en liberté par arrêté des représentants ayant payé des contributions en grains, 2 000 ; morts dans les prisons, 400 ; vieillards, femmes, enfants mis en liberté, lors de l'entrée de l'armée dans la presqu'île : 3 000. Total, 9 142.

(3) Savary, V, 340 ; Danican, *les Brigands démasqués*, 183.

hommes comme les capitaines de vaisseau de Trecesson, de Kerguern, les majors de vaisseau de Menou, de Viart, le chevalier de la Pérouse, frère du navigateur, et combien d'autres qui, dans l'ancienne Marine, avaient accompli des actions d'éclat, fait l'ascension des grades glorieusement.

Des familles entières furent détruites, les Jallays, par exemple. Quatre furent fusillés à Vannes, un cinquième parvint à gagner la Vendée, pour y trouver la mort, un sixième avait péri sur le Rhin. Les Cillart de la Villeneuve, l'oncle et le neveu, furent emportés par le même boulet, à la bataille du 16 ; un troisième fut exécuté, le 3 août. On peut encore rappeler la mort de quatre Le Vicomte, de quatre de La Chevière, de trois de Chastaigner, de trois de Carcaradec, de trois de Courson, de trois de Gimel, de trois de Froger. La noblesse française, à Quiberon, paya une fois de plus, — mais avec quelle splendeur tragique ! — la dette qu'au cours des siècles, elle avait contractée envers la monarchie française.

Était-il nécessaire pour la Révolution, était-il même habile, que ce fût elle qui se fit l'huissier implacable chargé de faire acquitter cette dette séculaire ? Mais, dira-t-on, que pouvait-elle faire de ces émigrés que l'Angleterre avait jetés en armes sur ses côtes ? L'auteur anonyme des *Mémoires d'un ancien commissaire militaire des armées républicaines* a écrit : « La France se serait couverte de gloire et aurait prouvé sa grandeur et sa puissance si, au lieu de laisser égorger ces infortunés, elle les eût renvoyés à ses ennemis. » Peut-être était-ce beaucoup demander ? La Convention, mue par un patriotisme exacerbé et luttant sur toutes ses frontières à la fois, menacée particulièrement par une Angleterre quasi invulnérable dans son île, ne pouvait sans danger lui renvoyer ces combattants irréductibles.

Ce qu'il fallait, c'était, en attendant la paix, les clore, non dans une île, — ils seraient devenus le point de mire des Anglais, — mais dans une enceinte fortifiée, quelque part, en France, n'importe où..., sauf dans le tombeau. Dans le tombeau, ils sont plus grands que nature et leur légion invisible et douloureuse ne cesse d'être invoquée dans la lutte des partis. Évidemment, laisser fusiller ces 751 victimes dont la plupart appartenaient à l'élite de la nation, c'était grever d'un nouveau poids le souvenir déjà si lourd de sang que la Révolution

transmettait à la postérité. C'était faire de ceux qui étaient tombés des martyrs; non pas seulement des martyrs de la cause royaliste, mais encore, aux yeux de beaucoup, des martyrs au sens religieux du mot. La pitié des foules saisit mal les distinctions subtiles.

C'est parce qu'ils moururent pour une cause et avec des sentiments extraordinairement édifiants que les foules royalistes accolèrent aux noms de lieux où ils furent suppliciés le mot « Martyrs ». A Quiberon, il y a la *Fosse des martyrs* sur la côte, entre Kergrois et Kéridanville, au pied de la falaise. Fosse des Martyrs, l'expression est inexacte, la vraie Fosse des martyrs fut l'Océan. « Aux approches de la nuit, écrit La Villegourio, vingt soldats conduisaient sur le bord de la mer et y fusillaient vingt victimes. Le flot, à son retour, emportait leurs cadavres. »

A Auray, on connaît le *Champ des martyrs*. C'était une prairie basse, sorte de marécage au sein de la resplendissante vallée de Tré-Auray. A peine quelques mois s'étaient écoulés que les populations y accoururent. Elles allumaient des cierges votifs, suspendaient des béquilles en manière d'*ex-voto*. Sous la Restauration, le maréchal Soult prit l'initiative d'un monument aux victimes de Quiberon. Si peut-être le mobile de ce geste fut plus un calcul de flatterie envers la monarchie qu'une pensée de réparation, le monument n'en devint pas moins le but de pèlerinages qui durent, qui s'amplifient de nos jours.

Au frontispice, diverses inscriptions sont gravées :

In Deo speravi, non timebo

Pro Deo, pro rege nefarie trucidati

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus

Ces inscriptions affirment les causes politiques et religieuses pour lesquelles sont tombés les émigrés de Quiberon. Mais devant le trou béant de l'ossuaire où se confondent les squelettes de ceux qui périrent pour un but aussi noble et aussi désintéressé, la haine de l'adversaire lui-même doit désarmer; il ne doit plus rester que la pitié.

ÉMILE GABORY.

JUILLET 1914

Les responsabilités de la grande guerre sont remises en discussion. Une campagne, adroitement poussée et dont les manifestations se sont déployées, tout dernièrement encore, à Paris même, est menée pour innocenter l'Allemagne de Guillaume II de l'effroyable catastrophe. Lequel d'entre nous, en ce tragique mois de juillet 1914, l'aurait jamais pensé ? En ce mois de juillet où, brusquement, comme un éclat de tonnerre, avait retenti dans la presse l'ultimatum autrichien à la Serbie ? C'est le vendredi, 24 juillet, que les journaux publièrent le document, remis la veille au gouvernement de Belgrade. Ce fut chez tous de la stupeur. Il était conçu en de tels termes, les exigences formulées étaient de telle nature, que personne ne doutât d'une volonté de guerre irréductible chez la puissance que chacun sentait derrière l'Autriche, « brillant second », c'est-à-dire l'Allemagne (1). Pour nous, personnellement, la conviction fut telle que, — officier de réserve dans un régiment d'infanterie d'active, — nous préparâmes nos effets militaires et primes le train pour ce qui pouvait être, estimions-nous, notre dernier voyage : nous allions revoir une fois encore les Rubens d'Anvers.

C'avait été d'ailleurs, aussitôt, et sans que nos âmes angoissées pussent, si nous osons dire, reprendre haleine, la succession, effroyablement rapide, des événements tragiques : dès le samedi 25, rupture avec la Serbie, — bien qu'elle eût, contre toute attente, accepté la majeure partie de l'ultimatum ; le mardi 28, déclaration de guerre de l'Autriche ; le lendemain même, mercredi 29, premiers coups de canon : les Autrichiens

(1) Le même jour, 24 juillet, dans les garnisons allemandes les permissionnaires étaient rappelés.

bombardent Belgrade; puis, le samedi 1^{er} août, déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie (il y avait à peine huit jours que nous avions eu connaissance du fatal ultimatum); et enfin, le lundi 3 août, déclaration de guerre à la France.

Pendant ces dix terribles journées, nos désirs de paix s'étaient raccrochés à tous les espoirs: la proposition faite par Sir Édouard Grey de médiation à quatre (Angleterre, Allemagne, France, Italie), la proposition du Tsar de porter le conflit devant la Cour de La Haye... Mais chaque fois une volonté mauvaise et obstinée avait éteint ces lueurs fugitives d'espérance.

Aussi, lorsque nous vîmes dans l'article 231 du traité de Versailles proclamer la responsabilité de l'Allemagne et de ses alliés, et cette responsabilité reconnue par l'Allemagne elle-même, éprouvâmes-nous un véritable soulagement moral. Nous tous qui aspirons à l'avènement d'une humanité meilleure, où les conflits entre nations se régleront, non pas suivant les caprices brutaux de la force, mais suivant les règles de l'équité, nous avons vu dans cette condamnation solennelle des fauteurs du grand massacre un acheminement vers un avenir de paix par le droit.

* * *

Or, voici qu'une campagne est entreprise contre la vérité. Tel écrivain allemand renommé, M. Emil Ludwig, soutient dans un ouvrage écrit spécialement à cet effet, que « la responsabilité de la guerre incombe à l'Europe tout entière », — ce qui est la diluer singulièrement. Il précise d'ailleurs: « La culpabilité, qu'on ne peut évaluer en tant pour cent, accable surtout Vienne et Saint-Petersbourg; Berlin et Paris viennent ensuite, celui-ci très loin de celui-là, en qualité de secondants; enfin Londres, plus loin encore (1). » Comme si Vienne, en 1914, avait été capable d'une action que n'eût pas, au préalable, approuvée Berlin!

Renchérissant, M. August Abel, le chef de l'« Ordre de la Jeunesse allemande », venait proclamer, il n'y a pas deux mois, en plein Paris, à la salle Wagram, publiquement, devant trois mille personnes; « L'Allemagne vous annonce par

(1) Emil Ludwig, *Juillet 1914*. Préface, p. 81.

ma bouche, qu'elle entend répudier toute responsabilité dans la déclaration de guerre. »

Bien plus. Des Français, par besoin quasi morbide de donner, contre toute évidence, tort à leur pays, entrent dans cette voie. Et l'on a vu un « intellectuel », M. Gérin, — à l'imitation sans doute des quatorze points du Président Wilson, — poser à M. Poincaré quatorze questions, dont le but manifeste est d'innocenter Berlin, en accablant le gouvernement français et aussi le gouvernement russe.

Sans doute l'évidence des faits est telle, que nous pourrions nous abstenir de répondre à ces paradoxes. Mais nous estimons que cette abstention pourrait devenir dangereuse. A force de répéter les contre-vérités comme des articles de foi, l'on arrive à les croire vraies. Rien ne serait plus menaçant pour la cause même de la paix, que de voir les coupables de juillet 1914 esquiver leurs responsabilités grâce à ce subterfuge.

* * *

La thèse soutenue est la suivante : « La grande responsable de la guerre après l'Autriche, qui est au premier rang, c'est la Russie, encouragée par la France, laquelle était en 1914 animée de l'idée de revanche. »

Que l'Autriche ait dans la guerre une large responsabilité, nul ne songerait à le contester. Mais que cette responsabilité soit la première, c'est ce que personne, se souvenant de la situation respective de l'Allemagne et de l'Autriche à l'égard l'une de l'autre en 1914, ne saurait admettre.

Or, pour M. Émile Ludwig, les grands instigateurs du conflit, ce sont « deux comtes d'âge plutôt mûr », qu'il représente « assis dans le cabinet de travail rouge et or du ministre des Affaires étrangères de Vienne », le comte Berchtold, ministre des Affaires étrangères de la Monarchie dualiste, et le comte Forgach, son sous-secrétaire d'État. Ces deux complices se sont évertués à *entraîner* (*sic* !) Berlin dans une action contre la Serbie. Berlin aurait condescendu, par fidélité à l'alliance, à cette démonstration belliqueuse où seules devaient être en présence l'Autriche et la Serbie.

On reconnaît là, ainsi d'ailleurs que dans les autres thèses du livre de Ludwig, les idées répandues par la presse alle-

mande, — comme suivant un mot d'ordre officiel, — en juillet 1914.

Mais vraiment, c'est estimer le public exagérément naïf que de les reprendre aujourd'hui. M. Renouvin, dans son remarquable ouvrage sur *les Origines immédiates de la guerre*, note très justement que l'Autriche « ne pouvait rien faire sans l'assentiment préalable du gouvernement allemand (1) ». Or, cet assentiment, elle l'eut aussitôt. Dès le 2 juillet — quatre jours à peine après l'attentat, — Tschirschky, ambassadeur d'Allemagne à Vienne, déclare que l'Autriche « pouvait compter trouver l'Allemagne dressée derrière la monarchie » (2). Et d'ailleurs, sitôt que l'on en viendra aux actes, après la remise de l'ultimatum, tout le monde sentira l'Allemagne « dressée, en effet, derrière la monarchie ».

Ces déclarations, l'ambassadeur les faisait manifestement sur des instructions formelles, venues de Berlin. Car, de son propre mouvement, il avait donné, tout d'abord, des conseils de modération à Vienne. Nous avons son rapport du 30 juin au chancelier de Bethmann-Hollweg. « Je profite, dit-il, de toute occasion... pour déconseiller tranquillement, mais sérieusement, des mesures précipitées. » Or, le rapport est annoté, — à cet endroit même, — avec fureur par Guillaume II : « C'est très bête ! Cela ne le regarde pas du tout. C'est exclusivement l'affaire de l'Autriche à voir ce qu'elle compte faire. Après, si cela va mal, on dira : l'Allemagne n'a pas voulu ! Que Tschirschky me fasse le plaisir de laisser là toutes ces sottises. Avec les Serbes, il faut en finir et le plus tôt possible (3). »

Cette annotation éclaire d'un jour cru les pensées intimes du Kaiser. Il entendait, évidemment, profiter de l'occasion pour jeter l'Autriche sur la Serbie, — *quelles que fussent les conséquences*. La colère contre le maladroit qui contrecarre par ses conseils de prudence ses secrets désirs le prouve surabondamment. Aussi ne saurait-on que souscrire à la conclusion de Kautsky, publiant ce document, lorsqu'il déclare : « L'hypothèse... que l'Allemagne, dans la crise serbe, s'est bornée à marcher à la remorque de l'Autriche, en qui elle

(1) *Op. cit.*, p. 36.

(2) *Documents allemands*, n° 11.

(3) *Documents allemands*, n° 7.

aurait mis trop de confiance, est absolument fallacieuse (1). »

D'ailleurs, lorsqu'après avoir consulté, le 5 juillet, les autorités militaires, et pris certainement les décisions définitives, le Kaiser s'embarque pour les eaux de Norvège, il reste en rapport par télégraphie sans fil avec son gouvernement. Il suit l'« affaire », intervient dans la rédaction de l'ultimatum à présenter à la Serbie. Nous le voyons, le 11 juillet, recommander que les conditions soient « très nettes, très catégoriques ».

Parce que Guillaume II est parti en croisière, et que ses collaborateurs se sont éloignés de Berlin, M. Ludwig nous dit : « Est-ce là la conduite d'un gouvernement qui a des idées belliqueuses ? »

Soyons sérieux. C'est là la conduite d'un gouvernement qui tient à ne pas donner l'éveil à ses victimes désignées. Et il y réussira parfaitement. Lorsqu'éclatera le coup de tonnerre de l'ultimatum, en France, personne ne songeait plus à l'attentat de Serajevo. Un seul événement passionnait l'opinion : le procès de M^{me} Caillaux.

M. Ludwig excipe d'un document de 1912 pour affirmer les aspirations pacifiques du Kaiser. Mais, depuis, Guillaume II avait changé. L'écrivain nous dit, pour expliquer son attitude en juillet 1914 : « Accès de vanité. Sentiment de solidarité à l'égard de l'archiduc, prince « par la grâce de Dieu » lui aussi, et qui vient d'être assassiné ». Soit. Mais il y a encore bien autre chose : ce que tout récemment montrait aux lecteurs de la *Revue* (2) le baron Beyens, ancien ambassadeur de Belgique à Berlin, — la volonté de faire la guerre à la France afin de l'écraser définitivement.

* * *

« A Saint-Pétersbourg, dit M. Ludwig, la plupart des gens importants du cabinet et de l'état-major se sentaient d'humeur joyeuse; depuis longtemps, ils avaient envie de faire la guerre. » Car l'on veut que la grande coupable après l'Autriche, — et, pour certains même, *avant* l'Autriche, — ce soit la Russie, la Russie poussée par la France de M. Poincaré. C'est l'idée directrice du *Livre noir* publié par les Soviets, et d'après ce *Livre*

(1) Kautsky, *Comment s'est déclenchée la guerre mondiale*. Trad. Victor Dave, p. 53.

(2) 15 juin 1930.

noir, c'est celle de M. Gérin dans ses « quatorze questions ».

Il y a toutefois quelques difficultés à cette thèse. Émile Ludwig doit reconnaître que Sazonoff, le ministre des Affaires étrangères russe (qu'il représente semblable « à un renard, rusé, froid, cruel »), ne veut pas encore la guerre. « ...La Russie, explique-t-il, malgré les assurances des militaires, n'était pas prête, le ministre le savait. » Non, la Russie n'était pas prête. Elle ne devait avoir achevé son programme d'armement qu'en 1917. Et ceci est assez difficilement conciliable avec les intentions belliqueuses qui lui sont attribuées en 1914. N'oublions pas, au surplus, qu'il lui fallait deux mois pour mobiliser, alors qu'à l'Allemagne quelques jours suffisaient. Enfin, l'empire des tsars était à ce moment même en proie à de graves troubles intérieurs. Des grèves éclataient, à Saint-Petersbourg en particulier, grèves qu'alimentaient des fonds d'origine bien suspecte.

Mais la Russie, dit notre polémiste, aurait été poussée par M. Poincaré, l'« homme de la revanche ». De cette passion de revanche, Ludwig voit une preuve dans cette phrase du président : « La France doit être, dans l'intérêt de la civilisation et de la paix, grande et forte. » « Peut-on, commente M. Ludwig, sous-entendre l'idée de revanche de façon plus adroite ? »

Nous demandons à notre tour : comment peut-on apercevoir l'ombre de l'idée de revanche dans des paroles qui ne sont que l'énoncé d'une vérité d'évidence ? La France, placée à un carrefour, comme le disait récemment le président du Conseil, objet de perpétuelles convoitises par son domaine propre et par ses possessions d'au delà des mers, doit être « dans l'intérêt de la civilisation et de la paix grande et forte ». Aucun chef de gouvernement français ne saurait parler autrement ; et, aussi bien qu'avant 1914, c'est le même langage qu'il faudrait tenir aujourd'hui, où nous ne saurions plus être suspects d'aucune idée de revanche.

M. Poincaré aurait, en 1912, prétend M. Gérin, encouragé les Russes à attaquer l'Autriche. L'ancien président de la République, — qui était ministre des Affaires étrangères en 1912, — a fait justice de ces imputations calomnieuses. Il cite le texte de l'alliance de 1892 : « Si la Russie est attaquée par l'Allemagne ou par l'Autriche soutenue par l'Allemagne, la France emploiera toutes ses forces disponibles pour combattre l'Allemagne. » Et il ajoute : « J'ai constamment subordonné l'hypo-

thèse de notre assistance armée à une *attaque de l'Autriche* soutenue par l'Allemagne. Il aurait, du reste, fallu que je fusse aveugle ou insensé pour promettre à la Russie notre concours militaire dans le cas même où c'eût été la Russie qui eût attaqué l'Autriche. Cette intervention offensive ne fût devenue possible qu'avec l'approbation préalable des deux Chambres : la demande de cette approbation eût naturellement rendu nécessaire la production du traité d'alliance ; et cette production eût elle-même condamné, par l'article cité plus haut, la folle initiative du gouvernement qui aurait promis d'agir contrairement à ce texte (1). »

Les polémistes qui prétendent, aujourd'hui, tout remettre en question s'empressent d'oublier que la France est une République parlementaire, où les ministres sont responsables devant les Chambres. Il faut vraisemblablement qu'ils soient bien peu au courant de notre Constitution ! Dans son *Juillet 1914*, M. Ludwig affecte de placer M. Poincaré sur le même plan que le Kaiser (2) ! Or, le Kaiser pouvait décider de la paix ou de la guerre par sa propre volonté. En 1914, M. Poincaré n'était que président de la République. Le chef du pouvoir responsable, c'était M. Viviani, socialiste, dont il est difficile évidemment de faire un « belliciste », pour employer le jargon à la mode. Et M. Viviani, lui-même, s'il avait, de par la constitution, le droit de décréter la mobilisation, ne pouvait décider les hostilités qu'avec l'approbation des Chambres.

Toute la thèse de Ludwig, sur l'influence de M. Poincaré dans les événements qui ont amené la guerre, — thèse qui est celle d'une partie de l'opinion allemande, — tombe devant ces constatations.

Il est d'ailleurs curieux de voir combien l'écrivain a gardé la mentalité de 1914. Le gouvernement allemand, en 1914, avait estimé l'occasion favorable pour un conflit, parce qu'il pensait que l'Angleterre s'abstiendrait ; elle était prise par ses difficultés intérieures, la guerre civile imminente en Irlande ; enfin, son ministère était en majorité germanophile. C'est d'ailleurs pourquoi, encore aujourd'hui, Ludwig lui donne la moindre part de responsabilité dans la guerre.

Mais, pas plus que le gouvernement allemand en 1914, il

(1) *Les Responsabilités de la guerre* (Payot, éditeur), p. 51.

(2) Voir notamment, page 154, de la traduction française.

n'admet l'attitude de l'Angleterre devant la violation de la neutralité belge. « Quand... Grey pose à l'Allemagne et à la France la question qui devait fixer le destin : la Belgique sera-t-elle respectée ? Cambon seul en fait la promesse. Lichnowsky, par ordre de Berlin, est dans l'obligation de refuser une réponse nette. C'était ce dont Grey avait besoin à ce moment : il avait, enfin, un motif populaire pour l'entrée en guerre de l'Angleterre, un motif que l'homme de la rue comprendrait (1) ! »

A quoi on ne peut s'empêcher de répondre : « Mais enfin, ce motif, il dépendait de l'Allemagne qu'Edouard Grey ne l'eût pas. »

Ludwig estime encore une « injustice » (*sic*!) la déclaration de guerre anglaise s'appuyant sur le fait que le traité du 19 avril 1839 garantissant la neutralité belge avait été violé. « L'Angleterre savait combien de traités incommodés, dans tous les Cabinets, avaient été mis au panier. » Nous serions heureux que M. Emil Ludwig pût nous citer un traité, — un seul, — au bas duquel la France ait apposé sa signature depuis soixante ans, et qu'elle ait « mis au panier ».

Le « chiffon de papier »?... Vraiment, en 1930, nous espérons mieux.

* * *

La cause profonde de la guerre en 1914, — comme en 1870, — a été la conviction où le grand état-major de Berlin s'est trouvé d'une victoire prompte et facile. De même qu'en 1870, avant de rédiger la fausse dépêche d'Ems, Bismarck consulte de Moltke et Roon, de même, en 1914, avant de prendre les décisions définitives et de partir en croisière, Guillaume II consulte les autorités militaires, quoi qu'en dise Ludwig (2). « S. M. l'Empereur et Roi a déclaré par lettre à la Commission d'enquête en 1919 le général Falkenhayn, ministre de la Guerre, m'a convoqué au nouveau Palais le 5 juillet dans l'après-midi, par téléphone, si je ne me trompe ; et il m'a reçu aussitôt mon arrivée. Il y avait là, en outre, le colonel général von Plessen, et le général d'infanterie von Lyncker. S. M. me

(1) *Op. cit.*, p. 243.

(2) « Aucun de ces quatre personnages responsables de la conduite de l'armée et de la flotte ne fut amené à donner son avis » (p. 54). Et Falkenhayn ?

lut des fragments de la lettre bien connue de l'empereur François-Joseph, ainsi que le memorandum (tout aussi connu) du gouvernement austro-hongrois. Elle indiqua que, étant donné la résolution ostensiblement ferme de l'Autriche-Hongrie de mettre fin maintenant à la propagande en faveur de la Grande-Serbie, des conséquences très graves pouvaient survenir ; et *Elle me posa, en conclusion, la question de savoir si l'armée était prête pour toutes les éventualités.*

« Selon ma conviction, je répondis oui, sans restrictions, tout à fait brièvement : et je demandai seulement à mon tour s'il fallait faire des préparatifs quelconques. Sa Majesté répondit que non, tout aussi brièvement, et me congédia.

« En dehors des formules de salutation et de congé, il n'y a pas eu un autre mot dans cet entretien. »

Et il n'était pas nécessaire qu'il y en eût. « Sa Majesté l'Empereur et Roi » avait du ministre qualifié l'assurance qui lui était nécessaire pour agir.

Si dans les journées tragiques du 29 et du 30 juillet, — *alors que la France fait reculer ses troupes à dix kilomètres de la frontière, afin d'éviter tout incident*, — le chancelier de Bethmann-Hollweg, lui, répète « la mobilisation (allemande) sera la guerre », c'est que de sa supériorité militaire, le gouvernement de Berlin était profondément convaincu.

C'est pourquoi, en 1914, « la mobilisation fut la guerre ».

En 1830, en 1859 aussi, la Prusse avait mobilisé. Et ces deux fois, *la mobilisation ne fut pas la guerre*. Pourquoi ? C'est qu'en 1850, les experts militaires jugèrent l'armée prussienne inférieure à l'armée autrichienne, contre laquelle elle s'était dressée. Et cependant, non seulement la mobilisation était achevée, mais des coups de fusil étaient même partis, à Bronzell (8 novembre 1830). La Prusse acceptait vingt jours plus tard toutes les conditions de l'ultimatum autrichien, si dures fussent-elles. Ce fut l'humiliation d'Olmütz (28-29 novembre 1850). En juin 1859 encore, la mobilisation avait été décidée. Mais elle donna des mécomptes ; les effectifs furent jugés insuffisants, les cadres incomplets. La guerre n'eut pas lieu. Napoléon III eut la possibilité de traiter à Villafranca et de ramener son armée d'Italie en France.

Si, en 1914, il n'en fut pas de même, si l'intransigeance allemande fut irréductible, c'est que le gouvernement de Berlin

s'estimait sûr de la victoire. L'attentat de Serajevo a joué, en 1914, exactement le même rôle que la candidature Hohenzollern en 1870 : celui de fournir un prétexte. En ratiocinant à perte de vue sur l'attentat et ses suites, on est aussi assuré de passer à côté de la vérité qu'en disputant, à propos de 1870, sur l'affaire de la candidature. Les raisons déterminantes de la volonté de guerre allemande sont ailleurs. Et le grand tort de toutes les publications, si savamment spécieuses, dont nous sommes assaillis, est de les faire oublier.

Ces raisons, quelques chiffres les éclairent à plein.

En 1914, l'Allemagne avait 67 millions d'habitants, la France 39 millions. Sa fortune était évaluée par l'économiste Werner Sombart à 350 milliards ; celle de la France à 250 milliards. L'armée française comprenait quarante-huit divisions actives d'infanterie, l'Allemagne *quatre-vingt dix*, car, à cinquante-six divisions d'active, elle ajoutait trente-quatre divisions de réserve utilisables comme l'active. Notre artillerie de campagne disposait de 4 300 pièces, l'artillerie allemande de 8 500. Nous possédions 200 avions, l'Allemagne 2 000...

Et si l'on descend dans le détail, l'on s'aperçoit que notre infériorité militaire était plus grande encore que ne le laisseraient supposer ces chiffres.

Pour l'artillerie, tout d'abord, nous n'avions, disons-nous, que quatre mille trois cents pièces contre huit mille cinq cents. Mais la majorité de nos pièces étaient du 75 ; quatre mille (contre cinq mille 77 allemands). Nous ne possédions que trois cents pièces d'un calibre supérieur au 75 contre 3 500 chez les Allemands.

Sans doute, notre 75 était un excellent canon, supérieur, sans contredit, au 77. Nos batteries, au surplus, étaient servies par un personnel d'élite : des officiers rompus à tous les problèmes de tir « dans les cas les plus variés et les plus difficiles », a dit le général Gascoign (1) ; des sous-officiers qui étaient « des modèles de conscience, d'abnégation, de savoir aussi » ; des servants qui se sont montrés, en maintes occasions, admirables d'habileté et de courage. Tous avaient une confiance absolue dans leur matériel, en usage déjà depuis seize à dix-sept ans, — ce qui est une excellente condition de rendement.

(1) *L'Évolution de l'artillerie pendant la guerre*, p. 44 et suiv.

Mais ce canon de 75, — qui constituait en fait, alors, notre seule artillerie de campagne, — présentait, tout bien considéré, de graves infériorités. D'abord, il n'avait au début de la campagne, qu'une trop faible portée. Sans doute, en enterrant la crosse, pouvait-il atteindre sept ou huit mille mètres. Mais, en 1914, *on l'ignorait*. On ne tirait qu'aux distances maximum de quatre à cinq mille mètres. Pour certaines sortes d'obus, on n'avait même pas de fusées permettant de tirer plus loin.

Or, les trois mille cinq cents pièces lourdes allemandes comprenaient environ 1 500 obusiers légers de 105 portant à 6 000 mètres; 1 000 obusiers lourds de 150, portant à 8 000 mètres, et un millier de mortiers de 210 et de canons longs de 10, 13 et 15 portant respectivement à 9, 10, 13 et 14 kilomètres.

— Nous sommes écrasés de dix kilomètres, et nous ne tirons qu'à 3 500, nous disait le 25 août 1914 le capitaine d'une batterie qui marchait avec notre régiment.

De plus, le 75 est une pièce à trajectoire tendue, et par suite, *aux distances où on l'utilisait en 1914* (et même plus tard), il était d'une efficacité très limitée sur une troupe abritée derrière le parapet d'une tranchée. Les Allemands ont maintes fois constaté cette impuissance du 75 sur les fortifications passagères. Or, l'emploi de ces dernières tenait une grande place dans leurs préoccupations tactiques. Par ailleurs, la « rasance » de la trajectoire rendait fréquents les accidents dont était victime l'infanterie.

Quant à notre artillerie lourde attelée (300 pièces : 120 Baqué, et 155 Rimmel), elle était très peu nombreuse, ne portait qu'à cinq et six mille mètres, et fut, dans les batailles du début, quasi inexistante.

Nous avions bien, dans nos arsenaux et certaines forteresses, une magnifique artillerie lourde de campagne : l'artillerie du système de Bange, construite de 1877 à 1882, en excellent acier, bien étudiée, parfaitement établie, tirant des obus de première qualité; plus de 7 000 pièces, parmi lesquelles 1 000 canons de 95, 1 500 canons longs de 120 et 1 000 canons de 155 longs portant à 9, 10 et 11 kilomètres. Un officier d'artillerie, le commandant Mourcet, avait imaginé pour le 120 long un affût pratique et commode plusieurs années avant 1914. Mais l'emploi de cette artillerie ne cadrerait pas avec les idées en vogue

d'offensive à outrance. D'autre part, on la jugeait démodée. Bref, on n'avait pas prévu son utilisation. Si elle avait été prévue, estime le général Gascoin, elle « *eût peut-être suffi à retarder, sinon à empêcher la guerre en 1914*, tant les Allemands attachaient d'importance à la question d'artillerie lourde ». Ce qui montre leur conception réaliste de la bataille.

Nous manquions, par ailleurs, de pièces à tir courbe (si précieuses dans la lutte contre un adversaire retranché) jusqu'à la fin de la campagne.

Enfin, la contre-batterie avait été insuffisamment organisée, et la liaison avec l'infanterie se trouvait pratiquement inexistante, faute, avant tout, de moyens matériels pour l'assurer : « Il eût mieux valu quelques harangues de moins sur la liaison, sur l'union des cœurs d'artilleurs et de fantassins, et quelques kilomètres de plus de fil téléphonique. Il y a des moyens matériels que les moyens moraux n'arrivent pas à remplacer. » (Général Gascoin).

* * *

Notre infanterie était bonne manœuvrière, et bien entraînée à la marche. Mais son éducation du tir était insuffisante. Un jour, au début de la campagne, nous en faisons la remarque à notre chef de bataillon. Il nous répondit : « Savez-vous combien de fois vos hommes sont allés au tir depuis le début de l'année?... Deux fois. » Sans doute, ailleurs, avait-on fait mieux.

En thèse générale, la tactique d'infanterie tenait trop peu compte de la puissance du feu. Le général Gascoin a même pu dire de *l'Instruction sur les travaux de campagne de 1906* qu'elle était « un monument d'inconscience. On semble, ajoute-t-il, affecter d'y passer sous silence les effets de l'artillerie moderne. On y préconise l'emploi des points d'appui peu étendus, des maisons, des bois isolés, de tout ce qu'on est convenu d'appeler les nids à obus ; bref, on y raisonne comme si l'artillerie allemande ne devait pas exister. »

L'emploi des fortifications passagères, — malgré les leçons de la guerre des Boërs, de la guerre russo-japonaise et de Tchataldja, — était suspect.

En corollaire, l'on n'avait pas étudié l'emploi tactique de la mitrailleuse. Nous avions des mitrailleuses : trois sections (de

deux pièces) par régiment. Mais ces mitrailleuses étaient des « Saint-Étienne », arme de stand facile à enrayer, trop délicate pour faire campagne et que l'on remplacera par la Hotchkiss. Le rendement, dans les premières batailles, sera très inégal suivant les unités.

Enfin l'uniforme, bleu et rouge, réalisait le maximum de visibilité. Sans doute avait-on décidé de le remplacer. Mais c'était une opération coûteuse, et, *comme on ne songeait pas à la guerre*, l'on avait tardé !

* * *

La tactique d'infanterie, — insuffisamment soucieuse de la puissance du feu, — correspondait aux idées en faveur, d'offensive à outrance. C'étaient elles aussi qui avaient inspiré le plan initial d'opérations. Ce plan prévoyait une double offensive, de part et d'autre de Metz, l'une à travers le plateau lorrain, l'autre à travers l'Ardenne belge. Ces deux terrains étaient particulièrement difficiles, le premier coupé de bois et de marais, le second couvert de forêts et vallonné de bas-fonds souvent noyés de brume. On n'y pouvait circuler que par un petit nombre de chaussées, faciles à interdire. Enfin, cette double opération nous obligeait à diviser nos forces à peu près par moitié, et à risquer de nous trouver nettement plus faibles que l'adversaire au moins dans l'une des deux. C'est ce qui arrivera pour l'attaque Charleroi-Neuchâteau-Virton (Ardenne belge) où nous aurons trente-deux divisions contre cinquante-neuf.

L'État-major de Berlin a donc escompté le succès. Au cas où, par impossible, les armées allemandes seraient arrêtées au moment de porter le coup final sur la Marne ou la haute Seine, l'utilisation des tranchées limiterait l'échec, permettrait de reprendre la lutte à nouveaux frais, avec d'autant plus de chances de réussite que la force de résistance de la France paraissait très affaiblie.

Nous traversons, en effet, à ce moment une grave crise intérieure. Les élections d'avril-mai 1914 s'étaient faites sur la question de la loi de trois ans. Elles avaient été favorables à ses adversaires. *La loi, — sans la guerre, — eût certainement été abrogée.* Un socialiste, M. Viviani, avait été porté au pouvoir...

Tout concordait donc pour faire espérer au grand État-major de Berlin une victoire facile. A tel point que l'historien en vient à se demander, — après beaucoup d'autres, — si un mystère ne plane pas sur le drame de Serajevo, cause occasionnelle du conflit. François-Ferdinand était détesté à la cour d'Autriche, pour ses défauts de caractère (il était rude, brutal) ; à cause de son mariage avec une femme de petite noblesse ; à cause de son programme politique, le fédéralisme, qui indisposait les Allemands et les Magyars, tout en inquiétant les Serbes. Son successeur éventuel, Charles, était *persona gratissima*... Des drames antérieurs avaient montré que la cour de Vienne n'était guère arrêtée par les scrupules. Quant à celle de Berlin...

* * *

Quoi qu'il en soit, la certitude de vaincre, en août 1914, était, dans toute l'Allemagne, éclatante. En passant à Pillon (Meuse) dans les premiers jours d'août 1914, les soldats allemands disaient aux habitants, qui nous le répétèrent lorsque nous réoccupâmes le village peu d'heures après : « Verdun, trois jours, Paris, cinq jours, 30 milliards. » C'est tout ce qu'ils savaient de français, mais c'était très suffisamment explicite.

De cette certitude en la victoire résulta une brutalité dans l'insolence et le plaisir de massacrer, brûler, détruire, qu'il serait bon, tout de même, de ne point trop complètement oublier. Que l'on se rappelle la grossièreté avec laquelle fut traité, à son départ de Berlin, notre ambassadeur, M. Cambon ; et le sac de Louvain, et les fusillades de Dinant, et l'exécution du maire de Senlis. Que l'on se souvienne de tant de destructions n'ayant pour raison que la certitude (croyait-on) de l'impunité : le beffroi d'Arras, la cathédrale de Reims, le château de Coucy, les arbres fruitiers sciés pendant le recul de mars 1917 sur le front de Picardie, les mines inondées, les usines démenagées, et tant et tant de déprédations dont la liste douloureuse serait trop longue.

Alors, on ne songeait point à rejeter la responsabilité de la guerre. On la revendiquait hautement. Maximilien Harden écrivait dans la *Zukunft* : « Renonçons à nos misérables efforts pour excuser l'action de l'Allemagne, cessons de déverser de méprisables injures sur l'ennemi. Ce n'est pas contre notre volonté que nous nous sommes jetés dans cette aventure gigan-

tesque. Elle ne nous a pas été imposée par surprise. Nous l'avons voulue; nous devons la vouloir. Nous ne comparaissons pas devant le tribunal de l'Europe; nous ne reconnaissons pas semblable juridiction. Notre force créera une loi nouvelle en Europe. C'est l'Allemagne qui frappe. Quand elle aura conquis de nouveaux domaines pour son génie, alors les prêtres de tous les dieux vanteront la guerre bénie. »

Aujourd'hui, l'on ratiocine. Les évidences les plus éclatantes sont contestées. L'on entend à nouveau le langage des années qui précédèrent 1914 : « Nous sommes 83 (?) millions d'Allemands, a encore déclaré à la salle Wagram le 27 mai dernier, M. August Abel; vous n'êtes que 39 millions de Français... Nous entendons n'être plus opprimés (?) par les Français... »

Quelle réponse à pareil raisonnement?

Une seule.

Nous souhaitons de tout notre cœur l'oubli du passé, si cruel qu'il ait été pour nous; nous ne désirons rien tant que la cordiale entente avec tous les pays d'Europe; la formation des États-Unis d'Europe comblera le plus cher de nos vœux... Mais nous sommes aussi les survivants de la Marne et de Verdun, et nos fils grandissent qui, bientôt, prendront place à nos côtés pour sauvegarder l'honneur et la vie de la France éternelle.

CHARLES DELVERT.

LES ACADEMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

Les Académiciens de nos provinces paraissent bien être, dans leurs travaux si divers, comme les miroirs fidèles des pensées et des activités de leurs régions. Le fabeur quotidien, qui est l'expression actuelle d'années et parfois de siècles d'efforts, imprime à la pensée des directions impératives. C'est ainsi que les Compagnies de l'Est s'attachent plus particulièrement à l'histoire, qui laboure encore profondément et transforme presque sans répit l'activité de leurs domaines. Dans le Midi et le Centre, plus éloignés des grandes tempêtes et des grandes dévastations de la guerre, on revient plus volontiers à la culture des lettres, des arts, des monuments témoins d'un long passé. Dans le Nord, où l'on arrache sans cesse au sol la houille et le fer, moteur et matière du formidable bétail mécanique et électrique beuglant sur le monde moderne, on s'attache plus fortement aux progrès formidables de la science et de l'industrie, comme on va le voir par les *Mémoires de l'Académie d'Arras*.

Ils contiennent, sans doute, des travaux littéraires, tels que ceux de M. E. Poiret sur la neige, sur la chute des feuilles ; de fines études historiques comme celles du chanoine Vergneau ; des poèmes et descriptions poétiques de M. Félix Simon, de charmantes allocutions du président, M. Tierny. Mais la majeure partie du volume est consacrée à la science et à l'industrie : c'est d'abord une claire étude de M. E. Poiret sur les *Vitamines*, ces catalyseurs organiques dont dépendent la croissance normale, le développement sain et jusqu'à la vie même des animaux, ces sortes d'agents mystérieux qui semblent tenir à la lumière solaire, puisque celle-ci peut les remplacer, et qui agissent par leur seule présence ou par des particules infinitésimales. Voici un exposé, par M. H. Depret, de la *Science égyptienne sous les Pharaons*, d'après le savant abbé Moreux, et de

même auteur, une fantaisie sur nos modernes ondes radioélectriques, d'après Baudry de Saunier. Le regretté docteur Béhague, en une forte étude, nous présente les *Chirurgiens et blessés à travers l'histoire*. Enfin, M. J. Jardel nous parle des prodiges de la chimie dans les *Houillères du Pas-de-Calais*. Ce département produit annuellement 25 millions de tonnes de charbon, et atteindra bientôt 30 millions de tonnes, c'est-à-dire la moitié de la production française. Or, la consommation de la houille, à cause de l'essence, du mazout, de l'énergie hydraulique, — celle des fleuves, en attendant celle des océans, — tend plutôt à diminuer. Mais le charbon ne donne pas seulement de la chaleur, de la vapeur et de l'électricité : il contient dans le goudron, après distillation, d'innombrables produits d'une grande richesse, produits chimiques, colorants et parfums. Les gaz des fours à coke contiennent des torrents d'hydrogène et de carbures que, par le procédé Georges Claude, on transforme déjà en ammoniac, et sulfate d'ammoniaque pour la terre, pour l'augmentation des récoltes. La houille, enfin, par hydrogénation de ses carbures, peut donner du pétrole, qui devient rare dans le monde, qui est très cher, et qui va peut-être nous manquer.

C'est M. Sabatier, le célèbre chimiste de Toulouse, qui fit les premiers essais de cette nouvelle synthèse. Des Allemands, M. Fisher et M. Bergius, en réalisèrent la production pratique, et l'Allemagne fabrique déjà 120 000 tonnes d'essence par an. En France, on produit surtout de l'alcool méthylique, qui, on le sait, peut remplacer en grande partie l'essence dans les moteurs à explosion. Il s'agit de combiner les carbures d'hydrogène qu'on prend à la sortie des fours à coke avec le « gaz à l'eau » qu'on obtient par décomposition de la vapeur d'eau sur du charbon enflammé. La synthèse est produite par la chaleur, la pression et un catalyseur, comme pour la formation de l'ammoniaque.

Ce procédé donne un carburant plus économique que le pétrole synthétique. Il est complété, on le sait, par une faible proportion de benzol qu'on extrait des goudrons de houille. Les mines de Béthune vont produire ainsi plus de 2 000 tonnes d'alcool par an. Les autres mines du Pas-de-Calais s'organisent pour une production analogue.

M. Jardel nous montre ainsi que la houille, avec une extraordinaire souplesse, répond à tous les besoins de notre formidable industrie moderne. Nos colossales machines qui mettent en œuvre dans le monde des milliards de chevaux-vapeur ou de chevaux électriques ne resteront pas sans aliment.

Le volume de près de 500 pages des *Mémoires* de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc est consacré tout entier au *Barrois mouvant au XVII^e siècle*. L'auteur, M. Alphonse Schmitt, en véritable historien, et s'aidant des travaux des érudits régionaux, les Servais, Konarski, Aimond, Davillé, Grosdidier de Matons, etc., nous trace un magistral tableau de cette singulière province, et notamment de sa « mouvance », c'est-à-dire de l'appel d'une partie de son territoire à la juridiction des rois de France, consacré par le traité de Bruges (1301). Ce fut par cette mouvance que les juristes et diplomates français préparèrent le rattachement à la France de ces provinces, qui furent d'abord annexées à la Lorraine en 1484.

L'auteur, à l'aide des archives les plus sûres, suit le développement, lent mais constant, dans les diverses classes sociales de cette réunion à la France. C'est une histoire des Barrois et de leurs confins qu'on peut considérer comme à peu près définitive et comme une page nouvelle de la magnifique histoire de notre pays.

La Société d'études scientifiques de l'Aude nous donne une remarquable étude de M. R. Esparseil sur la *Carbonisation industrielle du lignite de Mailhac*. Notre pays possède, notamment dans les bassins du Rhône et de la Garonne, de riches mines de lignite. Celui-ci semble un charbon en voie de formation et dont on extrait, par distillation, du coke et du goudron, c'est-à-dire tous les produits dont vient de nous parler M. Jardel. Les Allemands utilisent ainsi plus de 100 millions de tonnes de lignite par an, alors que nous n'en extrayons pas 2 millions de tonnes. Toutefois, cette extraction augmente à cause de la nécessité [où nous sommes de produire du goudron et du pétrole.

Le lignite du bassin du Minervois, qui s'étend sur les départements de l'Aude et de l'Hérault, paraît particulièrement propre à donner du goudron et de l'essence, par hydrogénation des carbures à basse température en présence de catalyseurs. Ce sont les recherches de M. Pétroff, directeur du Laboratoire des huiles minérales, qu'expose M. Esparseil. Il en résulte qu'une tonne de lignite a produit 150 kilos de goudron contenant de l'essence, du pétrole lampant, des huiles de graissage, des crésols et de la paraffine, pour ne citer que les produits principaux, qui ont été séparés par de nombreux traitements successifs. La forêt engloutie nous rend tous les combustibles, toutes les huiles, les essences et tous les aromes, que les millénaires ont conservés.

A côté de cette belle étude, le docteur Comrent, MM. Vincent Perret, Sicard, L. Mathieu et R. Hyvert nous parlent surtout des vieux monuments de leur région, à Montréal et Faujeaux, à Miraval-Cabardès, au prieuré de Saint-Clément d'Olonzac et des célèbres fouilles de Saint-Bertrand de Comminges; MM. L. Mathieu et A. Blanquier nous décrivent le temple gallo-romain et les poteries de Saint-Cyr; M. A. David trace la géographie humaine de Saint-Deny, dans la montagne Noire; et le docteur Ch. Boyer établit l'histoire des hôpitaux de l'illustre cité de Carcassonne.

L'Académie de Montauban, fidèle au souvenir du poète Lefranc de Pompignan, s'attache surtout aux travaux littéraires et sonne excellemment par la bouche de son dernier président, M. J.-D. Donnadieu, le réveil de l'activité académique, suivant en cela l'exemple de son prédécesseur, l'excellent docteur Labat, bien connu et si regretté de nos lecteurs. Cette ville de lettres et d'art, à laquelle nous devons le magnifique sculpteur Bourdelle et le noble poète Raymond de la Tailhède, né à Moissac, nous parle volontiers de ses meilleurs fils. C'est ainsi que M. Léon Vidal retrace la vie d'un penseur du Quercy, Paul Lacombe, que M. Maurice Souleil décrit avec talent le séjour du comte de Sainte-Foy à Montauban, que M. P. Viguié rappelle avec émotion une belle soirée poétique avec Raymond de la Tailhède. M. B. Sarrieu donne l'histoire du cours de philosophie de Pierre Cruvel, au xvii^e siècle, à Montauban; MM. Perbosc et Canal écrivent avec érudition des chartes et coutumes du Quercy, et le regretté Jules Momméja apporte une ultime contribution à l'histoire de la monnaie mérovingienne à Agen et à Cahors.

L'Association Bourguignonne des Sociétés savantes, dont nous avons annoncé la formation sur l'initiative de M. Édouard Estaunié, et qui groupe les sociétés de cette grande province, vient de tenir son congrès annuel à Sens, du 31 mai au 1^{er} juin, sous la présidence de M. Maurice Prou. Toute la Bourgogne lettrée, érudite et savante, jusqu'à la Suisse romande s'était réunie à ce congrès. Et les nombreuses communications nous firent mieux connaître la Bourgogne, et particulièrement le comté de Sens. On remarqua l'étude de M. Paul Deschamps sur *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche et seigneur de Kérak*; celle du savant chanoine Chartraire sur *la Tapisserie des rois mages du Trésor de Sens*, qui est l'œuvre d'artistes flamands-bourguignons, celles de M. Maurice Roy sur *le Sénonais, Jean*

du Thier, *Secrétaire d'État du roi Henri II*, de l'abbé Chaume sur les *Comtes de Sens au IX^e siècle*, de M. Toutain sur les poids d'Alésia, etc... Cette belle manifestation démontra encore une fois l'intérêt qu'ont les sociétés littéraires à se réunir en puissantes fédérations.

A l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, qui travaille beaucoup, M. Jean Barennes a rendu compte de sa visite à la célèbre collection Lluis Plandura, de Barcelone; le docteur Lamarque lut une remarquable étude sur *les Rapports de la médecine et de l'art*; M. Pierre Buffault communiqua avec une compétence particulière une étude sur *la Situation forestière en France*. Notre consommation en bois dépasse notre production. Et on ne fait presque rien pour planter les millions d'hectares de landes et de friches qui pourraient porter de superbes forêts. M. Émile de Perceval a lu quelques fragments de l'ouvrage si complet et si intéressant qu'il vient de publier sur le comte de Peyronnet, ministre de Charles X, royaliste ardent, historien, poète et satirique redoutable, et qui réunit, en son château de Montferrand, les restes d'un grand régime disparu.

A citer encore le travail de M. Paul Courteault sur le livre *Au seuil de notre Histoire*, de M. Camille Jullian; une étude du commandant Fortin de *l'Atlantis aux rivages de l'Égypte*, que conteste M. de Saint-Jours; et un bel éloge de M. Ulysse Goyon par M. Richard. Cette Académie à l'unanimité adopta un vœu contre la prononciation du latin à l'italienne, dont Mgr Moissenet a démontré l'arbitraire.

A la Société d'Émulation d'Abbeville, qui va fêter son centenaire, M. Lomier, un spécialiste de l'histoire locale, a lu un excellent travail sur *les Ouvriers de marine de Saint-Valéry en Caux*; M. Adrien Huguet communique une fort intéressante étude sur Aymond de Macy, témoin au procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc; MM. Gaston Vasseur, Roger Rodière et Virgile Brandicourt donnent également de précieux essais d'histoire locale.

Les Mémoires de la Société historique de Pontoise nous apportent une érudite étude de l'abbé de Launay sur *Champagne-sur-Oise*, et de nombreux travaux sur le Vexin dus à M. L. Lefèvre, sur *le Cardinal de Bouillon*, à M. Émile Houth, à M. Eugène Darras qui nous conte la vie d'Honoré de Balzac à l'Isle-Adam.

A l'Académie de Dijon, le capitaine Henri Charrier a lu un remarquable travail sur *les Vieux Écrivains militaires*, qui rappelle, en des synthèses impressionnantes, l'histoire des principes fondamentaux de la science de la guerre dans les différentes armes.

La Diana, l'active académie du Forez, a entrepris l'édition d'un « chartrier » forézien, définissant tous les termes employés dans cette région. Des érudits comme M. Thiollier, le comte de Neufbourg, MM. Guichard, Perrony, Brassart, etc., s'emploient activement à l'élaboration de ce précieux recueil.

Les Mémoires de l'Académie d'Aix publient un hommage fervent du comte de Mougins-Roquefort à la mémoire du beau et tendre poète Edmond Rostand. A l'Académie de Besançon, le commandant Revel a publié un excellent travail sur Saint François de Sales en Franche-Comté, rencontre émouvante du célèbre saint savoyard et de M^{me} de Chantal.

La Société des Sciences de Semur-en-Aussois reste toujours aussi attentive aux fouilles d'Alésia. M. Toutain nous y annonce l'ouverture d'un nouveau chantier de fouilles au mont Aussois et les précieux résultats déjà obtenus. M. Vittenet publie un *Aperçu sur l'histoire de Grignon*; et la Société entière a rendu un amical hommage au docteur Simon, à l'occasion du cinquantenaire de sa mission de médecin et d'érudit à Semur.

Dans les Mémoires de la Société des Sciences, Arts et Lettres de Bayonne, le chanoine Daranatz, élu président à la place de l'érudit M. de Mariens, nous parle avec esprit du *Centenaire du Courrier de Bayonne*, M. H. de Coigny continue son étude sur le célèbre forestier que fut Louis de Froidour, M. René Cuzacq recherche l'ancien lit de l'Adour, et M. J. Aubert trace un tableau vivant du siège de Bayonne par les Espagnols en 1523.

A signaler encore, à Besançon, un magistral ouvrage de M. Félix Boillot sur le *Français régional de la Grand'Combe* (Doubs); à Fontainebleau, de très attachants *Souvenirs d'Henri Labrousse*, l'éminent architecte, qui fut membre de l'Institut, par ses enfants; à l'Institut historique de Provence, d'intéressants documents sur la vie de sainte Roseline, par J. Barles. Enfin, dans le *Bulletin* de la Société des Antiquaires du Centre, MM. de Laugardière, de La Sablonnière, Ponroy, des Chaumes, Louis Lacrocq présentent d'importants documents d'histoire et d'archéologie locales.

C'est, on le voit par ce trop rapide raccourci, un ensemble impressionnant de travaux poursuivis généralement avec beaucoup de méthode et qui creusent toujours plus profondément de féconds sillons.

C.-M. SAVARIT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le 30 juin, à minuit, a pris fin, conformément aux engagements contractés à la Conférence de La Haye, l'occupation de la zone de Mayence et des dernières têtes de pont. La Haute-Commission inter-alliée, présidée avec tant d'autorité et de tact par M. Tirard, a quitté Wiesbaden. A Mayence, en présence du général Guillaumat et de M. Tirard, le drapeau français, qui flottait depuis onze ans sur le palais grand-ducal, a été amené après une émouvante parade militaire. Le ministre de la Guerre, dans une belle lettre au commandant en chef, a constaté que le retour de l'armée du Rhin « s'est effectué dans des conditions d'ordre et de dignité qui lui font le plus grand honneur ».

D'autre part, les autorités allemandes ont été correctes. Sans doute, elles ont paru trop pressées de préparer, avant même l'évacuation, les réjouissances destinées à manifester un enthousiasme qui, en maints endroits, avait besoin d'être réchauffé. Surtout, après l'évacuation, la police, à Pirmasens, à Kaiserslautern, à Mayence, à Wiesbaden, ailleurs encore, a été trop lente à protéger les habitants coupables d'avoir entretenu de bonnes relations avec les troupes d'occupation ou suspects d'opinions antiprussiennes. Ce sont là des incidents regrettables mais peut-être difficiles à éviter, car la vengeance, même inique, est la grande joie des Allemands. La satisfaction du gouvernement et des populations est d'ailleurs naturelle et légitime. L'évacuation de la troisième zone, presque cinq ans avant l'expiration du délai de quinze années fixé par le traité, est, pour le Reich, un succès qu'il doit à l'habileté de feu M. Stresemann, beaucoup plus qu'au zèle avec lequel il a exécuté les stipulations du traité; les Alliés, on l'oublie trop, ont donné sans marchander à l'Allemagne des *satisfecit* qui n'étaient pas toujours mérités. Bismarck, après le traité de Francfort, ne se montrait pas si

accommodant et la France s'est alors acquittée d'une dette qui n'était pas justifiée par des réparations, avec une loyauté plus ponctuelle et moins chicaneuse.

Naturel aussi et légitime est le serrement de cœur de tous les Français au récit des derniers jours de l'occupation. Trop de gloire française, depuis Turenne jusqu'à Mangin, flotte sur les rives du Rhin, trop de tombes françaises en jalonnent les bords, trop de souvenirs et de monuments y témoignent de l'influence et du génie civilisateur de la France, pour que le jour où son drapeau quitte Mayence, Landau, Kehl, elle n'éprouve pas le sentiment d'un recul, d'un échec historique. Mais, de cet insuccès, l'évacuation du 30 juin n'est que le dernier épisode ou le dernier symbole. Ce n'est pas aujourd'hui, c'est depuis le 11 novembre 1918 que la France a laissé passer l'occasion de réaliser une solution pacifique, une solution qui serait française sans être anti-allemande, de ce problème du Rhin qui a été la hantise de son histoire, qui reste la condition même de sa vie et de sa sécurité.

En 1918, toutes les possibilités étaient ouvertes. Entendons-nous bien. Il ne pouvait être question, il n'a jamais été sérieusement question d'une annexion de territoire allemand. La France qui, durant quarante-quatre ans, avait fait entendre, pour l'Alsace et la Lorraine, la protestation du droit, qui avait, sur cette forte assise, fondé un droit nouveau dont la première charte est l'inoubliable manifeste des députés Alsaciens et Lorrains arrachés à la patrie française, ce droit des peuples sur lequel sont établis les traités de 1919 et qui est aussi juste dans son principe que parfois délicat à appliquer, cette France-là se devait à elle-même de ne pas enlever à l'Allemagne un pouce de terre qui fût allemande par la conscience et par l'histoire. Il n'était pas possible que l'on pût voir à la tribune française un député renouveler les inlassables protestations qu'avait entendues le Reichstag de Berlin. Cela, malgré l'agression dont elle avait été victime, malgré quatre années d'atroces souffrances et d'occupation destructrice de ses belles provinces du Nord, cela que l'Allemagne, si elle avait été victorieuse, eût renouvelé aux dépens de la Lorraine, de la Belgique, de Dunkerque, ou de l'Algérie, — les projets connus de paix allemande en font foi, — la France ne l'a pas voulu.

Mais la rive gauche du Rhin, si elle est allemande, n'est pas, n'a jamais été prussienne. La Prusse a été introduite là pour surveiller la France, par la volonté de l'Europe, la faiblesse de Louis XVIII

et l'erreur de Talleyrand, contre le gré des habitants qui, encore aujourd'hui, ne supportent pas sans maugréer ses fonctionnaires venus de l'Est, ses gendarmes, son caporalisme qui répugnent à ses mœurs plus douces, plus européennes, plus latinisées, et qui détonnent en face de ses clochers catholiques et de ses coteaux où mûrit le raisin. Libérer la Rhénanie en la déprussianisant, corriger l'œuvre de 1815, rétablir, avec le consentement et à la satisfaction des populations, l'équilibre moral et politique de l'Allemagne, rompre l'étau de fer afin de laisser aux populations toute faculté de suivre les impulsions naturelles de leur génie et de reprendre sans contrainte le cours d'une histoire que la Prusse de Bismarck a interrompue « par fer et le feu », voilà l'œuvre qui s'offrait aux vainqueurs en collaboration avec les vaincus, l'œuvre légitime de paix et de liberté. Il ne s'agit pas aujourd'hui de rechercher comment et pourquoi nous en avons laissé échapper l'occasion en 1919 d'abord, en 1924 ensuite; mais le véritable objet de nos justes regrets, c'est celui-là, car l'avenir de la paix dépend précisément de la solution que l'Allemagne donnera à ce même problème, si elle sera une grande Allemagne ou une grande Prusse.

L'évacuation du 30 juin n'est que l'exécution du traité de paix, amenuisé, à la vérité, et diminué par une suite d'interprétations favorables aux prétentions allemandes. Comment en aurait-il été autrement, puisque nous n'avions pas gagné la guerre seuls et que nos alliés, hantés de craintes ataviques, se préoccupaient surtout, dès l'armistice, de relever l'Allemagne en face d'une France qui, malgré ses plaies et sa modération, leur donnait de l'ombrage? On ne peut lire la partie XIV du traité de Versailles, celle qui concerne les garanties d'exécution, sans y retrouver la trace de deux préoccupations opposées. L'une est la nôtre et celle des Belges; elle se traduit par le dernier paragraphe de l'article 429, qui prévoit la prolongation de l'occupation dans le cas où « les garanties contre une agression ne seraient pas considérées comme suffisantes, » et par l'article 430 qui autorise une réoccupation, même après le délai de quinze ans et l'évacuation, dans le cas où les clauses relatives aux réparations ne seraient pas observées. L'autre, celle des Anglais et des Américains, a dicté l'article 431 :

« Si, avant l'expiration de la période de quinze ans, l'Allemagne satisfait à tous les engagements résultant pour elle du présent traité, les troupes d'occupation seront immédiatement retirées. »

Si l'on se souvient des âpres batailles que nos plénipotentiaires

ont dû livrer à leurs collègues alliés pour arracher les quinze années d'occupation et dont M. André Tardieu a retracé la pénible histoire dans son livre *la Paix*, comment pourrait-on imaginer que ces mêmes alliés n'auraient pas réclamé l'application de l'article 431 après avoir obtenu la constatation de l'exécution, par l'Allemagne, de ses engagements? Le désarmement est réputé accompli; le plan Dawes, suivi du plan Young, ont été jusqu'ici exécutés. La politique que M. Briand a adoptée et dont des hommes tels que M. Poincaré et M. Tardieu ont approuvé la direction générale a certainement manqué parfois d'accent et de vigueur, — nous l'avons dit souvent ici, — mais personne n'a jamais démontré, en face des textes et des faits, qu'on en aurait pu suivre une autre qui ne fût pas pire et qui ne nous eût pas mis presque seuls en face de nos ennemis irréconciliables et de nos amis exaspérés. L'évacuation du 30 juin est inséparable de la longue série de faits qui, depuis 1919, en préparent l'échéance.

Il reste à savoir si vraiment l'Allemagne avait satisfait à toutes ses obligations dans une mesure suffisante pour justifier une évacuation anticipée. Il fallait, à notre avis, poser comme condition à toute faveur de ce genre la réforme des finances du Reich et l'équilibre du budget. M. Parker Gilbert, naguère agent général des paiements à Berlin, a, dans son ultime rapport sur le fonctionnement du plan Dawes, signalé une fois de plus le désordre des finances et le gaspillage. Le mal est si invétéré et si profond, il est si évidemment encouragé par les nationalistes dans l'espoir d'éluder les obligations du plan Young, il est si inhérent au système prussien d'administration, que M. Moldenhauer, en qui l'on se flattait d'avoir trouvé l'homme capable de mettre de l'ordre dans le budget sans réduire les dépenses, a dû donner sa démission. Après de laborieuses recherches, on a fini par trouver un successeur à M. Moldenhauer en la personne de M. Dietrich, ministre de l'économie nationale, qui a repris, à peu près, les projets peu ingénieux de son prédécesseur : impôt de sacrifice sur les traitements, accroissement de l'impôt sur le revenu, etc.; on prête au nouveau ministre l'intention de comprimer les dépenses. Mais le Reichstag, où dominent les influences électorales, approuvera-t-il un tel programme? Si nous avons fait de la réforme des finances et de l'équilibre budgétaire la condition d'une évacuation anticipée, nous aurions rendu service à l'Allemagne elle-même et nous aurions assuré le fonctionnement du plan Young. Les paiements sont,

comme le reste, laissés au bon vouloir des Allemands. En réalisant, dès maintenant, l'évacuation, le gouvernement français a donc, quoi qu'en disent les ministres du Reich, fait acte non de justice, mais d'une générosité peut-être imprudente.

La presse française est unanime à considérer le 30 juin comme une date historique, comme le commencement d'une période nouvelle, mais elle n'est pas d'accord pour en caractériser la signification. Les uns, dont M. Léon Blum est le plus notoire, déclarent que c'est de ce jour seulement que date la paix et cherchent à s'en donner les gants, à eux-mêmes et à leur parti. « La paix entre l'Allemagne et la France avait été signée il y a onze ans. Mais c'est vraiment aujourd'hui, après la mise en train du plan Young, après l'évacuation rhénane, qu'elle est scellée et consacrée. L'histoire enregistrera cette date et je suis bien sûr qu'elle nous rendra son témoignage. Sans l'Internationale socialiste, sans ses sections allemande et française, jamais ce résultat n'aurait été conquis. » Affirmations téméraires ! Il n'est nullement certain que la paix se trouve consolidée du fait de l'évacuation, tandis qu'il est indubitable que, pour quatre ans encore, elle était assurée du fait de l'occupation. En tout cas, si les résultats se révèlent favorables, le mérite en reviendra, non à l'Internationale socialiste mais au gouvernement de la République. Quant au socialisme allemand, il constitue certainement une force, mais le précédent d'août 1914 nous oblige à rester sceptiques quant à l'emploi que les chefs de la social-démocratie feraient de cette force. Leur mentalité n'est pas du tout celle de M. Blum.

La presse « nationale » se fait l'écho d'inquiétudes patriotiques légitimes, mais dont l'expression gagnerait à être plus nuancée. Il existe, heureusement, entre les désirs de « revanche » des Allemands et leur réalisation d'autres obstacles que l'occupation qui, de toute façon, était destinée à prendre fin à brève échéance. Il y a d'abord des engagements solennels et réitérés, pris devant l'Europe et garantis par l'Angleterre et l'Italie (traité de Locarno); il y a la volonté pacifique d'une partie du peuple allemand; il y a l'opinion universelle; il y a enfin l'équilibre établi en Europe par les traités de 1919 et appuyé sur notre force. Il est utile, il est nécessaire que certains organes de la presse empêchent l'opinion française de s'endormir dans une trompeuse sécurité; mais il est bon aussi que l'expérience commencée par les divers gouvernements qui se sont succédés en France, puisse se poursuivre dans les plus favorables conditions, car il n'est possible à personne d'en prédire avec certitude l'issue.

Une partie de la presse radicale socialiste, *la République* en tête, meltant comme toujours avant tout l'intérêt du parti, cherche à faire croire que, si l'évacuation avait été réalisée par un ministère cartelliste, elle aurait infailliblement donné de meilleurs résultats. Ce n'est pas notre avis. La plus favorable occasion de renforcer les garanties de paix et de sécurité, le cartel l'a perdue en évacuant précipitamment et sans contre-partie la Ruhr. Une note juste, quoiqu'incomplète, est donnée par *l'Ère nouvelle* : « L'évacuation volontaire a une signification qui intéresse l'Europe. Elle rend possible tous les projets d'unification. Elle constitue, c'est vrai, la fin d'une méthode, mais elle implique le début d'un ordre nouveau. »

Ce qu'il y a de grave, ce qui décèle les fautes commises depuis 1919, c'est que la France et la paix se trouvent en présence d'une sorte de pari dont l'issue dépend de l'évolution intérieure de l'Allemagne et de l'éducation de sa jeunesse. L'évacuation anticipée de la Rhénanie enlève aux nationalistes allemands le principal prétexte de leurs plaintes et aux démocrates toute excuse à leur faiblesse. Aucune présence étrangère ne vient plus fausser la libre expression des aspirations rhénanes; mais elles vont être bridées sans ménagement par les fonctionnaires à poigne que le gouvernement prussien ne manquera pas d'envoyer; leur main sera plus lourde que celle des Français. Alors, on se souviendra peut-être que le temps de l'occupation fut une ère de tranquillité et de prospérité. Mais l'Allemand, comme il le dit lui-même, a la discipline dans le sang : il obéira.

Les réactions de la presse allemande sont intéressantes à plus d'un titre : elles se classent en deux groupes d'inégale importance. Pour les uns, les plus nombreux, en tout cas les plus résolus, l'évacuation obtenue est un encouragement à réclamer sans délai d'autres concessions, l'abandon de la Sarre d'abord, la rectification des frontières de l'Est ensuite, et, avant tout, ce qu'ils appellent l'égalité des droits, c'est-à-dire la faculté pour l'Allemagne de s'armer à sa guise, d'organiser militairement les bords du Rhin et la rive gauche. Tout cela peut se résumer d'un mot : destruction des traités. Les autres réclament bien, eux aussi, quelques concessions, mais ils voudraient profiter de l'occasion offerte par l'évacuation pour ménager un rapprochement avec la France.

À l'extrême droite, les journaux nationalistes et conservateurs qui représentent une partie importante de l'opinion, celle qui a l'habitude historique de régenter l'autre, se distinguent toujours

par leur violence et leur mauvaise foi. La *Deutsche Allgemeine Zeitung* affirme que la France « s'est fait payer trois fois au moins l'évacuation un prix énorme : par le plan Dawes, par le traité de Locarno, par le plan Young... Dans des circonstances normales, on pourrait attendre de l'évacuation une détente entre la France et l'Allemagne; nous craignons que ce ne soit là qu'un vain espoir. » La vieille *Gazette de la Croix*, luthérienne et conservatrice, n'admet pas que l'évacuation libère l'Allemagne, puisqu'elle est liée par le plan Young et que « la Rhénanie est ouverte sans défense aux entreprises de la France... Tant que durera cet état de choses, tant que la paix de violence de Versailles restera la chartre de l'Europe, il ne pourra être question, même après l'évacuation de la troisième zone, du rétablissement de la souveraineté allemande sur le Rhin ni de l'égalité de droits rendue à l'Allemagne. » La *Gazette* cherche même à démontrer à ses lecteurs crédules que, les troupes françaises ayant été pour la plupart affectées à des garnisons proches de la frontière, il n'y a rien de changé!

Les journaux du Centre (catholique) donnent au contraire une note raisonnable et qui s'efforce d'être juste. Dans la *Germania*, Mgr Kaas, député de Trèves, écrit non sans quelque ambiguïté : « Si ces douze ans d'amertume et de combat entre les deux grands peuples voisins ont pour résultat qu'ils ne cherchent plus leur salut dans la lutte, mais dans une collaboration fraternelle pour l'édification d'un ordre nouveau fondé sur le droit, ce chapitre douloureux de l'occupation rhénane n'aura pas été écrit en vain dans les annales de l'histoire. » L'ancien chancelier, M. Marx, dans le même journal, félicite les Rhénans de leur abnégation; c'est grâce à ce qu'il appelle « leur sacrifice » que la libération a été obtenue; « c'est un succès imputable à l'influence de la politique d'entente ».

Toute la presse rend grâce à M. Stresemann, dont l'habile politique a obtenu un résultat favorable au Reich. Dans le *Berliner Börsen Courier* (démocrate) du 29 juin, M. de Rheinbaben déclare qu'avec l'évacuation, on arrive « à une véritable liquidation intérieure de la guerre ». La *Gazette de Francfort* du même jour écrit : « Nous voulons être justes envers le peuple français, envers les hommes d'État français et dire, au jour de la libération de la Rhénanie, que l'Allemagne sait combien il a été dur pour le caractère et le patriotisme de la France, de procéder à cet acte, et combien de temps il a fallu pour que s'accomplît ce qui nous paraît à

nous une chose plus que naturelle (1). L'Allemagne ne se laissera pas voler la paix par des revanchards avoués ou secrets, ni par des traîneurs de sabre en délire! » Mais le même journal réclame, le 1^{er} juillet, la liquidation de la Sarre et imagine « des excès infiniment regrettables et infiniment durs de la part du militarisme français ». Pourquoi inventer de pareils griefs quand on écrit ensuite : « Il y a en France des éléments qui veulent une véritable entente : renforcer ces éléments, collaborer avec eux, tel doit être le ferme principe de la politique allemande. Car ce n'est qu'en s'entendant avec la France que l'Allemagne pourra avoir une paix sûre, qu'elle pourra travailler, sans être troublée, à son relèvement. L'entente ne doit certainement pas correspondre à l'abandon de nos désirs et de nos intérêts, bien au contraire; mais il faut qu'elle constitue un effort sincère et invariable dans sa conduite, malgré toutes les déceptions. » Quelles déceptions? Celles que les fallacieuses promesses de la presse allemande au peuple ont pu faire naître. Même aux articles qui ont sincèrement le désir de travailler à un rapprochement, même au langage d'un homme tel que le ministre de l'Intérieur, M. Wirth, il se mêle toujours quelque concession aux passions nationalistes. Le grand organe de la social-démocratie, le *Vorwaerts*, ne fait pas exception à cette règle; il se réjouit sincèrement de toute libération, mais il n'oublie pas « qu'il y a encore beaucoup à libérer, non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur ».

Rien de plus singulier, rien de moins rassurant, que d'observer, à l'heure actuelle, les puissants remous qui agitent la masse allemande. Le système parlementaire, compliqué encore par le mécanisme de la représentation proportionnelle intégrale qui ne permet pas la formation d'une forte et cohérente majorité de gouvernement, est de moins en moins apprécié par le peuple allemand; son goût pour l'ordre et la discipline s'en trouve choqué, et il cherche quelque autre recette qui lui apporte la prospérité. Il n'est pas remis du formidable coup qu'il a reçu, en 1918, par la défaite des armées et la fuite des dynasties, et il cherche péniblement à qui confier ses destinées. Pour le moment, toute une partie de l'opinion publique se porte vers les racistes que dirige M. Hitler, et qui s'in-

(1) Cette « chose » ne semblait pas « si naturelle » à Bismarck, au temps où les armées allemandes occupaient nos provinces de l'Est dans des conditions autrement pénibles pour le vaincu. Mais les Allemands ont la merveilleuse faculté d'oublier le mal qu'ils font aux autres.

titulent maintenant « nationaux-socialistes », beaucoup plus nationaux, à la vérité, que socialistes. Nationalisme désarmé par l'effondrement de 1919, particularisme en réaction contre la centralisation à la mode prussienne, germanisme en lutte contre toutes les influences du dehors, celle de Rome ou celle d'Israël, luthéranisme en bataille contre la croissante influence des catholiques et contre le Concordat, penchant héréditaire pour les sociétés secrètes et les pouvoirs occultes, il y a de tout cela, et d'autres chose encore, dans le mouvement qui pousse une partie du peuple allemand vers le nationalisme-socialiste. Le racisme correspond à certains penchants du caractère germanique : exclusive admiration de soi, mépris des autres peuples, identification du germanisme et de la civilisation, conviction que Dieu a élu le peuple allemand pour régénérer le monde corrompu par les peuples méditerranéens et sémitiques.

Le racisme est en progrès. En Thuringe, un gouvernement national-socialiste brave le gouvernement du Reich et tient tête à M. Wirth qui n'ose employer les moyens de coercition que la loi lui offre. En Saxe, les élections à la Diète qui ont eu lieu le 22 juin, ont donné des résultats caractéristiques. Les nationaux-socialistes, qui n'avaient que cinq représentants, en ont maintenant quatorze qu'ils ont gagnés aux dépens des deux partis conservateurs, les nationaux-allemands et les populistes. A un siège près, que les communistes ont acquis, la social-démocratie a conservé ses effectifs, trente-deux sièges (sur un total de quatre-vingt-seize) et treize aux communistes. Dans l'ancien « royaume rouge », les nationaux-socialistes, qui sont les ennemis acharnés des social-démocrates, viennent maintenant au second rang par ordre d'importance numérique. Cette sorte de fascisme accommodé à l'allemande ne nous dit rien qui vaille pour l'avenir de la paix, mais il est évident qu'il disloque les anciens partis et qu'il attire à lui une partie de la jeunesse et des électrices, ceux ou celles qui ne sont embrigadés ni dans les organisations des socialistes, ni dans celles des catholiques. Leur succès, s'il s'accroissait, aurait probablement pour résultat un rapprochement entre le Centre et la social-démocratie. En attendant il ne renforce ni le régime républicain parlementaire, ni les tendances à un rapprochement avec la France. Le général Denvignes, dans son nouveau et fort intéressant livre (1), écrit : « Au mois d'août 1929, Hitler a mobilisé 70 000 activistes à Nuremberg. Ce fut la fameuse distribu-

(1) Général Denvignes, *la Farce du désarmement*. Préface de Louis Forest. Éditions Jules Tallandier.

tion des drapeaux, présidée par Hitler lui-même, encadré, à droite, par le prince Auguste-Guillaume de Prusse et, à gauche, par M. Santoni, le délégué officiel du fascisme italien. Les deux assesseurs de Hitler caractérisent mieux que tous les discours le sens et la portée de ce singulier mouvement... socialiste. »

Cette menace devrait devenir, pour les partisans de la paix et de l'entente, une leçon profitable; ils n'ont rien à gagner à faire, aux passions nationalistes, des concessions qui seront toujours primées par des surenchères. Mais il faut qu'ils se rendent compte qu'une entente n'est possible que sur la base du statut territorial établi par les traités de 1919. Hors de là, il ne peut y avoir ni paix ni sécurité pour personne. Dans l'Europe d'aujourd'hui, il y a plus de justice, plus de respect pour les droits des peuples, que dans l'Europe bismarkienne. Il s'agit de savoir si c'est à celle-là que les agitateurs prétendent retourner; ils n'iront certainement pas par le chemin de la paix. Les ministres des Affaires étrangères des puissances de la Petite Entente, Tchécoslovaquie, Roumanie, Yougoslavie, qui viennent de se réunir en conférence à Štrbské Pleso, en Slovaquie, ont affirmé, en présence de ces inquiétudes de l'heure présente, leur active et complète solidarité. Il était naturel que le départ des troupes françaises évacuant les bords du Rhin, en excitant les passions nationalistes des États vaincus en 1918, déterminât une phase critique dans la politique européenne; mais comment aurait-on pu s'imaginer que le premier coup de bélier dans l'édifice territorial des traités de paix viendrait de l'une des puissances victorieuses, celle-là même qui s'est agrandie, en Europe, non pas de territoires qu'elle avait déjà possédés mais de terres nouvelles qui, partiellement du moins, ne demandaient pas à lui être incorporées, l'Italie? C'est cependant le fait singulier et alarmant qui vient de se produire.

M. Mussolini a rédigé, pour l'*United Press*, un article qu'a reproduit le *Petit Parisien* du 3 juillet; à propos du mémorandum du 17 mars, où M. Briand convie les vingt-six États de l'Europe à rechercher les fondements possibles d'une entente politique et économique, le Duce constate que l'Europe n'est pas mûre pour une fédération sur le modèle des États-Unis, et il conclut: « Avant que nous arrivions à une fusion générale des buts, il doit y avoir une révision sincère et sérieuse des traités existants. Les nations sorties victorieuses de la guerre ne sont pas satisfaites de ce que la victoire leur a accordé et, avant que la tranquillité soit restaurée, une retouche des pactes qui sont à la base des relations européennes doit

avoir lieu. » Que M. Mussolini ne souhaite rien tant que la paix, on doit le croire puisque lui-même l'a affirmé récemment à un journaliste européen, mais qu'il parle et agisse comme s'il voulait mettre le feu à l'Europe, c'est l'évidence même. Il fait, en même temps, écrire par son frère Arnolda, dans ses journaux les plus dévoués, que c'est la France qui prépare la guerre contre l'Italie ! S'il ne souhaite pas la guerre, il cherche du moins deux résultats : se mettre, en Europe, à la tête des puissances qui demandent une revision des traités et une retouche des frontières ; s'entendre avec l'Allemagne pour réclamer un mandat sur quelque morceau des anciennes colonies allemandes. Dans le premier cas, c'est la Pologne surtout qui est visée et il s'agit, pour M. Mussolini, de se concilier, en prêtant les mains à un nouveau partage de la Pologne, l'amitié allemande. Dans le second, c'est l'Empire britannique, puisque c'est lui qui détient la plus grande partie des anciennes colonies allemandes, la seule notamment où les blancs puissent vivre et travailler, l'Est Africain.

Il faudra voir quelles seront les répercussions du dangereux langage du chef du gouvernement italien. Il a voulu frapper l'opinion au moment où toutes les puissances d'Europe se préparent à répondre, avant le 15 juillet, au memorandum de M. Briand. Celui-ci a eu le mérite de comprendre que, seule, une politique nouvelle d'action et de création pouvait arracher les nations européennes à leurs querelles historiques et à leurs rancunes ancestrales. Les États-Unis d'Amérique se sont chargés, en édictant leur nouveau tarif de douanes qui frappe si lourdement certains produits manufacturés, ceux notamment que fabriquent l'Italie, la France, l'Allemagne, d'apporter aux propositions de M. Briand les arguments les plus convaincants. La nécessité d'accords économiques frappe les plus réfractaires : la difficulté est de les mettre sur pied. Pourquoi ne pas essayer ?

RENÉ PINON.

ix,
ar-
tre
ps,
que
he
en
des
gna
nes
out
en
titie
que
ies
et
ceux
pi-
it à
nd.
que
ro-
ces-
eur
uits
ace,
rgu-
ues
ied.